COURS

DE

LECTURES FRANÇAISES.

BY

P. J. DAREY, M.A., B.C.L.

PROFESSOR OF FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE IN McGILL UNIVERSITY, MONTREAL.

"Diversité, c'est ma devise."—LA FONTAINE.

MONTREAL:
DAWSON BROTHERS, PUBLISHERS.
1872.

PREFACE.

I WANTED for my classes, principally at the McGill Normal School, a Reader containing a fair collection of the classical literature of the seventeenth and eighteenth centuries, together with a good selection from our modern authors. Not finding what I required in the large number of Readers already published, I have prepared the present volume.

The pieces have been carefully selected, both with respect to a moral and a literary point of view. There is a large amount of poetry, adapted to be committed to memory. The two last extracts are of more than ordinary length; they are so given with the object of presenting to the student a pretty complete specimen of two masterpieces of two of the greatest writers of France.

Faithful to my motto, "Diversité, c'est ma devise," I have not endeavoured to classify the pieces according to dates or subjects, having found, by experience, that if scholars, chiefly the young, have a large portion of their reading on the same subject in one part of the book, the reading of it becomes tedious. I have tried to pass "du grave au doux, du plaisant au sévère," and I trust that my fellow-teachers, after a careful examination, will find this

work a step in advance of those already published, and a useful tool in their task of imparting the knowledge of French and French literature to their pupils. It is hoped that the dates of the birth and death of the authors will be found useful.

P. J. DAREY.

MONTREAL, *September* 1872.

TABLE DES MATIÈRES.

PROSE.

POÉSIE.

COURS DE LECTURES FRANÇAISES.

DE LA LECTURE DES BONS ECRIVAINS.

La lecture des bons modèles a toujours été regardée comme éminemment propre à développer le germe des talents. La voie des préceptes est longue, celle des exemples est beaucoup plus courte. Les maîtres peuvent nous donner les règles du style ; c'est dans les auteurs qu'il faut en chercher la pratique. Mais quels auteurs doit-on lire et comment doit-on les lire ? Le goût de la lecture est naturel aux jeunes gens, et souvent ils le portent jusqu'à la passion : de là vient qu'il est si funeste à un grand nombre d'entre eux. Il a donc besoin d'être réglé. Qu'ils choisissent parmi les écrivains ceux que le jugement des siècles et une opinion publique bien prononcée, certaine, invariable, ont placés au premier rang. Nous ne dirons pas jusqu'où ils pourront dans la suite étendre leurs lectures ; mais en attendant qu'ils aient le goût assez sûr pour pouvoir braver les dangers imminents d'une corruption devenue aujourd'hui très commune, ils doivent rigoureusement s'en tenir à un petit nombre d'excellents modèles. GIRARD. 1810.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION.

Roi de la création, l'homme n'est investi que par la religion seule du vrai titre en vertu duquel il exerce cet

empire. Aux rapports qu'il avait avec ses égaux, avec la longue échelle des êtres placés au-dessous de lui, la religion vient joindre un nouvel ordre de relations avec une région placée au-dessus de lui. En lui ouvrant l'accès de ce monde plus élevé, elle lui explique le rôle qu'il joue dans celui où il est momentanément placé, comme elle lui explique la création elle-même. Sans elle, ses regards ne se porteraient qu'à son niveau ou à ses pieds ; elle les dirige vers les sommités éternelles, vers la source du vrai, du bon et du beau. La religion seule lui révèle et sa propre nature et sa vraie destinée. Par elle, il se reconnaît comme l'enfant de Dieu ; par elle, il entre en possession d'un avenir. Eclairé par elle, il comprend les limites qui l'obsèdent de toutes parts, le besoin qu'il éprouve de s'en affranchir, parce qu'il découvre comment il s'en dégagera un jour par un perfectionnement progressif. Il comprend la lutte dans laquelle il est engagé, parce qu'il y voit une épreuve salutaire, parce qu'il aperçoit la couronne qui lui est réservée à la suite du triomphe. Le flambeau de la religion répand une vive et bienfaisante lumière sur les trois mystères de la naissance, de la vie, de la mort. La religion est donc indispensable à l'homme, en ce qu'elle lui apprend ce qu'il est, ce qu'il est venu faire sur cette terre, où il va ; en ce qu'elle lui apporte ses titres de famille, le met en possession de son héritage, et se charge de satisfaire à toutes les ambitions de son cœur.

De Gérando. 1772.

NIDS DES OISEAUX.

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant. Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux

fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid, chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Le nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau ; là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

CHATEAUBRIAND. 1768–1848.

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné ; il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland ; il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux ; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos : sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache,

qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres ; il se tient ordinairement assis, presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche ; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine ; il n'approche jamais des habitations ; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail.

BUFFON. 1707–1788.

CONSEIL A UN ENFANT.

Oh ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant ! garde ta joie !
Lys ! garde ta blancheur !

Sois humble ! que t'importe
Le riche et le puissant ?
Un souffle les emporte,
La force la plus forte
C'est un cœur innocent !

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours ;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours.

O ma fille! âme heureuse!
O lac de pureté!
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume!
Le monde est une mer;
Son souffle est plein de brume,
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer.

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude!
Et ne te fais étude
Que de l'éternité.

VICTOR HUGO. 1802.

LA CATARACTE DU NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière de Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante pieds: depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante du gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, pour se dérouler en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs; celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge.

Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajous se suspendent par leur longue queue au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. CHATEAUBRIAND.

Malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe, et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères !

CHATEAUBRIAND.

LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré ; l'on commence à voir ces montagnes factices, dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche : on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied ; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve ; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté ; l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède

à ce premier transport ; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage ; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière ; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses, et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux. VOLNEY. 1757–1820.

LE PÈRE ET L'ENFANT.

L'ENFANT.

Père, apprenez-moi, je vous prie,
Ce qu'on trouve après le coteau
Qui borne à mes yeux la prairie ?

LE PÈRE.

On trouve un espace nouveau,
Comme ici, des bois, des campagnes,
Des hameaux, enfin des montagnes.

L'ENFANT.

Et plus loin ?

LE PÈRE.

D'autres monts encore.

L'ENFANT.

Après ces monts ?

LE PÈRE.

La mer immense.

L'ENFANT.

Après la mer ?

LE PÈRE.

Un autre bord.

L'ENFANT.

Et puis?

LE PÈRE.

On avance, on avance,
Et l'on va si loin, mon petit,
Si loin, toujours faisant sa ronde,
Qu'on trouve enfin le bout du monde . . .
Au même lieu d'où l'on partit.

PORCHAT. 1800.

LES PLANTES.

Admirez les plantes qui naissent de la terre: elles fournissent des aliments aux hommes sains et des remèdes aux malades. Les espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre; elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil. En hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu, c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De

plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume, contient en petit volume, dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein. FÉNELON. 1651–1715.

LE VOYAGEUR ET SA MONTRE.

Un enfant de Paris, tout fier de son berceau,
Mais à courir le monde occupant son jeune âge,
Avant de se mettre en voyage
Avait réglé sa montre au cadran du château.
C'était un chef-d'œuvre impayable,
Un mouvement à nul autre pareil,
Qui, dans sa marche invariable,
Aurait défié le soleil.

Dans Bruxelles d'abord mon jeune homme s'arrête.
Grâces aux lettres qu'il porte, on l'accueille, on le fête,
On l'invite de toute part ;
Mais, à chaque dîner, rendez-vous ou rencontre,
En prenant l'heure de sa montre,
Il arrive toujours trop tard,
Donnant pour excuse éternelle
Qu'il doit s'en rapporter à son bijou modèle,
Que les horloges du pays
Ont tort d'avancer sur Paris.
A Londres c'est une autre chance :
Les cadrans retardaient, il arrivait trop tôt,
Et s'excusant comme un sot,
De sa montre toujours il vantait l'excellence.

"Monsieur," lui dit un vieux marin,
"Sur le globe avant vous j'ai fait bien du chemin.
J'ai vu bien des pays, bien des mœurs en ma vie ;
Mais sans prétendre y rien changer,
Pour bien vivre avec l'étranger
J'ai tâché d'oublier les mœurs de ma patrie.
Vous avez, dites-vous, un instrument parfait :
Je vous en félicite et ne vais à l'encontre ;
Mais sachez que toujours il faut régler sa montre
Sur les cadrans du pays où l'on est."

VIENNET. 1777.

INCENDIE DU "KENT."

Je me souviens d'un récit que j'ai lu avec une vive émotion. En 1825, un violent incendie éclata au milieu de la mer, à bord du *Kent* vaisseau de la Compagnie des Indes. Le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas d'espérance de maîtriser le feu, qui bientôt allait gagner les poudres, ordonna d'ouvrir de larges voies d'eau dans le premier et dans le second pont. L'eau entre de toutes parts dans le vaisseau et parvint à arrêter la fureur des flammes ; mais ce fut un autre danger, et le vaisseau semblait devoir bientôt s'ensevelir dans la mer. "Alors," dit l'auteur du récit, "commença une scène d'horreur qui passe toute description. Le pont était couvert de six à sept cents créatures humaines, dont plusieurs, que le mal de mer avait retenues dans leur lit, s'étaient vues forcées de s'enfuir sans vêtements, et couraient çà et là cherchant un père, un mari, des enfants. Les uns attendaient leur sort avec une résignation silencieuse ou une insensibilité stupide ; d'autres se livraient à toute la frénésie du désespoir. Les femmes et les enfants des soldats étaient venus chercher un refuge dans les chambres des ponts supérieurs, et là ils priaient et lisaient l'Écriture sainte avec les femmes des officiers et des passagers." Parmi elles, deux sœurs, avec un recueillement et une présence d'esprit admirables, choisirent à ce moment parmi les psaumes, celui qui convenait le mieux à

leur danger, et se mirent à lire à haute voix, alternativement les versets suivants :—

"Dieu est notre retraite," disaient-elles, "notre force, notre secours dans les détresses.

"C'est pourquoi nous ne craindrons point quand même la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient dans le mer :

"Quand ses eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par la force de ses vagues ;

"Car l'Éternel des armées est avec nous ; le Dieu de Jacob nous est une haute retraite."—Ps. xlvi.

Dans ce péril extrême, le capitaine fit monter un homme au petit mat de hune, "souhaitant, plus qu'il ne l'espérait, que l'on pût découvrir quelque vaisseau secourable sur la surface de l'océan. Le matelot, arrivé à son poste, parcourut des yeux tout l'horizon ; ce fut pour nous, un moment d'angoisse inexprimable ; puis, tout à coup, agitant son chapeau, il s'écria : 'Une voile sous le vent !' Cette heureuse nouvelle fut reçue avec un profond sentiment de reconnaissance, et l'on y répondit par trois cris de joie." Le vaisseau signalé était un brick anglais qui, mettant toutes voiles dehors, vint au secours du *Kent*. Alors commença une nouvelle scène. Le transbordement était difficile à cause de la violence de la mer ; il devait être long, et cependant d'un moment à l'autre, le vaisseau pouvait sombrer. La discipline fut gardée, et le sentiment de l'honneur ne fut pas moins puissant contre l'impatience de la délivrance, que ne l'avait été contre le désespoir de la mort, le sentiment de la foi et de la prière. "Dans quel ordre les officiers doivent-ils sortir du vaisseau ?" vint demander un des lieutenants. "Dans l'ordre que l'on observe aux funérailles, cela va sans dire," répondit le capitaine. Et c'est dans cet ordre, qui semblait un symbole du péril, que l'équipage sortit du vaisseau, les plus jeunes passant les premiers, et les officiers de grade les plus élevés demeurant les derniers sur le vaisseau et restant plus longtemps près de la mort. SAINT-MARC GIRARDIN.

L'ÉCRITURE SAINTE.

L'Écriture surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur tous les écrivains de Rome et de la Grèce. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes; par exemple, celui qui commence ainsi : "Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre," surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'ont égalé Ésaïe, peignant la majesté de Dieu aux yeux duquel "les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlève demain." Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix ; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple, ou à Nahum voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination ; il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel dénonçant à Balthasar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui ; et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse leur comparer. FÉNELON.

SOCRATE ET CATON.

Osons opposer Socrate même à Caton : l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivait que pour elle ; il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes ;

mais entre César et Pompée, Caton semble un dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, et meurt pour la vérité: l'autre défend l'état, la liberté, les lois contre les conquérants du monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur ; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre ; et cela seul déciderait de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. 1712–1778.

BONAPARTE FRANCHISSANT LES ALPES.

Bonaparte se mit en marche pour traverser le col de la montagne, le 20 mai, avant le jour. L'aide-de-camp Duroc, et son secrétaire Bourrienne l'accompagnaient. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux ; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, le faisant conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Ce conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de

le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir le jeune homme, de retour à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissan. voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition. Ce montagnard vient de mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice de conquérant, jetant le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou édifiant une chaumière, de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que pour tenter les maîtres de la terre ; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces moments où elle éprouve des désirs ardents, est portée à la bonté : elle fait le bien comme une manière de mériter ce qu'elle sollicite de la Providence. THIERS. 1798.

LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers,
Disait : je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers,
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule aux nôces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leur corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume, il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas, . . .
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

BÉRANGER. 1780–1857.

LES DIX TRAVAILLEURS.

—Bonhomme *Prudence*, une histoire ! une histoire !

Le paysan sourit, et jette un regard de côté vers Martha, toujours inoccupée.

—C'est-à-dire qu'il faut payer ici sa bienvenue, dit-il, eh bien ! il sera fait à votre volonté, mes braves gens. La dernière fois, je vous ai parlé des vieux temps où les armées des païens ravageaient nos montagnes ; c'était un récit

fait pour les hommes. Aujourd'hui je parlerai (sans vous déplaire) pour les femmes et les petits enfants. Il faut que chacun ait son tour. Nous nous étions occupés de César ; nous allons passer, pour l'heure, à la mère *Vert-d'Eau.*

Tout le monde poussa un grand éclat de rire ; on s'arrangea vite, Guillaume ralluma sa pipe, et le bonhomme *Prudence* reprit :—

Ce conte-ci, mes mignons, n'est point de ceux qu'on laisse aux nourrices, et vous pourriez le lire dans l'almanach avec les vraies histoires ; car l'aventure est arrivée à notre grand'mère Charlotte, que Guillaume a connue, et qui était une femme de merveilleuse vaillance.

La grand'mère Charlotte avait été jeune aussi dans son temps, ce qu'on avait peine à croire, quand on voyait ses mèches grises et son nez crochu toujours en conversation avec son menton ; mais ceux de son âge disaient qu'aucune jeune fille n'avait eu meilleur visage, ni l'humeur plus inclinée à la gaieté.

Par malheur, Charlotte était restée seule, avec son père, à la tête d'une grosse ferme plus arrentée de dettes que de revenus ; si bien que l'ouvrage succédait à l'ouvrage, et que la pauvre fille, qui n'était point faite à tant de soucis, tombait souvent en désespérance, et se mettait à ne rien faire pour mieux chercher le moyen de faire tout.

Un jour donc qu'elle était assise devant la porte, les deux mains sous son tablier comme une dame qui a des engelures, elle commença à se dire tout bas :

—Dieu me pardonne, la tâche qui m'a été faite n'est point d'une chrétienne ! et c'est grand'pitié que je sois seule tourmentée, à mon âge, de tant de soins ! Quand je serais plus diligente que le soleil, plus leste que l'eau, et plus forte que le feu, je ne pourrais suffire à tout le travail du logis. Ah ! pourquoi la bonne fée *Vert-d'Eau* n'est-elle plus de ce monde, ou que ne l'a-t-on invitée à mon baptême ? Si elle pouvait m'entendre et si elle voulait me secourir, peut-être sortirions-nous, moi de mon souci, et mon père de sa malaisance.

—Sois donc satisfaite, me voilà ! interrompit une voix.

Et Charlotte aperçut devant elle la mère *Vert-d'Eau* qui la regardait, appuyée sur son petit bâton de houx.

Au premier instant, la jeune fille eut peur, car la fée portait un habillement peu en usage dans le pays : elle était vêtue tout entière d'une peau de grenouille dont la tête lui servait de capuchon, et elle-même était si laide, si vieille et si ridée qu'avec un million de dot elle n'eût pu trouver un épouseur.

Cependant Charlotte se remit assez vite pour demander à la fée *Vert-d'Eau*, d'une voix un peu tremblante, mais très polie, ce qu'elle pouvait faire pour son service ?

—C'est moi qui viens me mettre au tien, répliqua la vieille ; j'ai entendu ta plainte, et je t'apporte de quoi sortir d'embarras.

—Ah ! parlez-vouz sérieusement, bonne mère ? s'écria Charlotte, qui se familiarisa tout de suite ; venez-vous pour me donner un morceau de votre baguette avec lequel je pourrai rendre tout mon travail facile ?

—Mieux que cela, répondit la mère *Vert-d'Eau;* je t'amène dix petits ouvriers qui exécuteront tout ce que tu voudrais bien leur ordonner.

—Où sont-ils ? s'écria la jeune fille.

—Tu vas les voir.

La vieille entr'ouvrit son manteau et en laissa sortir dix nains de grandeur inégale.

Les deux premiers étaient très courts, mais larges et robustes.

—Ceux-ci, dit-elle, sont les plus vigoureux ; ils t'aideront à tous les travaux et te donneront en force ce qui leur manque en dextérité. Ceux que tu vois et qui les suivent sont plus grands, plus adroits ; ils savent traire, tirer le lin de la quenouille et vaqueront à tous les ouvrages de la maison. Leurs frères, dont tu peux remarquer la haute taille, sont surtout habiles à manier l'aiguille, comme le prouve le petit dé de cuivre dont je les ai coiffés. En voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture, et qui ne pourront guère qu'aider au travail général, ainsi que les derniers, dont il faudra estimer sur-

tout la bonne volonté. Tous les dix te paraissent, je parie, bien peu de chose; mais tu vas les voir à l'œuvre, et tu en jugeras.

A ces mots, la vieille fit un signe, et les dix nains s'élancèrent. Charlotte les vit exécuter successivement les travaux les plus rudes et les plus délicats, se plier à tout, suffire à tout, préparer tout. Émerveillée, elle poussa un grand cri de joie, en étendant les bras vers la fée :

—Ah ! mère *Vert-d'Eau*, s'écria-t-elle, prêtez-moi ces dix vaillants travailleurs, et je ne demande plus rien à celui qui a créé le monde !

—Je fais mieux, répliqua la fée, je te les donne; seulement, comme tu ne pourrais les transporter partout avec toi sans qu'on t'accusât de sorcellerie, je vais ordonner à chacun d'eux de se faire petit et de se cacher dans tes dix doigts.

Quand ceci fut accompli :

—Tu sais maintenant quel trésor tu possèdes, reprit la mère *Vert-d'Eau;* tout va dépendre de l'usage que tu en feras. Si tu ne sais point gouverner tes petits serviteurs, si tu les laisses s'engourdir dans l'oisiveté, tu n'en tireras aucun avantage ; mais donne-leur une bonne direction, de peur qu'ils ne s'endorment, ne laisse jamais tes doigts en repos, et le travail dont tu étais effrayée se trouvera fait comme par enchantement.

La fée avait dit vrai, et notre grand'mère, qui suivit ses conseils, vint non-seulement à bout de rétablir les affaires de la ferme, mais elle sut gagner une dot avec laquelle elle se maria heureusement, et qui l'aida à élever huit enfants dans l'aisance et dans l'honnêteté. Depuis, c'est une tradition parmi nous qu'elle a transmis les travailleurs de la mère *Vert-d'Eau* à toutes les femmes de la famille, et que, pour peu que celles-ci se remuent, les petits ouvriers se mettent en action et nous font profiter grandement. Aussi avons-nous coutume de dire, parmi nous, que c'est dans le mouvement des dix doigts de la ménagère qu'est toute la prospérité, toute la joie et tout le bien-vivre de la maison.

EMILE SOUVESTRE. 1806-1854.

L'INSTITUTEUR.

Il n'y a point de fortune à faire, il n'y a guère de renommée à acquérir dans les obligations pénibles que l'instituteur accomplit. Destiné à voir sa vie s'écouler dans un travail monotone, quelquefois même à rencontrer autour de lui l'injustice ou l'ingratitude de l'ignorance, il s'attristerait souvent et succomberait peut-être, s'il ne puisait sa force et son courage ailleurs que dans les perspectives d'un intérêt immédiat et purement personnel. Il faut qu'un sentiment profond de l'importance morale de ses travaux le soutienne et l'anime ; que l'austère plaisir d'avoir servi les hommes et secrètement contribué au bien public devienne le digne salaire que lui donne sa conscience seule. C'est sa gloire de ne prétendre rien au-delà de son obscure et laborieuse condition, de s'épuiser en sacrifices à peine comptés de ceux qui en profitent, de travailler enfin pour les hommes et de n'attendre sa récompense que de Dieu. GUIZOT. 1787.

CUVIER.

Simple, clair, précis dans ses compositions purement scientifiques ; grave, élevé, ferme, et quelquefois brillant d'images et d'allégories, dans son rapport sur les progrès de l'esprit humain pendant vingt années ; dans ses discours sur l'état et la marche des sciences et sur les services qu'en tire la société ; dans son discours de réception à l'Académie Française, sur l'union des lettres et des sciences, c'est-à-dire sur l'union de tout ce qui est à l'homme, le sentiment et la pensée ; naturel, varié, profond, animé, plein de grâces, de finesse et d'enjouement dans ses éloges ; enfin, magnifique, passionné, sublime, lorsqu'il traite les hautes questions de la philosophie, ou lorsqu'il rapproche, pour les comparer, les deux plus grands naturalistes qui aient existé depuis Aristote jusqu'à lui : Linné et Buffon.

Ce qu'il était comme écrivain, Cuvier l'était comme professeur au Jardin des Plantes, où il enseignait l'anatomie comparée ; au Collége de France, où il enseignait la philosophie de l'histoire naturelle, ou plutôt la philosophie de toutes les sciences ; dans cette modeste chaire de l'Athénée, où il attirait les gens du monde par le charme de sa parole ; il était toujours lumineux, facile, abondant ; toujours attachant par la singularité des faits, la justesse et l'originalité des aperçus ; toujours étonnant par l'étendue de son savoir et la richesse de son érudition ; mais toujours prenant soin d'ouvrir les yeux des élèves sur le prestige des fausses doctrines, et retenant toujours l'ardeur et l'inquiétude de leur esprit sous le joug des réalités et de la raison. PARISET.

LE PETIT SAPEUR DE DIX ANS.

Il y avait en mil huit cent douze, au neuvième régiment de ligne, un petit tambour qui n'avait que dix ans. C'était un enfant de troupe qui s'appelait Frolut de son véritable nom, mais que les soldats avaient surnommé *Bilboquet*. En effet, il avait un corps si long, si maigre et si fluet, surmonté d'une si grosse tête, qu'il ressemblait assez à l'objet dont on lui avait donné le nom ; Frolut ou Bilboquet, comme vous voudrez, n'était pas au reste un garçon autrement remarquable. Le tambour-maître lui avait si souvent battu la mesure sur les épaules avec sa grande canne de jonc, que l'harmonie du *ra* et du *fla* avait fini par lui entrer dans la tête et dans les mains. Voilà tout. Mais il ne portait pas le bonnet de police suspendu sur l'oreille droite, comme les moindres fifres le faisaient ; il ne savait pas marcher en se dandinant, à l'exemple de ses supérieurs, et un jour de paie qu'il avait voulu laisser pendre son sabre par devant, comme les élégants du régiment, il s'était embarrassé les pieds en courant et était tombé sur son nez, qu'il s'était horriblement écorché, à la grande joie de ses camarades. On riait beaucoup de lui, qui ne riait de

personne. Aussi avait-il dans ses habitudes un fond de sauvagerie et d'éloignement bien rare à son âge.

Un jour, c'était le vingt-sept juillet mil huit cent douze, le général reçoit de l'Empereur l'ordre de s'emparer d'une position qui était de l'autre côté d'un énorme ravin. Ce ravin était défendu par une batterie de six pièces de canon, qui enlevait des files entières de soldats, et pour arriver à l'endroit qu'avait désigné l'Empereur, il fallait s'emparer de cette batterie. A ce moment, le régiment de Bilboquet était sur le bord de la Dwina; car l'histoire que je vous rapporte s'est passée dans la fameuse campagne de Russie. Tout-à-coup, on voit arriver au grand galop un aide-de-camp du général, qui apportait l'ordre à deux compagnies de voltigeurs de s'emparer de cette batterie. C'était une opération hardie où il y avait à parier que périraient plus des trois quarts de ceux que l'on y envoyait; aussi les voltigeurs, malgré leur intrépidité, se regardèrent-ils entre eux en secouant la tête et en haussant les épaules: on en entendit même quelques-uns et des plus anciens, qui dirent tout bas en grognant et en montrant les canons:

—Est-ce qu'il croit, le général, que ces cadets-là crachent des pommes cuites ? Ou bien est-ce qu'il a envie de nous servir en hachis aux Cosaques, qu'il nous envoie deux cents contre cette redoute ?

—Soldats ! s'écria l'aide-de-camp, c'est l'ordre de l'Empereur ; et il repartit au galop.

—Il fallait donc le dire tout de suite, dit alors un vieux sergent en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil ; allons, allons, il ne faut pas faire attendre le Petit Caporal ; quand il vous a dit de vous faire tuer il n'aime pas qu'on hésite.

Cependant il entrait encore quelque hésitation dans la compagnie, et déjà deux fois le capitaine qui commandait avait donné l'ordre au tambour-maître de prendre deux tambours, de se mettre en avant, et de battre la charge. Celui-ci restait appuyé sur sa grande canne, hochant la tête et peu disposé à obéir. Pendant ce temps Bilboquet, à cheval sur son tambour et les yeux levés sur son chef,

sifflait un air de fifre et battait le pas accéléré avec ses doigts. Enfin l'ordre venait d'être donné une troisième fois au tambour-maître, et il ne paraissait pas disposé à obéir, lorsque tout-à-coup, Bilboquet se relève, accroche son tambour à son côté, prend ses baguettes, et passant sous le nez du tambour-maître, il le toise avec orgueil, lui rend d'un seul mot toutes les injures qu'il avait sur le cœur, et lui dit :—Viens donc, grand poltron !

Le tambour-maître veut lever sa canne, mais déjà Bilboquet était à la tête des deux compagnies, battant la charge comme un enragé. Les soldats, à cet aspect, s'avancent après lui et courent vers la terrible batterie. Elle décharge d'un seul coup ses six pièces de canon, et des rangs de nos braves voltigeurs s'abattent et ne se relèvent plus. La fumée, poussée par le vent, les enveloppe, le fracas du canon les étourdit ; mais la fumée passe, le bruit cesse un instant, et ils voient debout, à vingt pas devant eux, l'intrépide Bilboquet battant la charge, et ils entendent son tambour, dont le bruit, tout faible qu'il soit, semble narguer tous ces gros canons qui viennent de tirer. Les voltigeurs courent toujours, et toujours, devant eux le tambour et son terrible *rlan rlan* les appelle; enfin une seconde décharge de la batterie éclate et perce d'une grêle de mitraille les débris acharnés des deux belles compagnies. A ce moment, Bilboquet se retourne et voit qu'il reste à peine cinquante hommes de deux cents qui étaient partis, et aussitôt, comme transporté d'une fureur de vengeance, il redouble de fracas: on eût dit vingt tambours battant à la fois ; jamais le tambour-maître n'avait si hardiment frappé une caisse. Les soldats s'élancent de nouveau et entrent dans la batterie, Bilboquet le premier, criant à tue-tête aux Russes :

—Les morceaux en sont bons, les voici ; attendez, attendez !

Pendant ce temps, Napoléon monté sur un tertre, regardait exécuter cette prise héroïque. A chaque décharge, il tressaillait sur son cheval isabelle ; puis, quand les soldats entrèrent dans la batterie, il baissa sa lorgnette en disant tout bas : Braves gens !

Et dix mille hommes de la garde, qui étaient derrière lui, se mirent à battre des mains et à applaudir en criant :

—Bravo, les voltigeurs ! ! Et ils s'y connaissaient, je vous assure.

Aussitôt, sur l'ordre de Napoléon, un aide-de-camp courut jusqu'à la batterie et revint au galop.

—Combien sont-ils arrivés ? dit l'Empereur.

—Quarante, répondit l'aide-de-camp.

—Quarante croix demain, dit l'Empereur en se retournant vers son major-général.

Véritablement, le lendemain, tout le régiment forma un grand cercle autour des restes des deux compagnies de voltigeurs, et on appela successivement le nom des quarante braves qui avaient pris la batterie, et l'on remit à chacun d'eux la croix de la Légion-d'Honneur. La cérémonie était finie, et tout le monde allait se retirer, lorsqu'une voix sortit du rang et fit entendre ces mots, prononcés avec un singulier accent de surprise :

—Et moi ! moi ! je n'ai donc rien ?

Le général qui distribuait les croix, se retourna et vit planté devant lui notre camarade Bilboquet, les joues rouges et l'œil presque en larmes.

—Toi ? lui dit-il, que demandes-tu ?

—Mais, mon général, j'en étais, dit Bilboquet presque en colère ; c'est moi qui battais la charge en avant, c'est moi qui suis entré le premier.

—Que veux-tu, mon garçon ? on t'a oublié, répondit le général ; d'ailleurs, ajouta-t-il en considérant que c'était un enfant, tu es encore bien jeune, on te la donnera quand tu auras de la barbe au menton ; en attendant, voilà de quoi te consoler.

En disant ces paroles, le général tendit une pièce de vingt francs au pauvre Bilboquet, qui la regarda sans penser à la prendre. Il s'était fait un grand silence autour de lui, et chacun le considérait attentivement ; lui, demeurait immobile devant le général et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Ceux qui s'étaient le plus moqués de lui paraissaient attendris, et peut-être allait-on élever une réclamation en sa faveur, lorsqu'il releva vivement la

tête, comme s'il venait de prendre une grande résolution, et il dit au général :

—C'est bon, donnez toujours, ce sera pour une autre fois.

Et sans plus de façons, il mit la pièce dans sa poche et s'en retourna dans son rang en sifflant d'un air délibéré et satisfait.

A partir de ce jour, on ne se moqua plus autant du petit Bilboquet, mais il n'en devint pas pour cela plus communicatif ; au contraire, il semblait rouler dans sa tête quelque fameux projet, et, au lieu de dépenser son argent avec ses camarades, comme ceux-ci s'y attendaient, il le serra soigneusement.

Quelque temps après, les troupes françaises entrèrent à Smolensk, victorieuses et pleines d'ardeur ; Bilboquet en était, et le jour même de l'arrivée, il alla se promener dans la ville, paraissant très content de presque tous les visages qu'il rencontrait ; il les considérait d'un air riant et semblait les examiner comme un amateur qui choisit des marchandises. Il faut vous dire cependant, qu'il ne regardait ainsi que les paysans qui portaient de grandes barbes. Elles étaient sans doute très longues et très fournies, mais d'un roux si laid, qu'après un moment d'examen Bilboquet tournait la tête et allait plus loin. Enfin, en allant ainsi, notre tambour arriva au quartier des Juifs. Les Juifs à Smolensk, comme dans toute la Pologne et la Russie, vendent toutes sortes d'objets et ont un quartier particulier. Dès que Bilboquet y fut entré, ce fut pour lui un véritable ravissement : imaginez-vous les plus belles barbes du monde, noires comme de l'ébène ; car la nation juive toute dispersée qu'elle est, parmi les autres nations, a gardé la teinte brune de sa peau et le noir éclat de ses cheveux. Voilà donc notre Bilboquet enchanté. Enfin il se décide, et entre dans une petite boutique où se trouvait un marchand magnifiquement barbu. Le marchand s'approche de notre ami et lui demande humblement en mauvais français :

—Que voulez-vous, mon petit Monsieur ?

—Je veux ta barbe, répondit cavalièrement Bilboquet.

—Ma barbe ! dit le marchand stupéfait ; vous voulez rire ?

—Je te dis, vaincu, que je veux ta barbe, reprend le vainqueur superbe en posant la main sur son sabre ; mais ne

crois pas que je veuille te la voler ; tiens, voilà un napoléon, tu me rendras mon reste.

Le pauvre marchand voulut faire entendre raison au petit Bilboquet, mais il était entêté comme un cheval aveugle, et il s'engagea une dispute qui attira bientôt quelques soldats. Ils entrèrent pour s'informer du motif de la querelle, et ils trouvèrent l'idée du tambour si drôle, qu'ils obligèrent le pauvre Juif à lui céder sa barbe, et l'un d'eux, Gascon et perruquier du régiment, tira des rasoirs de sa poche, se mit à raser le malheureux marchand et remit solennellement la toute à Bilboquet qui l'emporta en triomphe. En arrivant au régiment, il la fit coudre par le tailleur sur un morceau de peau d'un tambour crevé, et sans rien dire de son dessein, il la mit au fond de son sac. On en causa pendant quelques jours, mais il fallut bientôt penser à autre chose. On se remit en marche, et on ne pensait plus au petit Bilboquet, quand on arriva à Moscou.

Alors il arriva d'affreux malheurs, le froid et la dévastation privèrent l'armée française de toutes ses ressources, la famine l'atteignit, et bientôt il fallut se retirer à travers un pays désert et des neiges sans fin. Je ne veux pas vous faire un tableau de cet horrible désastre ; c'est une chose trop vaste et trop épouvantable à la fois, pour que je vous en parle dans cette histoire : qu'il vous suffise de savoir que chacun s'en retournait comme il pouvait, et que c'est à peine s'il restait quelques régiments réunis en corps d'armée et obéissant aux généraux. Celui de Bilboquet était de ce nombre. Il était de l'arrière-garde, qui empêchait des milliers de Cosaques, qui suivaient la retraite de l'armée, de massacrer les malheureux soldats isolés.

Un jour, ils venaient de franchir une petite rivière, et, pour retarder la poursuite des ennemis, on avait essayé de faire sauter deux arches d'un pont de bois qu'on venait de traverser ; mais les tonneaux de poudre avaient été posés si précipitamment, que l'explosion ne produisit que peu d'effet : les arches furent cependant démantibulées, mais toute la charpente appuyait encore sur une grosse poutre qui la retenait, et qui, si les ennemis fussent arrivés, eût bientôt permis de reconstruire le pont.

Le général qui commandait, voyant que le salut d'une partie de l'armée dépendait de la destruction de ce pont, voulut envoyer quelques sapeurs pour abattre cette poutre et entraîner le reste de la charpente ; mais, au moment où ils s'apprêtaient à s'embarquer, l'ennemi arrive de l'autre côté de la rivière, et commence un feu si terrible de coups de fusil, qu'il ne paraissait pas probable qu'aucun sapeur pût arriver vivant jusqu'à la fatale poutre. Aussi allait-on se retirer en se défendant, lorsque tout-à-coup on voit s'élancer un soldat dans la rivière, une hache sur l'épaule ; il plonge et reparaît bientôt, et à sa grande barbe on reconnaît que c'est un sapeur qui se dévoue au salut de tous. Tout le régiment attentif le suit des yeux tandis qu'il nage et que les ennemis font bouillonner l'eau autour de lui d'une grêle de balles ; mais le brave sapeur n'en avance pas moins vigoureusement. Enfin il arrive après des efforts inouïs, monte sur le pied de la pile, et, en quelques coups de hache, abat le reste de la poutre qui de loin semblait énorme, mais qui était aux trois quarts brisée. Aussitôt la charpente des deux arches s'abîme dans la rivière, l'eau jaillit en l'air avec un fracas terrible, et l'on ne voit plus le brave sapeur. Mais tout-à-coup, parmi les débris qui surnagent, on l'aperçoit se dirigeant vers la rive. Tout le monde s'y élance rempli d'admiration et de joie ; car malgré tant de malheurs, on était joyeux de voir faire de si nobles actions ; on tend des perches au nageur, on l'excite, on l'encourage ; le général lui-même s'approche jusqu'au bord de l'eau, et n'est pas peu étonné de voir sortir Bilboquet avec une grande barbe noire pendue au menton.

—Qu'est-ce que cela ? s'écrie-t-il, et que signifie cette mascarade ?

—C'est moi, dit le tambour, c'est Bilboquet, à qui vous avez promis qu'on lui donnerait la croix, quand il aurait de la barbe au menton. En voici une qui est fameuse, j'espère. . . . . Allez, allez, je n'y ai rien épargné ; il y en a pour votre argent, et vos vingt francs y ont passé.

Le général demeura stupéfait de tant de courage et de finesse à la fois. Il prit la main à Bilboquet, comme s'il eut été un homme et lui donna sur-le-champ la croix que

lui-même portait à sa boutonnière, et qu'il avait gagnée aussi, à force de bravoure et de services. Depuis ce temps, les anciens du régiment saluaient Bilboquet avec amitié, et le tambour-maître ne lui donna plus de coups de canne.

E. MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LA VIE HUMAINE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas ; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route ; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter ; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer : les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

BOSSUET. 1627–1704.

JOSEPH DE MAISTRE

A MLLE. C. DE MAISTRE.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l' histoire du célèbre Harrison, de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de 10,000 livres sterling pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes. Harrison se dit à lui-même : "*Je veux gagner ce prix;*" il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, TRAVAILLA QUARANTE ANS, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance ? cela s'appelle-t-il *vouloir ?*

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand ; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais Virgile et compagnie par cœur, et il y avait environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car, pour moi, je n'en sais rien : jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, etc. ; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille

sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre.* Elles n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Enéide, ni la Jérusalem Délivrée ; ni Phèdre, ni Athalie, ni Rodogune, ni le Misanthrope, ni Tartufe, ni le Joueur ; ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée, ni le livre des Principes, ni le Discours sur l'histoire universelle, ni Télémaque. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les téléscopes, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc. ; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela ; c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme.*

Voilà, ma très chère enfant, une lettre toute de morale. J'espère que mon petit sermon, pourtant, ne t'aura pas fait bailler. Embrasse ma chère Adèle, et ne doute jamais du très profond respect avec lequel je suis, pour la vie, ton bon papa.

L'AVARE ET LA SOURCE.

Au pied d'une colline, une limpide source,
Bientôt ruisseau paisible, arrosait dans sa course
Les champs riches d'épis, les prés riches de fleurs.
D'un paisible sommeil ignorant des douceurs,
Et pressant dans sa main les cordons d'une bourse,
Un avare, en passant, sur ses bords vient s'asseoir,
Et dit :—Tu devrais bien, source trop imprudente,
Pour conserver les flots de ton urne abondante,
Te creuser sous la terre un vaste réservoir.
Là, dans ta profondeur te contemplant sans cesse,
Tu connaîtrais enfin l'ineffable richesse,
Au lieu de t'épuiser pour des vallons ingrats.
Crois-moi, c'est le conseil et l'exemple d'un sage . . .
—C'est l'exemple d'un sot, d'un méchant personnage !
Votre égoïsme étroit ne me tentera pas.

Je veux par des bienfaits signaler mon passage ,
Et quand le rossignol chante sur le bouleau,
Quand la fille des champs vient se mire dans l'eau,
Quand de son aile, enfin, m'effleure l'hirondelle,
Je murmure d'orgueil dans mon lit de cailloux.
Oh ! de tant de bonheur qui ne serait jaloux ?
Dites, ne dois-je pas vous servir de modèle ?
Que si l'été brûlant me tarit quelquefois,
Bientôt l'eau du ciel tombe et me rend à la fois
Mes flots et le plaisir de les répandre encore.
A l'avare inhumain notre mépris est dû :
Mais celui que pour tous un saint amour dévore,
Qu'un amour éternel par tous lui soit rendu."

PIERRE LACHAMBAUDIE.

MORT DE TURENNE.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé : et comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf :—Mon neveu, demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit :—Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez.—Monsieur, lui dit-il, vous avez raison : je ne veux point du tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde. Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit :—Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre

deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ça encore été une désolation ; et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville ; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à *cinq mille francs,* parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arriva à Saint-Denis ce soir ; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. . .

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci : ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt

une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucault, avec Madame de Lavardin, Madame de La Fayette, et M. de Marsillac. M. le Premier y vint ; la conversation dura deux heures sur les diverses qualités de ce véritable héros ; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état ; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur ; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne. Mme DE SÉVIGNÉ. 1626–1696.

LETTRE DE VOLTAIRE

A UNE JEUNE DEMOISELLE QUI L'AVAIT CONSULTÉ SUR LES LIVRES QU'ELLE DEVAIT LIRE.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade ; et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez. Vous me demandez des conseils ; il ne vous en faut point d'autres que votre goût. Je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque, il y en a peu ; mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés.

Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le cherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigme: rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré après le *Tasse* et l'*Arioste* que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent !

Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénelon*, *Racine*, *Bossuet*, *Despréaux*, emploient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit ; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude : il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela ; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

LES PREMIÈRES LECTURES.

Je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable événement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétré depuis que j'existe, a développé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures ; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance. Il ne me reste donc à cet égard que les plus doux et les plus chers souvenirs. Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les occasions favorables. Oh ! quel est celui de nous qui ne se rappelle avec amour les premiers

ouvrages qu'il a dévorés ou savourés ! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années ? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois? le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement? Oh! que la nuit tombait vite sur ces pages divines! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante! C'en est fait, les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent dans le vague de l'air, comme tout-à-l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante; la côte est rude; vous êtes couvert de sueur; mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard, le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique qui vous aime aura retardé le coup de cloche autant que possible, vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche quoi ? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoé*. Oh ! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu ; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps ! ô ma vallée noire ! ô Corinne ! ô Bernardin de Saint-Pierre ! ô l'Iliade ! ô Millevoye ! ô Atalie ! ô les saules de la rivière ! ô ma jeunesse écoulée ! ô mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui

répondait, au son lointain de la cloche, par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise!

GEORGE SAND. 1804.

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit: allez! il tâchait d'obéir;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir:
Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.
—Abeille! lui dit-il, voulez-vous me parler?
Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir et je n'ose pas rire.
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler?
—Non, dit-elle, j'arrive et je suis très pressée.
J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin j'ai vu les fleurs; je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses:
Avant une heure encore nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours:
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours.
Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert:
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuages et riait de l'hiver.
Une hirondelle passe; elle offense la joue
Du petit nonchalant, qui s'attriste et qui joue;
Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
—Oh bon jour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle,
Je t'ai vue à l'automne; oh bon jour, hirondelle!
Viens; tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur: veux-tu m'en donner, toi?
Jouons!—Je le voudrais, répond la voyageuse;
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.

Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Oh ! je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis ;
L'herbe croît : c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve ; à demain."
L'enfant reste muet, et la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas! peut-on crier contre un enfant qui pleure?
—Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
Dit l'écolier plaintif ; je n'aime pas mon livre.
Voyez! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très mécontent ; je n'aime aucune affaire ;
Le sort d'un chien me plaît, car il n'a rien à faire.
—Écolier, voyez-vous ce laboureur aux champs?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître ;
Il est très vigilant, je le suis plus peut-être ;
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants ;
J'éveille aussi ce bœuf, qui d'un pied lent mais ferme
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille, et grâce à nos brebis,
Votre mère en chantant vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux:
L'ignorance toujours mène à la servitude;
L'homme est fin... l'homme est sage: il nous défend l'étude.

Enfant, vous serez homme et vous serez heureux:
Les chiens vous serviront." L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court;
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arriva gaîment,
Et dans les mois des fruits, il lisait couramment.

MADAME DESBORDES-VALMORE. 1786–1859.

LES RELIGIEUX DU MONT SAINT-BERNARD.

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont par la route du grand Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage, parvint au sommet de la montagne; et, après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche, pour coucher le même soir à la vallée d'Aost. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité: des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage; je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées, poussées par un vent de nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour de l'enceinte des rochers; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches; et des atômes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours:

chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices, tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance ; aucun malheureux ne les appelle en vain, ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches, ils le raniment agonisant de froid et de terreur, ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou plongent dans les neiges : la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur la trace des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes ; à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues ; et, depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce

que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité. MALLET DU PAN.

SULLY DANS LA RETRAITE.

L'histoire a peint des sages dans la retraite, des héros dans l'oppression ; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de Sully dans le malheur. C'était la dignité de la vertu même, sur laquelle et les hommes, et les cours, et les rois ne peuvent rien. La grandeur qui était dans son âme se répandait dans toute sa maison. Un nombre prodigieux de domestiques, une foule de gardes, d'écuyers, de gentilshommes : un luxe, non de frivolité, mais de magnificence ; un appareil imposant, le respect de mille vassaux, la subordination d'une famille illustre ; des appartements immenses, et où les belles actions de Henri IV étaient représentées avec celles de son ministre ; des parcs où régnaient la simplicité et la grandeur ; au milieu de tous ces objets, Sully en cheveux blancs, conservant les modes antiques, portant sur sa poitrine l'image de Henri IV, la sainte gravité de ses discours, la majesté de ses regards, le siége plus élevé qui le distinguait au milieu de ses enfants, l'accueil honorable que recevaient dans sa maison tous les vieillards, le silence, mêlé de crainte et de respect, des jeunes gens que leurs pères conduisaient par la main pour voir ce grand homme ; tout cela réuni semblait offrir quelque chose de plus qu'humain, et portait dans les cœurs je ne sais quelle émotion qui élevait l'âme en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres ! C'est ainsi qu'il passa trente ans dans la retraite, sans se plaindre des hommes, ni de leur injustice, pleurant son ancien roi, fidèle au nouveau, estimé et haï de Richelieu, ayant survécu à tout, excepté à la vertu. Elle descendit avec lui dans sa tombe. La

mort termina une carrière de quatre-vingt-deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'Etat, et le reste aurait pu l'être. THOMAS. 1732–1785.

LES FORÊTS ET LES HABITANTS DES RÉGIONS GLACIALES.

Sous un ciel toujours couvert d'épais nuâges, où la clarté du jour pénètre avec peine, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'horreur, le silence et la nuit les habitent ; des arbres, presque aussi vieux que la terre qui les porte, s'y élèvent et s'y amoncellent, pour ainsi dire, sans ordre, les uns contre les autres. Leurs branches touffues et entrelacées n'offrent qu'avec peine des routes tortueuses, que des ronces embarrassent encore : là, des cimes énormes succombent sous le poids des années ou par la violence des vents ; elles tombent avec effort sur des troncs antiques qui gisaient à leurs pieds, et recouvraient d'autres troncs à demi pourris. L'on n'entend dans ces affreuses solitudes, dans ce séjour rude et sauvage, que les cris rauques et funèbres d'oiseaux voraces, les hurlements des ours qui cherchent une proie, le fracas d'un torrent qui se précipite d'une roche escarpée, rejaillit en vapeur, et fait gronder les échos de ces lieux bruts et incultes, ou le bruit des rochers que la main du temps fait rouler au milieu de ces forêts retentissantes.

Là, habitent dans des cavernes, des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne se nourrissant que de sang, et ne désirant que de le boire dans le crâne de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces âpres contrées ; qu'il répand à grands flots la neige ; que les eaux cessent de couler, se glacent et durcissent ; que les fleuves sont changés en masse solide, capable de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une plaine rigide de glace dure et compacte, ces hommes féroces sortent de leurs tanières. Tout va leur servir de chemin ; ils trouveront même sur la mer et

sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. Ils vont donner la mort ou peut-être la recevoir. Pressés par la faim, agités par la férocité, pleins de courage, de cruauté et de force, s'animant par le souvenir de leurs victoires passées, cherchant à s'étourdir sur le danger qui les menace, ils profèrent à haute voix l'expression de leurs sensations profondes et horribles ; ils crient, ils élèvent leurs voix avec effort, et tâchent d'en remplir tous les lieux qu'ils parcourent ; un enthousiasme atroce s'empare de leur âme ; une espèce de chant sauvage, une chanson barbare sort de leur bouche avec leurs paroles de mort et de carnage. LACÉPÈDE. 1756–1825.

LE SPECTACLE D'UNE BELLE NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU-MONDE.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres ; à l'horizon opposé, une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu-à-peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante ; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La

rivière qui coulait à mes pieds tour-à-tour se perdait dans les bois, tour-à-tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND.

SCÈNE DES FOURBERIES DE SCAPIN.

Scapin s'est engagé à tirer cinq cents écus de Géronte père de Léandre.

SCAPIN, GÉRONTE.

Scapin. (*faisant semblant de ne pas voir Géronte.*) O ciel! O disgrâce imprévue! O misérable père! Pauvre Géronte, que feras-tu?

Géronte. (*à part.*) Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

Scapin. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte?

Géronte. Qu'y a-t-il, Scapin?

Scapin. Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

Géronte. Qu'est-ce que c'est donc?

Scapin. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Géronte. Me voici.

Scapin. Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

Géronte. Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

Scapin. Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

Géronte. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

Scapin. Monsieur. . . .

Géronte. Quoi?

Scapin. Monsieur, votre fils. . . .

Géronte. Hé bien? mon fils. . . .

Scapin. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

Géronte. Et quelle?

Scapin. Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et cherchant à divertir cette tristesse, nous sommes allés nous promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités à aller à bord, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits excellents, et bu du vin le meilleur qui se puisse boire.

Géronte. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

Scapin. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer; et se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif,

et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

Géronte. Comment ! cinq cents écus !

Scapin. Oui, monsieur ; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

Géronte. Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !

Scapin. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Géronte. Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

Scapin. Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

Géronte. Va-t'en, Scapin, va t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Scapin. La justice en pleine mer ! vous moquez-vous des gens ?

Géronte. Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

Scapin. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

Géronte. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

Scapin. Quoi, monsieur ?

Géronte. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

Scapin. Hé ! monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

Géronte. Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

Scapin. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

Géronte. Tu dis qu'il demande. . . .

Scapin. Cinq cents écus.

Géronte. Cinq cents écus ! n'a-t-il point de conscience ?

Scapin. Vraiment oui, de la conscience, un Turc !

Géronte. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

Scapin. Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

Géronte. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval? *

Scapin. Ce sont des gens qui n'entendent point de raisons.

Géronte. Mais qu'allait-il faire dans cette galère?

Scapin. Il est vrai; mais quoi! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

Géronte. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

Scapin. Bon.

Géronte. Tu l'ouvriras.

Scapin. Fort bien.

Géronte. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

Scapin. Oui.

Géronte. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

Scapin. (*en lui rendant la clef.*) Hé monsieur, rêvez-vous? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

Géronte. Mais qu'allait-il faire dans cette galère?

Scapin. Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave à Alger! Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

Géronte. Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

Scapin. Dépêchez donc vite, monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

Géronte. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

Scapin. Non, cinq cents écus.

Géronte. Cinq cents écus?

Scapin. Oui.

Géronte. Qu'allait-il faire dans cette galère?

Scapin. Vous avez raison: mais hâtez-vous.

* **Se trouvent dans le pas d'un cheval,** ***are so readily to be found.***

Géronte. N'y avait-il point d'autre promenade ?

Scapin. Cela est vrai : mais faites promptement.

Géronte. Ah ! maudite galère !

Scapin. (*à part.*) Cette galère lui tient au cœur.

Géronte. Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or ; et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (*tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.*) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

Scapin. (*tendant la main.*) Oui, monsieur.

Géronte. (*retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*) Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

Scapin. (*tendant encore la main.*) Oui.

Géronte. (*recommençant la même action.*) Un infâme.

Scapin. (*tendant toujours la main.*) Oui.

Géronte. Un homme sans foi, un voleur.

Scapin. Laissez-moi faire.

Geronte. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

Scapin. Oui.

Géronte. Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

Scapin. Oui.

Géronte. (*remettant sa bourse dans sa poche, et s'en allant.*) Va, va vite, requérir mon fils.

Scapin. (*courant après Géronte.*) Holà, monsieur.

Géronte. Quoi ?

Scapin. Où est donc cet argent ?

Géronte. Ne te l'ai-je pas donné ?

Scapin. Non vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

Géronte. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

Scapin. Je le vois bien.

Géronte. Qu'allait-il faire dans cette galère ? Ah maudite galère ! traître de Turc !

Scapin. (*seul.*) Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache. MOLIÈRE. 1622–1673.

LE ROI D'YVETOT.

Il était un roi d'Yvetot,
   Peu connu dans l'histoire ;
Se levant tard, se couchant tôt,
   Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
         Dit-on.
Quel bon petit roi c'était là !

Il faisait ses quatre repas
   Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
   Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
         Qu'un chien.
Quel bon petit roi c'était là !

Il n'avait de goût onéreux
   Qu'une soif un peu vive ;
Mais en rendant son peuple heureux,
   Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table, et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
         D'impôt.
Quel bon petit roi c'était là !

Il n'agrandit point ses états,
   Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
   Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple qui l'enterra
         Pleura.
Quel bon petit roi c'était là !

On conserve encore le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Quel bon petit roi c'était là !

BÉRANGER.

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX.

LA CHARITÉ.

Une fête de famille avait réuni dans cette maison hospitalière tous les parents, tous les amis et les voisins qui habitaient les nombreux châteaux des environs. Après le dîner, le mauvais temps rappela tous les invités dans les salons. Une brillante société, qui comptait sur les plaisirs de la campagne, s'y trouvait réunie et désœuvrée. On fit un peu de musique, puis on proposa d'improviser un bal de famille pour occuper les jeunes gens et les enfants. L'abbé Paul, retiré dans un angle du salon, s'entretenait avec quelques voisins d'un projet de fondation charitable qui le préoccupait depuis longtemps. Une jeune dame s'approche de lui, et l'interpellant d'une voix sonore, avec toute la légèreté et la liberté de son caractère :—Monsieur l'abbé, lui dit-elle, en lui prenant la main, voulez-vous danser avec moi ?

Il y a des natures qui, par leur grâce et par leur attrait, savent se faire tout pardonner. Il eût été impossible de prendre en mauvaise part l'invitation singulière de cette étourdie, tant il y avait de bonté et de respect dans son doux regard. L'abbé Paul garda la main de la jeune femme dans la sienne, et après avoir réfléchi un instant, il jeta un coup d'œil sur cette brillante assemblée, qui attendait sa réponse.—Avec plaisir, madame, dit-il sérieusement : mais c'est moi qui conduirai la danse. Et, lui mettant son

chapeau dans la main, il commença à faire le tour des salons.

—Pour les pauvres ! disait-il d'une voix émue et convaincue, pour ceux qui ont faim, pour les orphelins, pour tous ceux qui souffrent en travaillant, et encore pour ceux qui ne peuvent plus travailler ! Et la jeune femme, en s'inclinant, tendait humblement le vieux chapeau du curé.

—Bravo ! s'écria l'assemblée tout émue de cette improvisation et de cet à propos. Et c'était, en effet, un groupe digne d'exercer un noble pinceau. Le cœur se laisse prendre par les yeux. D'un côté, la jeunesse, la beauté, la vivacité du plaisir, le frais costume éclairé en pleine lumière ; de l'autre, la vieillesse, la simplicité, la pauvreté, l'humilité, la noire tunique ! ces deux *idées* réunies par deux mains qui se touchent, et rendues plus sensibles par ce vieux chapeau à grands bords, dont la tournure avait aussi son éloquence.

En présence de toutes ces parures, de toutes ces vanités, de tout cet éclat inutile, lequel des assistants aurait pu refuser la dîme du malheur ? Aussi quelle pluie sonore d'argent et d'or tomba dans le pauvre chapeau ! On trouva dans le chapeau magique jusqu'à des bracelets d'or et des perles fines. Comme la jeune quêteuse était fière et heureuse en y laissant tomber son offrande ! comme les cœurs étaient soulagés ! comme la fête de famille fut sanctifiée par la douce charité ! La contrariété du mauvais temps qui privait de la promenade fut bien vite oubliée ; tout prit ensuite un aspect plus riant et plus animé. Et voilà comme l'abbé Paul ne sut pas refuser même une invitation à la danse. J. T. DE SAINT-GERMAIN. 1784.

LE NIL.

Le Nil offre aux voyageurs un merveilleux spectacle, soit qu'on ne considère que le volume de ses eaux, soit qu'on examine les phénomènes qui accompagnent son cours. J'ai vu naguère les sources du Scamandre, les rives du Simoïs, l'embouchure du Granique, et le lit poudreux de l'Ilissus et

du Céphise ; tous ces fleuves si renommés n'auraient pas assez d'eau, surtout dans les chaleurs de l'été, pour remplir un des canaux du Delta ; le Nil ne cesse jamais de couler, et c'est dans la saison où la plupart des sources tarissent, lorsque la terre est desséchée par des torrents de feu, que le fleuve d'Egypte enfle ses eaux et sort de son lit ; le Nil, selon l'expression d'un ancien, surpasse le ciel lui-même dans la distribution de ses bienfaits, car il arrose la terre sans le secours des orages et des pluies ; le débordement des fleuves est presque toujours un signal de calamités, et répand ordinairement la terreur ; l'inondation du fleuve d'Egypte est au contraire la source de tous les biens, et, lorsqu'il déborde, des bénédictions se font entendre sur ses rives ; ses eaux bienfaisantes, sans recevoir aucun tribut du pays qu'il parcourt, suffisent à tous les besoins des campagnes et des cités, abreuvent tous les animaux, toutes les plantes, remplissent un grand nombre de canaux dont plusieurs ressemblent à des rivières, et se partagent en deux branches principales, qui vont se jeter à la mer. Non-seulement les eaux du fleuve répandent la fécondité, mais le sol même qu'elles fertilisent est leur ouvrage. Vous connaissez la vénération des anciens Egyptiens pour le Nil, qu'ils regardaient comme une émanation divine de Knouphis à la tunique bleue et à la tête de bélier. Ils avaient dans leur croyance religieuse un Nil terrestre et un Nil céleste, comme nous autres Chrétiens, nous avons une Jérusalem de la terre et une Jérusalem du ciel ; le culte du fleuve divin n'existe plus, mais ses bienfaits nous restent ; et les peuples reconnaissants l'appellent encore le *bon Nil,* nom qu'on a toujours donné à la Providence.

MICHAUD. 1767-1837.

LE PAYS NATAL.

Il est un pays fortuné ;
Un doux ciel rit à ses campagnes,
Et d'un beau lac son sol baigné
S'appuie à de blanches montagnes :

Vraie image d'un paradis,
C'est mon pays, mon cher pays !

Là mon enfance a pris l'assor,
De mon aïeul là dort la cendre ;
Là ma mère possède encor
Un bon père, une mère tendre.
Combien d'attraits tu réunis,
O mon pays, mon cher pays !

Là des soins tendres, maternels,
Sont prodigués à ma faiblesse ;
De mes intérêts éternels
C'est là qu'on instruit ma jeunesse.
Oh ! combien mes jours sont bénis
Dans mon pays, mon cher pays !

Loin de toi s'il faut me bannir,
Je garde, ô terre de mes pères !
Dans mon cœur ton doux souvenir,
Et ton doux nom dans mes prières.
Oui, je prierai pour tous tes fils,
O mon pays, mon cher pays !

Que par les soins de l'Eternel
Ta terre soit fertilisée !
Et que la parole du ciel
Y pleuve comme une rosée !
Sois d'avance un vrai paradis,
O mon pays, mon cher pays !

A. VINET. 1797–1847.

LE DÎNER DE L'ABBÉ COSSON.

M. Delille, en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère, raconta ce qu'on va lire, au sujet des usages qui s'observaient à table dans la bonne compagnie. On

parlait de la multitude de petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde pour ne pas risquer d'être bafoué. — Elles sont innombrables, dit M. Delille, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collége Mazarin, me parla d'un dîner où il s'était trouvé quelques jours auparavant, avec des gens de cour, des cordons-bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvilliers à Versailles.—Je parie, lui dis-je, que vous y avez commis cent incongruités. —Comment donc ? reprit vivement l'abbé Cosson fort inquiet. Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde. — Quelle présomption ! Je gage que vous n'avez fait rien comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner. D'abord que fîtes-vous de votre serviette en vous mettant à table.—De ma serviette ? Je fis comme tout le monde ; je la déployai, je l'étendis sur moi, et je l'attachai par un coin à ma boutonnière.—Eh bien ! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela ; on n'étale point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe ?—Comme tout le monde, je pense : je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre. — Votre fourchette, bon Dieu ! personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe ; mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous ? — Un œuf frais. — Et que fîtes-vous de la coquille ? — Comme tout le monde, je la laissai au laquais qui me servait. — Sans la casser ? — Sans la casser. — Eh bien ! mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille ; et après votre œuf ?—Je demandai *du bouilli*. —Du bouilli ! Personne ne se sert de cette expression ; on demande du bœuf, et point du bouilli ; et après cet aliment ?—Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une très belle volaille. — Malheureux ! de la volaille ! On demande du poulet, du chapon, de la poularde ; on ne parle de volaille qu'à la basse cour. Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire ?—J'ai, comme tout le monde, demandé du champagne, du bordeaux, aux

personnes qui en avaient devant elles. — Sachez donc qu'on demande du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*, continua M. Delille. Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain. — Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau.—Eh ! on rompt son pain, on ne le coupe pas. Avançons. Le café, comment le prîtes-vous ?—Eh ! pour le coup, comme tout le monde ; il était brûlant, je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe. — Eh bien ! vous fîtes comme ne fit sûrement personne : tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement, qui ne fût contre l'usage. L'abbé Cosson était confondu, continua M. Delille. Pendant six semaines, il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avais critiqué.

BERCHOUX. 1761–1838.

LE BIBLIOPHILE.

Pendant que la passion des tableaux amuse l'arrière-saison de l'un, la passion des livres s'empare de cet autre que vous voyez là-bas, marchant la tête haute, le corps tout droit, vieillard bien-portant et clairvoyant, qui sort de chez lui bien-brossé, et qui rentrera tout poudreux le soir.

C'est celui-là qui est heureux ! Ne lui parlez pas de tableaux à celui-là ! il a en horreur les vieilles toiles où l'on ne voit rien, les couleurs passées, les cadres ternis, les lambeaux de couleur disséminés çà et là ; sa passion est bien meilleure : il en veut, lui, à des passions qu'on tient dans sa main, qu'on met dans sa poche, dont on jouit tout seul et partout, la nuit comme le jour. Parlez-lui des vieux livres, des belles éditions, des Elzevirs non rognés ; parlez-lui des reliures de Derome et de Thouvenin ; pauvre Thouvenin, mort jeune, et si grand artiste ! Parlez-lui des

vieux chefs-d'œuvre de la typographie française ; il les a tous vus ; il les a tous touchés ; il vous en dira l'histoire, et à quels maîtres ils ont appartenu depuis la vente du duc de la Vallière. Il y a tel volume qu'il a suivi depuis dix années. Enfin le dernier maître de ce volume est mort il y a un mois. La vente se fera demain ; demain ! dans vingt-quatre heures ! Quelle impatience pour le bibliophile ! Il s'agite, il s'inquiète, il ne peut rester en place. Quelle heure est-il ? Il ne sera jamais à demain. Cependant il va à sa promenade accoutumée ; il faut bien qu'il achète un petit livre pour se distraire : donc il cherche, il remue, il ouvre, il ferme les livres ; il les étudie, il les flaire. "Voici un volume mieux conservé que tel autre volume que j'ai déjà ;—mais le frontispice de mon volume est mieux tiré que le frontispice de ce volume. J'aurais un chef-d'œuvre en mettant mon frontispice à cet exemplaire." Et il achète l'exemplaire. Un autre jour il en achètera un troisième pour remplacer un feuillet de la table des matières qui est légèrement jauni : il faut du temps pour faire un beau livre. La journée se passe ainsi. Quatre heures venues, le bibliophile rentre à la maison ; ses poches sont pleines ; il les vide sur la table, et il mange ; et, tout en mangeant, il collationne ses livres, il les tourne dans tous les sens ; il boit, il mange ; sa digestion est facile ; il a tant d'amis à sa table ! Au dessert, il va à sa bibliothèque, et il arrange tous les nouveaux venus. En même temps, il met les anciens à la réforme ; car c'est un homme de peu de livres : il n'en veut qu'à certains ouvrages, mais il les veut beaux ; et quand il les a beaux, il les veut parfaits. Ainsi il change, il arrange, il troque, il achète sans cesse ; plus il donne d'aliment à sa passion, et plus sa passion grandit et s'enflamme. Quand tout est en ordre chez ses livres, il se met au lit et il dort. Il dort, et il rêve gravures, parchemins, reliures ; il ne flaire que du cuir de Russie ; son sommeil est calme. Le matin il se lève, et il regarde ses livres ; il leur donne de l'air et du soleil ; et, par la même occasion, il en prend pour lui-même. Ce jour-là il est plus heureux que de coutume ; car c'est ce soir, à huit heures, chez Sylvestre, qu'on vend l'exemplaire en

question, qu'il poursuit depuis tant d'années. Le soir venu, il s'y rend des premiers. Celui qui fait la vente, Merlin ou Crozet, lui a gardé une place à ses côtés ; il prend sa place : il a tous les beaux livres sous ses regards ; il les voit, il les touche ; mais dans le nombre il n'en voit qu'un seul. Enfin son livre est annoncé, le cœur lui manque. —A vingt francs, à vingt-cinq ;—à trente francs,—trente-cinq,—quarante,—cinquante,—soixante-dix ;—soixante-quinze,—quatre-vingt-cinq. Et pendant tout ce temps il se trouble, il pâlit, il frissonne.—Quatre-vingt-cinq,—dix,—quinze,—cent francs ! Cent francs, répète lentement le commissaire-priseur. — Cent francs ! Qui pourrait dire l'émotion du bibliophile ! . . . Mais enfin, le ciel est juste ; notre homme l'emporte, le livre est à lui ; il triomphe, il est heureux. Ses rivaux le regardent d'un œil d'envie ; lui, triomphant, il emporte son livre : vous le feriez officier de la Légion d'honneur qu'il ne serait pas plus superbe. Heureuse passion! elle ne laisse pas même voir à cet homme qu'à présent qu'il a ce bouquin, sublime entre tous les bouquins, c'est à lui, à présent, à mourir.

JULES JANIN. 1804.

MADAME DE STAËL.

Je n'ajouterai rien, à tout ce que les hommes éminents qui l'ont connue ont pensé et dit de la puissance de son âme, de la générosité de son caractère, de l'élévation de ses sentiments, de l'étendue et de la finesse de son esprit, et de l'incomparable éclat de sa conversation. Mme. de Staël a plutôt nui quelque peu à la mémoire de son illustre père, M. Necker, en l'accablant d'éloges mérités, et en disposant le public, ingrat et malin, à dire de lui ce que disait d'Aristide le paysan athénien. Je ne rendrai point à la sienne ce mauvais office, et je me contenterai d'indiquer un trait particulier de sa nature, parce qu'à lui seul il suffit pour expliquer bien des choses, et pour répondre au besoin à plus d'un reproche.

Ce qui caractérisait avant tout, plus que tout, Mme. de Staël, c'était d'une part une activité impétueuse, impérieuse, irrésistible pour elle-même, et d'une autre part, si j'ose ainsi parler, un bon sens inexorable. Dans toutes les transactions de la vie, publique ou privée, dans toutes les préoccupations de l'intelligence, étude ou méditation, composition ou conversation, son génie naturel la portait ou plutôt l'emportait au but tout d'un trait, de plein saut, au hasard des difficultés, et l'exposait ainsi à dépasser quelque peu la mesure de l'actuel et du possible. Elle était la première à s'en apercevoir et la plus choquée du mécompte; son admirable discernement du vrai, du réel, de ce qui se cache au fond des choses et au fond des cœurs, l'éclairait d'une illumination subite, la perçait du même coup comme d'un vif aiguillon: les retours étaient brusques, les réactions franches, comme on dirait en mécanique, en chimie, en médecine, et le plus souvent le dédain des précautions à prendre pour couvrir la retraite et pour ménager les transitions, faisait beau jeu à la médiocrité envieuse et maligne contre l'esprit supérieur.

Je suis fermement convaincu qu'en y regardant de près, on trouverait à tous les torts, réels ou supposés, et supposés pour le plupart, que l'on a bien ou mal à propos imputés à Mme. de Staël; on trouverait, dis-je, cette lutte entre deux qualités éminentes qui la dominaient tour-à-tour, au lieu de se limiter et de se tempérer mutuellement. C'est ce qui rendit son existence orageuse; c'est ce qui rendit son intimité, même son intérieur de famille, passionné, ardent, tumultueux. Je ne crains pas d'ajouter que c'est ce qui détruisit sa santé, malgré la vigueur de son tempérament, et termina prématurément sa vie dans la force de l'âge et du talent.

DUC DE BROGLIE (*gendre de Madame de Staël*). 1785.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste."
" Votre compassion," lui répondit l'arbuste,
" Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
Contre leurs coups épouvantables,
Résisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin."—Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le Roseau plie :
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE. 1621-1695.

DE L'ESPRIT DE LA CONVERSATION.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac rose ensemble, et de temps en temps on se salue les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié ; mais dans l'Occident, on a voulu se parler tout

le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé, dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que les Français émigrés voulaient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher les terres en Amérique ; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations, pour aller, disaient-ils, causer à la ville ; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes en France on sent le besoin de causer ; la parole n'y est pas seulement comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et le liqueurs fortes chez certains autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée, ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on y peut développer, n'en sont pas le principal intérêt : c'est une manière d agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard ; enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Madame de Staël. 1766-1817.

JEUX SOLENNELS DE LA GRÈCE.

LA COURSE A PIED.

Quand les présidents eurent pris leurs places, un héraut s'écria : " Que les coureurs du stade se présentent." Il en parut aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avait assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces noms avaient été illustrés par des victoires précédentes, ils étaient accueillis avec des applaudissements redoublés. Après que le héraut eut ajouté : " Quelqu'un peut il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière?" Il se fit un silence profond. . . . . L'espérance et la crainte se peignaient dans les regards inquiets des spectateurs ; elles devenaient plus vives à mesure qu'on approchait de l'instant qui devait les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal ; les coureurs partirent, et dans un clin-d'œil parvinrent à la borne où se tenaient les présidents des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène, et mille bouches le répétèrent.

Les jours suivants, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devaient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidents qui réveillèrent, à diverses reprises, l'attention de l'assemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs désirs, tomber tout-à-coup sur un terrain glissant. On nous en fit remarquer dont les pas s'imprimaient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent longtemps les esprits en suspens ; ils devançaient leurs adversaires de bien loin; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le poussant, un cri général s'éleva contre lui, et il fut privé de l'honneur de la victoire; car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer.

On permet seulement aux assistants d'animer, par leurs cris, les coureurs auxquels ils s'intéressent.

Les vainqueurs ne devaient être couronnés que dans le dernier jour des fêtes ; mais à la fin de leurs courses, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur était destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Tout le monde s'empressait à les voir, à les féliciter ; leurs parents, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse et de joie, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistants, et les livraient aux applaudissements de toute l'assemblée, qui répandait sur eux des fleurs à pleines mains.

COURSE DES CHARS.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière ; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques, retenus par des câbles qui s'étendaient le long de chaque file, et qui devaient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisaient n'étaient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers, dont ils pouvaient à peine modérer l'ardeur, attiraient tous les regards par leur beauté, quelques-uns par les victoires qu'ils avaient déjà remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne ; et, s'étant ainsi réunis avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit, couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avait peine à suivre. Leur impétuosité redoublait lorsqu'ils se trouvaient en présence de la statue d'un génie qui, dit-on, les pénètre d'une terreur secrète ; elle redoublait lorsqu'ils entendaient le son bruyant des trompettes, placées auprès d'une borne fameuse par le naufrage qu'elle occasionne : posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars, qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois ; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution il survenait quelque accident qui excitait des sentiments de pitié, ou des rires insultants de la part de l'assemblée. Des chars avaient été emportés hors de la lice : d'autres s'étaient brisés en se choquant avec violence : la carrière était parsemée de débris qui rendaient la course plus périlleuse encore. Il ne restait plus que cinq concurrents, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien, et un Thébain. Les trois premiers étaient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil ; il tombe, embarrassé dans les rênes ; et, tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen, qui le serrait de près, que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière, que tout retentit de cris perçants et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second au Thébain.

LA LUTTE.

Les athlètes qui devaient concourir se tenaient dans un portique voisin : ils furent appelés à midi ; ils étaient au nombre de sept. On jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidents des jeux. Deux de ces bulletins étaient marqués de la lettre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le septième d'un D : on les agita dans la boîte, chaque athlète prit le sien, et l'un des présidents appareilla ceux qui avaient tiré la même lettre. Ainsi il y eut trois couples de lutteurs ; et le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, et, après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent plus de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le stade : ils s'approchent, se mesurent des yeux, et s'empoignent par les bras. Tantôt appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paraissent

immobiles, et s'épuisent en efforts superflus ; tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpents, s'allongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés ; une sueur abondante coule de leurs membres affaiblis, ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et, après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain enlève son adversaire ; mais il plie sous le poids : ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour-à-tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous les mouvements de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne ; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival ; et communément, ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restait trois vainqueurs, un Agrigentin, un Ephésien, et le Thébain dont j'ai parlé. Il restait aussi un Rhodien, que le sort avait réservé. Il avait l'avantage d'entrer tout frais dans la lice ; mais il ne pouvait remporter le prix sans livrer plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain : ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres ; et, dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie, glorieuse pour eux, se fit dans le bois sacré, et fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidents des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés

d'un peuple immense, dont les applaudissements faisaient retentir les airs. On voyait ensuite paraître d'autres athlètes, montés sur des chevaux et sur des chars ; leurs coursiers superbes se montraient avec toute la fierté de la victoire ; ils étaient ornés de fleurs, et semblaient participer au triomphe.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, et magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivants, ils donnèrent eux-mêmes des repas dont la musique et la danse augmentèrent les agréments.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortége nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans le mur de la ville.

BARTHÉLEMY. 1716-1795.

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

L'homme est dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en point avoir ;
Le matin incrédule, on est dévot le soir,
Tel s'élève et s'abaisse au gré de l'atmosphère
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable ; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore ;
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui tout roi qu'il était, fut un penseur profond.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où loin d'une étiquette arrogante et futile,

Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers.
  Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci.*
Le vendeur de farine avait pour habitude,
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude :
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-souci . . . ce doux nom d'un agréable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
  Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion, le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
  On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier,
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
  Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
— Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
—Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon . . . mon moulin est à moi,
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends y garde.
— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde ;
Voilà mon dernier mot. Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.

Il mande auprès de lui le meunier indocile ;
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. — Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison ;
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être,
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas,
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste.
  Les rois, malaisément, souffrent qu'on leur résiste,
Frédéric un moment par l'humeur emporté ;
—Vraiment, de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître.—Vous ! . . de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.
  Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
—Ma foi, Messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien, j'aime fort ta réplique.
  Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier ;
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie ;
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince ;
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX. 1759–1833.

MONTAIGNE.

Dans tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus

loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis; tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de la raison et des anciens. Son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation; et, lorsque, après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, longtemps unique, demeure toujours original; et la France, enrichie tout-à-coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son imagination pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être, plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage; cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne; on l'entend mieux, on l'imite plus hardiment, il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser; il inspire nos plus illustres écrivains; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le dix-huitième siècle.

VILLEMAIN. 1790.

THIERS.

M. Thiers n'a pas été bercé, en venant au monde, sur les genoux d'une princesse. Né obscur, il lui fallait un nom. Avocat manqué, il se fit littérateur, et il se jeta à corps perdu dans le parti libéral, plutôt par circonstance et par nécessité que par goût. M. Thiers, pris au détail, a un front large et intelligent, des yeux vifs, un sourire fin et spirituel. Mais à l'aspect il est trapu, négligé, vulgaire. . . Cependant, lorsque ce petit homme s'est emparé de la tribune, il s'y établit si à l'aise, il a tant d'esprit, tant

d'esprit qu'on se laisse aller, malgré qu'on en ait, au plaisir de l'entendre.

On ne peut pas dire que M. Thiers procède par saillies à vives arêtes comme M. Dupin, ni qu'il ait la parole grave de M. Odilon-Barrot, ou le sarcasme moqueur de M. Mauguin, ou l'ondoyante éloquence de M. Sauzet, ou la raison supérieure de M. Guizot, ou la véhémence oratoire de M. Berryer ; c'est une sorte de talent à part, qui ne ressemble, de près, ni de loin, à celui de personne.

Ce n'est pas, si vous voulez, de l'oraison, c'est de la causerie, mais de la causerie vive, brillante, légère, volubile, animée, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions fines, et tout cela est dit, coupé, brisé, lié, délié, recousu avec une dextérité de langage incomparable. La pensée naît si vite dans cette tête-là, si vite, qu'on dirait qu'elle est enfantée avant d'avoir été conçue. Les vastes poumons d'un géant ne suffiraient pas à l'expectoration des paroles de ce nain spirituel. La nature, toujours attentive et compatissante dans ses compensations, semble avoir voulu concentrer chez lui toute la puissance de la virilité dans les organes de son larynx. Son verbe vole comme l'oiseau-mouche, et vous perce si rapidement qu'on se sent blessé sans savoir d'où le trait part.

M. Thiers rencontre à chaque pas sur son chemin fleurs, rubis, perles, diamants. Il n'a qu'à se baisser, il les ramasse, il les assemble, et ils prennent à l'instant même, entre ses mains, la forme d'une guirlande, d'une agrafe, d'une bague, d'une ceinture, d'un diadème ; tant cet esprit a de richesse, de flexibilité, de fécondité et d'éclat !

Il médite sans effort, il produit sans épuisement, il marche sans fatigue, et c'est le voyageur d'idées le plus rapide que je connaisse. Les temps passent devant sa mémoire, dans leur ordre et selon leurs figures, et la nature, que les autres cherchent, vient à lui sans qu'il l'appelle, avec toutes les pompes de sa majesté et toutes les grâces de son sourire. Avez-vous vu sur les bateaux-à-vapeur qui sillonnent nos fleuves, cette glace suspendue où se mire le rivage ? tandis que le bateau marche, elle reflète et voit fuir rapidement les beaux villages, les églises aux flèches

acérées, les prairies verdoyantes, les montagnes chevelues, les voiles frémissantes des navires, les blonds épis des guérets immobiles, les troupeaux de la vallée, les nuages du ciel, les animaux et les hommes. C'est là M. Thiers: espèce de miroir parlementaire, il reflète les passions des autres et il est sans passions; il pleure et il n'a point de larmes dans les yeux; il se perce d'un poignard qui ne lui tire pas une goutte de sang. Pure comédie que tout cela, mais quelle comédie et quel comédien! quel naturel, quelle souplesse! quelle verve d'imitation! quelles inflexions de ton inattendues! quelle transparence, quelle lumière dans ce style! quelle grâce de négligé dans cette parole! Vous me trompez, comédien! et vous voulez me tromper. Vous jouez admirablement votre rôle, mais ce n'est qu'un rôle; je sais tout cela, et cependant je me laisse ravir à votre séduction; je cède, tant que vous parlez je suis sous le charme, et je préfère presque mieux entendre l'erreur de votre bouche que la vérité dans la bouche d'un autre.

M. Thiers est en état de discourir trois heures durant sur l'architecture, la poésie, le droit, la marine, la stratégie, quoiqu'il ne soit ni poëte, ni architecte, ni jurisconsulte, ni marin, ni militaire, pourvu qu'on lui donne une après-dînée de préparation. CORMENIN. 1788.

LES HOMÉLIES DE L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

J'avais été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé; après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin: c'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas: je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise.

—Père éternel ! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de si correct ? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué ? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ?—Oh ! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur échapperaient à ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point ; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour ; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même ; et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans sa cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général, il m'obligea de lui dire quels endroits m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. —Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment ! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort ; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime ; et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles que je tombai aux pieds de sa grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir. —Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action

avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies : elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main ; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de remplir d'ambitieux les hermitages. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma faiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats ; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle : quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me sentiras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus : mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé : je fais choix du tien, que je connais bon : je m'en rapporterai à ton jugement.—Grâces au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès,* dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces.—Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas ; dès que tu

* Né en 1437, premier ministre de Ferdinand V., roi de Castille en 1507, régent du royaume en 1516, et mort en 1517, un an après l'avènement de Charles-Quint au trône d'Espagne.

jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère : je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs il y va de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenait qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion.

Le patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, que fut une promesse de faire ce qu'il souhaitait. Depuis ce moment-là il n'eut plus rien de caché pour moi : je devins son favori. Tous les domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en aperçurent pas sans envie. C'était une chose à voir que la manière dont les gentilshommes et les écuyers vivaient alors avec le confident de monseigneur. Ils n'avaient pas honte de faire des bassesses pour capter ma bienveillance : je ne pouvais croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'archevêque, à ma prière, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une compagnie, et le mit en état de faire figure dans les troupes. Il envoya un autre au Mexique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir ; et j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par là que si le prélat ne prévenait pas, du moins il refusait rarement ce qu'on lui demandait.

Quelques mois après, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal : l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celui-là aux autres, assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattait ; tantôt il s'élevait trop

haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y pris garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe ; vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait ; vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner : je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose, je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire.—Comment donc ! mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque ? — Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer ; il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté

de vous dire que votre dernier discours ne me parait pas tout-à-fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé :—Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? — Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot, vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite ?—Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche, il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment ; c'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ? "N'en parlons plus," dit-il, "mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents ; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats ; et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût.

LESAGE. 1677–1747.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

" Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie."

Le Connétable. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup ? Oui, c'est lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vendenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah, mon pauvre Bayard ! c'est avec douleur que je te vois en cet état.

Bayard. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

Le Connétable. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre : mais je ne veux point te traiter en prisonnier ; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

Bayard. Eh ! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ! Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure que je suis en peine. Je meurs dans un moment : la mort va me délivrer de vos mains.

Le Connétable. Non, mon cher Bayard ; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

Bayard. Ce n'est point là ce que je cherche ; et je suis content de mourir.

Le Connétable. Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

Bayard. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres !

Le Connétable. Quoi, Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! je te plains, et tu m'insultes !

Bayard. Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache ; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

Le Connétable. Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui, je le chasse du Milanais ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre ?

Bayard. Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

Le Connétable. Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme ; on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse ?

Bayard. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

Le Connétable. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

Bayard. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

Le Connétable. Mais le roi, étant si injuste, et si aveuglé

par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

Bayard. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait ; la dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

Le Connétable. Hé bien, j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

Bayard. Je le sais bien : mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le Connétable de Bourbon rebelle! ah, quelle honte ! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité. FÉNELON.

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE.

"Contenter tout le monde ?
Ecoutez ce récit."

J'ai lu, dans quelque endroit, qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit, de rire s'éclata.
"Quelle farce," dit-il, "vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense."
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance :

Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;*
Il fait monter son fils, il suit ; et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
—Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
—Messieurs, dit le meunier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit :—C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
—Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup-sur-coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe,
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit :—Ces gens sont fous :
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
—Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si, par quelque manière,
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant,† marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit :—Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise et Meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit :

* C'est-à-dire, ne s'en met point en peine.
† Prendre l'air grave et majestueux d'un prélat.

Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
—Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :
Mais que dorénavant on me blâme, ou me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.
Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

La Fontaine.

ESPRIT DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE.

Les critiques, et particulièrement les étrangers, qui, dans ces derniers temps, ont jugé avec le plus de sévérité nos deux siècles littéraires, se sont accordés à reconnaître que ce qui y dominait, ce qui s'y réfléchissait en mille façons, ce qui leur donnait le plus d'éclat et d'ornement, c'était l'esprit de conversation et de société, l'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentiments, la grâce, le piquant, la politesse achevée du langage. Et en effet c'est bien là, avec les reserves que chacun fait, et deux ou trois noms comme ceux de Bossuet et de Montesquieu qu'on sous-entend, c'est là, jusqu'en 1789 environ, le caractère distinctif, le trait marquant de la littérature française entre les autres littératures d'Europe. Cette gloire, dont on a presque fait un reproche à notre nation, est assez féconde et assez belle pour qui sait l'entendre et l'interpréter.

Au commencement du XVIIe siècle, notre civilisation, et partout notre langue et notre littérature, n'avaient rien de mûr ni d'assuré. L'Europe, au sortir des troubles religieux et à travers les phases de la guerre de trente ans, enfantait laborieusement un ordre politique nouveau ; la France à l'intérieur épuisait son reste de discordes civiles.

A la cour, quelques salons, quelques *ruelles* de beaux-esprits étaient déjà de mode ; mais rien n'y germait encore de grand et d'original, et l'on y vivait à satiété sur les romans espagnols, sur les sonnets et les pastorales d'Italie. Ce ne fut qu'après Richelieu, après la Fronde, sous la Reine-Mère et Mazarin, que, tout d'un coup, du milieu des fêtes de Saint-Mandé et de Vaux, des salons de l'hôtel de Rambouillet et des antichambres du jeune roi, sortirent, comme par miracle, trois esprits excellents, trois génies diversement doués, mais tous les trois d'un goût naïf et pur, d'une parfaite simplicité, d'une abondance heureuse, nourris des grâces et des délicatesses indigènes et destinés à ouvrir un âge brillant de gloire où nul ne les a surpassés. Molière, La Fontaine et Madame de Sévigné appartiennent à une génération littéraire, qui précède celle dont Racine et Boileau furent les chefs, et ils se distinguent de ces derniers par divers traits qui tiennent à la fois à la nature de leur génie et à la date de leur venue. On sent que, par tournure d'esprit comme par position, ils sont bien plus voisins de la France d'avant Louis XIV, de la vieille langue et du vieil esprit français ; qu'ils y ont été bien plus mêlés par leur éducation et leurs lectures ; et que, s'ils sont moins appréciés des étrangers que certains écrivains postérieurs, ils le doivent précisément à ce qu'il y a de plus intime, de plus indéfinissable et de plus charmant pour nous dans leur accent et leur manière. Si donc aujourd'hui, et avec raison, l'on s'attache à réviser et à remettre en question beaucoup de jugements rédigés, il y a quelque vingt ans, par les professeurs d'Athénée ; si l'on déclare impitoyablement la guerre à beaucoup de renommées surfaites, on ne saurait en revanche trop vénérer et trop maintenir ces écrivains immortels, qui, les premiers, ont donné à la littérature française son caractère d'originalité, et lui ont assuré jusqu'ici une physionomie unique entre toutes les littératures. Molière a tiré du spectacle de la vie, du jeu animé des travers, des vices et des ridicules humains, tout ce qui se peut concevoir de plus fort et de plus haut en poésie. La Fontaine et Madame de Sévigné, sur une

scène moins large, ont eu un sentiment si fin et si vrai des choses et de la vie de leur temps, chacun à sa manière, La Fontaine plus rapproché de la nature, Madame de Sévigné plus mêlée à la société ; et ce sentiment exquis, ils l'ont tellement exprimé au vif dans leurs écrits, qu'ils se trouvent placés sans effort à côté et fort peu au-dessous de leur illustre contemporain. SAINTE-BEUVE. 1804–1871.

MORT DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Une hospitalité prévoyante attendait l'auteur d'*Émile* à peu de distance de Paris, au sein d'une campagne riante, dont plusieurs sites lui devaient rappeler les rivages heureux de Vevay et les rochers de Meillerie. Un petit pavillon lui était offert près du château d'Ermenonville, jusqu'à ce qu'au milieu d'un ancien verger, en des lieux disposés suivant la description de l'Élysée de Clarens, on lui eût préparé une habitation toute remplie des images de *la Nouvelle Héloïse.* Le pauvre vieillard ne sut pas résister à la tentation de voir des arbres, de respirer l'air des coteaux : il accepta et partit. Mais la tristesse avait pris trop impérieusement possession de lui pour qu'il se déshabituât de souffrir. Jeté dans un siècle auquel il se sentait étranger, il devait, comme tous ses précurseurs, être martyr de sa propre gloire. Ainsi, rien ne put assoupir ses peines et le sauver du découragement de vivre : ni les soins d'une généreuse famille, ni le libre séjour des bois si chers à sa sauvage inquiétude, ni son affection pour le plus jeune enfant de son hôte, compagnon gracieux de ses promenades et qu'il nommait son petit gouverneur, ni enfin le calme des heures employées à rassembler des fleurs, à cueillir des plantes, à rêver le long des eaux endormies, à interroger Dieu dans la solitude.

Le 2 juillet 1778, Rousseau se leva de grand matin et sortit. Mais, au lieu de se rendre au château, selon son habitude, il alla saluer la naissance du jour. Il rentre, fait infuser dans une tasse de café quelques plantes rapportées

de sa promenade ; et, comme si, dans le pressentiment d'une fin prochaine, il eût craint de laisser après lui une injustice, il demande qu'on paye un ouvrier auquel une petite somme était due. Thérèse prit de l'argent et descendit ; mais à peine avait-elle atteint le bas de l'escalier, qu'elle entendit des gémissements. Effrayée, elle remonte, et trouve Rousseau assis sur une chaise de paille, le coude appuyé sur une commode et les traits marqués d'une fatale empreinte. Bientôt, Madame de Girardin se présente. Alors, se tournant vers elle d'un air affectueux et triste :—Madame, lui dit Rousseau, je souffre cruellement. Votre sensibilité ne doit pas être mise à l'épreuve d'une pareille scène et de la catastrophe qui la terminera. Il témoignait en termes suppliants le désir de rester seul avec sa femme : Madame de Girardin se retira. Il fit ouvrir les fenêtres, et d'une voix profondément émue :—Quelle éclatante journée, que la verdure est belle, que la nature est grande ! Etre éternel, l'âme que tu vas recevoir dans ton sein est aussi pure qu'elle l'était quand elle en sortit. Fais-la jouir de ce bonheur qu'il ne sera plus au pouvoir des hommes de troubler. Puis, à la vue de Thérèse qui fondait en larmes : Ma chère femme, lui dit-il, ne pleurez pas. Le moment approche que j'avais tant souhaité. Je vais être heureux. Et il la fit asseoir près de lui, la consolant par de douces paroles, se reprochant de l'avoir appelée au partage d'une existence amère, et se reposant dans la certitude qu'il ne la laissait pas sans soutiens et sans amis. Il parla de son petit gouverneur ; des pauvres du village, qui ne manqueraient pas de prier Dieu pour lui ; d'un présent de noces qu'il destinait à de bonnes gens dont il avait arrangé le mariage et qu'il fallait leur donner. Cependant, ses douleurs devenaient de plus en plus vives. Tout à coup il se lève, dans un état d'inexprimable exaltation :—Pas un nuage au ciel . . . Voyez-vous cette lumière immense ? . . . Voilà Dieu, oui, Dieu lui-même . . . Ah ! je sens dans ma tête des secousses terribles . . . mes entrailles se déchirent . . . Etre des êtres ! Il fit quelques pas . . . qu'arriva-t-il alors ? Seule, Thérèse était présente ; et elle a dû nier le

suicide, pour qu'on ne lui en imputât point la fatalité. Ce qui est certain, c'est que lorsqu'on accourut, aux cris poussés par elle, on aperçut Jean-Jacques renversé sur le carreau. Il avait un trou profond à la tête, et Thérèse était couverte du sang qui avait rejailli du front de son mari. On releva l'infortuné : à dix heures du matin, il était mort.

Le 4 juillet, ses dépouilles mortelles traversaient à minuit *l'île des Peupliers.* Quelques amis, parmi lesquels des étrangers, suivaient en silence. L'air était calme ; la lune éclairait le cercueil.

Cette *île des Peupliers* est une retraite mélancolique et obscure. Des coteaux environnent et cachent le petit lac qui l'entoure, lac ignoré, dont jamais le vent ne tourmente la surface. Il n'y a dans l'île que du gazon, des peupliers et des roses. Là, Jean-Jacques Rousseau fut déposé à l'abri des agitations humaines et au milieu des fleurs qu'il aimait ; là il reposa, la face tournée vers le soleil levant.

LOUIS BLANC. 1812.

LA NOSTALGIE.

Si tu veux savoir ce que c'est que la *nostalgie,* ce mal du pays dont souffrent et meurent tant de pauvres exilés, je puis te l'apprendre. L'âme s'ennuie en elle-même, ne prend plus intérêt à rien de ce qui l'entoure, se sent dans une prison, et, pareille à l'oiseau en cage, après avoir fait d'inutiles efforts pour briser ses barreaux, se tapit dans un coin, l'œil fixé sur cet espace qu'elle dévore, sur cet obstacle qu'elle maudit. Aucune séduction, aucun désir, aucun besoin ne la détourne plus de sa contemplation amère. Bientôt le corps, subjugué par cette morne fureur, se fatigue, languit, s'épuise, et devient lui-même incapable de tout viril effort. On fait alors des rêves de mourant, des rêves pleins de désespoir, d'injustice et de douleur. On se trouve abandonné du monde ; on s'élève en plaintes contre tous ceux que l'on aime ; on les accuse comme s'ils

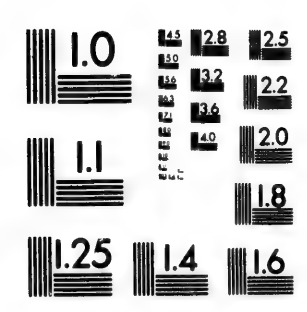
avaient conspiré cruellement de n'être pas là où l'on voudrait les voir, comme s'il dépendait d'eux d'apparaître pour nous empêcher de mourir. On leur demande pardon un instant après, et l'on s'irrite encore parce qu'ils ne peuvent pas recevoir cette réparation qu'on prétend leur faire d'une injure qu'ils n'ont pas connue. Aucune parole n'exprimera l'incomparable énergie avec laquelle la pensée du malade s'élance vers ces êtres si chers qui sont si loin. Il se donne un funeste soin de rechercher tous les maux qui les peuvent frapper ; il les plaint sincèrement de ces maux imaginaires, puis il pense qu'il s'inquiète d'eux et qu'ils sont indifférents. Il les voit dans la paix, dans le plaisir . . . Oh ! quelle angoisse ! Et toujours il sent son pauvre cœur broyé sous cette meule de leur infortune ou de leur oubli. . . . .

Contre tout obstacle, contre toute possibilité, on veut s'en aller, on veut retourner aux lieux où s'en va le cœur ; non pas dans quelques jours, non pas demain, mais aujourd'hui, tout de suite, à l'instant. Ce serait trop d'attendre une heure. Hélas ! Et l'on sait qu'il faut attendre des mois entiers, des années même, et, si l'on revient du mal dont on se sent frappé, braver mille fois la mort avant de revoir son bien-aimé pays !

Point de consolation pour une pareille douleur, point de remède contre ce noir délire. On souffre, et l'on veut souffrir ; on pleure, et l'on veut pleurer ; on est fou de tristesse, et l'on ne veut qu'accroître sa tristesse et sa folie. Ne pouvant fuir, ne pouvant s'envoler, on se fait une joie de se détruire rapidement. Mourir est une espérance ; on échappera du moins par la mort.

N'attendez aucun secours des spectacles nouveaux que vous feriez voir au moribond. Ou ils sont différents de ceux qu'il désire, et, lui rendant son éloignement plus sensible, ils excitent son dégoût et son ennui jusqu'à la rage ; ou, par quelque ressemblance, ravivant ses souvenirs, ils le brûlent et l'écrasent d'une émotion qu'il ne peut supporter. "Ah ! mon Dieu !" disait en traversant les moissons du Chélif un jeune soldat de la Beauce, "voilà une haie qui ressemble *à chez nous !* . . . . mais où est notre

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





maison? . . . Et si la maison avait paru, qui lui aurait montré sa mère? LOUIS VEUILLOT. 1813.

VANITÉ DES GRANDEURS D'ICI-BAS.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde !
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ses vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers :
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs :
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

MALHERBE. 1556–1628.

CHŒUR D'ATHALIE.

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE AUTRE.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre.
Venait-il renverser l'ordre des éléments ?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE VOIX.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.

UNE AUTRE VOIX.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

RACINE, *Athalie*, Acte I. Sc. IV.

"L'élégant, le correct, l'harmonieux Racine ramena la poésie à son véritable esprit ; la littérature française a dans *Athalie* le chef-d'œuvre le plus parfait qui ait jamais été écrit dans aucune langue." LAHARPE.

LE FOYER DOMESTIQUE.

Ceux qui n'ont jamais vu ni une crèche, ni un asile, ne savent pas avec quelle intelligence ces utiles établissements sont organisés, à quelle active surveillance ils sont soumis, avec quel dévouement on s'y occupe de la santé et du bien-être des enfants. Grâce à la crèche et à l'asile, l'enfant du pauvre ne connaît plus ni le froid ni la faim, ni la malpropreté ni le vagabondage. La mère dans son atelier peut être tranquille sur le sort de son nourrisson.

Que lui manque-t-il donc à cette femme, à cette mère, pour être heureuse? Il lui manque la présence de son enfant; si tout se réduisait en ce monde à avoir un abri pour la tête, des vêtements, de la nourriture, il n'y aurait rien à redire à cette vie en commun. Le pain est abondant, la nourriture est saine; le corps ne souffre pas; mais l'âme souffre.

Cette épouse vit loin de son mari, ne prenant pas même ses repas avec lui, et ne le retrouvant que le soir, quand ils arrivent l'un et l'autre de leurs ateliers, épuisés et haletants; cette mère n'embrasse pas son enfant à la clarté du soleil, elle ne le tient pas dans ses bras, elle ne le dévore pas de ses yeux charmés, elle n'assiste pas à ses premiers bégayements, elle n'a pas les prémices de ses premiers sourires. Etrange illusion de ces mécaniciens de la vie sociale qui font tout par des rouages : la crèche pour l'enfant au berceau, l'atelier pour l'âge mûr, l'hospice pour la maladie et la vieillesse ! Ils songent à tous les besoins de la nature humaine, excepté à ceux du cœur dont ils ne sentent pas les battements. Ils auront un grand soin de mesurer la quantité d'air et de nourriture qu'il faut à une ouvrière, ils proposeront des lois pour que son travail ne soit pas prolongé au-delà de ses forces; mais ils ne feront rien pour que cette ouvrière puisse être une femme. Ils ne savent pas que la femme n'est grande que par l'amour, et que l'amour ne se développe et ne se fortifie que dans le sanctuaire de la famille.

Quand on aura donné la dernière perfection aux ateliers, aux crèches, aux écoles, aux hôpitaux, quand il sera bien

démontré que, grâce à ces conquêtes de la philanthropie, l'ouvrier trouve plus de confort dans la vie commune qu'il n'en pourrait rêver dans la vie de famille, le seul fait que les femmes sont entraînées avec leurs maris et leurs enfants dans cette nouvelle organisation où les affections intimes ont si peu de place, constituera encore un véritable malheur social. Les femmes sont faites pour cacher leur vie, pour chercher le bonheur dans les affections exclusives, et pour gouverner en paix ce monde restreint de la famille, nécessaire à leur tendresse native. La manufacture, qui a quelque chose du couvent et de la caserne, sépare les membres de la famille contre le vœu de la nature ; elle substitue à l'autorité du mari et du père l'autorité du règlement, du patron et du contre-maître, et les froids enseignements du maître d'école à cette morale vivante qu'une mère fait pénétrer avec ses baisers et ses larmes dans le cœur de son enfant. Pour que les mœurs conservent ou retrouvent leur pureté et leur énergie, la première de toutes les conditions, c'est que la femme retourne auprès du foyer, la mère auprès du berceau. Il faut que le chef de la famille puisse exercer la puissance tutélaire qu'il tient de Dieu et de la nature, que la femme trouve dans son mari le guide, le protecteur, l'ami fidèle et fort dont elle a besoin ; que l'enfant s'habitue, sans y penser, aux soins et à la tendresse de la mère. Il faut même qu'il y ait quelque part un lieu consacré par les joies et les souffrances communes, une humble maison, un grenier, si Dieu n'a pas été plus clément, qui soit pour tous les membres de la famille comme une patrie plus étroite et plus chère, à laquelle on songe pendant le travail et la peine, et qui reste dans les souvenirs de toute la vie associé à la pensée des êtres aimés qu'on a perdus. Comme il n'y a pas de religion sans temple, il n'y a pas de famille sans l'intimité du foyer domestique. L'enfant qui a dormi dans le berceau banal de la crèche, et qui n'a pas été embrassé à la lumière du jour par les deux seuls êtres dans le monde qui l'aiment d'un amour exclusif, n'est pas armé pour les luttes de la vie. Il n'a pas comme nous ce fond de religion tendre et puissante qui nous

console à notre insu, qui nous écarte du mal sans que nous ayons la peine de faire un effort et nous porte vers le bien comme par une secrète analogie de nature. Au jour des cruelles épreuves, quand on croirait que le cœur est desséché à force de dédaigner ou à force de souffrir, tout à coup on se rappelle, comme dans une vision enchantée, ces mille riens qu'on ne pourrait pas raconter et qui font tressaillir, ces pleurs, ces baisers, ce cher sourire, ce grave et doux enseignement murmuré d'une voix si touchante. La source vive de la morale n'est que là: nous pouvons écrire des livres et faire des théories sur le devoir et le sacrifice ; mais les véritables professeurs de morale, ce sont les femmes. Ce sont elles qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent quand il le faut l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation, qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur. Oui, jusque sous le chaume, et dans les mansardes de nos villes, et dans ces caves où ne pénètre jamais le soleil, il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de misère, de soucis et de tendresse, que se créent les amours durables, que s'enfantent les simples et énergiques résolutions ; c'est là que se trempent les caractères ; c'est là aussi que les femmes peuvent être heureuses, en dépit du travail, au milieu des privations. Toutes les améliorations matérielles seront les bienvenues ; mais si vous voulez adoucir le sort des ouvrières et en même temps donner des garanties à l'ordre, raviver les bons sentiments, faire comprendre, faire aimer la patrie et la justice, ne séparez pas les enfants de leurs mères. JULES SIMON, 1814.

LE SALON DE MADAME RÉCAMIER.

Au mois de mai dernier (1849) a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce ; un salon s'est fermé, qui avait réuni

longtemps, sous une influence charmante, les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer. . . .

M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui : mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des apartés pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde, allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal ; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends,* et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIIIe siècle, ceux de Madame Geoffrin, de Madame d'Houdetot, de Madame Suard. Madame Récamier les connaissait tous et en parlait très bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle ; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est aussi qu'elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme. . . . Dans son petit salon de l'Abbaye, elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour

d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute ; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants ! C'était le caractère de cette âme si multipliée de Madame Récamier d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure, que dis-je ? de tout attirer et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outretombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant des témoins ! Comme elle était coquette pour sa gloire ! Comme elle réussissait parfois à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent, toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait ! . . .

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de Madame Récamier :—Elle a dans le caractère ce que Shakespeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques. Elle était donc la sœur de charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

SAINTE-BEUVE. 1804–1871.

SCÈNE DU MALADE IMAGINAIRE.

ARGAN, *malade imaginaire;* BÉRALDE, *frère d'Argan;* TOINETTE, *déguisée en médecin.*

Toinette. Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

Argan (*bas, à Béralde*). Cela est admirable.

Toinette. Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes; et votre réputation qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

Argan. Monsieur, je suis votre serviteur.

Toinette. Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous que j'aie?

Argan. Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

Toinette. Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

Argan. Quatre-vingt-dix!

Toinette. Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

Argan. Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans!

Toinette. Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fièvrotes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine; c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe, et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous

les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

Argan. Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

Toinette. Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah, je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

Argan. Monsieur Purgon.

Toinette. Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

Argan. Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

Toinette. Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

Argan. Du poumon ?

Toinette. Oui. Que sentez-vous ?

Argan. Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

Toinette. Justement, le poumon.

Argan. Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

Toinette. Le poumon.

Argan. J'ai quelquefois des maux de cœur.

Toinette. Le poumon.

Argan. Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

Toinette. Le poumon.

Argan. Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre comme si c'étaient des coliques.

Toinette. Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

Argan. Oui, monsieur.

Toinette. Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

Argan. Oui, monsieur.

Toinette. Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

Argan. Oui, monsieur.

Toinette. Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

Argan. Il m'ordonne du potage.

Toinette. Ignorant !

Argan. De la volaille.

Toinette. Ignorant !

Argan. Du veau.

Toinette. Ignorant !

Argan. Des bouillons.

Toinette. Ignorant !

Argan. Des œufs frais.

Toinette. Ignorant !

Argan. Et le soir, de petits pruneaux ; . . .

Toinette. Ignorant !

Argan. Et surtout de boire mon vin fort trempé.

Toinette. *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur : et pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande ; du gruau et du riz, des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

Argan. Vous m'obligerez beaucoup. MOLIÈRE.

UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS.

Un prince un jour s'égara dans une forêt en poursuivant un cerf. Le gros de sa suite l'avait perdu, et il n'avait avec lui que son écuyer et son maître d'hôtel. Après mille tours et détours, le prince déclara qu'il était fatigué et qu'il mourait de faim ; aussi découvrit-on une cabane de bûcheron avec une joie que n'avait jamais causée la vue des plus somptueux palais. L'écuyer et le maître d'hôtel

entrèrent dans la cabane et ne tardèrent pas à ressortir— le premier avec un banc sur lequel le prince descendit de cheval et ne se fit pas prier de s'asseoir, le second avec une table.

—Qu'avez-vous à nous donner à manger, bonhomme? dit le prince au bûcheron.—A peu près rien, dit le bûcheron. —Alors donnez-nous-le bien vite avant que notre appétit s'accroisse encore.—Mais ça a besoin d'être préparé. Je n'ai que des pommes de terre crues.—Pour ce qui est de préparer n'importe quoi, voici notre maître d'hôtel qui prétend s'y entendre ; conférez-en avec lui.

Le maître d'hôtel demanda quelques instants de réflexion. Il s'écarta soucieux sous les arbres et revint auprès du prince.—Eh bien ! avez-vous trouvé un moyen de nous faire un repas?—Prince, dit le maître d'hôtel, j'ai réfléchi qu'il est bien malheureux que ces pommes de terre ne soient pas des truffes, et que nous n'ayons pas un dindon dans lequel je les glisserais. Il est vrai qu'il faudrait aussi que nous ne fussions pas aussi pressés, et que votre Altesse voulût bien accorder au moins huit jours au dindon avant qu'il eût l'honneur d'être mangé par elle, pour qu'il pût imprégner loyalement ses chairs du parfum savoureux des truffes. . . . Le prince l'interrompit.

—Si vous venez me faire la nomenclature de tout ce que nous pourrions manger si nous l'avions, ce sera long et peu nourrissant. On dit que nous n'avons que des pommes de terre, c'est donc avec des pommes de terre qu'il faut me faire à dîner.—Rien n'est plus sage que le raisonnement de votre Altesse, dit le maître d'hôtel, et je ne lui demande que cinq minutes pour chercher comment je vais lui accommoder ce modeste repas.

Le maître d'hôtel alla encore rêver sous les arbres, puis il revint.—Prince, j'ai notre affaire ; puisque nous n'avons que des pommes de terre, il faut faire un plat de pommes de terre, mais il y a quatre-vingt-trois manières d'accommoder les pommes de terre. C'est donc à moi, par mon art, de donner en saveur à ce mets ce qu'il ne dépend pas de moi de lui donner en variété. Entre le quatre-vingt-trois manières connues, d'accommoder les pommes de

terre, j'ai décidé que je vais vous faire des pommes de terre à la polonaise.

Puis se récitant la recette à lui-même à demi-voix. "Vous prenez des pommes de terre ; vous les faites cuire dans l'eau avec du sel, vous les pelez, vous les coupez par tranches, et vous les servez avec une sauce blanche aux câpres, avec des cornichons coupés par petits morceaux et des filets d'anchois."

—Bonhomme, dit-il au bûcheron, vous allez me donner ce qu'il me faut pour la sauce blanche ; d'abord du beurre. —Je n'en ai pas, dit le bûcheron.—De la farine ?—Je n'en ai pas.—Deux œufs ?—Je n'en ai pas.—Et des câpres, des cornichons et des filets d'anchois ?—Je n'en ai pas. —Diantre ! dit le prince.—Il n'y a pas moyen d'apprêter les pommes de terre à la polonaise, alors, dit le maître d'hôtel, et c'est bien malheureux : comment peut-on n'avoir ni anchois, ni beurre, ni œufs ?

Il réfléchit un moment, puis il dit :—Allons ! faisons simplement des pommes de terre en boulettes. — Ah ! fichtre ! . . . pardon, Altesse . . . c'est que je pense que pour les pommes de terre en boulettes, il faut quatre œufs, de la crême, de la muscade. Il faut encore renoncer aux pommes de terre en boulettes, c'est pourtant un mets excessivement simple et agréable. Cherchons autre chose.

L'écuyer impatienté disparut. Le maître d'hôtel passa en revue d'autres façons de plus en plus simples d'accommoder les pommes de terre, mais il manquait toujours quelque chose au bûcheron qui n'avait que des pommes de terre.—C'est dommage, disait-il, ça serait excellent. Le prince commençait à se fâcher.—Eh bien ! dit le maître d'hôtel, faisons un plat horriblement vulgaire,—un plat qui n'a jamais ôsé paraître sur la table de votre Altesse,—des pommes de terre frites ! veuillez les excuser et moi aussi. —Bonhomme, dil-il au bûcheron, allons, promptement une poêle et de la graisse.—Je n'ai pas de poêle et je n'ai pas de graisse, dit le bûcheron.—Comment se fait-il, dit le maître d'hôtel en colère, que vous n'ayez ni poêle ni graisse ?—J'ai vu des gens pauvres ; mais il faut qu'à la pauvreté vous joigniez du désordre et quelque vice pour

n'avoir pas des choses aussi peu coûteuses et aussi peu indispensables !

—Ah ! maître d'hôtel, s'écria le prince, c'est trop fort ! Eh quoi ! non-seulement vous ne me faites pas à manger quand je meurs de faim, mais encore vous me débitez des discours ennuyeux ; je vous admets dès aujourd'hui à faire valoir vos droits à la retraite et à vous retirer dans vos terres, car on m'a dit que vous êtes devenu très riche ! —Altesse, j'obéirai avec douleur et respect, et malgré la rigueur de votre décision, je ne me rappellerai que vos bienfaits dans ces terres que je dois à votre munificence ; mais il n'en est pas moins vrai que, si vous ne pouvez faire un repas aujourd'hui, la faute en est à cet homme, qui manque des ustensiles et des denrées les plus vulgaires et les plus nécessaires à la vie.

—La faute en est à vous, dit le prince, qui n'avez pas eu le bon sens de vous dire : "Puisque je n'ai que des pommes de terre, il ne faut pas m'obstiner à faire un dindon truffé, ni toutes sortes de mets savoureux, dont je n'ai pas les éléments." Pourquoi, au lieu de quereller ce bonhomme qui nous donne de bon cœur tout ce qu'il possède, ne querellez-vous pas les pommes de terre de ce qu'elles ne sont pas des côtelettes d'agneau ou des filets de chevreuil ? —Mais, prince . . . —Mais, maître d'hôtel . . . Ici le prince allait, sans aucun doute, pulvériser le faible raisonnement du maître d'hôtel, en lui démontrant de la façon la plus humiliante pour le maître d'hôtel, et la plus triomphante pour lui-même, que tous les torts étaient de son côté. Mais l'écuyer survint qui, par son seul aspect, démontra les torts et l'absurdité du maître d'hôtel plus victorieusement encore que n'aurait pu le faire la faconde du prince, si toutefois j'ose émettre cette opinion un peu hardie.

Tandis que le maître d'hôtel imaginait des perfections impossibles à donner aux pommes de terre, tandis que le prince faisait de magnifiques discours contre la folie du maître d'hôtel, l'écuyer s'était glissé dans la cabane, et il avait tranquillement fait cuire les pommes de terre sous la cendre chaude du foyer et il les apportait toutes fumantes. Et le prince dit souvent qu'il n'avait de sa vie fait un

meilleur repas—et il ôta de son cou l'éléphant bleu, l'ordre le moins prodigué de ses états, et il le passa à l'écuyer—et toujours depuis il l'appela à ses conseils dans les circonstances difficiles. ALPHONSE KARR. 1808.

RETOUR DE SAINTE-HELÈNE.

Paris est encore aujourd'hui tout occupé de la grande cérémonie. Chacun s'aborde en se demandant :—Eh bien, comment l'avez-vous supportée? Et la preuve qu'il y avait une sorte de mérite à montrer tant d'empressement, c'est que réellement tout le monde est malade depuis quinze jours. Les conversations commencent d'abord par des plaintes ; chacun raconte les douleurs qu'il doit à cette solennité. Ensuite on se fait part de ses impressions.

—Moi, ce qui m'a fait battre le cœur, dit une jeune femme, c'est le moment où l'on a apporté à l'église le corps de l'Empereur. On a tiré le canon, et quand j'ai pensé que c'était le canon des Invalides, et qu'il ne l'entendait pas, je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

—Moi, dit un jeune peintre, ce qui m'a le plus frappé, c'est ce beau rayon de soleil qui tout à coup a illuminé le pont de la Concorde, à l'instant même où le char venait de s'y arrêter. Il y avait là un effet de lumière impossible à rendre. Les baïonnettes, les lances, les casques, les housses de drap d'or, qui couvraient les chevaux, étincelaient ; le char était éblouissant de clarté : c'était une véritable apothéose.

—Moi, dit une femme de l'empire, ce qui m'a touchée, c'est de voir les brillants écuyers et les aides-de-camp de l'Empereur, qui suivaient à pied son cercueil. Je les ai vus tant de fois à cheval derrière lui ! Quel beau temps c'était que le nôtre !

—Oui, dit une jeune fille, ils étaient tous là, jusqu'à ce pauvre duc de Reggio. Un paralytique qui marche ! On ne pouvait le voir sans être émue.

—Et ces braves soldats de la vieille garde, s'écrie un

écolier, ils étaient bien contents, allez, de *ravoir* leur Empereur ! ils pleuraient joliment !

—Moi, ce qui m'a ému, dit en souriant un Anglais, c'est d'entendre crier : " A bas les Anglais !" J'ai trouvé cela assez ridicule, mais je ne l'ai pas dit à cause de mon accent, qui aurait pu me nuire, et aussi parce que j'étais seul. Il faut être plusieurs pour exprimer ces pensées-là.

—Moi, dit un sévère critique, rien de tout cela ne m'a ému, je n'aime pas que les pompes de l'opéra viennent profaner la majesté de la mort. Mais ce qui m'a fait une vive impression, c'est l'arrivée de la *Dorade*. Voilà qui était noble et touchant ! Grâce au bon goût du prince de Joinville, tous ces oripeaux de théâtre avaient été jetés au loin. Le jeune capitaine avait compris que les ornements, les dorures, qui peuvent flatter les oisifs vaniteux d'une grande ville, ne peuvent convenir à des marins de l'océan, et que le pont d'un vaisseau est assez dignement paré quand il porte le cercueil d'un empereur et la croix d'un Dieu.

—Le prince de Joinville, dans tout ce voyage a été admirable, plein de courage, de résolution, reprend la femme d'un officier de marine ; je sais cela par mon cousin, qui était de l'expédition et qui m'a tout raconté. J'étais là aussi quand le prince est arrivé et qu'il a reconnu la reine, qui était venue au bord de la Seine pour le voir passer. En apercevant de loin sa mère, qui lui tendait les bras, il a aussi tendu les bras vers elle, puis il a repris son attitude grave et solennelle ; tout le monde était attendri.

MADAME DE GIRARDIN.
1804–1855.

VISITE A UN QUAKER.

J'ai cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple si extraordinaire méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres Quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente

ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses désirs et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres.

J'allai le chercher dans sa retraite; c'était une maison petite mais bien bâtie, pleine de propreté, sans ornement. Le Quaker était un vieillard frais, qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions, ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le sien. Il était vêtu, comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés, et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus, comme nos ecclésiastiques.

Il me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage, qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre, et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête.

—Ami, me dit-il, je vois que tu es un étranger, si je puis t'être de quelque utilité tu n'as qu'à parler.—Monsieur, lui dis-je en me courbant le corps, et en glissant un pied vers lui selon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire dans votre religion.

—Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de compliments et de révérences, mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre et dînons d'abord ensemble. Je fis encore quelques mauvais compliments, parce qu'on ne se défait pas de ses mauvaises habitudes tout d'un coup, et après un repas sain et frugal, qui commença et finit par une prière à Dieu, je me mis à interroger mon homme.

Il me rendit raison en peu de mots de quelques singularités qui exposent cette secte au mépris des autres. —Avoue, dit-il, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête, et en te tutoyant. Cependant tu me parais trop instruit, pour ignorer que du temps du

Christ, aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier; on disait à César Auguste: *Je t'aime, je te prie, je te remercie;* il ne souffrait même pas qu'on l'appelât *Monsieur*, *Dominus.* Ce ne fut que très longtemps après que les hommes s'avisèrent de se faire appeler *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, et d'usurper les titres impertinents de grandeur, d'éminence, de sainteté, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assurant qu'ils sont avec un profond respect et une fausseté infâme, leurs très humbles et très obéissants serviteurs. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges et de flatteries que nous tutoyons également les rois et les charbonniers, et que nous ne saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, et du respect que pour les lois.

Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne pas leur ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, et nous celle de l'humanité chrétienne. Nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter. Nous ne faisons jamais de serments, pas même en justice; nous pensons que le nom du Très-Haut ne doit point être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaissions devant les magistrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un *oui* et un *non*, et les juges nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant d'autres chrétiens se parjurent sur l'Evangile.

Nous n'allons jamais à la guerre, ce n'est pas que nous craignions la mort, au contraire nous bénissons le moment qui nous unit à l'Etre des êtres, mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais chrétiens. Notre Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, et de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, avec un

bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue. Lorsque, après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des orgues, des canons, nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allégresse.

VOLTAIRE.

SONGE D'ATHALIE.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté :
Même elle avait encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
" Tremble," m'a-t-elle dit, " fille digne de moi !
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille." En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux,
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
. . . . Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage

Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
  Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée,
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse.
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre ;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Racine, *Athalie*, Acte II. Sc. V.

LE TABAC.

Il est une famille de plantes vénéneuses dans laquelle on remarque la *jusquiame*, le *datura stramonium* et le *tabac*.

Le *tabac* est peut-être un peu moins vénéneux que le *datura ;* mais il l'est plus que la *jusquiame*, qui est un poison violent.

Voici un pied de tabac qui est une aussi belle plante

qu'on en puisse voir ; elle s'élève à six pieds de hauteur, et du sein de larges feuilles, d'un beau vert, fait sortir des bouquets de fleurs roses, d'une forme gracieuse et élégante.

Pendant longtemps le tabac a fleuri solitaire et ignoré dans quelques coins de l'Amérique. Les sauvages, auxquels nous avons donné de l'eau-de-vie, nous ont donné en échange le tabac, dont la fumée les enivrait dans les grandes circonstances. C'est par cet aimable échange de poisons qu'ont commencé les relations entre les deux mondes.

Les premiers qui jugèrent devoir se mettre la poudre du tabac dans le nez furent bafoués d'abord, puis un peu persécutés. *Jacques Ier*, roi d'Angleterre, fit contre ceux qui prenaient du tabac un livre appelé *Miso-Capnos.* Peu d'années après, le pape *Urbain VIII* excommunia les personnes qui prenaient du tabac dans les églises. L'impératrice *Elisabeth* crut devoir ajouter à la peine de l'excommunication contre ceux qui, pendant l'office divin, se bourraient le nez de cette poudre noire ; elle autorisa les bedeaux à confisquer les tabatières à leur profit. *Amurat IV* défendit l'usage du tabac, sous peine d'avoir le nez coupé.

Une plante utile n'eût pas résisté à de pareilles attaques.

Si avant cette invention un homme s'était trouvé qui dit : " Cherchons un moyen de faire entrer dans les coffres de l'état un *impôt volontaire* de plusieurs millions par an ; il s'agit de vendre aux gens quelque chose dont tout le monde se serve, quelque chose dont on ne puisse pas se passer. Il y a en Amérique une plante essentiellement vénéneuse ; si vous exprimez de son feuillage une huile empyreumatique, une seule goutte fait périr un animal dans d'horribles convulsions. Offrons cette plante en vente, hachée en morceaux ou réduite en poudre : nous la vendrons très cher : nous dirons aux gens de se fourrer la poudre dans le nez."

—Vous les y forcerez par une loi ?

—Nullement, je vous ai parlé d'un impôt volontaire. Pour celui qui sera haché, nous leur dirons d'en respirer et d'en avaler un peu la fumée.

—Mais ils mourront?

—Non, ils seront un peu pâles; ils auront des maux d'estomac, des vertiges, quelquefois des coliques et des vomissements de sang, quelques douleurs de poitrine, voilà tout. D'ailleurs, voyez-vous, on a dit : *L'habitude est une seconde nature ;* on n'a pas dit assez : l'homme est comme ce couteau auquel on avait changé successivement trois fois la lame et deux fois le manche ; il n'y a plus pour l'homme de nature, il n'y a que les habitudes. Les gens d'ailleurs feront comme *Mithridate,* roi de Pont, qui s'était habitué à prendre du poison.

—La première fois qu'on fumera le tabac, on aura des maux de cœur, des nausées, des vertiges, des coliques, des sueurs froides ; mais cela diminuera un peu ; et avec le temps on s'y accoutumera au point de n'éprouver plus ces accidents que de temps à autre, et seulement quand on fumera de mauvais tabac, ou du tabac trop fort, ou quand on sera mal disposé, ou dans cinq ou six autres cas.

Ceux qui le prendront en poudre éternueront, sentiront un peu mauvais, perdront l'odorat et établiront dans leur nez une sorte de vésicatoire perpétuel.

—Ah ça ! cela sent donc bien bon?

—Non, au contraire, cela sent très mauvais. Je dis donc que nous vendrons cela très mauvais. Je dis donc que nous vendrons cela très cher, que nous nous en réserverons le monopole.

Mon bon ami, aura-t-on dit à l'homme assez insensé pour tenir un pareil langage, personne ne vous disputera le privilége de vendre une denrée qui n'aura pas d'acheteurs. Il y aurait de meilleures chances d'ouvrir une boutique et d'écrire dessus :—" ICI ON VEND DES COUPS DE PIED."

Ou :—" UN TEL VEND DES COUPS DE BATON EN GROS ET EN DETAIL."

Vous trouveriez plus de consommateurs que pour votre herbe vénéneuse.

Eh bien ! c'est le second interlocuteur qui aurait eu tort : la spéculation du tabac a parfaitement réussi. Les rois de France n'ont pas fait de satires contre le tabac, ils n'ont pas fait couper les nez, ils n'ont pas confisqué les

tabatières. Loin de là, ils ont vendu du tabac, ils ont établi un impôt sur les nez, et ils ont donné des tabatières aux poëtes avec leur portrait dessus et des diamants alentour. Ce petit commerce leur rapporte plus de cent millions par an. ALPHONSE KARR.

LA FABLE AUX DIFFÉRENTS AGES DE LA VIE.

On lit des fables à tous les âges de la vie, et les mêmes fables ; et à chaque âge elles donnent tout le plaisir qu'on peut tirer d'un ouvrage de l'esprit, et un profit proportionné.

Dans l'enfance, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'exemple ; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité des caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur ; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Pour les animaux féroces, ils y retrouvent ce que leur mère leur en a dit, le loup dont on menace les méchants enfants, le renard qui rôde autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs clémentes. Ils s'amusent singulièrement des petits drames dans lesquels figurent ces personnages; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe, pour l'innocent contre le coupable. Ils en tirent aussi une première idée de la justice. Les plus avisés, ceux devant lesquels on ne dit rien impunément, vont plus loin; ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux ; et j'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent par le livre à reconnaître leurs impressions, à se représenter leurs souvenirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement. Ils regardent mieux et

avec plus d'intérêt. C'est là, pour cet âge, le profit proportionné dont j'ai parlé.

Les fables ne sont pas le livre des jeunes gens. Ils préfèrent les illustres séducteurs qui les trompent sur eux-mêmes, et leur persuadent qu'ils peuvent tout ce qu'ils veulent, que leur force est sans bornes et leur vie inépuisable. Ils sont trop superbes pour goûter ce qu'enfants on leur a donné à lire. C'était une lecture de père de famille, dans le temps des conseils minutieux et réitérés, où le fabuliste était complice des réprimandes, et le docteur de la morale de ménage. Mais si, dans cet orgueil de la vie, il en est un qui, par désœuvrement ou par fatigue de quelque plaisir que son imagination avait grossi, ouvre le livre dédaigné, quelle n'est pas sa surprise, en se retrouvant, parmi les animaux auxquels il s'était intéressé enfant, de reconnaître par sa propre réflexion, non plus sur la parole du maître ou du père, la ressemblance de leurs aventures avec la vie, et la vérité des leçons que le fabuliste en a tirées !

Ce temps d'ivresse passé, quand chacun a trouvé enfin la mesure de sa taille en s'approchant d'un plus grand, de ses forces en luttant avec un plus fort, de son intelligence en voyant le prix remporté par un plus habile ; quand la maladie, la fatigue lui ont appris qu'il n'y a qu'une mesure de vie ; quand il est arrivé à se défier même de ses espérances, alors revient le fabuliste qui savait tout cela, et qui le lui dit, et qui le console, non par d'autres illusions, mais en lui montrant son mal au vrai, et tout ce qu'on peut en ôter de points par la comparaison avec le mal d'autrui.

Vieillards enfin, arrivés au terme "du long espoir et des vastes pensées," le fabuliste nous aide à nous souvenir. Il nous remet notre vie sous nos yeux, laissant la peine dans le passé, et nous réchauffant par les images du plaisir. Enfermé dans ce petit espace de jours précaires et comptés, quand la vie n'est plus que le dernier combat contre la mort, il nous en rappelle le commencement et nous en cache la fin. Tout nous y plaît : la morale, qui se confond avec notre propre expérience, de telle sorte que lire

le fabuliste, c'est ranimer l'art, dont nous sommes touchés jusqu'à la fin de notre vie comme d'une vérité supérieure et immortelle ; les mœurs et les caractères des animaux, auxquels nous prenons le même plaisir qu'étant enfants, soit ressouvenir des imperfections des hommes, soit l'effet de cette ressemblance justement remarquée entre la vieillesse et l'enfance. Il est peu de vieillards qui n'aient quelque animal familier, c'est quelquefois le dernier ami ; celui-là du moins est connu. Il souffre nos humeurs et joue avec la même grâce pour le vieillard que pour l'enfant. Le maître du chien n'a ni âge, ni condition, ni fortune ; le faible est pour le chien le seul puissant de ce monde ; le vieillard *lui* est un enfant aux fraîches couleurs ; le pauvre *lui* est roi. NISARD. 1806.

LE CHEVAL DU TARTARE.

Je le vois encore, ce magnifique cheval, avec sa peau noire comme la poix, ses jambes comme de l'acier, et quelle force ! Il faisait ses cinquante verstes au galop sans s'arrêter ; en même temps, il était si doux et si bien dressé, qu'il accourait à la voix de son maître comme un lévrier. Souvent celui-ci ne se donnait pas la peine de l'attacher, c'était là le type d'un cheval de brigand.

Un jour que nous admirions ce superbe coursier, le fier Tartare nous dit : " Dans toute la Kabardie, il n'y a pas un animal pareil. Une fois, j'avais entrepris avec quelques camarades une expédition pour enlever des chevaux russes. Nous échouâmes dans notre projet, et nous prîmes la fuite, qui d'un côté, qui l'autre. Quatre Cosaques me poursuivaient ; déjà j'entendais les cris de ces giaours, et devant moi était une épaisse forêt. Je me couche sur ma selle, me confiant à la protection d'Allah, et pour la première fois, j'offense mon cheval par un coup de fouet. Le généreux animal se précipite avec la légèreté d'un oiseau à travers les ronces et les épines qui déchirent mes vêtements ou me frappent au visage. Il bondit à travers les tiges

d'arbres, brisant avec son poitrail les rameaux enlacés. J'aurais mieux fait de l'abandonner à lui-même et de me cacher dans les broussailles. Mais je ne pouvais me résigner à me séparer de lui, et le prophète m'a assisté. Déjà quelques balles sifflaient près de ma tête, et les Cosaques redoublaient d'efforts pour m'atteindre. Tout à coup je me trouve au bord d'un profond ravin. Mon cheval s'arrête, puis s'élance. Ses pieds de derrière glissent sur l'autre rive, il y reste suspendu par ses pieds de devant. Je lâche les rênes, je me jette dans la fondrière; mon cheval se relève et il est sauvé. Les Cosaques témoins de cette scène n'essayèrent pas de me chercher. Probablement ils supposèrent que je m'étais tué dans ma chute, et ils ne songèrent plus qu'à s'emparer de mon cheval. Tremblant de le perdre, je me traîne dans de hautes touffes d'herbes, le long du ravin; je regarde, je suis à l'extrémité de la forêt, il galope dans les plaines; les Cosaques courent après lui. Longtemps, longtemps, ils le poursuivent; l'un d'eux parvient à s'en approcher et lui lance son lacet. J'ai peur, je ferme les yeux, j'invoque le secours du prophète. Un instant après, je regarde de nouveau, et mon brave coursier bondit dans l'espace, la crinière flottante, rapide comme le vent, et les giaours, dispersés de côté et d'autre, se retirent à travers le steppe avec leurs montures fatiguées. Par Allah! ce que je raconte est vrai, parfaitement vrai. Je restai caché dans le ravin jusqu'au milieu de la nuit. Soudain, imaginez-vous ma surprise, j'entends un cheval qui accourt, hennit et frappe du pied le sol près de moi. C'était mon cheval, mon fidèle compagnon. Dès ce jour nous ne pouvons plus nous quitter."

En parlant ainsi, l'homme frappait d'une main caressante le col de son cheval, et lui prodiguait des noms affectueux. MARINIER. 1809.

DÉPART DES CROISÉS.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude ; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer.

La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs ; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers ; les joies profanes se montraient au milieu des austérités de la pénitence et de la piété ; on voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère, le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerres et de fêtes solennelles. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Evangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au-delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la

plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan; leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point, et, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leurs mains l'un sur l'autre, en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits oiseaux laissât périr de misère les pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem.* Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu de l'enthousiasme universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD. 1767–1839.

LE SOULIER DE CORNEILLE.

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel, et le pied dans la fange,
Cheminait à pas lents une figure étrange ;
C'était un grand vieillard sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé !
Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes ;
Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
Une médaille antique à frapper en airain.
Chaque pli de sa joue austèrement creusée
Semblait continuer un sillon de pensée,
Et dans son regard noir qu'éteint un sombre ennui,
On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.

Le roi-soleil illuminait l'Europe,
Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
A le chanter, Boileau passait ses doctes veilles ;
Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles ;
Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier,
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier.
Sur la poussière d'or de sa terre bénie
Homère, sans chaussure, aux chemins d'Ionie,
Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté ;
Mais Homère, à Paris, sans crainte du scandale,
Un jour de pluie eût fait recoudre sa sandale ;
Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
Celui que de ses mains la Muse couronna,
Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame,
Qui peignit les Romains si grands, d'après son âme…

Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.

A ton siècle en perruque et de luxe amoureux,
Je ne pardonne pas Corneille malheureux.
Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe ;
De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,
Je voudrais prendre un peu pour Corneille vieilli,
S'éteignant pauvre et seul, dans l'ombre et dans l'oubli.
Sur le rayonnement de toute ton histoire,
Sur l'or de ton soleil c'est une tache noire,
O roi, d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
Corneille sans souliers, Molière sans tombeau !

Mais pourquoi s'indigner ? Que viennent les années,
L'équilibre se fait entre les destinées ;
A sa place chacun est remis par la mort :
Le roi rentre dans l'ombre et le poëte en sort !
Pour courtisans, Versaille a gardé ses statues,
Les adulations et les eaux se sont tues ;
Versaille est la Palmyre où dort la royauté.
Qui des deux survivra, génie ou majesté ?
L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre ;
Le spectre de Louis, au jardin de Le Nôtre,
Erre seul, et Corneille, immortel comme un dieu,
Toujours sur son autel voit reluire le feu
Que font briller plus vif en ses fêtes natales
Les générations, immortelles vestales.
Quand en poudre est tombé le diadème d'or
Son vivace laurier pousse et verdit encor :
Dans la postérité, perspective inconnue,
Le poëte grandit, et le roi diminue.

THÉOPHILE GAUTHIER. 1808.

L'ARCHITECTURE ET L'IMPRIMERIE.

Au quinzième siècle tout change.

La pensée humaine découvre un moyen de se perpétuer non-seulement plus durable et plus résistant que l'architec-

ture, mais encore plus simple et plus facile. L'architecture est détrônée. Aux lettres de pierre d'Orphée vont succéder les lettres de plomb de Guttemberg.

Le livre va tuer l'édifice.

L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution-mère. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement, c'est la pensée humaine qui dépouille une forme et qui en revêt une autre, c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique qui, depuis Adam, représente l'intelligence.

Sous la forme d'imprimerie, la pensée est plus impérissable que jamais; elle est volatile, insaisissable, indestructible. Elle se mêle à l'air. Du temps de l'architecture, elle se faisait montagne et s'emparait puissamment d'un siècle et d'un lieu. Maintenant elle se fait troupe d'oiseaux, s'éparpille aux quatre vents, et occupe à la fois tous les points de l'air et de l'espace.

Nous le répétons, qui ne voit pas que de cette façon elle est bien plus indélébile? De solide qu'elle était, elle devient vivace. Elle passe de la durée à l'immortalité. On peut démolir une masse, comment extirper l'ubiquité? Vienne un déluge, la montagne aura disparu depuis longtemps sous les flots, que les oiseaux voleront encore: et qu'une seule arche flotte à la surface du cataclysme, ils s'y poseront, surnageront avec elle, assisteront avec elle à la décrue des eaux, et le nouveau monde qui sortira de ce chaos verra en s'éveillant planer au-dessus de lui, ailée et vivante, la pensée du monde englouti.

Et quand on observe que ce mode d'expression est non-seulement le plus conservateur, mais encore le plus simple, le plus commode, le plus praticable à tous, lorsqu'on songe qu'il ne traîne pas un gros bagage et ne remue pas un lourd attirail, quand on compare la pensée, obligée pour se traduire en un édifice de mettre en mouvement quatre ou cinq autres arts et des tonnes d'or, toute une montagne de pierres, toute une forêt de charpentes, tout un peuple d'ouvriers, quand on la compare à la pensée qui se fait livre, et à qui il suffit d'un peu de papier, d'un

peu d'encre et d'une plume, comment s'étonner que l'intelligence humaine ait quitté l'architecture pour l'imprimerie ? Coupez brusquement le lit primitif d'un fleuve d'un canal creusé au-dessous de son niveau, le fleuve désertera son lit.

Ainsi, voyez comme à partir de la découverte de l'imprimerie l'architecture se dessèche peu à peu, s'atrophie et se dénude. Comme on sent que l'eau baisse, que la sève s'en va, que la pensée des temps et des peuples se retire d'elle ! Le refroidissement est à peu près insensible au quinzième siècle, la presse est trop débile encore, et soutire tout au plus à la puissante architecture une surabondance de vie. Mais dès le seizième siècle, la maladie de l'architecture est visible ; elle n'exprime déjà plus essentiellement la société ; elle se fait misérablement art classique ; de gauloise, d'européenne, d'indigène, elle devient grecque et romaine ; de vraie et de moderne, pseudo-antique. C'est cette décadence qu'on appelle la renaissance. Décadence magnifique pourtant, car le vieux génie gothique, ce soleil qui se couche derrière la gigantesque presse de Mayence, pénètre encore quelque temps de ses derniers rayons tout cet entassement hybride d'arcades latines et de colonnades corinthiennes.

C'est ce soleil couchant que nous prenons pour une aurore. . . .

Cependant que devient l'imprimerie ? Toute cette vie qui s'en va de l'architecture vient chez elle. A mesure que l'architecture baisse, l'imprimerie s'enfle et grossit. Ce capital de forces que la pensée humaine dépensait en édifices, elle le dépense désormais en livres. Aussi dès le seizième siècle la presse, grandie au niveau de l'architecture décroissante, lutte avec elle et la tue. Au dix-septième elle est déjà assez souveraine, assez triomphante, assez assise dans sa victoire pour donner au monde la fête d'un grand siècle littéraire. Au dix-huitième, longtemps reposée à la cour de Louis XIV, elle ressaisit la vieille épée de Luther, en arme Voltaire, et court, tumultueuse, à l'attaque de cette ancienne Europe dont elle a déjà tué l'expression architecturale. Au moment où le dix-huitième

siècle s'achève, elle a tout détruit. Au dix-neuvième, elle va reconstruire.

Or, nous le demandons maintenant, lequel des deux arts représente réellement, depuis trois siècles, la pensée humaine ? Lequel la traduit ? Lequel exprime, non pas seulement ses manies littéraires et scolastiques, mais son vaste, profond, universel mouvement ? Lequel se superpose constamment, sans rupture et sans lacune, au genre humain qui marche, monstre à mille pieds ? L'architecture ou l'imprimerie ?

L'imprimerie. Qu'on ne s'y trompe pas, l'architecture est morte, morte sans retour, tuée par le livre imprimé, tuée parce qu'elle dure moins, tuée parce qu'elle coûte plus cher. Toute cathédrale est un milliard. Qu'on se représente maintenant quelle mise de fonds il faudrait pour écrire le livre architectural, pour faire fourmiller de nouveau sur le sol des milliers d'édifices ; pour revenir à ces époques où la foule des monuments était telle qu'au dire d'un témoin oculaire "on eût dit que le monde en se secouant avait rejeté ses vieux habillements pour se couvrir d'un blanc vêtement d'églises."

Un livre est sitôt fait, coûte si peu, et peut aller si loin ! Comment s'étonner que toute la pensée humaine s'écoule par cette pente ? Ce n'est pas à dire que l'architecture n'aura pas encore çà et là un beau monument, un chef-d'œuvre isolé. On pourra bien encore avoir de temps en temps, sous le règne de l'imprimerie, une colonne faite, je suppose, par toute une armée, avec des canons amalgamés, comme on avait, sous le règne de l'architecture, des Iliades et des Romanceros des Mahabâhrata et des Nibelungen, faits par tout un peuple avec des rapsodies amoncelées et fondues. Le grand accident d'un architecte de génie pourra survenir au vingtième siècle, comme celui du Dante, au treizième. Mais l'architecture ne sera plus l'art social, l'art collectif, l'art dominant. Le grand poème, le grand édifice, la grande œuvre de l'humanité ne se bâtira plus, elle s'imprimera.

VICTOR HUGO.

LES INCONVÉNIENTS DE LA FORTUNE.

Depuis que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu, bonheur !
Je bâille comme un grand seigneur ;
Adieu, bonheur !
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète :
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fon à tout propos,
Adieu, repos !
Et je suis surchargé d'impôts...
Adieu, repos !
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguettes !
Dans un carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,
Adieu, gaîté !
Et par bon ton je prends du thé...
Adieu, gaîté !
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité ;
J'entretiens seul la faculté,
Adieu, santé !
Hier, trois docteurs m'ont visité...
Adieu, santé !
Ma fortune est faite.

Mais je vois en grande étiquette,
Chez moi venir ducs et barons :
Lyre, il faut suspendre tes sons,
Adieu, chansons !
Mon suisse annonce, finissons...
Adieu, chansons !
Ma fortune est faite.

DESAUGIERS. 1772-1827.

DON JUAN ET SON CRÉANCIER.

DON JUAN; SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN, *valets de don Juan.*

La Violette. Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

Sganarelle. Bon! voilà ce qu'il nous faut, un compliment de créancier! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent? et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas? *

La Violette. Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

Sganarelle. Qu'il attende tant qu'il voudra.

Don Juan. Non; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire céler aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un sou.

SCÈNE SUIVANTE.

DON JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

Don Juan. Ah, monsieur Dimanche, approchez; que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens, de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. Dimanche. Monsieur, je vous suis fort obligé.

Don Juan (*parlant à ses laquais*). Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. Dimanche. Monsieur, cela n'est rien.

* On dit, Monsieur n'y est pas, pour dire, Monsieur n'est pas chez lui ou n'est pas à la maison.

Don Juan. Comment ? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis ?

M. Dimanche. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu. . . .

Don Juan. Allons vite ! un siége pour M. Dimanche.

M. Dimanche. Monsieur, je suis bien comme cela.

Don Juan. Point, point : je veux que vous soyez assis comme moi.

M. Dimanche. Cela n'est point nécessaire.

Don Juan. Apportez un fauteuil.

M. Dimanche. Monsieur, vous vous moquez, et. . . .

Don Juan. Non, non : je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dimanche. Monsieur ! . . .

Don Juan. Allons, asseyez-vous.

M. Dimanche. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais. . . .

Don Juan. Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dimanche. Non, monsieur, je suis bien ; je viens pour. . . .

Don Juan. Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. Dimanche. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je. . . .

Don Juan. Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dimanche. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu. . . .

Don Juan. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dimanche. Je voudrais bien. . . .

Don Juan. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

M. Dimanche. Fort bien, monsieur, Dieu merci.

Don Juan. C'est une brave femme.

M. Dimanche. Elle est votre servante, monsieur. Je venais. . . .

Don Juan. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. Dimanche. Le mieux du monde.

Don Juan. La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. Dimanche. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je. . . .

Don Juan. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. Dimanche. Toujours de même, monsieur. Je. . . .

Don Juan. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. Dimanche. Plus que jamais, monsieur.

Don Juan. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dimanche. Nous vous sommes infiniment obligés. Je. . . .

Don Juan (*lui tendant la main*). Touchez donc là, M. Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

M. Dimanche. Monsieur, je suis votre serviteur.

Don Juan. Parbleu, je suis à vous de tout mon cœur.

M. Dimanche. Vous m'honorez trop. Je. . . .

Don Juan. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. Dimanche. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Don Juan. Et c'est sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. Dimanche. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur. . . .

Don Juan. Oh ça ! M. Dimanche, sans façons, voulez-vous souper avec moi ?

M. Dimanche. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je. . . .

Don Juan (*se levant*). Allons ! vite, un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. Dimanche (*se levant aussi*). Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais. . . .

(*Sganarelles ôte vite les siéges.*)

Don Juan. Comment ! Je veux qu'on vous escorte, je

m'intéresse trop à votre personne; je suis votre serviteur, et de plus, votre débiteur.

M. Dimanche. Ah! Monsieur. . . .

Don Juan. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dimanche. Si. . . .

Don Juan. Voulez-vous que je vous reconduise?

M. Dimanche. Ah, monsieur, vous vous moquez. Monsieur. . . .

Don Juan. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie, encore une fois, d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (*Il sort.*) MOLIÈRE.

LE XVIIIE SIECLE.

Reprenons rapidement la marche que nous avons suivie dans nos réflexions sur le cours de l'esprit humain pendant le dix-huitième siècle.

La fin du règne de Louis XIV vit disparaître les hommes qui avaient contribué à illustrer ce monarque. Privé de l'éclat qu'ils répandaient sur lui, il perdit, avant sa fin, par ses fautes et ses malheurs, l'admiration et le respect des peuples; il vit son ouvrage se détruire, et comme il avait tout attaché à sa personne, il put apercevoir qu'après sa mort il ne resterait plus rien de lui. A peine, en effet, est-il expiré qu'on voit éclater tous les désordres qui fermentaient depuis quelques années. La licence succède rapidement à la contrainte qui vient de cesser. La littérature, qui d'abord avait paru ne pas devoir survivre à ceux qui l'avaient honorée dans le siècle précédent, se réveille après un court moment d'inertie; mais elle a commencé à prendre une face nouvelle; son caractère n'est déjà plus le même; ceux qui la cultivent n'ont pas non plus les mêmes mœurs et le même esprit que leurs devanciers.

Bientôt ces changements deviennent plus marqués; les lettres participent à l'esprit de licence de la société. Un

génie ardent* s'asservit à toutes les opinions naissantes, les flatte d'abord, puis les prévient et les accélère ; il brille sur la scène, et l'enrichit de chefs-d'œuvre nouveaux. La poésie, dans sa bouche, acquiert tout le charme de la facilité et de l'élégance ; son activité s'essaie à tous les genres de succès : il les obtient presque tous, et souvent il les mérite ; ses ouvrages ont tous la même direction ; ils attestent le goût et l'esprit des contemporains. Un autre écrivain,† plus grave et plus profond, cache aussi, sous une écorce plus secrète, une grande conformité avec le cours général des esprits ; il dirige l'attention publique sur les matières de gouvernement et de politique, et s'y montre habile et sage.

Cependant peu à peu le sort des hommes de lettres a changé ; ils sont devenus plus nombreux, ils ont acquis plus d'indépendance, et leur place a pris plus d'importance dans la société. Leur vanité s'en accroit, et leurs opinions se ressentent de ce changement. La résistance qu'on croit leur devoir opposer est faible et mal dirigée ; elle ne sert qu'à augmenter leurs dispositions hostiles. Forts de l'opinion publique et de l'accueil flatteur de l'Europe entière, ils se réunissent et forment une sorte de secte dont les membres ne professent pas des opinions arrêtées et uniformes, mais qui, animées du même esprit, tendent à produire le même effet.

Dans cette secte naît une nouvelle philosophie : l'homme est envisagé sous un point de vue différent ; une métaphysique plus claire et moins élévée est adoptée ; on la croit démontrée ; la morale et la politique s'étonnent de voir leurs principes s'élever sur des bases nouvelles ; la religion est attaquée avec violence ; toutes ces opinions se disséminent dans les livres particuliers de chaque écrivain, et se réunissent en un seul et vaste corps d'ouvrage, entrepris dans des vues utiles, mais exécuté ensuite dans une autre intention. L'ordre social concourt merveilleusement avec ce progrès des opinions ; l'autorité est sans force, sans action régulière ; la nation est sans gloire, la religion sans

* Voltaire. † Montesquieu.

apôtres, la morale pratique a disparu avant même qu'on ait essayé d'ébranler ses principes.

Un philosophe * se sépare entièrement des autres, et même se déclare leur ennemi ; plus éloquent, plus enthousiaste que ce qui l'entoure, il arrive au même but par une voie différente ; il attaque avec passion les lois de la société et les devoirs qu'elle impose ; bien qu'il soit le défenseur des vertus et des nobles sentiments, il veut y conduire par une route dangereuse.

Les sciences, qui, dans le commencement du siècle, ont procédé avec patience, mais sans succès éclatants, deviennent tout à coup un haut titre de gloire pour la nation. Un homme profond dans les sciences exactes † en montre la marche et l'esprit, les envisage d'un coup d'œil philosophique, et trace peut-être le chemin à tous ceux qui s'y sont tant illustrés depuis.

Les sciences naturelles sont embrassées par un écrivain ‡ qui les expose avec génie et leur prête un langage éloquent. Après lui, elles adoptent une autre marche, elles font de rapides progrès, s'avancent de découverte en découverte, se divisent en théories claires et ingénieuses, et deviennent plus répandues et plus utiles. La nouvelle métaphysique aide à tous ces succès ; elle est entièrement conforme à l'esprit des sciences de faits et de démonstration abstraite.

Pendant ce temps, les lettres déclinent ; il n'apparaît plus de ces esprits pleins de force qui leur impriment un mouvement nouveau ; l'art dramatique déchoit ; la poésie perd la grandeur et ne conserve plus que la grâce. Les prosateurs sont plus heureux ; ils montrent du sens, de la facilité, de l'élégance et ne sont faibles que quand ils veulent atteindre à la haute éloquence. Une foule d'écrits utiles et instructifs se répandent ; le savoir devient plus facile à acquérir ; mais, précisément pour cette raison, il a souvent plus d'apparence que de réalité.

Un nouveau règne commence ; cette circonstance allume les désirs du changement ; on aspire à un état nouveau, toutes les pensées s'y dirigent, et les lettres participent aussi à ce retour de force et d'activité. Cet élan présente un

* Rousseau. † D'Alembert. ‡ Buffon.

noble aspect ; on se plaît à voir cette ardeur de tant d'hommes vertueux et éclairés pour le bien de leur pays ; mais les meilleurs esprits s'égarent en de vaines illusions. Jamais on n'a eu tant de vanité et d'assurance ; on veut détruire sans savoir précisément pourquoi ; on veut tout créer de nouveau, dédaignant ce que le passé a légué. Ces folles prétentions sont punies. Tout s'écroule, rien ne se répare ; une longue suite de malheurs vient apporter l'expérience, rabattre l'orgueil des opinions, et inspirer le désir du repos. Enfin arrive un nouvel état de choses qui, après quelques incertitudes de l'esprit humain, lui imprimera une direction que l'on ne peut entrevoir tant qu'il sera encore troublé par le souvenir trop présent de nos déplorables agitations.

Ainsi s'est écoulé le dix-huitième siècle. Quand, par la rapide succession des temps, un grand nombre de périodes pareilles aura passé sur les tombeaux des hommes et peut-être sur ceux des peuples, ce siècle ne demeurera pas inconnu dans la foule des siècles écoulés ; il ne sera pas confondu avec ceux qui ne rappellent aucun souvenir dans la mémoire des hommes. La marche de l'esprit humain, le but où il est parvenu y ont été si remarquables qu'il attirera toujours les regards de la postérité. Ce n'est pas enfin de renommée qu'il aura manqué ; et s'il était permis de former un vœu pour un avenir dont une faible partie seulement nous appartient, nous souhaiterions que le siècle qui commence, ce siècle que nous avons vu naître et qui nous verra tous mourir, apportât à nos fils et à leurs enfants, non plus de gloire et d'éclat, mais plus de vertu et moins de malheurs. De Barante. 1782–1866.

IMPRÉCATIONS DE CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !

Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encore mal assurés !
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers,
Passent pour la détruire, et les monts et les mers ;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles,
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Pussé-je de mes yeux y voir tomber la foudre ;
Voir ses maisons en cendres et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

CORNEILLE. 1606–1684.
Horace, Acte iv. sc. v.

INCENDIE DE MOSCOU.

Dès la première nuit, celle du 14 ou 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï et l'avait consumé : c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse ; on avait aperçu des soldats de police russe l'attiser avec des lances goudronnées. Ici des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons: ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir un autre asile ; mais près d'entrer dans ces maisons, toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs

crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie: il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur fair lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue et de désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes!

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita et voulut commander à cet élément, mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel: il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. "Quel effroyable spec-

tacle ! Ce sont eux-mêmes ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes ! "

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskwa et ses deux quais ; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant le bruit se répand partout que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et l'empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête, se saisir de tous les ponts, de tous les passages de la forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé ; envahir à chaque minute les maisons environnantes ; et le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, elle allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'Empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des Czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : "Le feu est au Kremlin !" passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé.

On l'amène et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur ; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

PHILIPPE DE SÉGUR. 1780.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;
Sa mère lui portait sa douce nourriture :
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?

Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau ;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur ;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage pas les jeux de veillée ;
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir ;
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,

Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi, mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre !

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée.
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

SOUMET. 1788–1845.

ZAMBO.

Quand je revins à moi, il faisait jour. Mon fils chantait à pleine voix le *Miserere* du *Trovatore ;* ma fille, élève de Thalberg, jouait avec un *brio* incomparable les variations de Sturm sur un air varié de Donner. Dans le lointain, ma femme querellait la bonne qui lui répondait en criant. Rien n'était changé dans ma paisible demeure ; les angoisses de la nuit n'étaient qu'un vain songe ; délivré de ces chimériques terreurs, je pouvais, suivant une douce habitude, rêver les yeux ouverts, en attendant le déjeuner.

A sept heures, selon l'usage, le domestique entra dans ma chambre et m'apporta le journal. Il ouvrit la fenêtre,

écarta les persiennes ; l'éclat du soleil et la vivacité de l'air me firent l'effet le plus agréable. Je tournai la tête vers le jour ; horreur ! mes cheveux se hérissèrent, je n'eus même pas la force de crier.

En face de moi, souriant et dansant, était un nègre avec des dents comme des touches de piano, et deux énormes lèvres rouges qui lui cachaient le nez et le menton. Tout habillé de blanc, comme s'il eût craint de ne pas paraître assez noir, l'animal s'approchait de moi, en remuant sa tête crêpue, en roulant de gros yeux.

— Massa * bien dormi, chantait-il, Zambo bien content.

Pour chasser ce cauchemar, je fermai les yeux, le cœur me battait à me rompre la poitrine ; quand j'osai regarder, j'étais seul. Sauter à bas du lit, courir à la fenêtre, me toucher les bras et la tête, ce fut l'affaire d'un instant. En face de moi, une suite de petites maisons, rangées comme des capucins de cartes, trois imprimeries, six journaux, des affiches partout, l'eau gaspillée débordant dans les ruisseaux. Dans la rue, des gens affairés, silencieux, courant les mains dans leurs poches, sans doute pour y cacher des révolvers ; point de bruit, point de cris, point de flaneurs, point de cigares, point de cafés, et, aussi loin que portait ma vue, pas un sergent de ville, pas un gendarme. C'en était fait ! j'étais en Amérique, inconnu, seul, dans un pays sans gouvernement, sans lois, sans armées, sans police, au milieu d'un peuple sauvage, violent et cupide. J'étais perdu !

Plus abandonné, plus désolé que Robinson après son naufrage, je me laissai tomber sur un fauteuil, qui aussitôt se mit à danser sous moi. Je me levai tout tremblant, je me cherchai dans la glace, hélas ! je ne me retrouvai même plus. En face de moi il y avait un homme maigre, au front chauve, parsemé de quelques cheveux rouges, à la face blême, encadrée de favoris flamboyants qui voltigeaient jusqu'aux épaules. Voilà ce que la malice du sort faisait d'un Parisien de la Chaussée-d'Antin ! J'étais pâle, mes

* *Master* (monsieur), en patois nègre.

dents claquaient, le froid me gagnait la moelle des os. —Soyons homme, m'écriai-je, j'ai une famille, et le nom français à soutenir. Il faut reprendre sur mes sens l'empire qui m'échappe. C'est l'adversité qui fait les héros!

Je voulais appeler: pas de sonnette; j'aperçus un bouton de cuivre que je poussai à tout hasard. Soudain parut Zambo, comme un de ces diables qui sortent d'une boîte, et tirent la langue en saluant.

—Du feu, m'écriai-je, apportez-moi du feu, je veux un grand feu dans la cheminée.

—*Massa* n'a donc pas d'allumettes, dit Zambo, en me montrant un briquet placé sur la cheminée. *Massa* ne peut donc pas se baisser? ajouta-t-il d'un ton ironique. Puis, tournant une vis au bas de la cheminée, et passant une allumette sur la bûche de fonte, il en fit jaillir mille langues de flamme.

—Est-il, bon Dieu! permis, s'écria-t-il en sortant, de déranger pauvre nègre qui prend le soleil?

—Peuple sauvage, m'écriai-je, en approchant du feu et en me ranimant à cette chaleur douce et égale; peuple sauvage, qui n'a ni pelles, ni pincettes, ni soufflets, ni charbon, ni fumée; peuple barbare, qui ne connaît même pas le plaisir de tisonner! Tourner un robinet pour allumer, éteindre ou régler son feu, c'est bien l'œuvre d'une race sans poésie, qui ne donne rien à l'imprévu, et qui a peur de perdre une minute, parce que le temps, c'est de l'argent.

Une fois réchauffé, je songeai à ma toilette. J'avais devant moi une table d'acajou surchargée de têtes de cygnes en cuivre et d'autres ornements de mauvais goût, mais garnie de ces faïences anglaises qui réjouissent les yeux par la richesse de la couleur et du dessin. Il y avait sur cette table, et à profusion, brosses, éponges, savons, vinaigres, pommades, etc., mais pas une goutte d'eau. Je repoussai le bouton, Zambo rentra plus maussade qu'au départ.

—De l'eau chaude et de l'eau froide pour ma toilette; vite, je suis pressé.

—C'est trop fort, s'écria Zambo; *Massa* ne peut pas

tourner le robinet d'eau froide et le robinet d'eau chaude qui sont là dans le coin? Parole d'honneur, c'est à donner congé; je ne peux pas continuer à servir un maître qui n'y voit pas clair. Et il sortit en me jetant la porte au nez.

De l'eau chaude à toute heure, et partout, c'est commode, pensai-je, mais c'est l'invention d'un peuple qui ne songe qu'à son *comfort;* Dieu merci, nous n'en sommes pas là. Il se passera un siècle ou deux avant que la noble France descende à cette recherche de mollesse, à cette propreté efféminée.

Rien ne refraîchit les idées comme de se faire la barbe. Après m'être rasé, je me trouvai un tout autre homme; je commençais même à me réconcilier avec ma longue figure et mes dents de devant.—Si je prenais un bain, pensai-je, j'achèverais de me calmer; je pourrais affronter avec plus de courage la vue de ma femme et de mes enfants. Peut-être, hélas! ne sont-ils pas moins changés que moi.

Je sonnai; Zambo reparut, la figure renversée.

—Mon ami, où y a-t-il un établissement de bains dans la ville? Montrez-moi le chemin.

—Un établissement de bains, *Massa!* pourquoi faire?

Je haussai les épaules.—Imbécile, pour se baigner, apparemment.

—*Massa* veut prendre un bain, dit Zambo, en me regardant avec une surprise mêlée d'effroi. C'est pour cela que *Massa* me fait venir du fond du jardin?

—Sans doute.

—C'est trop fort, cria le nègre, en se tirant une poignée de cheveux. Comment! il y a une salle de bain à côté de chaque chambre à coucher, et *Massa* fait monter Zambo pour lui dire: "Mon ami, où peut-on se baigner?" On ne se moque pas ainsi d'un Américain.

Et poussant une petite porte cachée sous la tenture, le nègre me fit entrer dans un élégant cabinet, où était une baignoire de marbre blanc.

—Allons, Zambo, chantait-il d'un ton furieux et comique, tourne le robinet pour *Massa;* robinet d'eau froide,

robinet d'eau chaude ; brasse le bain, mets le linge chauffer dans la case ; fais la nourrice, Zambo ; Massa ne sait pas se servir de ses mains.

Je n'avais qu'à me taire, je laissai Zambo exhaler sa furie, et ne voulus pas voir qu'il me tirait la langue ; mais je maudis tout bas ces horribles maisons américaines, demeures insociables, vraies prisons dont on ne peut sortir, puisqu'on y trouve sous la main tout ce qu'à Paris nous avons le plaisir d'aller chercher hors de chez nous, chèrement, il est vrai, mais fort loin.

LABOULAYE. 1811.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr : il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept Sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait :
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit :—Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ?—Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur,
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.

—Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
—Tantôt plus ; tantôt moins : le mal est que toujours,
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre : et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit :—Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
—Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

LA FONTAINE.

LES MÉDITATIONS JUGÉES PAR M. DIDOT.

Un matin, je cachai sous mon habit le petit manuscrit relié en carton vert ; il contenait les poésies, ma dernière espérance. Je m'acheminai, en hésitant et en chancelant souvent dans mon dessein, vers la maison d'un célèbre éditeur, dont le nom est associé à la gloire des lettres et de la librairie française, M. Didot. Ce nom m'attira le pre-

mier, parce que, indépendamment de sa célébrité comme éditeur, M. Didot était de plus un écrivain assez considéré alors. Il avait publié ses propres vers avec tout le luxe et tout le retentissement d'un poëte qui possède les voix de sa propre renommée. Arrivé rue Jacob, à la porte de M. Didot, porte tapissée de gloires, il me fallut un redoublement d'efforts sur moi pour franchir le seuil, un autre pour monter l'escalier, un autre enfin plus violent encore pour sonner à la porte de son cabinet. Mais je voyais derrière moi le visage adoré de Julie qui m'encourageait, et sa main qui me poussait. J'osai tout.

M. Didot, homme d'un âge mûr, d'une figure précise et commerciale, d'une parole nette et brève comme celle d'un homme qui sait le prix des minutes, me reçut avec politesse. Il me demanda ce que j'avais à lui dire. Je balbutiai assez longtemps. Je m'embarrassai dans ces contours de phrases ambiguës où se cache une pensée qui veut et qui ne veut pas aboutir au fait. Je croyais gagner du courage en gagnant du temps. A la fin je déboutonnai mon habit. J'en tirai le petit volume. Je le présentai humblement, d'une main tremblante, à M. Didot. Je lui dis que j'avais écrit ces vers, que je désirais les faire imprimer pour m'attirer, sinon la gloire, dont je n'avais pas la ridicule illusion, au moins l'attention et la bienveillance des hommes puissants de la littérature ; que ma pauvreté ne me permettait pas de faire les frais de cette impression ; que je venais lui soumettre mon œuvre et lui demander de la publier, si, après l'avoir parcourue, il la jugeait digne de quelque indulgence ou de quelque faveur des esprits cultivés.

M. Didot sourit avec une ironie mêlée de bonté, hocha la tête, prit le manuscrit entre les deux doigts habitués à froisser dédaigneusement le papier, posa mes vers sur la table et m'ajourna à huit jours pour me donner une réponse sur l'objet de ma visite. Je sortis.

Ces huit jours me parurent huit siècles. Mon avenir, ma fortune, ma renommée, la consolation ou le désespoir de ma pauvre mère, enfin ma vie et ma mort étaient dans les mains de M. Didot. Tantôt je me figurais qu'il lisait

ces vers avec la même ivresse qui me les avait dictés sur les montagnes ou au bord des torrents de mon pays ; qu'il y retrouvait la rosée de mon âme, les larmes de mes yeux, le sang de mes jeunes veines ; qu'il réunissait les hommes de lettres ses amis pour entendre ces vers ; que j'entendais moi-même, du fond de mon alcôve, le bruit de leurs applaudissements.

Tantôt je rougissais en moi-même d'avoir livré aux regards d'un inconnu une œuvre si peu digne de la lumière ; d'avoir dévoilé ma faiblesse et ma nudité pour un vain espoir de succès, qui se changerait en humiliation sur mon front, au lieu de se convertir en joie et en or entre mes mains. Cependant l'espérance, aussi obstinée que mon indigence, reprenait le dessus dans mes rêves, et me conduisait d'heure en heure jusqu'à l'heure assignée par M. Didot.

Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte, sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait ouverte. Il fallait bien entrer. Le visage de M. Didot était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et, cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de papier : "J'ai lu vos vers, monsieur," me dit-il ; "ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poëtes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de la poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes ; voilà des poëtes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise ! Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je vous rendrais mauvais service en les publiant à mes frais." En me parlant ainsi, il se leva et me rendit le manuscrit. Je ne cherchai point à contester avec la destinée ; elle parlait pour moi par la bouche de cet oracle. Je remis le volume sous mon habit. Je remerciai M. Didot. Je m'excusai

du temps que je lui avais fait perdre, et je descendis, les jambes brisées et les yeux humides, les marches de l'escalier.

Ah ! si M. Didot, homme bon, sensible, patron des lettres, avait pu lire au fond de mon cœur et comprendre que ce n'était ni la fortune ni la gloire que venait mendier, son œuvre à la main, ce jeune inconnu, mais que c'était la vie que je lui demandais, je suis convaincu qu'il aurait imprimé le volume. Le ciel, au moins, lui en aurait rendu le prix ! LAMARTINE. 1790.

LES COMÉDIES DE MOLIÈRE.

A vingt ans, Molière monta sur le théâtre, qu'il ne devait plus quitter, et, comme Shakespeare, il commença à se préparer, en représentant les éphémères productions des auteurs contemporains, à les remplacer par des œuvres immortelles. Sa renommée n'eut rien de précoce. La comédie est un fruit de l'âge mûr, pour les poëtes comme pour les nations. Il courut longtemps les provinces avec une troupe de comédiens, étudiant le monde et la vie, et préludant à ses créations par des essais pleins de verve et de mouvement, mais où le poëte original ne se décelait pas encore. Les *Précieuses ridicules* révélèrent enfin Molière : ce fut l'inauguration de la vraie comédie de mœurs (1659). Le succès fut éclatant et légitime, car Molière n'avait attaqué que les *fausses précieuses* et non les *véritables*, c'est-à-dire que le travers romanesque, qui, déjà fatigant dans la haute société, devenait insupportable chez les imitatrices subalternes. Maître de son art, sûr de lui-même, Molière était revenu à Paris. Protégé par Fouquet, qui accaparait tous les talents, et pour qui il écrivit deux ouvrages, il fit partie, pour ainsi dire, de cette dépouille de Fouquet que Louis XIV transporta de Vaux à Versailles, et sa troupe ne tarda point à devenir officiellement la *troupe royale.* Chacune de ses pièces fut désormais un événement.

Molière ne touche pas seulement à des questions d'art et

de forme : il s'en aperçoit à l'agitation qu'il soulève autour de lui ; c'est le propre de la vraie comédie de remuer à fond la société. Les *précieuses,* les femmes formées à cette école de l'hôtel de Rambouillet, qui avait mérité à tant de titres la reconnaissance de la société française, tenaient encore trop à ce qu'il y avait de chimérique dans l'esprit de la chevalerie dégénéré en esprit romanesque ; elles ne savent point reconnaître à quel point la comédie nouvelle sert les intérêts de leur sexe. Elles s'aheurtent avec exagération à quelques restes de plaisanterie un peu vulgaire et de vieille licence comique que Molière a le tort de ne point bannir de son théâtre ; elles se liguent avec les têtes éventées et les petits-maîtres de la cour, ennemis-nés du naturel et du bon sens, et le poëte est assailli de clameurs que quelques sots poussent jusqu'à l'insulte.

Les représailles ne se font point attendre : Molière consomme avec les *précieuses* une rupture regrettable à plus d'un égard et charge à fond sur les *marquis.* . . .

Tartufe est, comme la seconde partie des *Provinciales,* destinée à rester aussi fameuse et bien plus populaire que la première, parce que la poésie dramatique vivifie pour toujours les types une fois touchés de son souffle et que la matière ici n'était pas susceptible de vieillir. C'est bien la suite de la même guerre, mais élevée à un caractère de généralité tout à fait nouveau : d'un côté, le philosophe a remplacé le sectaire ; de l'autre, les adversaires se sont modifiés aussi. Pascal attaquait les erreurs de l'esprit : Molière attaque la perversité du cœur. Tartufe n'est plus le jésuite, mais l'athée travesti en jésuite. Il y a dans cette attaque contre l'hypocrisie une inspiration vraiment prophétique. Ce n'est pas encore là le vice dominant de l'époque. Tant que le roi sera jeune, aura l'esprit libre et ouvert, le danger ne paraît pas très imminent, bien qu'on puisse saisir çà et là des symptômes alarmants, tels que le refus d'un éloge public de Descartes. Mais que le roi tourne à la dévotion pratique et à la rigidité, avec l'esprit d'unité, d'ordre extérieur, de convention et d'imitation qui règne, l'hypocrisie envahira tout. C'est l'ennemi de demain que Molière combat d'avance.

La création typique de Molière, c'est évidemment le *Misanthrope* (1666); c'est là qu'il a versé toute cette grande âme blessée par elle-même, par les autres, par la société. Ce type, cependant, il ne l'a point saisi de prime-saut; Alceste n'a été conçu d'abord, ainsi que *don Quichotte*, que comme la personnification d'un travers ou d'un ridicule; puis l'un et l'autre personnage a grandi, s'est transformé, s'est emparé du poëte, est devenu le poëte lui-même; de cœur Molière est Alceste, comme Cervantes a été don Quichotte; mais la raison des deux grands moralistes est restée libre, et ils se jugent en jugeant leurs héros. Les élans fougueux d'Alceste partent du fond de l'âme de Molière, et la raison de Molière, ou, si l'on veut, sa résignation au train inévitable du monde, en réprouve la violence. Alceste et Philinte, c'est encore l'idéal et le réel, l'antithèse de don Quichotte et de Sancho, si ce n'est qu'au lieu de l'esprit et de la matière, ce qui est surtout en opposition ici, c'est le vrai et le convenu, l'homme selon la nature et l'homme selon la société.

Molière et la comédie avaient atteint ensemble leur plus grande hauteur: ils n'avaient plus de progrès à faire après le *Misanthrope*. En 1668, il donna l'*Avare*, un des chefs-d'œuvre de la comédie de caractère. En 1670 paraît le *Bourgeois gentilhomme*, pièce qui cache, sous des scènes d'une gaieté bouffonne, des intentions fort sérieuses; il y flagelle pendant trois actes la noblesse du coffre-fort, que Boileau, de son côté, n'épargnait pas plus que la noblesse des parchemins, et il montre fort clairement qu'il n'est pas le poëte de l'aristocratie bourgeoise. Du reste, il a soin de faire en sorte qu'on ne puisse prendre cette chasse aux parvenus pour une amende honorable aux marquis, et dans sa pièce, si le bourgeois est ridicule, le noble est vil; le comte Dorante est le type de ces chevaliers d'industrie vivant aux dépens de la sottise enrichie, qui doivent défrayer la comédie du second ordre après Molière.

A ces pièces en prose succède un grand ouvrage en vers, digne, quant à la forme, d'être placé à côté des œuvres les plus parfaites de Molière, ce sont les *Femmes savantes*: par malheur, la forme mérite seule cet éloge. . . . Si,

comme il est difficile d'en douter, le poëte a visé plus loin qu'au pédantisme, s'il a voulu ridiculiser l'essor des femmes vers les idées et la science, s'il a voulu flatter la défiance du roi contre les idées, il faut le blâmer franchement, ou plutôt le plaindre de s'être démenti.

HENRI MARTIN, 1810.

SCÈNES DU MARIAGE FORCÉ.

(*Un demandeur de conseils.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Sganarelle (*parlant à ceux qui sont dans sa maison*). Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCÈNE II.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

Géronimo (*ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle*). Voilà un ordre fort prudent.

Sganarelle. Ah ! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos ; et j'allais chez vous vous chercher.

Géronimo. Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

Sganarelle. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

Géronimo. Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

Sganarelle. Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée ; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

Géronimo. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

Sganarelle. Mais auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

Géronimo. Je le ferai, puisque vous le voulez.

Sganarelle. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

Géronimo. Vous avez raison.

Sganarelle. Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

Géronimo. Cela est vrai.

Sganarelle. Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

Géronimo. Je vous le promets.

Sganarelle. Jurez-en votre foi.

Géronimo. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

Sganarelle. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

Géronimo. Qui, vous ?

Sganarelle. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

Géronimo. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

Sganarelle. Et quoi ?

Géronimo. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

Sganarelle. Moi ?

Géronimo. Oui.

Sganarelle. Ma foi, je ne sais ; mais je me porte bien.

Géronimo. Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge ?

Sganarelle. Non : est-ce qu'on songe à cela ?

Géronimo. Eh ! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connaissance ?

Sganarelle. Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

Géronimo. Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

Sganarelle. Huit ans.

Géronimo. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

Sganarelle. Sept ans.

Géronimo. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

Sganarelle. Cinq ans et demi.

Géronimo. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

Sganarelle. Je revins en cinquante-six.

Géronimo. De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande font dix-sept, sept ans en Angleterre font vingt-quatre, huit dans notre séjour à Rome font trente-deux, et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

Sganarelle. Qui, moi ? cela ne se peut pas.

Géronimo. Mon Dieu ! le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage ; et je vous trouverais le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

Sganarelle. Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

Géronimo. Ah ! c'est une autre chose ! Vous ne m'aviez pas dit cela.

Sganarelle. C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

Géronimo. Vous l'aimez de tout votre cœur ?

Sganarelle. Sans doute ; et je l'ai demandée à son père.

Géronimo. Vous l'avez demandée ?

Sganarelle. Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir ; et j'ai donné ma parole.

Géronimo. Oh ! mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

Sganarelle. Je quitterais le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre

à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir ; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frais et plus vigoureux que nous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais ; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents, les meilleures du monde ? (*Il montre ses dents.*) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? (*Il tousse.*) Hem, hem, hem ! Eh ! qu'en dites-vous ?

Géronimo. Vous avez raison, je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sganarelle. J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela.

Géronimo. Je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

Sganarelle. Tout de bon, vous me le conseillez ?

Géronimo. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

Sganarelle. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

Géronimo. Eh ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier ?

Sganarelle. Dorimène.

Géronimo. Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée ?

Sganarelle. Oui.

Géronimo. Fille du seigneur Alcantor.

Sganarelle. Justement.

Géronimo. Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

Sganarelle. C'est cela.

Géronimo. Vertu de ma vie !

Sganarelle. Qu'en dites-vous ?

Géronimo. Bon parti ! Mariez-vous promptement.

Sganarelle. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

Géronimo. Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

Sganarelle. Vous me comblez de joie de me dire cela.

Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

Géronimo. Je n'y manquerai pas, et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

Sganarelle. Serviteur.

Géronimo (*à part*). La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! ô le beau mariage ! ô le beau mariage ! (*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*)

MOLIÈRE.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encore le révère,
Oui le révère.
—Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voila bien longtemps, de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai.

Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
—Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait le cortége.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
—Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assied où me voilà,
S'écriant ; Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
—Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil voyant mes pleurs,
Il me dit :—Bonne espérance !

Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor?

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: Il va paraître:
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
—Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira."

BÉRANGER. 1780–1857.

L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.

Les philosophes de la Grèce énoncèrent, dans l'enceinte de leurs écoles, quelques grandes vérités morales, et Platon avait eu de sublimes pressentiments sur les destinées humaines; mais ces idées, mêlées d'erreurs et enveloppées de ténèbres, divulguées à voix basse depuis Socrate, ne s'adressaient pas à la foule du peuple, et dans ces gouvernements si favorables en apparence à la dignité de l'homme, on ne faisait rien pour lui apprendre ses devoirs et ses immortelles espérances. Le christianisme élevait une tribune, où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante: tri-

bune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les princes souillés du sang des peuples ; tribune pacifique et tutélaire, qui plus d'une fois donna refuge à ses mortels ennemis ; tribune où furent longtemps défendus les intérêts partout abandonnés, et qui seule plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise : l'orateur, maître des esprits, qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort ; il peut faire descendre des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir ; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique ? Cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, études éternelles des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour adoucir, pour apaiser, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner par ce nom le sentiment profond et sublime qui seul peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux, qui donne à son accent, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

A cette image de l'éloquence apostolique, n'avez-vous pas reconnu Bossuet ? Grand homme, ta gloire vaincra toujours la monotonie d'un éloge tant de fois entendu. Ce privilége sublime te fut donné ; et rien n'est inépuisable

comme l'admiration que le sublime inspire. Soit que tu racontes les renversements des états, et que tu pénètres dans les causes profondes des révolutions ; soit que tu verses des pleurs sur une jeune femme mourante au milieu des pompes et des dangers de la cour ; soit que ton âme s'élance avec celle de Condé, et partage l'ardeur qu'elle décrit ; soit que, dans l'impétueuse richesse de tes sermons à demi préparés, tu saisisses, tu entraînes toutes les vérités de la morale et de la religion, partout tu agrandis la parole humaine, tu surpasses l'orateur antique, tu ne lui ressembles pas ; réunissant une imagination plus hardie, un enthousiasme plus élevé, une fécondité plus originale, une vocation plus haute, tu sembles ajouter l'éclat de ton génie à la majesté du culte public, et consacrer encore la religion elle-même. VILLEMAIN.

MIRABEAU.

Ne me demandez pas ce que fut Mirabeau selon les maximes de la morale, mais ce qu'il fit et quelle puissance il exerça sur les autres hommes. Personne de vous peut-être ne l'a connu ; mais si nous consultons les mémoires du temps, si dans ses paroles à demi figées sur le papier nous cherchons à reconnaître l'inspiration primitive, nous voyons un homme audacieux par le caractère autant que par le génie, attaquant avec véhémence, lorsqu'il aurait eu peine à se défendre, faisant passer les mépris qu'on lui avait d'abord montrés pour le premier des préjugés qu'il veut détruire ; y réussissant à force de hardiesse et de talent, ressaisissant par l'éloquence l'ascendant sur les passions qu'il cesse de flatter. Ces dons naturels, cette voix tonnante, cette action, tout cela était enseveli dans les livres des rhéteurs ; mais tout cela est ressuscité par Mirabeau. Cet homme est né orateur, la tête énorme, grossie par son énorme chevelure ; sa voix âpre et dure, longtemps traînante avant d'éclater ; son débit d'abord lourd, embarrassé, tout, jusqu'à ses défauts impose et

subjugue. Il commence par de lentes et graves paroles, qui excitent une attention mêlée d'anxiété; lui-même il attend sa colère ; mais qu'un mot échappe du sein de la tumultueuse assemblée, ou qu'il s'impatiente de sa propre lenteur, tout hors de lui, l'orateur s'élève. Ses paroles jaillissent, énergiques et nouvelles; son improvisation devient pure et correcte, en restant véhémente, hardie, singulière; il méprise, il insulte, il menace. Une sorte d'impunité est acquise à ses paroles comme à ses actions. Il refuse les duels avec insolence, et fait taire les factions du haut de la tribune. LE MÊME.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie :
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.

Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.
LA FONTAINE.

CHARLES XII A BENDER.

Charles XII cerné à Bender par les Turcs, se défend héroïquement avec soixante Suédois dans une maison où il s'était barricadé avec eux.

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, renfermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires ; on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents, en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les pierres et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu : trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent ; il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation inséparable d'un tel embarras empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé ;

la grande salle où les Suédois se tenaient était remplie d'une fumée affreuse mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même ; l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre :—Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu, qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison et s'y défendre.—Voilà un vrai Suédois, s'écria le roi ; il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie, l'épée à la main.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois, à l'instant que la porte s'ouvrit, et, dans le même clin-d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas ; mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée. Le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons et tomba. Vingt et un janissaires se précipitent aussitôt sur lui ; il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre. Les Turcs l'emmenèrent au quartier du bacha, les uns le tenaient sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité ; il ne lui échappa pas un mot

d'impatience, pas un coup-d'œil de colère; il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant ALLAH avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement qui eut encore des suites singulières.*

VOLTAIRE.

BATAILLE DE SEMPACH.

Léopold, duc d'Autriche, suivi d'une armée formidable, d'une troupe nombreuse de chevaliers de la plus haute noblesse et de troupes auxiliaires de tous ses états, marcha depuis Bade par l'Argovie, contre Sempach, pour châtier avec une verge de fer les citoyens de cette petite ville, à cause de leur attachement aux Confédérés. Il voulait ensuite fondre sur Lucerne. Arrivé près de Sempach, il trouva les bannières des Suisses rassemblées sur une colline devant la ville. Sans attendre son infanterie, il fit mettre pied à terre aux chevaliers, au nombre de plusieurs mille, parce qu'il craignait que les chevaux ne produisissent de la confusion dans un combat sur une colline, et leur ordonna de serrer leurs rangs et de s'avancer, semblable à un mur de fer, lances baissées, contre la petite armée des Suisses. La noblesse poussa des cris de joie; mais le baron Jean de Hasembourg s'écria: "L'orgueil n'est bon à rien." Léopold répondit: "Je veux triompher ou mourir."

C'était le temps de la moisson. Le soleil était haut et ardent. Les Suisses tombèrent à genoux et firent leur prière; puis ils se relevèrent; 400 hommes de Lucerne, 900 des Waldstettes,† 100 de Glaris et de Zug, tous se

* De Bender, Charles XII. fut transféré à *Andrinople*, puis à *Démotica*, d'où il s'enfuit à l'aide d'un déguisement. Il fut tué d'une balle dans la tête au siége de *Frédéricshall*, le 30 novembre 1718.

† *Waldstettes*, c'est-à-dire *Etats des forêts*: cette partie de la

précipitèrent avec fureur contre l'armée de fer, mais en vain ; elle fut inébranlable. Les Suisses tombaient l'un après l'autre ; déjà soixante d'entre eux nageaient dans leur sang. Tous chancelaient.

—Je vais ouvrir un chemin à la liberté ! crie subitement une voix de tonnerre ; fidèles et chers Confédérés, prenez soin de ma femme et de mes enfants. Voilà ce que dit Arnold de Winkelried, chevalier du canton d'Underwald. Il embrasse autant de lances autrichiennes qu'il peut, les enfonce dans sa poitrine et tombe. Les Confédérés se précipitent par-dessus son corps dans l'ouverture de la muraille de fer, écrasant tout sous leurs coups terribles ; les casques et les brassards volent en éclats sous les massues ; les cuirasses brillantes se teignent de sang. Trois fois la principale bannière de l'Autriche échappe à des mains mourantes, trois fois on la relève ensanglantée. La terre est jonchée des cadavres des nobles. Le duc lui-même mord la poussière ; un homme de Schwitz l'a frappé. La terreur parcourt les rangs des chevaliers ; ils crient qu'on fuie et demandent leurs chevaux ; mais leurs gens et leurs chevaux ont déjà pris la fuite, saisis d'épouvante. Les malheureux chevaliers, accablés de leurs cuirasses lourdes et rendues brûlantes par l'ardeur du soleil, commencent à fuir ; les Confédérés volent sur leurs pas. Plusieurs centaines de comtes, de barons, et de chevaliers, périrent avec des milliers de leurs valets. Telle fut l'issue de la bataille de Sempach, livrée le 9 juillet 1386 ; tel fut le glorieux résultat de l'héroisme et du martyre d'Arnold de Winkelried. HENRI ZSCHOKKE. 1770–1848.

LE SERMENT DES TROIS SUISSES.

Ils étaient là tous trois ! A travers les nuages,
La lune révélait sur leurs males visages

Suisse forme aujourd'hui quatre cantons : *Lucerne*, *Uri*, *Schwitz*, et *Underwald*, dans le moyen-âge, étaient couverts de forêts.

D'un héroïque espoir les présages vainqueurs :
Sous leurs habits grossiers battaient de nobles cœurs.
Un serment généreux sort de leurs bouches pures,
Et l'écho menaçant, par l'écho répété,
Redit de monts en monts, avec de sourds murmures :
Liberté ! liberté !

On l'entendra ce nom que la Suisse réclame,
Comme un céleste accord retentir d'âme en âme ;
Et déjà, descendu de ces sommets déserts,
Puissant, mystérieux, il plane dans les airs :
A toute heure, en secret, du peuple qu'on opprime
Un pouvoir inconnu ranimant la fierté,
Dit au cœur assez fort pour ce fardeau sublime :
Liberté ! liberté !

Orgueilleux gouverneur, quelle terreur te presse ?
Pourquoi fermer sur toi la sombre forteresse ?
Ah ! de la liberté dénonçant les efforts,
Un traître l'aurait-il livrée à tes trésors ?
Non, mais à ton effroi tu sens qu'elle s'éveille ;
Tu lis partout son nom d'un œil épouvanté ;
Partout un dieu vengeur répète à ton oreille :
Liberté ! liberté !

Elle eût dormi longtemps sans cette voix cruelle
Qui tourna vers un fils la flèche paternelle !
Mais les yeux des tyrans d'un bandeau sont couverts ;
En croyant les river, ils ont brisé vos fers,
Enfants de l'Helvétie ; achevez leur ouvrage :
Déjà livrant Gessler à l'abîme irrité,
La vengeance de Tell crie au sein de l'orage :
Liberté ! liberté !

Liberté, c'est ton jour, ce sol est ton empire ;
Là nulle ambition sous tes traits ne conspire :
D'un peuple pauvre et fier toi seule armes les mains ;
Sur ces pics sourcilleux, vierges de pas humains,

L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage,
Le bleu miroir des lacs réfléchir ta beauté,
Et le bruit des torrents dire à l'écho sauvage :
Liberté ! liberté !

Héritier de ces biens, toi qui les abandonnes,
Et soutiens à prix d'or les lointaines couronnes,
D'où vient qu'aux premiers sons d'un air mélodieux
J'ai vu des pleurs furtifs s'échapper de tes yeux ?
Sans doute en l'écoutant tu rêvais ta patrie
Et des vallons natals l'agreste majesté ;
Sans doute il murmurait à ton âme attendrie :
Liberté ! liberté !

Mme Tastu. 1795.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

" O temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices !
Suspendez votre cours ;
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

" Assez de malheureux ici-bas vous implorent.
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux."

" Mais je demande en vain quelques moments encore :
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente, et l'aurore
Va dissiper la nuit.

" Aimons donc, aimons donc ; de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons :
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! "

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse.
Que les jours du malheur !

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir !
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans le bruit de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé !

LAMARTINE.

MADAME DE MAINTENON

A MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

N'espérez pas un parfait bonheur : il n'y en a pas sur la terre ; et s'il y en avait il ne serait pas à la cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on se fait aux chagrins : à la cour on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire s'il est redit. Comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps. . . .

Aimez vos enfants : voyez-les souvent : c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse, et qu'une paysanne puisse avoir. Jetez dans leur cœur les semences de toutes les vertus ; et en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état. Si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne ; c'est à vous à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentiments.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives ; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absents, et n'accusez personne. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'Etat ; aimez la noblesse qui en est le soutien ; aimez les peuples ; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez. Soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques ; portez-les à Dieu ; faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice ; et que votre

sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devraient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, song[illegible] tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne c[illegible]naissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir; il faut savoir s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation; elle est fausse, elle fait tomber dans de grands inconvénients.

Ne vous laissez pas aller aux mouvements intérieurs: on a toujours les yeux ouverts sur les princes. Ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez qu[illegible] vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, [illegible] cachez point votre inquiétude; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux; Dieu ne vous a fait naître dans le haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagréments, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous, pour obtenir des grâces; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse envisager.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

LA JEUNE CAPTIVE.

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été,
Boit les doux présents de l'Aurore,

Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
    Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort,
Moi, je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord
    Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
    Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
    J'ai les ailes de l'Espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
    Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
    Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
    Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
    J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé,
    La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et comme le soleil, de saison en saison,
    Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les fleurs du matin;
    Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi,
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts,
Je ne veux pas mourir encore.

—Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois,
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et, secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux,
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.

A. Chénier. 1762-1794.

LA VIE.*

Cette vie, je l'ai en grande partie parcourue ; j'en connais les promesses, les réalités, les déceptions. Vous pourriez me rappeler comment on l'imagine ; je veux vous dire comment on la trouve, non pour briser la fleur de vos nobles espérances (la vie est parfaitement bonne à qui en connaît le but), mais pour prévenir des méprises sur ce but même, et pour vous apprendre, en révélant ce qu'elle peut donner, ce que vous avez à lui demander et de quelle manière vous devez vous en servir.

On la croit longue, jeunes élèves ; elle est très courte : car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la

* Discours prononcé à la distribution des prix du collége Charlemagne, en 1840.

vieillesse que la plus lente destruction. Dans sept à huit ans, vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable force pour les réaliser. Vingt années! c'est-à-dire une éternité pour vous, et en réalité un moment! Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus : elle passent comme une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on les a remplies. Apprenez donc le prix du temps, employez-le avec une infatigable, avec une jalouse activité. Vous aurez beau faire, ces années qui se déroulent devant vous comme une perspective sans fin n'accompliront jamais qu'une faible partie des pensées de votre jeunesse; les autres demeureront des germes inutiles, sur lesquels le rapide été de la vie aura passé sans les faire éclore, et qui s'éteindront sans fruit dans les glaces de la vieillesse.

Votre âge se trompe encore d'une autre façon sur la vie: il y rêve le bonheur, et ce qu'il y rêve n'y est pas. Ce qui rend la jeunesse si belle et qui fait qu'on la regrette quand elle est passée, c'est cette double illusion qui recule l'horizon de la vie et qui la dore. Ces nobles instincts qui parlent en vous, et qui vont à des buts si hauts; ces puissants désirs qui vous agitent et qui vous appellent, comment ne pas croire que Dieu les a mis en vous pour les contenter, et que cette promesse, la vie la tiendra? Oui, c'est une promesse, c'est la promesse d'une grande et heureuse destinée, et toute l'attente qu'elle excite en votre âme sera remplie; mais si vous comptez qu'elle le sera en ce monde, vous vous méprenez. Ce monde est borné, et les désirs de votre nature sont infinis. Quand chacun de vous saisirait à lui seul tous les biens qu'il contient, ces biens jetés dans cet abîme ne le combleraient pas; et ces biens sont disputés, on n'en obtient une part qu'au prix d'une lutte ardente, et la fortune n'accorde pas toujours la meilleure au plus digne. Voilà ce que la vie nous apprend; voilà ce qui l'attriste et la décourage; voilà ce qui fait qu'on l'accuse, et avec elle la Providence qui nous l'a donnée. Aucune autre époque ne fut plus heureuse que la nôtre, aucune n'a ouvert plus libéralement à

tous l'accès aux bonheurs de la vie, et cependant elle retentit de cette accusation ; on s'en prend à tout de n'être pas heureux, à Dieu et aux hommes, à la société et à ceux qui la gouvernent. Que votre voix ne se mêle pas un jour à cette folle accusation ; que votre âme ne tombe point à son tour dans ce misérable découragement ; et pour cela, apprenez de bonne heure à voir la vie comme elle est, et à ne point lui demander ce qu'elle ne renferme pas. Ce n'est ni la Providence ni elle qui vous trompent ; c'est nous qui nous trompons sur les desseins de l'une et sur le but de l'autre. C'est en méconnaissant ce but qu'on blasphème et qu'on est malheureux ; c'est en le comprenant ou en l'acceptant qu'on est homme. Ecoutez-moi, et laissez-moi vous dire la vérité.

Vous allez entrer dans le monde ; des mille routes qu'il ouvre à l'activité humaine, chacun de vous en prendra une. La carrière des uns sera brillante, celle des autres obscure et cachée. La condition et la fortune de vos parents en décideront en grande partie. Que ceux qui auront la plus modeste part n'en murmurent point. D'un côté, la Providence est juste, et ce qui ne dépend point de nous ne saurait être un véritable bien ; de l'autre, la patrie vit du concours et du travail de tous ses enfants, et dans la mécanique de la société, il n'y a point de ressort inutile. Entre le ministre qui gouverne l'Etat et l'artisan qui contribue à sa prospérité par le travail de ses mains, il n'y a qu'une différence, c'est que la fonction de l'un est plus importante que celle de l'autre ; mais, à les bien remplir, le mérite moral est le même. Que chacun de vous se contente donc de la part qui lui sera échue. Quelle que soit sa carrière, elle lui donnera une mission, des devoirs, une certaine somme de bien à produire. Ce sera là sa tâche : qu'il la remplisse avec courage et énergie, honnêtement et fidèlement, et il aura fait dans sa position tout ce qu'il est donné à l'homme de faire. Qu'il la remplisse aussi sans envie contre ses émules. Vous ne serez pas seuls dans votre chemin ; vous y marcherez avec les autres, appelés par la Providence à poursuivre le même but. Dans ce concours de la vie, ils pourront vous surpasser par le talent ou de-

voir à la fortune un succès qui vous échappera. Ne leur en veuillez pas, et si vous avez fait de votre mieux ne vous en veuillez pas à vous-mêmes. Le succès n'est pas ce qui importe; ce qui importe c'est l'effort: c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même. L'accomplissement du devoir, voilà, jeunes élèves, et le véritable but de la vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est également à la portée de tous, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du roi, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tous tant que nous sommes dans la même balance et de nous peser avec les mêmes poids. C'est à sa suite que se produit dans l'âme le seul vrai bonheur de ce monde, et le seul aussi qui soit également accessible à tous et proportionné pour chacun à son mérite, le contentement de soi-même. Ainsi tout est juste, tout est conséquent, tout est bien ordonné dans la vie, quand on la comprend telle que Dieu l'a faite, quand on la restitue à sa vraie destination. JOUFFROY. 1796–1842.

MON APOLOGIE.

PSAPHON.

Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

Ah ! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom !
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme ?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés

Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre, orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires ?
Si j'évoque jamais du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal ;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
C'est un petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meutri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique ?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur ;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur,
Sitôt qu'un auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme ;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre :
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.

GILBERT. 1751–1780.

LE GRONDEUR.

M. GRICHARD, *vieux médecin ;* LOLIVE, *son valet ;* ARISTE *frère de Grichard.*

M. Grichard. Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

Lolive. Monsieur, je travaillais au jardin ; au premier coup de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. Grichard. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

Lolive. Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier à cause

qu'elle l'était : quand elle est ouverte vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi : je ne sais plus comment faire.

M. Grichard. Comment faire !

Ariste. Mon frère, voulez-vous bien. . . .

M. Grichard. Oh ! donnez-vous patience. Comment faire, coquin !

Ariste. Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de. . . .

M. Grichard. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ariste (*à part*). Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. Grichard. Comment faire, infâme !

Lolive. Oh ça, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

M. Grichard. Non.

Lolive. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. Grichard. Non.

Lolive. Monsieur. . . .

M. Grichard. Encore ? tu raisonneras, ivrogne ?

Ariste. Il me semble après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. Grichard. Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

Lolive. Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. Grichard. Te tairas-tu ?

Lolive. Monsieur, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez ; comment la voulez-vous ?

M. Grichard. Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux . . . je . . . Mais voyez ce maraud-là, est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

Ariste. Moi ? point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. Grichard. Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

Ariste. Je croyais bien faire.

M. Grichard. Oh ! je croyais. Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

Ariste. Eh ! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante. . . .

M. Grichard. Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

Lolive. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. Grichard. Et la cour ?

Lolive. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. Grichard. Tu n'as pas fait boire la mule ?

Lolive. Ah ! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. Grichard. Lui as-tu donné l'avoine ?

Lolive. Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

M. Grichard. Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

Lolive. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. Grichard. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ? Hem ! . . .

Lolive. Peste, monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. Grichard. Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin. . . .

Lolive. Ce matin ? ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

M. Grichard. Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore. . . .

Lolive. Elles sont logées, monsieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

M. Grichard. Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là : jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci : il me ferait mourir de chagrin. Hors d'ici !

Ariste (*le plaignant*). Retire-toi.

BRUEYS ET PALAPRAT.

(*Joué en* 1691.)

UNE AVENTURE EN CALABRE.

Un jour je voyageais en Calabre, c'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français ; de vous dire pourquoi, cela serait long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure . . . comme ce monsieur que nous vîmes à Rincy ; vous en souvenez-vous ? et mieux encore peut-être, je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois ; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire ; nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire ? Là nous trouvâmes toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita ; mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal ; ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi ; mon camarade, au contraire, il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était

écrit . . .), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français ; imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne ; ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse. Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé ; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise ; moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : *Eh bien, enfin voyons, faut-il les tuer tous deux ?* A quoi la femme répondit : *Oui.* Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je ? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Ciel ! quand j'y pense encore ! . . . Nous deux presque sans armes, contre eux, douze ou quinze, qui en avaient tant ! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups . . . En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure,

qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par la fente de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte ; il ouvrit ; mais, avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre ; puis il entre pieds nus, et elle de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe, *doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre . . Ah ! cousine . . . il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste, seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant je compris enfin le sens de ces terribles mots : *faut-il les tuer tous deux ?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

PAUL-LOUIS COURIER. 1772–1825.

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.

"En Europe ! en Europe !—Espérez !—Plus d'espoir !
—Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un
monde !"
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
Il marche, et le jour baisse ; avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond ;
Il marche, il marche encore, et toujours ; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Ecoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente Croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
" Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître ! "
—" Le jour ! et que vois-tu ?—Je vois l'immensité."

Qu'importe ? il est tranquille . . . Ah! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente ;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur.
Vous comprendrez alors que durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz : " Ces trois jours dévorent des années,
Et la gloire est trop chère au prix de ces tourments."

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
" Périra-t-il?—Aux voix !—La mort ! La mort!—La mort!
—Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire."
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard ! . . .

Il rêve : comme voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor;
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or !

Déjà plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écrias, Colomb : "Cette terre est mon bien !..."
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur ! et d'un nom qui n'était pas le tien...

CASIMIR DELAVIGNE. 1793–1843.

SHAKESPEARE ET KEAN.

Depuis la mort de Kean, il n'y a pas en Angleterre un acteur tragique digne de Shakespeare. Entre Kean et Shakespeare, la sympathie était complète ; entre le poëte et le comédien, c'était la même inspiration, la même soudaineté de génie. Le créateur du drame moderne, bien qu'habitué à composer ses rôles avec une remarquable prévoyance, s'interdit volontiers les lenteurs et les préparations officielles. Il n'improvise pas, comme le croient et le répètent quelques docteurs ignorants ; il ne s'abandonne pas à l'abondance impétueuse de sa pensée ; il intervient par sa volonté, et même par sa patience, dans les moindres parties de son œuvre. Mais il aime, particulièrement, les traits imprévus par lesquels se révèle le caractère d'un personnage. Il s'efforce d'effacer l'art sous la nature, et selon lui c'est l'art suprême. Façonné par la pratique du théâtre à toutes les ressources mécaniques de la scène, à tous les procédés de la poésie dramatique, il aurait pu donner à son dialogue une régularité plus symétrique ; s'il a choisi une méthode contraire, ce n'est pas impuissance, c'est pénétration et liberté. La poésie dramatique était pour lui autre chose qu'une occupation littéraire, c'était un développement actif de toutes les facultés humaines ; et comme la vie qu'il se proposait de peindre ne se pliait pas aux lignes harmonieuses et convenues de la tragédie grecque, il n'acceptait pas pour l'exercice de son génie le système dramatique préconisé par Ben Jonson. Ce qu'il voulait avant tout, c'était la réalité vivante, réalité qu'il agrandissait, qu'il élevait jusqu'à l'idéal ; mais l'idéal tel qu'il le concevait, c'était plutôt l'énergie que la simplicité.

Or, le génie de Kean s'adaptait merveilleusement à cette théorie de la poésie dramatique. Comme Shakespeare, il aimait l'énergie : comme lui, il savait l'atteindre ; comme lui, il savait donner pour soudain ce qu'il avait longuement préparé. Non que je conteste l'inspiration toute-puissante qui a souvent animé cet acteur illustre. Mais j'ai la certitude qu'il ne se fiait pas, pour traduire dignement un personnage, aux mouvements imprévus de la soirée. Il avait de son art une plus haute idée, et ne croyait pas que la réflexion dérogeât en se mêlant de l'expression d'un rôle. Il n'attendait pas, que la foule eût les yeux fixés sur lui, pour inventer le moyen de l'émouvoir. Il arrivait sur la scène armé d'une puissance prévoyante, résolu à des gestes déterminés d'avance, à des intonations étudiées ; l'action magnétique exercée sur l'acteur par les deux mille visages sur lesquels il allait régner, ne le prenait pas au dépourvu ; mais chez lui, comme chez les grands orateurs, comme chez Démosthène et Mirabeau, la volonté ressemblait au destin. Il commandait, mais en obéissant lui-même à une force supérieure. Tout entier au dessein qu'il se proposait, il y avait dans l'emploi de ses facultés un dévouement, une abnégation surnaturelle. Il ne s'appartenait plus, il suivait son démon familier. Les auditeurs frivoles croyaient Kean livré à toutes les chances de l'inspiration ; ils ne lui accordaient pas la responsabilité de sa puissance, et ils se trompaient : la spontanéité apparente de ses mouvements n'allait jamais jusqu'à l'entier abandon. Mais l'identification de l'auteur et du personnage était si profonde que l'acteur se faisait illusion à lui-même, qu'il partagait l'émotion de l'auditoire, et succombait le premier sous l'emploi de sa puissance. Pareille chose a dû arriver à Shakespeare. Je me figure l'auteur du roi Léar, seul dans sa chambre pauvrement décorée, assis, la tête dans ses mains, devant un feu qui pâlit, relisant d'un œil mélancolique la tragédie qu'il vient d'achever, s'attendrissant sur les malheurs du vieux roi, et finissant par fondre en larmes comme s'il eût souffert lui-même l'abandon. Tant qu'il cherchait la nature, son esprit gardait sa force et sa liberté ; il épiait dans ses souvenirs les traits qu'il voulait choisir pour la

peinture de la paternité désolée, de l'ingratitude filiale ; mais une fois qu'il avait rencontré la parole prédestinée, l'homme s'agenouillait devant le poëte et pleurait comme un enfant.

Ce privilége accordé à Shakespeare et à Kean est, à coup sûr, un des éléments de la véritable grandeur. Il renferme le secret des actions les plus surprenantes, dont l'histoire ait gardé le souvenir. Au fond de toutes les destinées éclatantes, il y a quelque chose de pareil. Le mutuel gouvernement, de la volonté par les choses et des choses par la volonté, peut servir de formule au plus grand nombre des hommes illustres. La ligne insaisissable où la volonté s'abolit devant les événements, où les événements s'arrêtent devant l'ambition exagérée de la volonté, sépare les hommes en deux classes bien distinctes, ceux qui rêvent les grandes choses et ceux qui les font : Shakespeare et Kean étaient de la dernière.

GUSTAVE PLANCHE. 1808–1857.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrières-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dans le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui même il voulut enter :
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE.

ARMEMENT ET DESTRUCTION DE L'ARMADA.

(1588.)

La prise d'Anvers avait habitué Philippe II à user de ces moyens qui étonnent l'imagination des hommes. Les refus qu'il avait éprouvés de la reine Elisabeth, le désespoir de ne plus régner sur un pays où, de concert avec son épouse Marie, il avait élevé tant de pieux bûchers, la jalousie qu'excitaient en lui les premières entreprises de la marine anglaise, les exploits et les découvertes de Drake, de Davis, et de Frobisher, le besoin d'ôter à la Hollande le seul allié qui lui restât fidèle, enfin la mission qu'il croyait avoir reçue du ciel de combattre partout l'hérésie, lui firent équiper une flotte qui pouvait remplir d'épouvante les deux hémisphères. Les préparatifs de cette flotte occupèrent

pendant trois ans tous les peuples soumis à la domination de Philippe. Il s'attacha surtout à donner à ses vaisseaux une grandeur effrayante, et cependant les plus puissants de ces navires étaient inférieurs aux vaisseaux du troisième ordre de la marine de nos jours. On construisait encore cette flotte que déjà les Espagnols lui donnaient le surnom d'*Invincible*. Ces opérations devaient être secondées par un armement que faisait en Flandre le vainqueur des Pays-Bas. De nombreux bâtiments de transport devaient conduire en Angleterre le prince de Parme, avec les trente mille combattants qu'il venait d'illustrer par ses conquêtes. L'Armada était forte de cent cinquante gros vaisseaux, munie des plus abondantes provisions ; elle portait vingt mille soldats et huit mille matelots ; enfin elle pouvait lancer le feu de trois mille canons.

En vain Philippe II avait-il fait répandre le bruit qu'un si vaste armement était destiné pour les Indes Orientales : Elisabeth connaissait trop la haine, l'ambition, et le fanatisme de son vieil ennemi, pour douter un moment que l'Angleterre seule fût menacée. C'était cet extrême danger qui l'avait déterminée à trancher les jours de son infortunée rivale. Elisabeth, importunée par le remords d'une décision cruelle, saisit l'occasion qui lui était offerte de sauver la gloire et l'indépendance de son pays. Aidée de son vigilant ministre Walsingham et plus encore des ressources de son économie et de l'amour de son peuple, elle parvint en peu de temps à porter à plus de quatre-vingts vaisseaux une marine qui n'en comptait que vingt-huit. Ils n'étaient comparables en rien pour leurs dimensions aux puissantes masses de la marine espagnole ; mais ils avaient l'avantage d'être gouvernés par des marins beaucoup plus habiles. La reine disposa ses forces de terre de manière à pouvoir parer aux effets de la perte d'une bataille navale. Les généraux avaient reçu l'ordre de se retirer lentement devant les troupes espagnoles, de brûler le pays à leur approche, et de leur opposer partout un désert. Le patriotisme des Anglais était si exalté qu'eux-mêmes s'apprêtaient à dévaster leurs foyers et leurs champs. On avait vu la reine se présenter à cheval au camp de

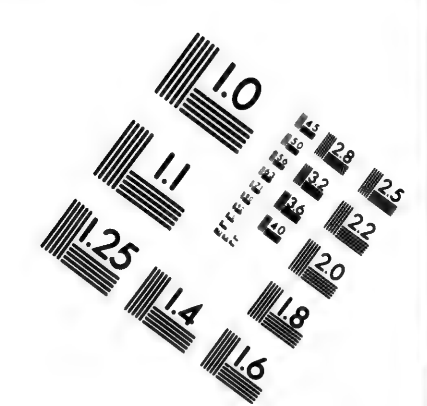
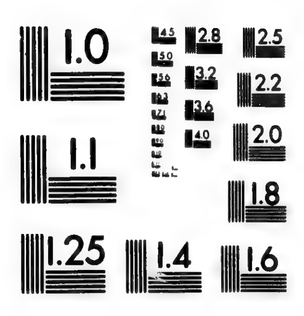


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Tilbury, et jurer de mourir les armes à la main. L'audacieux Drake alla jusque dans le port de Lisbonne brûler quelques vaisseaux de l'Armada.

Enfin cette flotte mit à la voile le 29 mai de Lisbonne. Une violente tempête dont elle fut assaillie le lendemain, la força de rentrer dans le port. Elle répara promptement ses dommages, et le 5 juin elle remit à la mer. Le duc de Médina Sidonia, qui la commandait, avait reçu l'instruction de longer de près les côtes de France pour aller chercher le duc de Parme à Dunkerque et à Nieuport ; mais arrivé à Calais le 19 juin, cet amiral conçut, d'après un faux rapport, l'espérance d'aller brûler la flotte anglaise dans le port de Plymouth ; il s'engagea imprudemment dans le canal. Le lord Effingham, qui commandait la flotte anglaise, vint avec ses petits vaisseaux défier cette flotte qui, disposée en forme de croissant, couvrait un espace de sept milles. Le combat était à peine engagé que les Anglais s'aperçurent combien les vaisseaux de leurs ennemis étaient pesamment et maladroitement gouvernés. Ils redoublèrent de précision et de rapidité dans leurs manœuvres. Sur le bruit du combat, d'autres vaisseaux, que des seigneurs avaient équipés à leurs frais, vinrent rejoindre la flotte anglaise. Ces citadelles mouvantes, qui de loin avaient inspiré tant d'effroi, attaquées de près, subissaient par l'épaisseur de leurs flancs tous les ravages de l'artillerie, tandis que leurs canons placés trop haut passaient dessus la tête des Anglais. On ne prit que deux vaisseaux espagnols ; mais presque tous étaient endommagés. Huit bâtiments armés en brûlots achevèrent de les disperser. Le prince de Parme ne crut point devoir venir au secours des Espagnols avec des bâtiments de transport qui n'étaient nullement armés. Un combat de ce genre fut pour l'Angleterre ce que la bataille de Salamine avait été pour la délivrance de la Grèce. Mais ce furent les tempêtes qui achevèrent la défaite de la flotte espagnole. Tous les vaisseaux perdirent leurs ancres au passage des Orcades. Les marins inexpérimentés cédèrent à la fureur des vents et des vagues. La moitié des navires vinrent se briser sur les îles de l'Ecosse ou sur les côtes de l'Irlande ; le reste regagna dans un désordre affreux

les ports de l'Espagne. Philippe II reçut avec quelque constance d'âme, ou plutôt avec une résignation étudiée, la nouvelle d'un événement qui rompait le cours de ses projets d'ambition et de haine. Il s'agenouilla et rendit grâce à la Providence de ce qu'elle n'avait pas étendu plus loin cette calamité. Un tyran qui jusque-là n'avait pardonné aucun mauvais succès, consola lui-même le duc de Médina Sidonia, et lui adressa ces paroles obligeantes : "Je vous avais chargé de combattre mes ennemis, mais non les éléments." Bientôt les prêtres de l'Espagne trouvèrent une explication pour ce terrible fléau. Le ciel, disaient-ils, avait puni la nation de trop d'indulgence pour les Maures.

CHARLES LACRETELLE. 1766–1855.

L'AUBERGE DE CAMPAGNE.

Mad. Thomas (*entrant la première, et fermant la fenêtre*). Monsieur le comte, voilà votre chambre.

Le Comte. Elle n'a pas trop bonne mine ; mais une nuit est bientôt passée.

Mad. Thomas. Monsieur, c'est la meilleure de la maison ; personne n'a encore couché dans ce lit-là depuis que les matelats ont été rebattus.

Le Comte. Voulez-vous bien mettre cela quelque part. (*Il lui donne son chapeau, son épée et sa canne, et il s'assied.*) Ah ça, madame Thomas, qu'est-ce que vous me donnerez à souper ?

Mad. Thomas. Tout ce que vous voudrez, monsieur le comte.

Le Comte. Mais encore ?

Mad. Thomas. Vous n'avez qu'à dire.

Le Comte. Qu'est-ce que vous avez ?

Mad. Thomas. Je ne sais pas bien ; mais si vous voulez, je m'en vais faire monter monsieur l'écuyer.

Le Comte. Ah ! oui, je serai fort aise de causer avec monsieur l'écuyer.

Mad. Thomas (*criant*). Marianne, dites à monsieur l'écuyer de monter.

Le Comte. Avez-vous bien du monde, dans ce temps-ci, madame Thomas?

Mad. Thomas. Monsieur, pas beaucoup depuis qu'on a fait passer la grande route par.... chose....

Le Comte. Je passerai toujours par ici, moi; je suis bien aise de vous voir, madame Thomas.

Mad. Thomas. Ah, monsieur, je suis bien votre servante, et vous avez bien de la bonté.

Le Comte. Il y a longtemps que nous nous connaissons.

Mad. Thomas. Monsieur m'a vue bien petite.

Le Comte. Et vous m'avez toujours vu grand, vous. C'est bien différent.

M. HACHIS *entre.*

Mad. Thomas. Tenez, monsieur l'écuyer, parlez à monsieur le comte.

Le Comte. Ah! monsieur l'écuyer, qu'est-ce que vous me donnerez à manger?

M. Hachis. Monsieur, dans ce temps-ci nous n'avons pas de grandes provisions.

Le Comte. Mais qu'est-ce que vous avez?

M. Hachis. Qu'est-ce que monsieur le comte aime?

Le Comte. Je ne suis pas difficile; mais je veux bien souper: voyons.

M. Hachis. Si monsieur le comte avait aimé le veau.

Le Comte. Oui, pourquoi pas?

M. Hachis. Ce matin, nous avions une noix de veau excellente.

Le Comte. Hé bien, donnez-la-moi.

M. Hachis. Oui, mais il y a deux messieurs qui l'ont mangée. Cela ne fait rien, on donnera autre chose à monsieur le comte.

Le Comte. Mais quoi?

M. Hachis. Madame Thomas, si nous avions cette outarde de l'autre jour....

Le Comte. Est-ce qu'il y en a dans ce pays-ci?

Mad. Thomas. Oui, monsieur, quelquefois.

Le Comte. Et vous ne pourriez pas en avoir une ?

M. Hachis. Oh ! non.

Le Comte. Pourquoi dit-il que vous en aviez une l'autre jour ?

Mad. Thomas. Ce n'est pas nous, ce sont des voyageurs qui passent par ici, et qui nous en font voir, quand ils en ont ; et quand il dit l'autre jour, il y a plus de six mois.

M. Hachis. Six mois ! il n'y en a pas trois.

Mad. Thomas. Je dis qu'il y en a six, puisque c'était le jour du mariage de monsieur le Bailli.

M. Hachis. Vous croyez ?

Mad. Thomas. J'en suis sûre.

Le Comte. Oui, mais avec tout cela, je meurs de faim, et je ne sais pas encore ce que j'aurai à souper.

Mad. Thomas. Il n'y a qu'à commencer par faire une fricassée de poulets.

M. Hachis. Oui, cela se peut faire, et cela n'est pas long.

Le Comte. Hé bien, allez donc toujours. Nous verrons après.

M. Hachis. Allons, allons. (*Il s'en va et revient.*) Je songe à une chose : nous n'en avons pas de poulet ; nous n'avons que ceux qui sont éclos ce matin, et ils sont trop petits.

Mad. Thomas. Hé bien, nous donnerons autre chose à monsieur.

Le Comte. Mais dépêchez-vous.

Mad. Thomas. Il n'y a qu'à faire une compote de pigeons.

M. Hachis. Vous savez bien que depuis qu'on a jeté un sort sur le colombier, il n'y en revient plus.

Mad. Thomas. C'est vrai, je n'y pensais pas.

Le Comte. Mais donnez-moi de la viande de boucherie, et finissons.

Mad. Thomas. Monsieur l'écuyer n'est pas long, il est accoutumé à servir promptement.

Le Comte. Donnez-moi des côtelettes.

M. Hachis. On a mangé les dernières à dîner.

Le Comte. N'y a-t-il pas ici un boucher ?

Mad. Thomas. Oui, monsieur ; mais c'est aujourd'hui jeudi, il ne tuera que demain.

Le Comte. Quoi, je ne pourrai donc rien avoir ?

M. Hachis. Pardonnez-moi ; mais c'est qu'il faut savoir le goût de monsieur.

Le Comte. Mais j'aime tout, et vous n'avez rien.

M. Hachis. Si monsieur voulait un gigot, par exemple?

Le Comte. Oui, et vous n'en aurez point ?

M. Hachis. Je vous demande pardon, nous en avons un.

Le Comte. Ah ! voilà donc quelque chose ! et il sera bien dur ?

M. Hachis. Non, monsieur, il sera fort tendre, j'en réponds.

Le Comte. Hé bien, mettez-le à la broche tout de suite.

M. Hachis. Allons, allons, il sera bientôt cuit.

Le Comte. Vous n'avez pas autre chose ?

M. Hachis. Non, monsieur, pour le présent ; mais si vous repassiez dans huit jours....

Le Comte. Hé, va te promener. Allons, ne perdez pas de temps.

M. Hachis. J'y vais, j'y vais.

Mad. Thomas. Et moi, je m'en vais mettre le couvert, en attendant.

Le Comte. Allons, dépêchez-vous, tous les deux.

Mad. Thomas. Vous n'attendrez pas. (*Elle sort.*)

Le Comte (*seul, prenant du tabac*). Quelle misérable auberge ! (*Il se promène.*) On ne m'y rattrappera plus. (*Il regarde à la fenêtre, et lit l'enseigne.*) "Ici l'on fait noces et festins." Ce sont de jolis festins, je crois.

CARMONTELLE.

LETTRES PERSANES.

I.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais tout le

monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi, les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a été tant vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : "il faut avouer qu'il a l'air bien persan."

Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : "Ah ! ah ! monsieur est persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être persan ?"

II.

J'étais l'autre jour dans une maison où il y avait un cercle de gens de toute espèce ; je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes qui avaient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disait une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien

différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étaient polis, gracieux, complaisants ; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable.—Tout est changé, dit pour lors un homme qui paraissait accablé de goutte ; le temps n'est plus comme il était : il y a quarante ans tout le monde se portait bien, on marchait, on était gai, on ne demandait qu'à rire et à danser ; à présent tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu ! dit un vieux seigneur, l'état n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert. Je le connaissais beaucoup, ce M. Colbert ; il était de mes amis ; il me faisait toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avait dans les finances ! tout le monde était à son aise ; mais aujourd'hui je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque ; y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisait alors pour détruire l'hérésie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un homme qui n'avait point encore parlé. La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille, cet homme est charmé de l'édit, et il l'observe si bien qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne pas le violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les nègres peignent le diable d'une blancheur éblouissante, et leurs dieux noirs comme du charbon ; qu'enfin tous les idolâtres aient représenté leurs dieux avec une figure humaine, et leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que si les triangles faisaient un dieu ils lui donneraient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atome, c'est-à-dire sur la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modèles de la Providence, je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

MONTESQUIEU. 1689–1755.

LA FONTAINE.

C'est La Fontaine qui est notre Homère. Car d'abord il est universel comme Homère : hommes, dieux, animaux, paysages, la nature éternelle et la société du monde, tout est dans son petit livre. Les paysans s'y trouvent, et à côté d'eux les rois, les villageoises auprès des grandes dames, chacun dans sa condition, avec ses sentiments et son langage, sans qu'aucun des détails de la vie humaine, trivial ou sublime, en soit écarté pour réduire le récit à quelque ton uniforme ou soutenu. Et néanmoins ce récit est idéal comme celui d'Homère. Les personnages y sont généraux : dans les circonstances particulières et personnelles, on aperçoit les principales conditions et les passions maîtresses de la vie humaine, le roi, le noble, le pauvre, l'ambitieux, l'avare, promenés à travers les grands événements, la mort, la captivité, la ruine ; nulle part on ne tombe dans la platitude du roman réaliste et bourgeois. Mais aussi nulle part on n'est resserré dans les convenances de la littérature noble ; le ton est naturel ainsi que dans Homère. Tout le monde l'entend ; ce sont nos mots de tous les jours, même nos mots de ménage et de gargote, comme aussi nos mots de salon et de cour. Nos enfants l'apprennent par cœur, comme jadis ceux d'Athènes récitaient Homère ; ils n'entendent pas tout, ni jusqu'au fond, non plus que ceux d'Athènes, mais ils saisissent l'ensemble et surtout l'intérêt ; ce sont de petits contes d'enfants, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui sont de grands contes de nourrices. Et cette épopée de La Fontaine est gauloise. Elle est hachée même en cent petits actes distincts, gaie et moqueuse, toujours légère et faite pour des esprits fins, comme les gens de ce pays-ci. Vingt vers leur font comprendre votre leçon, et cent vers les empêcheraient de la comprendre. Ils n'ont pas besoin de longs détails, et les longs détails les fatigueraient. Un petit mot, de son éclair fuyant, leur dévoile tout un tableau ou tout un caractère ; une clarté prolongée et forte émousserait leur regard. Ils sont agiles, mais prompts à se rebuter, et veulent arriver au but en trois pas. La fable par sa brièveté se proportionne

à son attention, si alerte et si vite lassée. Encore faut-il qu'elle ne persévère point d'un bout à l'autre dans le même style, mais qu'elle change, qu'elle ondule par toutes sortes de tours sinueux, de la joie à la tristesse, du sérieux à la plaisanterie. La Fontaine est le seul qui nous ait donné le vers qui nous convient, " toujours divers, toujours nouveau," long, puis court, puis entre les deux, avec vingt sortes de rimes redoublées, entre-croisées, reculées, rapprochées, tantôt solennelles comme une hymne, tantôt folâtres comme une chanson. Son rhythme est aussi varié que notre allure. Non plus que nous, il ne soutient pas longtemps le même sentiment. "Diversité, c'est sa devise." J'ajoute : Diversité avec agrément. Rien de si fin que cet agrément. Toutes les grâces de ce style sont "légères." Il s'est comparé lui-même "à l'abeille, au papillon" qui va de fleur en fleur, et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments chez lui sont tour à tour effleurés, puis quittés ; un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en un instant sur cet aimable visage. Un sourire imperceptible les relie. Les étrangers ne l'aperçoivent pas, tant il est fin. Il se moque sans qu'on s'en doute, au passage, sans insister ni appuyer. Il n'éclate pas ; il ne dit qu'à demi les choses. Souvent il prend une mine sérieuse, continue le discours d'un ton convaincu, semble approuver son personnage ; tout d'un coup au dernier vers, une chute révèle l'ironie. Il se commente subitement, en se reprenant, et, à ce qu'il semble, par pure bonhomie, pour nous éviter une méprise ; c'est pour nous jouer un tour et nous dire une méchanceté. S'il lâche un mot suspect, il le corrige aussitôt avec un empressement affecté ; il fait le bon apôtre pour mieux persifler les bons apôtres. Ces jolies hypocrisies sont toujours transparentes. Il s'en amuse comme d'un déguisement ; la fable elle-même n'est pas autre chose. C'est railler les gens que de leur mettre sur le dos une peau de bête, d'autant mieux qu'on frappe sur ce dos en ayant l'air de frapper sur le dos d'autrui. La Fontaine semble un simple, occupé du loup, du renard, capable tout au plus de rêver parmi les prés et les basses-

cours, et d'en badiner devant les grandes personnes, avec quelque profit pour les enfants. Et, tout d'un coup, on découvre sous cette apparence innocente un satirique, un philosophe, un connaisseur de l'homme ; en sorte que de tous ses héros c'est lui qui est le plus amusant et le mieux masqué. Ce déguisement est exquis. Il ôte à la vérité sa tristesse, au badinage sa frivolité. On se divertit et l'on pense. On y est à la fois dans les deux mondes ou plutôt sur la limite des deux mondes ; et l'on cueille à la fois tous leurs fruits et toutes les fleurs. Un vers vous porte dans la campagne, sous la ramée verte ; un autre vous ramène dans les salons, au beau milieu d'une cérémonie royale. Vous entrevoyez le museau d'un fin renard, et un instant après la physionomie avisée d'un courtisan. Aucune de ces deux vues ne nuit à l'autre : elles se suivent sans s'effacer. L'agilité du charmant esprit qui va et vient de l'une à l'autre les unit sans les brouiller. Si vous voulez fixer cette peinture fuyante, vous la grossissez. Quand Grandville, pour illustrer La Fontaine, a mis sous nos yeux les bêtes en habits d'hommes, il a tout gâté ; il n'a fait qu'entasser un carnaval vulgaire, propre à faire rire des provinciaux et des épiciers. Le dessin de sa lourde empreinte matérielle perpétue et enfonce dans les yeux ce qui doit glisser devant l'imagination, comme emporté par un éclair. La Fontaine n'a pas de visions complètes et durables : il n'est pas oppressé d'images absorbantes ; il entrevoit, il quitte, il vole, il revient ; il est un moment en vingt lieux et en vingt sentiments ; pendant que vous achevez une de ses esquisses il a fait le tour du monde, et il est prêt à recommencer. TAINE. 1828.

MILTON.

La science immense, la logique serrée et la passion grandiose, voilà son fond. Il a l'esprit lucide et l'imagination limitée. Il est incapable de trouble, et il est incapable de métamorphoses. Il conçoit la plus haute des beautés idéales, mais il n'en concoit qu'une. Il n'est pas né pour

le drame, mais pour l'ode. Il ne crée pas des âmes, mais il construit des raisonnements et ressent des émotions. Emotions et raisonnements, toutes les forces et toutes les actions de son âme se rassemblent et s'ordonnent sous un sentiment unique, celui du sublime, et l'ample fleuve de la poésie lyrique coule hors de lui, impétueux, uni, splendide comme une nappe d'or. . . .

Il a été nourri dans la lecture de Spenser, de Drayton, de Shakespeare, de Beaumont, de tous les plus éclatants poëtes, et le flot d'or de l'âge précédent, quoique appauvri tout à l'entour et ralenti en lui-même, s'est élargi comme un lac en s'arrêtant dans son cœur. . . .

Tout jeune encore et au sortir de Cambridge il se portait vers le magnifique et le grandiose ; il avait besoin du grand vers roulant, de la strophe ample et sonnante, des périodes immenses de quatorze et de vingt-quatre vers. Il ne considérait point les objets face à face, et de plain-pied, en mortel, mais de haut comme les Archanges. . . . Ce n'était point la *vie* qu'il sentait, comme les maîtres de la Renaissance, mais la *grandeur*, à la façon d'Eschyle et des prophètes hébreux, esprits virils et lyriques comme le sien, qui, nourris comme lui dans les émotions religieuses et dans l'enthousiasme continu, ont étalé comme lui la pompe et la majesté sacerdotales. Pour exprimer un pareil sentiment, ce n'était pas assez des images et de la poésie qui ne s'adresse qu'aux yeux ; il fallait encore des sons, et cette poésie plus intime qui, purgée de représentations corporelles, va toucher l'âme : il était musicien et artiste ; ses hymnes s'avançaient avec la lenteur d'une mélopée et la gravité d'une déclamation. . . .

Il fait comprendre ce mot de Platon, son maître, que les mélodies vertueuses enseignent la vertu. . . .

Les paysages de Milton sont une école de vertu.

LE MÊME.

CHARLES DICKENS.

Il y a en lui un peintre, et un peintre anglais. Jamais esprit, je crois, ne s'est figuré avec un détail plus exact et

une plus grande énergie dans les parties et avec toutes les couleurs d'un tableau cette description d'un orage; les images semblent prises au daguerréotype, à la lumière éblouissante des éclairs.

"L'œil aussi rapide qu'eux apercevait dans chacune de leurs flammes une multitude d'objets qu'en cinquante fois autant de temps il n'eût point vus au grand jour; des cloches dans leurs clochers, avec la corde et la roue qui les faisaient mouvoir; des nids délabrés d'oiseaux dans les recoins et dans les corniches; des figures pleines d'effroi sous la bâche des voitures qui passaient, emportées par leur attelage effarouché, avec un fracas que couvrait le tonnerre; des herses et des charrues abandonnées dans les champs: des lieues et puis encore des lieues de pays coupé de haies, avec la bordure lointaine d'arbres aussi visibles que l'épouvantail perché dans le champ de fèves à trois pas d'eux; une minute de clarté limpide, ardente, tremblotante, qui montrait tout; puis une teinte rouge dans la lumière jaune, puis du bleu, puis un éclat si intense, qu'on ne voyait plus que de la lumière; puis la plus épaisse et la plus profonde obscurité."

Une imagination aussi lucide et aussi énergique doit animer sans effort les objets inanimés. Elle soulève dans l'esprit où elle s'exerce des émotions extraordinaires, et l'auteur verse sur les objets qu'il se figure quelque chose de la passion abondante dont il est comblé. Les pierres pour lui prennent une voix, les murs blancs s'allongent comme de grands fantômes; les puits noirs bâillent hideusement et mystérieusement dans les ténèbres; des légions d'êtres étranges tourbillonnent en frissonnant dans une campagne fantastique. La nature vide se peuple, la matière inerte s'agite; mais les images restent nettes; dans cette folie il n'y a ni vague ni désordre; les objets imaginaires sont dessinés avec des contours aussi précis et des détails aussi nombreux que les objets réels, et le rêve vaut la vérité.

Dickens ne décrit point, comme Walter Scott, pour offrir une carte de géographie au lecteur et pour faire la topographie de son drame. Il ne décrit point comme lord Byron par amour de la magnifique nature et pour étaler une

suite splendide de tableaux grandioses. Il ne songe ni à obtenir l'exactitude ni à choisir la beauté. Frappé d'un spectacle quelconque, il s'exalte et éclate en figures imprévues. Tantôt ce sont les feuilles jaunies que le vent poursuit, et qui s'enfuient en se culbutant, frissonnantes, effarées d'une course éperdue ; se collant aux sillons, se noyant dans les fossés, se perchant sur les arbres. Ici, c'est le vent de la nuit qui tourne autour d'une église, qui tâte en gémissant, de sa main invisible, les fenêtres et les portes, qui s'enfonce dans les crevasses, et qui, renfermé dans sa prison de pierre, hurle et se lamente pour sortir. Quand il a rôdé dans les églises, quand il s'est glissé autour des piliers, et qu'il a essayé le grand orgue sonore, il s'envole, va choquer le plafond et tâche d'arracher les poutres, puis il s'abat désespéré sur le parvis et s'engouffre en murmurant sous les voûtes. Parfois il revient furtivement, et se traîne en rampant le long des murs. Il semble lire en chuchotant les épitaphes des morts. Sur quelques-unes il passe avec un bruit strident comme un éclat de rire ; sur d'autres il crie et gémit comme s'il pleurait. Jusqu'ici vous ne reconnaissez que l'imagination sombre d'un homme du Nord. Un peu plus loin vous apercevez la religion passionnée d'un protestant révolutionnaire, lorsqu'il vous parle des sons funèbres que jette le vent attardé autour de l'autel, des accents sauvages avec lesquels il semble chanter les attentats que l'homme commet et les faux dieux que l'homme adore. Mais au bout d'un instant l'artiste reprend la parole : il vous conduit au clocher, et dans le cliquetis des mots qu'il entasse, il donne à vos nerfs la sensation de la tourmente aérienne. Le vent siffle et gambade dans les arcades, dans les dentelures, dans les clochetons grimaçants de la tour ; il se roule et s'entortille autour de l'escalier tremblant ; il fait pirouetter la girouette qui grince. Dickens a tout vu dans le vieux beffroi ; sa pensée est un miroir. Il n'y a pas un des détails les plus minutieux et les plus laids qui lui échappe. Il a compté les barres de fer rongées par la rouille, les feuilles de plomb ridées et recoquillées qui craquent et se soulèvent étonnées sous le pied qui les foule, ces nids d'oiseaux délabrés et empilés

dans les recoins des madriers moisis, la poussière grise entassée, les araignées mouchetées, indolentes, engraissées par une longue sécurité, qui, pendues par un fil, se balancent paresseusement aux vibrations des cloches et qui, sur une alarme soudaine, grimpent ainsi que des matelots après leurs cordages, ou se glissent à terre, et jouent prestement de leurs vingt pattes agiles, comme pour sauver une vie. Cette peinture fait illusion. Suspendue à cette hauteur, entre les nuages volants qui promènent leurs ombres sur la ville et les lumières affaiblies qu'on distingue à peine dans la vapeur, on éprouve une sorte de vertige, et l'on n'est pas loin de découvrir, comme Dickens, une âme dans la voix métallique des cloches qui habitent ce château tremblant.

Dickens est un poëte ; il se trouve aussi bien dans le monde imaginaire que dans le ciel. Ici, ce sont les cloches qui causent avec un pauvre vieux commissionnaire du coin, et le consolent. Ailleurs, c'est le grillon du foyer qui chante toutes les joies domestiques, et ramène sous les yeux du maître désolé les heureuses soirées, les entretiens confiants, le bien-être, la tranquille gaieté dont il a joui et qu'il n'a plus. Ailleurs, c'est l'histoire d'un enfant malade et précoce qui se sent mourir, et qui, en s'endormant dans les bras de sa sœur, entend la chanson lointaine des vagues murmurantes qui l'ont bercé. Les objets chez Dickens prennent la couleur des pensées de ses personnages. Son imagination est si vive qu'elle entraîne tout avec elle dans la voie qu'elle choisit. Si son personnage est heureux, il faut que les pierres, les fleurs et les nuages le soient aussi ; s'il est triste, il faut que la nature pleure avec lui. Jusqu'aux vilaines maisons des rues, tout parle. Le style court à travers un essaim de visions ; il s'emporte jusqu'aux plus étranges bizarreries. Voici une jeune fille jolie et honnête qui traverse la cour des Fontaines et le quartier des légistes pour aller retrouver son frère. Quoi de plus simple ! quoi de plus vulgaire même ! Dickens s'exalte là-dessus. Pour lui faire fête il provoque les oiseaux, les arbres, les maisons, la fontaine, la boîte aux lettres et bien d'autres choses encore. C'est une folie, et c'est presque un enchantement.

LE MÊME.

LE LAC DE GENÈVE.

Je ne sais s'il existe des lieux plus riches en souvenirs que le lac de Genève. Je conçois que les amateurs de l'antiquité s'extasient sur les débris de quelques vieux temples grecs ou égyptiens, que la vue du Parthénon ou celle du Capitole fasse naître de grandes et salutaires pensées; mais que l'on me dise si le dégoût le plus profond pour l'humanité ne leur cède pas bientôt? L'histoire du peuple grec rappelle une foule de grandes actions; mais que de crimes en ont souillé les pages! Rome a eu ses Titus et ses Trajans, je le sais, mais aussi combien de Nérons et de Caligulas. D'ailleurs, ces souvenirs des anciens temps, dans quels lieux va-t-on les chercher? La campagne de Rome a ses marais Pontins, et plus de champs incultes que de cultivés; la Grèce, privée de fleurs et de forêts, est couverte de sables brûlants; enfin, l'Egypte, dont l'histoire est à peine connue, a des monuments, mais point de souvenirs. On reprochera peut-être à ceux qui se rattachent au lac de Genève d'être trop modernes; mais ils ne rappellent du moins que des idées de patriotisme ou de liberté, et ces idées ont aussi leur poésie et leur grandiose. Ces champs sont couverts de riches moissons; ces coteaux de vignes et de vergers; les villages, rapprochés les uns des autres, sont peuplés de citoyens libres et heureux; l'air que l'on y respire est celui que respira Guillaume Tell; ces montagnes sont celles de l'Helvétie, qui brisa le joug de l'Autriche; ce bateau qui vous entraîne est lui-même sous la protection d'un grand nom, sous celui de Winkelried, qui enfonça le fer de l'étranger dans ses flancs pour faire une trouée dans les rangs ennemis, et donner aux siens un grand exemple.

Le pays que vous longez est Vaud, dont la devise est *Liberté et Patrie;* celui qui est devant vous est Genève, qui sapa la puissance des papes, et sut résister à tous les genres d'oppressions; heureuse si, dans ces glorieuses annales, on voyait plus souvent en action la tolérance que l'on y prêchait en paroles. Voici Clarens et Vevey, qui doivent

leur célébrité au plus éloquent des écrivains ;* Lausanne, dont les presses éternisèrent une foule de pensées généreuses que la France adoptait, en blâmant les rigueurs dont étaient victimes les grands hommes qui les enfantaient. Là s'élève Coppet, où vint s'éteindre une famille illustre ; Diodati, qu'un poète philhellène habita,† avant d'aller chercher en Grèce une mort qui seule eût pu suffire à son illustration. Voici le château qui rappelle le nom de Tronchin, et celui qu'habita de Saussure. Que manque-t-il donc à ces lieux pour exciter l'intérêt le plus puissant ? N'offrent-ils pas une foule d'oppositions, sources de pensées graves et profondes ? Des débris féodaux s'élèvent encore de loin en loin sur cette terre de liberté ; témoin Chillon, qui fut pendant six ans la prison de François Bonnivard, défenseur de la liberté génevoise ; le Chatelard, Nyon, et la tour d'Hermance, qui ont tour à tour servi aux oppresseurs et aux opprimés. A cette opposition, tirée de monuments en ruines, vient se joindre celle qui résulte de la différence de forme des gouvernements, et ce contraste frappant n'est ni le moins curieux ni le moins instructif.

Que de grands noms ces rives fameuses rappellent à la mémoire ! Combien d'hommes illustres y sont venus chercher la paix ! Necker qui, après avoir été ministre, supporta si dignement sa disgrâce ; Voltaire, génie universel, qui fut l'ami d'un grand roi sans cesser de conserver son indépendance et sa liberté : Jean-Jacques Rousseau, qui immortalisa tous les lieux où il lui plut de placer ses héros, êtres imaginaires dont les malheurs nous arrachent des larmes véritables ; Madame de Staël, qui écrivit avec toute la force de pensée d'un homme de génie et toute la finesse d'une femme d'esprit ; Byron, poëte sublime, et le premier de son siècle ; Gibbon, Kemble, et tant d'autres qui trouvèrent sur ses bords hospitaliers cette douce tranquillité que la fortune refuse au mérite ou à la grandeur ! Non, le beau lac de Genève n'a rien à envier au lac de Côme, aux rives du Mincio, au riant Tivoli : n'a-t-il pas d'aussi grands souvenirs, une nature plus forte et plus vigoureuse, le Jura

* J.-J. Rousseau. † Lord Byron.

aux cîmes arrondies, et les Alpes au front couvert de neiges éternelles. A. FÉE. 1789.

LE LAC LOMOND.

Qui pourrait faire passer avec une encre froide, avec des mots stériles, dans l'esprit et le cœur des autres, des émotions dont on s'étonne soi-même, et qu'on ne se croyait plus la force d'éprouver ! Qui pourrait décrire cette méditerranée de montagnes chargée d'îles toutes variées dans leurs formes et dans leurs caractères ; les unes graves, majestueuses, couvertes de noirs ombrages qui se confondent avec la couleur des eaux, car les lacs de Calédonie sont toujours les lacs noirs d'Ossian ;* les autres plus tristes, plus austères encore, dressant çà et là sur leur surface quelques rochers dépouillés, à peine frappés de tons bizarres par les reflets de la lumière, ou quelques touffes de fleurs saxatiles ;† le plus grand nombre déployant de frais rivages, des bocages ravissants, des bouquets de futaies élevées, placés comme de grandes masses d'ombres sur le vert soyeux de la pelouse : jardin délicieux où l'âme se transporte avec ravissement, et dont l'éloquente beauté parle au cœur de tous les hommes ! J'ai vu un paysan immobile devant le lac, les yeux fixes, l'esprit absorbé, à ce qu'il paraissait, dans une méditation profonde. Je me suis approché de lui. Je l'ai détourné de sa contemplation. Il m'a regardé un moment, et m'a dit en soupirant et en élevant les mains vers le ciel : *Fine Country!*

"Le lac Lomond peut être regardé en élégance, en grandeur, en variété de sites et d'effets, dit l'excellent *Itinéraire de Chapman*, comme le plus intéressant et le plus magnifique de la Grande-Bretagne." Je le regarde, moi qui ai parcouru beaucoup de pays, comme un des spectacles

* *Ossian*, barde fameux, aussi habile à manier la lance qu'à tirer des sons de la lyre.

† On donne le nom de *saxatiles* à toutes les plantes qui croissent dans les lieux pierreux ou parmi les rochers.

les plus intéressants et les plus magnifiques de la nature, et je me flatte de faire adopter cette appréciation au lecteur le moins sensible en ce genre de beautés, sans me servir d'aucun des prestiges de l'hyperbole.

Qu'il se représente un lac sur lequel on compte trente-deux îles, dont un grand nombre ont plusieurs milles de longueur ; et qui a son horizon borné de tous côtés par une chaîne de montagnes dont quelques-unes ont plus de cinq cents toises d'élévation. Qu'il joigne à cette simple donnée topographique l'effet d'une végétation variée, mais toujours charmante ou sublime, celui des accidents du jour et de l'ombre dans les circuits de ces gorges profondes où le soleil paraît et disparaît à tout moment, en passant derrière les montagnes qui les embrassent ; les apparences bizarres des vapeurs qui pendent à leurs sommets, dans ce pays, qui a consacré, si l'on peut parler ainsi, la mythologie des nuages, les bruits singuliers des échos qui se renvoient à des distances infinies la moindre rumeur du moindre flot, et qui finissent par vous apporter je ne sais quel frémissement harmonieux, comme celui qui expire dans la dernière vibration d'une corde de harpe ; la tradition des premiers temps, et, avec elle, les noms d'Ossian, de Fingal, d'Oscar, qui sont parvenus avec la mémoire de leurs faits et de leurs chants à tous les habitants de ces rivages presque aussi vivement que ceux des héros d'une époque plus rapprochée et de ce Rob Roy lui-même, par lequel le Calédonien, ému d'une forte surprise ou d'un profond sujet de crainte, jure encore aujourd'hui comme les Latins juraient par Hercule. NODIER. 1783–1840.

CONSEILS AUX ECRIVAINS.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez :
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

BOILEAU. 1636–1711.

LES QUATRE HENRI.

Un soir, comme la pluie tombait à flots, on dit qu'une vieille femme, qui passait dans le pays pour sorcière, et qui habitait une pauvre cabane dans la forêt de Saint-Germain, entendit frapper à sa porte ; elle ouvrit, et vit un cavalier qui lui demanda l'hospitalité. Elle mit son cheval dans une grange et le fit entrer. A la clarté d'une lampe fumeuse, elle vit que c'était un jeune gentilhomme. La personne disait la jeunesse, l'habit disait la qualité. La vieille femme alluma du feu et demanda au gentilhomme s'il désirait manger quelque chose. Un estomac de seize ans est comme un cœur du même âge, très avide et peu difficile. Le jeune homme accepta. Une bribe de fromage et un morceau de pain noir sortirent de la huche; c'était toute la provision de la vieille.

—Je n'ai rien de plus, dit-elle au jeune gentilhomme, voilà ce que me laissent à offrir aux pauvres voyageurs la dîme, les aides, la gabelle : sans compter que les manants d'alentour me disent sorcière et vouée au diable, pour me voler, en sûreté de conscience, les produits de mon pauvre champ.

—Pardieu, dit le gentilhomme, si je devenais jamais roi de France, je supprimerais les impôts et ferais instruire le peuple.

—Dieu vous entende, répondit la vieille. A ce mot, le gentilhomme s'approcha de la table pour manger ; mais au même instant un nouveau coup frappé à la porte l'arrêta. La vieille ouvrit et vit encore un cavalier percé de pluie, et qui demanda l'hospitalité. L'hospitalité lui fut accordée, et le cavalier étant entré, il se trouva que c'était encore un jeune homme, et encore un gentilhomme.

—C'est vous, Henri, dit l'un.—Oui, Henri, dit l'autre. Tous deux s'appelaient Henri. La vieille apprit dans leur entretien qu'ils étaient à une nombreuse partie de chasse, menée par le roi Charles IX, et que l'orage avait dispersée.

—La vieille, dit le second venu, n'as-tu pas autre chose à nous donner?

—Rien, répondit-elle.

—Alors, dit-il, nous allons partager.

Le premier Henri fit la grimace ; mais, regardant l'œil résolu et la prestance nerveuse du second Henri, il dit d'une voix chagrine :

—Partageons donc !

Il y avait, après ces paroles, cette pensée qu'il n'osa exprimer : " Partageons de peur qu'il ne prenne tout."

Ils s'assirent donc en face l'un de l'autre, et déjà l'un des deux allait couper le pain avec sa dague, lorsqu'un troisième coup fut frappé à la porte. La rencontre était singulière : c'était encore un gentilhomme, encore un jeune homme, encore un Henri. La vieille se mit à les considérer avec surprise. Le premier voulut cacher le fromage et le pain, le second les replaça sur la table, et posa son épée a côté. Le troisième Henri sourit.

—Vous ne voulez donc rien me donner de votre souper, dit-il, je puis attendre, j'ai l'estomac bon.

—Le souper, dit le premier Henri, appartient de droit au premier occupant.

Le souper, dit le second, appartient à qui sait mieux le défendre.

Le troisième Henri devint rouge de colère, et dit fièrement :

—Peut-être appartient-il à celui qui sait mieux le conquérir.

Ces paroles furent à peine dites que le premier Henri tira son poignard, les deux autres leurs épées. Comme ils allaient en venir aux mains, un quatrième coup est frappé, un quatrième jeune homme, un quatrième gentilhomme, un quatrième Henri fut introduit. A l'aspect des épées nues, il tire la sienne, se met du côté le plus faible et attaque à l'étourdie. La vieille se cache épouvantée, et les épées vont fracassant tout ce qui se trouve à leur portée. La lampe tombe, s'éteint, et chacun frappe dans l'ombre. Le bruit des épées dure quelques temps, puis s'affaiblit graduellement, et finit par cesser tout à fait. Alors la vieille se hasarde à sortir de son trou, rallume la lampe, et voit les quatre jeunes gens étendus par terre, chacun avec une blessure Elle les examine : la fatigue les avait plutôt renversés que la perte de leur sang. Ils se relèvent l'un après l'autre, et, honteux de ce qu'ils viennent de faire, ils se mettent à rire et se disent :

—Allons, soupons de bon accord et sans rancune.

Mais, lorsqu'il fallut trouver le souper, il était par terre, foulé aux pieds, souillé de sang. Si mince qu'il fût, on le regretta. D'un autre côté, la cabane était dévastée, et la vieille, assise dans un coin, fixait ses yeux fauves sur les quatre jeunes gens.

—Qu'as-tu à nous regarder? dit le premier Henri, que ce regard troublait.

—Je regarde vos destinées écrites sur vos fronts, répondit la vieille.

Le second Henri lui commanda durement de les lui révéler; les deux derniers l'y engagèrent en riant. La vieille répondit :

—Comme vous êtes réunis tous quatre dans cette cabane, vous serez réunis tous quatre dans une même destinée. Comme vous avez foulé aux pieds et souillé de sang le pain que l'hospitalité vous a offert, vous foulerez aux pieds et souillerez de sang la puissance que vous pouviez partager. Comme vous avez dévasté et appauvri cette chaumière, vous dévasterez et appauvrirez la France; comme vous

avez été blessés tous quatre dans l'ombre, vous périrez tous quatre par trahison et de mort violente.

Les quatre gentilshommes ne purent s'empêcher de rire de la prédiction de la vieille.

Ces quatre gentilshommes étaient les quatre héros de la Ligue, deux comme ses chefs, et deux comme ses ennemis.

Henri de Condé, empoisonné par ses domestiques.

Henri de Guise, assassiné par les quarante-cinq.

Henri de Valois (Henri III), assassiné par Jacques Clément.

Henri de Bourbon (Henri IV), assassiné par Ravaillac.

FRÉDÉRIC SOULIÉ. *Mort en* 1847.

ROME ET CARTHAGE.

Rome, pareille à l'aigle, son redoutable symbole, étend largement ses ailes, déploie puissamment ses serres, saisit la foudre et s'envole. Carthage est le soleil du monde, c'est sur Carthage que se fixent ses yeux. Carthage est maîtresse des océans, maîtresse des nations. C'est une ville magnifique, pleine de splendeur et d'opulence, toute rayonnante des arts étranges de l'Orient. C'est une société complète, finie, achevée, à laquelle rien ne manque du travail, du temps et des hommes. Enfin, la métropole de l'Afrique est à l'apogée de sa civilisation: elle ne peut plus monter, et chaque progrès désormais sera un déclin. Rome au contraire n'a rien. Elle est à demi sauvage, à demi barbare. Elle a son éducation ensemble et sa fortune à faire. Tout devant elle : rien derrière.

Quelque temps les deux peuples existent de front. L'un se repose dans sa splendeur, l'autre grandit dans l'ombre. Mais peu à peu l'air et la place leur manquent à tous deux pour se développer. Rome commence à gêner Carthage. Il y a longtemps que Carthage importune Rome. Assises sur les deux rives opposées de la Méditerranée, les deux cités se regardent en face. Cette mer ne suffit plus pour les séparer. L'Europe et l'Afrique pèsent l'une sur l'autre

Comme deux nuages surchargés d'électricité, elles se côtoient de trop près. Elles vont se mêler dans la foudre. Ici est la péripétie de ce grand drame. Quels acteurs sont en présence ! deux races, celle-ci de marchands et de marins, celle-là de laboureurs et de soldats ; deux peuples, l'un régnant par l'or, l'autre par le fer ; deux républiques, l'une théocratique, l'autre aristocratique ; Rome et Carthage,— Rome avec son armée, Carthage avec sa flotte ; Carthage, vieille, riche, rusée ; Rome, jeune, pauvre et forte ; le passé et l'avenir ; l'esprit de découverte et l'esprit de conquête ; le génie des voyages et du commerce, le démon de la guerre et de l'ambition ; l'Orient et le Midi d'une part, l'Occident et le Nord de l'autre ; enfin, deux mondes, la civilisation d'Afrique et la civilisation d'Europe.

Toutes deux se mesurent des yeux. Leur attitude avant le combat est également formidable. Rome, déjà à l'étroit dans ce qu'elle connaît du monde, ramasse toutes ses forces et tous ses peuples. Carthage, qui tient en laisse l'Espagne, l'Armorique, et cette Bretagne que les Romains croyaient au fond de l'univers, Carthage a déjà jeté son ancre d'abordage sur l'Europe.

La bataille éclate. Rome copie grossièrement la marine de sa rivale. La guerre s'allume d'abord dans la péninsule et dans les îles. Rome heurte Carthage dans cette Sicile où déjà la Grèce a rencontré l'Egypte, dans cette Espagne où plus tard lutteront encore l'Europe et l'Afrique, l'Orient et l'Occident, le Midi et le Septentrion.

Peu à peu le combat s'engage, le monde prend feu. Les Colosses s'attaquent corps à corps, ils se prennent, se quittent, se reprennent. Ils se cherchent et se repoussent. Carthage franchit les Alpes ; Rome passe les mers. Les deux peuples, personnifiés en deux hommes, Annibal et Scipion, s'étreignent et s'acharnent pour en finir. C'est un duel à outrance, un combat à mort. Rome chancelle, elle pousse le cri d'angoisse : *Annibal ad portas !* . . . Mais elle se relève, épuise ses forces pour un dernier coup, se jette sur Carthage et l'efface du monde.

VICTOR HUGO.

L'INSECTE.

Dans ce moment, quelque chose qui tournoyait au-dessus de leur tête vint s'abattre tout à coup devant eux sur le feuillage de la plante. C'était un insecte verdâtre, un beau carabe brodé, à bandes blanches et ondulées, à corselet étroit.

"Tenez, mon ami, dit Charney, voici une distraction qui nous arrive. Révélez-moi encore quelques-unes des merveilles de Dieu !"

Girhardi s'empara de l'insecte avec certaines précautions, l'examina, sembla réfléchir ; puis soudain ses traits se contractèrent comme de l'espoir du triomphe ! On eût dit qu'il venait de lui tomber du ciel un argument irrésistible ; et reprenant d'abord son ton professoral, mais l'exaltant peu à peu à mesure que le motif secret de la leçon perçait dans ses discours :

"Moi, l'*attrapeur de mouches*, dit-il avec une apparente bonhomie, je dois, je le vois bien, me renfermer dans les attributions de mes modestes études. Je ne suis point un savant !"

—L'esprit le plus éclairé, le mieux armé de science, répondit Charney, aperçoit rapidement les bornes de ses ressources et de sa force, quand il veut pénétrer trop avant dans les choses mystérieuses d'ici-bas. Le génie lui-même s'y use, s'y brise avant d'en avoir pu faire jaillir la lumière vraie !

—Nous autres ignorants, reprit le vieillard, nous allons au but par le chemin le plus facile et le plus court : nous ouvrons simplement les yeux, et Dieu se révèle à nous dans la sublimité de ses ouvrages.

—Sur ce point, nous sommes d'accord, dit Charney.

—Poursuivons donc notre route ! Un brin d'herbe a suffi pour vous faire comprendre cette intelligence qui gouverne le monde ; un papillon vous a fait entrevoir la loi de l'harmonie universelle ; maintenant ce joli carabe, qui a la vie et le mouvement aussi, et dont l'organisation est même supérieure à celle du papillon, nous conduira peut-être plus

loin. Vous n'avez encore lu qu'une page du livre immense de la nature ; je vais retourner le feuillet.

Charney se rapprocha de lui, et d'un air très attentionné examina à son tour l'insecte que le vieillard lui montrait.

" Vous voyez ce petit être ; avec la puissance de créer, tout le génie humain ne pourrait rien ajouter à son organisation, tant elle est bien calculée selon ses besoins et le but qui lui a été assigné. Il a des ailes pour se transporter d'un endroit à l'autre, des élytres par dessus ses ailes, pour les protéger et se défendre lui-même de l'approche des corps durs ; il a de plus la poitrine recouverte d'une cuirasse, les yeux d'un réseau de mailles, pour que l'épine d'un églantier ou l'aiguillon d'un ennemi ne puisse lui ravir la lumière. Il a des antennes pour interroger les obstacles qui se présentent ; vivant de chasse, il a des pieds rapides pour atteindre sa proie, des mandibules de fer pour la dévorer, pour creuser la terre, s'y faire un logement, y déposer son butin ou sa ponte. Si un adversaire plus fort que lui l'attaque, il tient en réserve une liqueur âcre et corrosive qui saura bien l'éloigner. Un instinct inné lui a dès l'abord indiqué les moyens de pourvoir à sa nourriture, de se construire une habitation, de faire usage de ses instruments et de ses armes ! Et ne croyez pas que les autres insectes soient moins favorisés que lui. Tous ont eu leur part dans cette magnifique distribution des dons de la nature ! L'imagination s'effraye en embrassant la variété, la multiplicité des moyens employés par la Providence pour assurer l'existence et la durée de ces races infimes ! Maintenant, comparons, et vous verrez que cette frêle créature que voilà suffit au besoin pour établir la ligne immense de démarcation qui sépare l'homme de la brute !

" L'homme a été jeté nu sur la terre, faible, incapable de voler comme l'oiseau, de courir comme le cerf, de ramper comme le serpent ! sans moyens de défense au milieu d'ennemis terribles, armés de griffes et de dards ; sans moyens pour braver l'intempérie des saisons, au milieu d'animaux couverts de toisons, d'écailles, de fourrures ;

sans abris, quand chacun avait sa tanière, son terrier, sa carapace, sa coquille ; sans armes, quand tout se montrait armé autour de lui et contre lui ! Eh bien ! il a été demander au lion sa caverne pour se loger, et le lion s'est retiré devant son regard ; il a ravi à l'ours sa dépouille, et ce fut là son premier vêtement ; il a arraché sa corne au taureau, et ce fut là sa première coupe ; puis il a fouillé le sol jusque dans ses entrailles, afin d'y chercher les instruments de sa force future ; d'une côte, d'un nerf et d'un roseau, il s'est fait des armes ; et l'aigle, qui d'abord, en voyant sa faiblesse et sa nudité, s'apprêtait à saisir sa proie, frappé au milieu des airs, est tombé mort à ses pieds, seulement pour lui fournir une plume, comme ornement à sa coiffure !

"Parmi les animaux, en est-il un, un seul, qui eût pu vivre et se conserver à de telles conditions ? Isolons pour un instant l'ouvrier de son œuvre ; séparons Dieu de la nature ! Eh bien ! la nature a tout fait pour cet insecte, et rien pour l'homme ! C'est que l'homme devait être le produit de l'intelligence, bien plus que celui de la matière ; et Dieu, en lui octroyant ce don céleste, ce jet de lumière parti du foyer divin, le créa faible et misérable, pour qu'il eût à en faire usage, pour qu'il fût contraint de trouver en lui-même les éléments de sa grandeur !

—Mais, mon ami, interrompit Charney, qu'a donc de si précieux cette faculté, soi-disant divine, dévolue à notre espèce ? Supérieurs aux animaux sous tant de rapports, nous leur sommes inférieurs sous bien d'autres : et cet insecte lui-même, dont vous venez de me détailler les merveilles, n'est-il pas digne d'exciter notre envie et de faire naître en nous plutôt un sentiment d'humilité qu'un sentiment d'orgueil ?

—Non ! car les animaux, dans leurs opérations essentielles, n'ont jamais varié. Tels ils sont, tels il ont toujours été ; ce qu'ils savent, ils l'ont toujours su. S'ils sont nés parfaits, c'est qu'il ne peut y avoir progrès chez eux. Ils ne vivent point de leur propre mouvement, mais de celui que leur a donné le Créateur. Ainsi depuis le commencement du monde, les castors ont bâti leurs cabanes sur

le même plan ; les chenilles et les araignées ont filé et tissé leurs coques et leurs toiles d'après les mêmes formes ; les alvéoles des abeilles ont toujours formé l'hexagone régulier ; et les fourmis-lions ont de tout temps tracé sans compas des cercles et des volutes. Le caractère de leur industrie, c'est l'uniformité, la régularité : celui de l'industrie humaine, c'est la diversité, car elle vient d'une pensée libre et créatrice aussi. Jugez maintenant ! De tous les êtres créés, l'homme seul a la réflexion, l'invention, l'idée du devoir et des causes occultes, la contemplation, l'enthousiasme, l'amour ! Seul il se détermine par le raisonnement et non par l'instinct ; seul il peut entrevoir l'univers dans son ensemble ; seul il a la prévision d'un autre monde ; seul il sait la vie et la mort !

—Sans doute, dit Charney ; "mais, encore une fois, ce qui le distingue des animaux est-il donc tant à son avantage ? Pourquoi Dieu nous a-t-il donné une raison qui nous égare, une science qui nous trompe ? Avec notre haute intelligence, nous nous faisons souvent pitié à nous-mêmes ! Pourquoi le seul être privilégié est-il aussi le seul sujet à l'erreur ? Pourquoi n'avons-nous pas l'instinct des animaux, ou les animaux notre raison ?

—C'est qu'ils n'ont pas été créés pour la même fin. Dieu n'attend pas d'eux des vertus. Accordez-leur la raison, la liberté du choix dans leurs demeures et dans leur nourriture, et vous rompez à l'instant l'équilibre du monde. Le Créateur a voulu que la surface de ce globe, et même ses profondeurs, fussent remplies d'êtres animés, que la vie y fût partout. Et, en effet, dans les plaines, dans les vallées, dans les forêts, depuis le sommet des montagnes jusque dans les abîmes, sur les arbres comme sur les rochers, dans les mers, les lacs, les fleuves, les ruisseaux, sur leurs bords comme dans leurs lits, dans les sables comme dans les marais, dans tous les climats, sous toutes les latitudes, d'un pôle à l'autre, tout est peuplé, tout se meut avec harmonie, avec ensemble. Au fond des déserts comme derrière un fétu de paille, le lion et la fourmi sont au poste qui leur a été assigné. Chacun a sa part, chacun a sa place marquée d'avance ; chacun y tourne dans son cercle providentiel ;

chacun y est enchaîné dans ses limites : car il fallait que toutes les cases de cet immense échiquier fussent remplies : elles le sont ; nul ne peut sortir de la sienne sans mourir. L'homme seul va partout et vit partout ! Il traverse les océans et les déserts ; il plante sa tente dans les sables, ou construit ses palais au bord des lacs ; il habite au milieu des neiges de nos Alpes, comme sous les feux du tropique ; il a le monde pour prison !

—Mais si ce monde est gouverné par Dieu, dit Charney, pourquoi tant de crimes au sein des sociétés humaines, et de désastres dans la nature ? J'admire avec vous la sublime distribution des êtres créés ; ma raison se confond devant cet ensemble saisissant ; mais quand mes yeux se reportent vers l'homme . . .

—Mon ami, interrompit le sage, n'accusez Dieu ni des erreurs de l'homme, ni des éruptions du volcan ; il a imposé à la matière des lois éternelles, et son œuvre s'accomplit sans qu'il ait à s'inquiéter si un vaisseau sombre au milieu de la tempête, ou si une ville disparaît sous les secousses du sol. Qu'importent à lui quelques existences de plus ou de moins ? Croit-il donc à la mort ? Non ; mais à notre âme il a laissé le soin de se régler elle-même, et ce qui le prouve, c'est l'indépendance de nos passions. Je vous ai montré les animaux obéissant tous à l'instinct qui les conduit, n'ayant que des tendances aveugles, ne possédant que des qualités inhérentes à leurs espèces : l'homme seul fait ses vertus et ses vices ; seul il a le libre arbitre, car pour lui seul cette terre est une terre d'épreuves. L'arbre du bien, que nous cultivons ici-bas avec tant d'efforts, ne fleurira pour nous que dans le ciel. Oh ! ne pensez pas que Dieu puisse changer le cœur du méchant sans le faire ! qu'il puisse laisser le juste dans sa douleur sans lui réserver une récompense ! Qu'aurait-il donc voulu en nous créant ? Si nous devions, dès ce monde, recevoir le prix dû à nos vertus ou à nos forfaits, toutes les prospérités seraient honorables, et un coup de foudre serait une mort infamante !

SAINTINE. 1797–1865.

MORT DE COLIGNY.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal denoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière ;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde ; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes ;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes ;
Ses serviteurs sanglants, dans la flamme étouffés ;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : " Qu'on n'épargne personne ;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne !
Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.

"Compagons," leur dit-il, "achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien; Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous."
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux:
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups:
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime, et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort:
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis:
Conquête digne d'elle et digne de son fils!
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

VOLTAIRE, *Henriade*, Chant II.

SCÈNE DES DEUX GENDRES.

Par M. Etienne.

Le vieillard Dupré a cédé toute sa fortune à ses deux gendres, Dalainville, ambitieux, intrigant, et Dervière, tartufe de philanthropie et de bienfaisance. Il doit passer six mois de l'année chez l'un et six mois chez l'autre. Mais ces ingrats le traitent bientôt avec mépris et dureté. C'est avec l'un d'eux qu'il a la conversation suivante.

Dupré, Dervière.

Dervière.

Ah! mon père, c'est vous! quel moment pour mon cœur!
Je viens à Dalainville annoncer mon bonheur.
Ce plan qui nuit et jour dès longtemps je médite
Est enfin adopté.

Dupré.

Je vous en félicite.

Dervière.

Vous sentez que pour moi c'est un brillant succès:
Le ministre le fait imprimer à ses frais.

Dupré.

Et d'un projet si beau qu'espérez-vous, mon gendre?

Dervière.

Les malheureux n'ont plus de larmes à répandre.
Il assure au vieillard l'aisance et le repos,
Promet à l'indigent d'honorables travaux,
Des divers éléments fait cesser les ravages,
Met le cultivateur à l'abri des orages
Et de tous les fléaux dont le ciel irrité
Accable trop souvent la triste humanité!

DUPRÉ.

C'est fort beau. Vous pourriez, dans cette circonstance,
Donner un libre cours à votre bienfaisance.

DERVIÈRE.

Parlez, que dois-je faire? Est-il des malheureux?
Je suis prêt s'il le faut, à m'immoler pour eux.

DUPRÉ.

Il s'agit d'un parent que le malheur accable;
Jetez, sur lui, mon gendre, un regard favorable:
J'aurais rempli jadis un devoir aussi doux;
Maintenant il faut bien que je m'adresse à vous.

DERVIÈRE.

Hélas! dans ce moment cela m'est impossible.
Ah! qu'un pareil refus afflige un cœur sensible!
Que ne m'avez-vous donc hier parlé pour lui?
Mais comment voulez-vous que je fasse aujourd'hui?
Mes épargnes d'un an viennent d'être données
A des incendiés des Basses-Pyrénées.

DUPRÉ.

Eh! vous allez bien loin chercher des malheureux,
Quand il en est ici qui fatiguent vos yeux.
Oui, dût votre fierté s'en trouver offensée,
Mon gendre, vous allez connaître ma pensée:
Ces airs de bienfaisance et ce brillant vernis
Ne trompent que les sots, je vous en avertis:
De cette belle ardeur je ne suis point la dupe;
De vous, je le vois bien, vous voulez qu'on s'occupe,
Le monde où nous vivons est plein de charlatans
Qui tâchent d'arrêter les regards des passants.
Répand-on des bienfaits? il faut qu'un journaliste
Dans sa feuille aussitôt en imprime une liste.
La charité jadis s'exerçait sans éclat;
A Paris maintenant on s'en fait un état.

Tout n'est plus que calcul, et cette ardeur factice
Est un masque nouveau qui couvre l'avarice.

DERVIÈRE.

A faire des heureux appliquez-vous donc bien :
De tout empoisonner on trouve le moyen.

DUPRÉ.

Mais où sont, s'il vous plaît, les heureux que vous faites?
Je n'en ai jusqu'ici vu que dans les gazettes.
Avez-vous obligé des parents, des amis?
L'humanité pourtant respire en vos écrits;
Vous y plaignez le sort des nègres de l'Afrique,
Et vous ne pouvez pas garder un domestique.

DERVIÈRE.

Fort bien ! de la satire épuisez tous les traits;
De semblables discours ne m'atteindront jamais.
Est-il des mécontents? qu'ils parlent sans rien craindre.

DUPRÉ.

Il en est quelques-uns de trop fiers pour se plaindre.

DERVIÈRE.

A se taire toujours, s'ils veulent s'obstiner,
Je n'ai pas, j'en conviens, l'art de les deviner.

DUPRÉ.

Vos vœux sont accomplis : ils ont parlé, mon gendre;
Mais il ne paraît pas qu'ils se soient fait entendre.
Adieu, c'est aujourd'hui que je sors de chez vous.
Je n'oublîrai jamais un accueil aussi doux,
Et vous pouvez compter sur la reconnaissance
Dont je suis pénétré pour votre bienfaisance.

LES EXAGÉRÉS.

Soixante badauds, assis au large, composent l'auditoire de Florimond ; les trois quarts sont des femmes. D'où viennent ces visages-là ? Personne ne peut le dire. On les a évoqués, et ils sont sortis de terre. Florimond a cédé aux instances de ses nombreux et indiscrets amis, et il consent à ébaucher à ses heures perdues un cours d'histoire philosophique, fantastique et pittoresque. Mais il annonce que, parlant au beau sexe, il ne s'astreindra pas à une méthode aride, et il voltige, comme un papillon, de Pharamond à la Pompadour, et de Gengis-Khan à Moïse. Les uns se pâment, d'autres tendent le cou pour se donner un air d'attention ; quelques gens graves froncent le sourcil et regardent si on croit qu'ils réfléchissent ; les petites filles écarquillent leurs yeux et poussent de profonds soupirs. Florimond soulève son verre d'eau sucrée, se recueille une seconde, déroule sa péripétie, lance le trait, et avale le verre d'eau. On se lève, on l'entoure, il est épuisé. La foule s'écoule avec respect, et un petit nombre d'élus accompagne l'orateur au logis. Là, étendu sur un sofa, passant son mouchoir sur ses lèvres, il tend le nez aux encensoirs, et se couronne de palmes inconnues. "Vous avez parlé comme Bossuet, comme Fénelon, comme Jean-Jacques, comme Quintilien, comme Mirabeau." Cependant le pauvre diable, assommé d'éloges, conserve encore une lueur de bon sens ; il soulève le rideau, regarde les passants dans la rue ; à l'aspect de cette ville immense, il sent que sa coterie s'agite au fond d'un puits, et que personne ne se doute à Paris de son triomphe d'entre-sol. . . .

Ce n'est pas l'habileté qui manque à Isidore ; il parle bien, il écrit mieux ; les hommes en font cas et il plaît aux femmes ; il a tout ce qu'il faut pour réussir, mais il ne réussira jamais. En tout ce qu'il fait, il fait un peu trop, il veut toujours être un peu plus que lui-même. Le cardinal de Retz disait du grand Condé, qu'il ne remplissait pas son mérite. Isidore déborde le sien ; c'est un verre de vin de Champagne qui mousse si bien qu'il n'est

plus que mousse, et qu'il ne reste plus rien au fond. Il rencontrera un bon mot, et il en voudra faire quatre, moyennant quoi le seul bon n'y sera plus. D'une idée longue comme un sonnet, il composera un poëme épique. Vous a-t-il vu trois fois au bal ? vous êtes son ami intime. A-t-il lu un livre qui lui a plu ? c'est la plus belle chose qu'il y ait en aucune langue. A-t-il une piqûre au doigt ? il souffre un martyre sans égal. Et ne croyez pas qu'il joue une comédie : il parle ainsi de bonne foi, tant l'habitude a de puissance. A force de se tendre de tous les côtés, il s'est allongé et élargi, mais aux dépens de l'étoffe première qui craque et se rompt à tout moment. . . .

Salut au plus exagéré de tous ! salut à l'homme qui veut être simple, et qui a l'affectation de la simplicité ! Il va faire une visite, et, avant de sonner, il a regardé si son jabot passe, si sa cravate n'est pas en désordre ; car il tient, par-dessus toute chose, à n'avoir rien d'extraordinaire dans sa toilette. Il sonne doucement ; on ouvre, il est entré ; mais il a prié qu'on n'annonçât pas. Il traverse le cercle à pas mesurés, comme s'il réglait une distance pour un duel ; il salue et s'assoit ; une légère contraction de ses lèvres annonce l'effort qu'il vient de faire. Content de lui, il ne dit rien ; cependant sa voisine l'interroge ; il s'incline à demi, sourit du bout des lèvres, et lâche un mot sec comme la pierre ponce ; charmant convive ! La conversation, peu à peu, s'échauffe et devient générale. Il s'agit d'une pièce nouvelle sur laquelle il n'a point d'avis, d'un bal où il n'a point dansé, et d'une femme qu'il ne trouve point jolie. On parle d'autre chose ; on parle d'un mort, c'est un de ses amis qu'on a enterré. Notre silencieux prend la parole ; on écoute, on s'arrête ; il ne paraît pas ému, mais il pourrait l'être ; il était lié d'enfance avec le défunt : "Cela ne m'étonne pas, dit-il, qu'il soit mort ; M. Dupuytren a scié son crâne, et on lui a trouvé un quart de pinte d'eau dans la tête." Voyez un peu quelle simplicité ! . . . ALFRED DE MUSSET. 1810–1857.

DERNIERS MOMENTS D'UN JEUNE POËTE.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents,
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé, le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible, avenir ;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

GILBERT.

LE BONHEUR.

Mes amis ont raison, j'aurais tort, en effet,
De me plaindre ; en tous points mon bonheur est parfait.
J'ai trente ans, je suis libre, on m'aime assez, personne
Ne me hait ; ma santé, grâce au ciel ! est fort bonne ;
L'étude, chaque jour, m'offre un plaisir nouveau,
Et justement le temps est aujourd'hui très beau.

Quand j'étais malheureux, j'étais triste et maussade,
J'allais au fond des bois, rêveur, le cœur malade,
Pleurer.—C'était pitié ! J'aimais voir l'eau couler,
Et briller ses flots purs, et mes pleurs les troubler.

Mais maintenant je suis heureux, gai, sociable ;
J'ai l'œil vif et le front serein ;—je suis aimable,
Le ruisseau peut courir à l'aise et murmurer,
Dans son onde à l'écart je n'irai point pleurer.

Quand j'étais malheureux, souvent, lassé du monde,
Je m'abîmais au sein d'une extase profonde ;
Dans un ciel de mon choix mes sens étaient ravis :
Indicibles plaisirs de longs regrets suivis !

Maintenant j'ai quitté les folles rêveries ;
C'est pour herboriser que j'aime les prairies.
A rêver quelquefois si je semble occupé,
C'est qu'un passage obscur, en lisant, m'a frappé.
Quand j'étais malheureux, je voulais aimer, vivre :
Maintenant je n'ai plus de temps, je fais un livre.

Vous qui savez des chants pour calmer la douleur,
Pour calmer la douleur ou lui prêter des charmes,
Quand vos chants du malheur auront tari les larmes,
Consolez-moi de mon bonheur.

AMPÈRE. 1800.

SCÈNES DE L'AVARE.

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

HARPAGON, *père de Cléante et d'Elise, et amoureux de Mariane.*
ANSELME, *père de Valère et de Mariane.*
CLÉANTE, *fils d'Harpagon, amant de Mariane.*
ELISE, *fille d'Harpagon.*
VALÈRE, *fils d'Anselme, et amant d'Elise.*
MARIANE, *fille d'Anselme.*
FROSINE, *femme d'intrigue.*
MAÎTRE JACQUES, *cuisinier et cocher d'Harpagon.*
LA FLÈCHE, *valet de Cléante.*
DAME CLAUDE, *servante d'Harpagon.*
BRINDAVOINE, } *laquais d'Harpagon.*
LA MERLUCHE, }
Un Commissaire.

(*La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.*)

HARPAGON, LA FLÈCHE.

Harpagon. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

La Flèche. Pourquoi me chassez-vous ?

Harpagon. C'est bien à toi, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Flèche. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Harpagon. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

La Flèche. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harpagon. Va-t'en l'attendre dans la rue. Je ne veux

point voir sans cesse devant moi un espion qui furète de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche. Comment voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

Harpagon. Je veux renfermer ce que bon me semble et faire sentinelle comme il me plaît. (*bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*haut.*) Ne serais-tu pas homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Flèche. Vous avez de l'argent caché ?

Harpagon. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage ! (*haut.*) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

La Flèche. Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

Harpagon (*levant la main pour donner un soufflet à La Flèche*). Tu fais le raisonneur ! Je te donnerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

La Flèche. Hé bien ! Je sors.

Harpagon. Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

La Flèche. Que vous emporterais-je ?

Harpagon. Viens-çà que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche. Les voilà.

Harpagon. Les autres.

La Flèche. Les autres ?

Harpagon. Oui.

La Flèche. Les voilà. (*à part.*) Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler !

Harpagon. Hé ?

La Flèche. Quoi ?

Harpagon. Qu'est-ce que tu parles de voler ?

La Flèche. Je dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

Harpagon. C'est ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.*)

La Flèche (*à part*). La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

Harpagon. Comment ? que dis-tu ?

La Flèche. Ce que je dis ?

Harpagon. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

La Flèche. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harpagon. De qui veux-tu parler ?

La Flèche. Des avaricieux.

Harpagon. Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

La Flèche. Des vilains et des ladres.

Harpagon. Mais qui est-ce que tu entends par là ?

La Flèche. De quoi vous mettez-vous en peine ?

Harpagon. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Flèche. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

Harpagon. Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

La Flèche. Je parle . . . . Je parle à mon bonnet.

Harpagon. Et moi, je pourrais bien parler à ton dos.

La Flèche. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

Harpagon. Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent : tais-toi.

La Flèche. Je ne nomme personne.

Harpagon. Te tairas-tu ?

La Flèche. Oui, malgré moi.

Harpagon. Ah ! ah !

La Flèche (*montrant à Harpagon une poche de son justaucorps*). Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait ?

Harpagon. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

La Flèche. Quoi ?

Harpagon. Ce que tu m'as pris.

La Flèche. Je ne vous ai rien pris du tout.

Harpagon. Assurément ?

La Flèche. Assurément.

Harpagon. Adieu. Va-t'en. Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, FROSINE.

Harpagon (*se croyant seul*). Je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, c'est une somme assez.... (*à part, apercevant Frosine.*) Hé bien? qu'est-ce, Frosine?

Frosine. Oh! monsieur, que vous vous portez bien! et que vous avez là un vrai visage de santé!

Harpagon. Qui? moi?

Frosine. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

Harpagon. Tout de bon?

Frosine. Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

Harpagon. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

Frosine. Hé bien! qu'est-ce que cela? soixante ans! C'est la fleur de l'âge, cela; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

Harpagon. Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, à ce que je crois.

Frosine. Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

Harpagon. Tu le crois?

Frosine. Assurément: vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

Harpagon. Tu te connais à cela?

Frosine. Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah! quelle ligne de vie!

Harpagon. Comment?

Frosine. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

Harpagon. Hé bien? qu'est-ce que cela veut dire?

Frosine. Je disais cent ans; mais vous passerez les six vingts.

Harpagon. Est-il possible?

Frosine. Il faudra vous assommer, vous dis-je; et vous mettrez en terre et vos enfants et les enfants de vos enfants.

Harpagon. Tant mieux. Comment va notre affaire?

Frosine. Faut-il le demander? et me voit-on me mêler de rien dont je ne vienne à bout? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avait pas de si grandes difficultés à cette affaire-ci. J'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, et prendre l'air à sa fenêtre.

Harpagon. Quelle réponse a-t-elle faite?

Frosine. Elle a reçu la proposition avec joie; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui doit se faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

Harpagon. C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme; et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

Frosine. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

Harpagon. Hé bien! elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

Frosine. Voilà justement son affaire.

Harpagon. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

Frosine. Comment! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

Harpagon. Douze mille livres de rente?

Frosine. Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche: c'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage, et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra aucune des déli-

catesses qu'il faudrait pour une autre femme : et cela monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu ; ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de notre quartier qui a perdu vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture : ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

Harpagon. Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'a rien de réel.

Frosine. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

Harpagon. C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

Frosine. Oh ! monsieur, vous toucherez assez ; elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

Harpagon. Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; j'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût.

Frosine. Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

Harpagon. Elle ?

Frosine. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme. Elle veut au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant

près d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Harpagon. Sur cela seulement ?

Frosine. Oui, et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

Harpagon. Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

Frosine. Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? des Adonis ? des Pâris et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

Harpagon. Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur, Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

Frosine. Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous ; je lui ai fait un portrait de votre personne ; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

Harpagon. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

Frosine. J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; (*Harpagon prend un air sérieux*) et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelques bontés pour moi . . . Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai.*) La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités ; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Harpagon. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

Frosine. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore son air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

Harpagon. Adieu ! Je vais achever mes dépêches.

Frosine. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

Harpagon. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

Frosine. Je ne vous importunerais pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

Harpagon. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

Frosine. Ne me refusez pas la grâce que je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que . . .

Harpagon. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Au revoir.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE; DAME CLAUDE, *tenant un balai;* MAÎTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

Harpagon. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour ce soir et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

Maître Jacques (à part). Châtiment politique!

Harpagon (à dame Claude). Allez. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Maître Jacques (à part). Oui, le vin pur monte à la tête.

La Merluche. Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur ?

Harpagon. Oui, quand vous verrez venir les personnes, et gardez-vous bien de gâter vos habits. (*à Élise.*) Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma prétendue, qui doit venir vous visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

Élise. Oui, mon père.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harpagon. Valère, aide-moi à ceci. Oh ça ! maître Jacques, approchez-vous ; je vous ai gardé pour le dernier.

Maître Jacques. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

Harpagon. C'est à tous les deux.

Maître Jacques. Mais auquel des deux le premier ?

Harpagon. Au cuisinier.

Maître Jacques. Attendez donc, s'il vous plaît.

(*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

Harpagon. Quelle cérémonie est-ce là ?

Maître Jacques. Vous n'avez qu'à parler.

Harpagon. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Maître Jacques (*à part*). Grande merveille !

Harpagon. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

Maître Jacques. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon. Toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire ; de l'argent ! de l'argent ! de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! Toujours parler d'argent !

Valère. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne

chère avec bien de l'argent ! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Maître Jacques. Bonne chère avec peu d'argent ! Vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier.

Harpagon. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

Maître Jacques. Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harpagon. Ah ! je veux que tu me répondes.

Maître Jacques. Combien serez-vous de gens à table ?

Harpagon. Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère. Cela s'entend.

Maître Jacques. Hé bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. . . . Potages. . . . Entrées.

Harpagon. Comment ! voilà pour traiter une ville tout entière.

Maître Jacques. Rôt. . . .

Harpagon (*mettant la main sur la bouche de maître Jacques*). Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

Maître Jacques. Entremets. . . .

Harpagon (*mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques*). Encore !

Valère (*à maître Jacques*). Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harpagon. Il a raison.

Valère. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harpagon. Ah ! que cela est bien dit ! approche, que je

t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi.* . . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

Valère. Qu'*il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.*

Harpagon (*à maître Jacques*). Oui. Entends-tu? (*à Valère*). Qui est le grand homme qui a dit cela?

Valère. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon. Souviens-toi de m'écrire ces mots; je veux les faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère. Je n'y manquerai pas: et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

Harpagon. Fais donc.

Maître Jacques. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

Harpagon (*à Valère*). Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord: quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté bien garni de marrons.

Valère. Reposez-vous sur moi.

Harpagon. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Maître Jacques. Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque*). Vous dites? . . .

Harpagon. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire. . . .

Maître Jacques. Vos chevaux, monsieur! Ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point; et ce serait mal parler: de plus vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes de chevaux.

Harpagon. Les voilà bien malades! ils ne font rien.

Maître Jacques. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je

m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche: et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Harpagon. Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

Maître Jacques. Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse ? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

Valère. Monsieur, je prierai le voisin Picard de se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Maître Jacques. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Harpagon. Paix.

Maître Jacques. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous: car enfin je me sens pour vous de la tendresse; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

Harpagon. Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce qu'on dit de moi ?

Maître Jacques. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

Harpagon. Non, en aucune façon.

Maître Jacques. Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

Harpagon. Point du tout; au contraire; c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Maître Jacques. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous: vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, et de vilain.

Harpagon (battant maître Jacques). Vous êtes un sot, un coquin, et un impudent.

Maître Jacques. Hé bien! ne l'avais-je pas deviné?

Vous n'avez pas voulu me croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

Harpagon. Apprenez à parler.

SCÈNE SUIVANTE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

La Flèche (sortant du jardin avec une cassette). Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

Cléante. Qu'y a-t-il?

La Flèche. Suivez-moi, vous dis-je; nous sommes bien.

Cléante. Comment?

La Flèche. Voici votre affaire.

Cléante. Quoi?

La Flèche. J'ai guigné ceci tout le jour.

Cléante. Qu'est-ce que c'est?

La Flèche. Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

Cléante. Comment as-tu fait?

La Flèche. Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON (*criant au voleur dès le jardin*).

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. (*à lui-même se prenant par le bras*). Rends-moi mon argent, coquin. . . . Ah! c'est moi. . . . Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi! et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde! Sans toi il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je

n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

Le Commissaire. Laissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

Harpagon. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

Le Commissaire. Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette. . . .

Harpagon. Dix mille écus bien comptés.

Le Commissaire. Le vol est considérable.

Harpagon. Il n'y a point de supplice assez grand pour

l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

Le Commissaire. En quelles espèces était cette somme?

Harpagon. En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

Le Commissaire. Qui soupçonnez-vous de ce vol?

Harpagon. Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

Le Commissaire. Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attrapper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES, (*dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré*).

Je m'en vais revenir: qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante; et qu'on me le pende au plancher.

Harpagon (*à maître Jacques*). Qui? celui qui m'a dérobé?

Maître Jacques. Je parle d'un cochon de lait que votre intendant vient de m'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

Harpagon. Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

Le Commissaire (*à maître Jacques*). Ne vous épouvantez point; les choses iront dans la douceur.

Maître Jacques. Monsieur est de votre souper?

Le Commissaire. Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

Maître Jacques. Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

Harpagon. Ce n'est pas là l'affaire.

Maître Jacques. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

Harpagon. Traître ! il s'agit d'autre chose que de souper ; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

Maître Jacques. On vous a pris de l'argent ?

Harpagon. Oui, coquin ; et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

Le Commissaire (*à Harpagon*). Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelque nouvelle de cette affaire.

Maître Jacques (*bas, à part*). Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori et on n'écoute que ses conseils.

Harpagon. Qu'as-tu à ruminer ?

Le Commissaire (*à Harpagon*). Laissez-le faire ; il se prépare à vous contenter ; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

Maître Jacques. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

Harpagon. Valère ?

Maître Jacques. Oui.

Harpagon. Lui, qui me paraît si fidèle ?

Maître Jacques. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

Harpagon. Et sur quoi le crois-tu ?

Maître Jacques. Sur quoi ?

Harpagon. Oui.

Maître Jacques. Je le crois. . . . sur ce que je le crois.

Le Commissaire. Mais il est nécessaire de dire les indices ue vous avez.

Harpagon. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

Maître Jacques. Oui, vraiment. Où était-il, votre argent ?

Harpagon. Dans le jardin.

Maître Jacques. Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

Harpagon. Dans une cassette.

Maître Jacques. Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

Harpagon. Et cette cassette, comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

Maître Jacques. Comment elle est faite ?

Harpagon. Oui.

Maître Jacques. Elle est faite. . . . Elle est faite comme une cassette.

Le Commissaire. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

Maître Jacques. C'est une grande cassette.

Harpagon. Celle qu'on m'a volée est petite.

Maître Jacques. Hé oui, elle est petite, si on veut la prendre par-là : mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

Le Commissaire. Et de quelle couleur est-elle ?

Maître Jacques. De quelle couleur ?

Le Commissaire. Oui.

Maître Jacques. Elle est de couleur. . . . là, d'une certaine couleur. . . . Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

Harpagon. Hé ?

Maître Jacques. N'est-elle pas rouge ?

Harpagon. Non, grise.

Maître Jacques. Hé, oui, gris-rouge, c'est ce que je voulais dire.

Harpagon. Il n'y a point de doute, c'est elle assurément. Ecrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ? il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

Maître Jacques (*à Harpagon*). Monsieur, le voici qui revient. N'allez pas lui dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harpagon. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

Valère. Que voulez-vous, monsieur ?

Harpagon. Comment, traître ! tu ne rougis pas de ton crime !

Valère. De quel crime voulez-vous donc parler ?

Harpagon. De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment ! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature !

Valère. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

Maître Jacques (*à part*). Oh ! oh ! aurais-je deviné sans y penser ?

Valère. C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

Harpagon. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

Valère. Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

Harpagon. Comment ! pardonnable ! un assassinat de la sorte !

Valère. De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Harpagon. Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles !

Valère. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

Harpagon. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as pris.

Valère. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

Harpagon. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

Valère. Hélas ! me le demandez-vous ?

Harpagon. Oui, vraiment, je te le demande.

Valère. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

Harpagon. L'Amour !

Valère. Oui.

Harpagon. Bel amour ; bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

Valère. Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

Harpagon. Non, certainement, je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

Valère. Appelez-vous cela un vol ?

Harpagon. Si je l'appelle un vol ! un trésor comme celui-là !

Valère. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

Harpagon. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire, cela ?

Valère. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

Harpagon. Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

Valère. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

Harpagon. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

Valère. Rien que la mort ne peut nous séparer.

Harpagon. C'est avoir bien envie de mon argent.

Valère. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

Harpagon. Vous verrez que c'est par charité chrétienne, qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice va me faire raison de tout.

Valère. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

Harpagon. Hé ! Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

Valère. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à la faire consentir à m'engager sa foi.

Harpagon. La foi de qui ?

Valère. De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

Harpagon. Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

Valère. Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

Harpagon. O ciel ! autre disgrâce !

Maître Jacques (*au Commissaire*). Ecrivez, monsieur, écrivez.

Harpagon. Surcroît de désespoir ! (*au Commissaire.*) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge et dressez-lui-moi* son procès comme larron et comme suborneur.

Maître Jacques. Comme larron et comme suborneur.

Valère. Ce sont des noms qui ne me sont point dus.

SCENE SUIVANTE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE.

Harpagon (*à Anselme*). C'est là votre fils ?

Anselme. Oui.

* *Dressez-lui*-MOI. Ce pronom MOI n'est employé que pour donner plus d'énergie à l'expression, et on pourrait l'en retrancher sans changer le sens.

Harpagon. Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

Anselme. Lui, vous avoir volé !

Harpagon. Lui-même.

Valère. Qui vous dit cela ?

Harpagon. Maître Jacques.

Valère (*à maître Jacques*). C'est toi qui le dis ?

Maître Jacques. Vous voyez que je ne dis rien.

Harpagon. Oui, voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

Valère. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

Harpagon. Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

(*Harpagon voyant deux chandelles allumées en souffle une.*)

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LE COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES, LA FLÈCHE.

Cléante. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

Harpagon. Où est-il ?

Cléante. Ne vous en mettez point en peine, il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi ; c'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

Harpagon. N'en a-t-on rien ôté ?

Cléante. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix.

Anselme. Seigneur Harpagon, allons, consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

Harpagon. Il faut pour me donner conseil que je voie ma cassette.

Cléante. Vous la verrez saine et entière.

Harpagon. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

Anselme. Hé bien, j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

Harpagon. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

Anselme. Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

Harpagon. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

Anselme. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

Le Commissaire. Holà, messieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me paiera mes écritures.

Harpagon. Nous n'avons que faire de vos écritures.

Le Commissaire. Oui ; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

Harpagon (montrant maître Jacques.) Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Maître Jacques. Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on veut me pendre pour mentir.

Anselme. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

Harpagon. Vous paierez donc le commissaire ?

Anselme. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

Harpagon. Et moi, voir ma chère cassette.

REMARQUES SUR IPHIGÉNIE.

Je doute que, sans le chef-d'œuvre d'*Iphigénie*, Racine tout entier nous fût connu. Dans quel autre sujet eût-il déployé de même tout ce qu'il y avait d'épique dans son génie et de magnificence dans son imagination ? Aucun de ses ouvrages n'est aussi brillant qu'*Iphigénie*. On se sent dans la lumière éclatante et dorée du ciel de la Grèce. On respire dans un air limpide, transparent et léger. On y

reconnaît, sous quelques reflets de l'idée chrétienne, cette beauté purement humaine de sentiments et de vie, que la religion d'Homère, humaine comme tout le reste, n'élève pas au-dessus de l'humanité. Aucune trace, parmi toutes les passions et les douleurs qui nous sont décrites, de ces passions et de ces douleurs de la pensée, de cette vie intime et profonde où se puise le tragique chrétien, et où déjà Sophocle avait trempé son génie. C'est la nature, c'est l'humanité homérique, grande et touchante, mais sans mystère et sans infini. Le seul personnage dont la peinture eût pu tenter un génie chrétien, Agamemnon, est moins vrai et moins intéressant dans Racine que dans Euripide. Tout, d'ailleurs, est pris dans une nature simple, grande, mais pauvre, sans contredit, au regard du christianisme. Peu d'individualité dans les figures ; chacune représente ou personnifie admirablement une espèce : c'est le héros, le politique, la mère, la fille, l'amant ; ce n'est pas Achille, Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie; ces noms sont des noms de caractères, plutôt que des noms de personnes.

Tout vrai poëte étant philosophe à son insu, Corneille et Racine l'ont été sans doute; ils n'ont pu expliquer l'individu sans expliquer l'homme ; et à quelque point de vue qu'ils se soient placés, ils sont intéressants s'ils ont été vrais. Les grands coups de pinceau de l'auteur de *Rodogune*, les traits déliés et délicats de l'auteur d'*Iphigénie*, composent la plus excellente psychologie; et la vérité humaine, dernier but, suprême objet de l'art, la vérité humaine dans son idéal, qu'il est accordé à si peu d'esprits de saisir et de fixer, donnera une valeur immortelle aux productions de ces deux grands hommes.

Nous donnerions une fausse idée du chef-d'œuvre de Racine, si nous le représentions comme purement grec et purement païen. L'inspiration chrétienne s'y reconnaît partout; c'est comme une greffe qui adoucit les fruits d'un arbre vigoureux mais sauvage. On pourrait croire d'avance qu'il doit résulter quelque chose de faux de cette combinaison ; mais *Iphigénie* présente un ensemble aussi harmonieux que le *Télémaque*, où l'idée chrétienne a pénétré encore plus avant, et où la couleur antique est bien plus prononcée.

Cette fusion n'est si heureuse, d'ailleurs, que parce qu'elle était consommée dans l'esprit de ces deux écrivains, et par un effet de leur éducation même, avant de s'effectuer dans leurs ouvrages. C'est le même phénomène qui nous frappe dans les écrits de Rollin, si homérique à la fois et si chrétien, que chacun de ces deux éléments semble chez lui le complément de l'autre. On a remarqué, il y a longtemps, qu'Iphigénie est une fille chrétienne, mais on peut affirmer qu'il y a dans tous les rôles de cette tragédie des idées et des sentiments que les anciens n'auraient point compris.

VINET.

SCÈNES D'IPHIGÉNIE.

ACTE I., SCÈNE I.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucé cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage ?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les dieux, à vos désirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnaître et haïr leurs présents ?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée :
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez ;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent ;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois ?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes ;
Ces vents depuis trois ans enchaînés sur nos têtes
D'Ilion trop longtemps nous ferment le chemin :
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin ;
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt . . . Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez ?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clytemnestre ou bien Iphigénie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point ; je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur. . . .

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.

Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés :
Nous partions ; et déjà par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport :
Le vent qui nous flattait nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux ;
Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! et que devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !

"Vous armez contre Troie une puissance vaine,
Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
Une fille du sang d'Hélène,
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie."

ARCAS.

Votre fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer :
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée !
Je voulais sur-le-champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :

De quel front, immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue, avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce,
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége,
Me venaient reprocher ma piété sacrilége ;
Et présentant la foudre à mes esprits confus,
Le bras déjà levé menaçaient mes refus.
Je me rendis, Arcas ; et vaincu par Ulysse,
De ma fille, en plèurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Voulait revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
Avez-vous prétendu que muet et tranquille,
Ce héros qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?

AGAMEMNON.

Achille était absent ; et son père Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avait, tu t'en souviens, rappelé de ces bords ;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Aurait dû plus longtemps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
Achille va combattre, et triomphe en courant ;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.

Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras :
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas ;
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père ;
Ma fille . . . Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains :
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avais promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice :
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver
Et tu me punirais si j'osais l'achever !

(*Agamemnon envoie Arcas au-devant de Clytemnestre et d'Iphigénie pour les engager sous divers prêtextes à ne point poursuivre leur voyage. Cependant Arcas ne les rencontre pas et elles arrivent au camp.*)

Acte II., Scène II.

Agamemnon, Iphigénie, Doris.

Iphigénie.

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements,
Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la reine ;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je . . .

Agamemnon.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père ;
Il vous aime toujours.

Iphigénie.

Que cette amour m'est chère !
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler

Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avait informée ;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous meritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON (*à part*).

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer ;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine :
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse ,
Cent fois, lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?

Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille !

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez.

AGAMEMNON.

Vous y serez ma fille.
Adieu.

ACTE III., SCÈNE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander : ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS (*à Achille*).

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE.

Contre qui ?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret :
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête ;
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrions-nous ?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier ?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Lui !

CLYTEMNESTRE.

Sa fille !

IPHIGÉNIE.

Mon père !

ERIPHILE.

O ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle ?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah ! seigneur ! plût au ciel que je pusse en douter !
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;

De toute autre victime il refuse l'offrande ;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneraient un meurtre abominable ?

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE (*à Achille*).

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée !

ARCAS.

Le roi pour vous tromper, feignait cet hyménée :
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE (*la relevant*).

Ah, madame !..

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune ;
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée,
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle des dieux implorant la justice,

Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'entendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter :
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,
Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

Scène VI.

Achille, Iphigénie.

Achille.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille ?
Une mère pour vous croit devoir me prier !
Une reine à mes pieds se vient humilier !
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes !
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde ; et quoiqu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

Iphigénie.

Ah ! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

Achille.

Quoi, madame ! un barbare osera m'insulter ?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;

Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois, ses rivaux ;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous :
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature ;
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau !
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom de vous avoir trompée ?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux, vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osait abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver :
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoiqu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père ? Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
Et loin d'oser ici, par un prompt changement
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare,
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare ?
Quel père de son sang se plaît à se priver ?
Pourquoi me perdrait-il s'il pouvait me sauver ?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé ?

ACHILLE.

Quoi, madame ! Parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte !
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?
On me ferme la bouche ? on l'excuse ? on le plaint ?
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint ?
Triste effet de mes soins ! est-ce donc là, madame,
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme ?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante :

Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quels excès tantôt allait mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !

. . . . . .

Quel trouble ? quel torrent de mots injurieux,
Accusait à la fois les hommes et les dieux !
Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die
De combien votre amour m'est plus cher que la vie !
Qui sait même, qui sait si le ciel, irrité,
A pu souffrir l'excès de ma félicité ?
Hélas ! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle !

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez !

ACTE IV., SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous :
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quels discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre.

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant les caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre ;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachaient leur bonheur,
Un roi digne de vous a cru voir la journée,
Qui devait éclairer notre illustre hyménée ;
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.

Ma mère est devant vous ; et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime :
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais revoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée :
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma faible puissance :
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscre
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?
Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
Songez dans quel rang vous êtes élevée :
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ord inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre
Pourquoi feindre à nos yeux une faus ristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle, dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocer e est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélè on punit la famille,
Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille :
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris ;
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père :
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,

Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer ;
Et voulez, par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher :
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

Scène V.

Agamemnon, *seul.*

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avais toutefois à craindre que ses cris !
Hélas ! en m'imposant une loi sévère,
Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père ?

Scène VI.—Agamemnon, Achille.

Achille.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.

On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire :
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée ;
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins
Ma fille ignore encore mes ordres souverains ;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? O ciel ! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille ?
Ne suis-je plus son père ? Etes-vous son époux ?
Et ne peut-elle . . .

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous :
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments ;
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel, qui vous arrête ;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermais le champ où vous voulez courir :
Vous le voulez, partez ; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?

Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire ;
Elle est de mes serments seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée :
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris ;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.

Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encore je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

ACTE V., SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, EURYBATE, ÆGINE, *Gardes.*

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée.

EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous me commandiez :
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos faibles mains que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre ?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé ;
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande:
La piété sévère exige son offrande.
Le roi de son pouvoir se voit déposséder.
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudrait lui-même en vain opposer son courage :

Que fera-t-il, madame? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux:
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais. . . . Ah! ma fille!

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour!
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez: laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage;
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pe...

CLYTEMNESTRE.

Lui! par qui votre cœur à Calchas présenté. . . .

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédait aux dieux, dont il m'avait reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds ;
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mère !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame ; et rappelant votre vertu sublime. . . .
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCÈNE IV.—CLYTEMNESTRE, ÆGINE, *Gardes.*

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule ; et je ne prétends pas. . . .
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, madame ? et que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?

ÆGINE.

Ah ! vous savez le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avait retiré dans son sein ?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté !
Monstre que dans nos bras les enfers ont jeté !

Quoi! tu ne mourras point! Quoi! pour punir son crime. . . .
Mais où va ma douleur chercher une victime?
Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?
Quoi! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés!
Calchas va dans son sang. . . . Barbares! arrêtez:
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre. . . .
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre:
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

SCÈNE V.—CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, *Gardes.*

ARCAS.

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
Achille, en ce moment, exauce vos prières;
Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières:
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu:
Le fatal sacrifice est encore suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer,
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,

Il veut entre vos bras remettre son amante ;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre ! Ah ! courons, cher Arcas,
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout . . . Mais, dieux ! ne vois-je pas Ulysse?
C'est lui: ma fille est morte! Arcas, il n'est plus temps!

SCÈNE VI.—ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, *Gardes.*

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents.
Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE.

Oui, c'est moi qui longtemps, contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux ;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes ;
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ! Ah, prince ! O ciel ! je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue ?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse

Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée ;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantait l'armée, et partageait les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage ;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage :
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute :
" Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélène uni secrètement
Fit succéder l'hymen à cet enlèvement :
Une fille en sortit, que sa mère a celée ;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours :
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ;
Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux."
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle était à l'autel ; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etait venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :
" Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu m'as fait descendre

Sans tes profanes mains saura bien se répandre."
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein ;
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements ;
Et la mer leur répond par des mugissements ;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume :
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat, étonné, dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;
Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,
Madame, et désormais, tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille et payer tes bienfaits !

"J'avoue que je regarde *Iphigénie* comme le chef-d'œuvre de la scène. Veut-on de la grandeur ? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? tout le rôle d'Ulysse en est plein, et c'est une politique parfaite, uniquement fondée sur l'amour du bien public ; elle est adroite, elle est noble, elle ne discute pas, elle augmente la terreur. *Clytemnestre* est le modèle du grand pathétique ; *Iphigénie*, celui de la simplicité noble et intéressante ; *Agamemnon* est tel qu'il doit être : et quel style ! C'est là le vrai sublime."

VOLTAIRE.

VOCABULARY.

ABBREVIATIONS.

s. m. Substantive masculine.
s. f. Substantive feminine.
s. m. pl. Substantive masculine plural.
s. f. pl. Substantive feminine plural.
adj. Adjective.
adj. poss. Adjective possessive.
adj. dem. Adjective demonstrative.
art. Article.
pron. Pronoun.
pron. pers. Pronoun personal.
pron. poss. Pronoun possessive.
pron. dem. Pronoun demonstrative.
pron. rel. Pronoun relative.
v. a. Verb active.
v. r. Verb reflected, or reciprocal.
v. impers. Verb impersonal.
part. Participle.
part. adj. Participial adjective.
adv. Adverb.
prep. Preposition.
conj. Conjunction.
interj. Interjection.

[OBSERVATIONS.—The letters *e*, *se*, &c , following a French adjective, participle, or substantive, denote the feminine form.

Words spelled alike in French and English, and of the same signification in both languages,—as justice, nation, Paris,*—are generally omitted in this Vocabulary.*]

A, *or* à (with a grave accent), prep. *to, at, in.*
Abaissement, s. m. *depression, lowering, abasement, humbling.*
Abaisser, v. a. *to let fall, lower.*
s'Abaisser, v. r. *to stoop, humble one's self.*
Abandon, s. m. *abandonment.*
Abandonné, e, part. *deserted.*
Abandonner, v. a. *to give up, abandon.*
Abattre, v. a. *to pull down, to prostrate, to fell* (trees).
Abattu, e, part. adj. *broken down, dejected, afflicted.*
Abbaye, s. f. *abbey.*
Abbé, s. m. *an abbé, an abbot.*
Abcès, s. m. *an abscess, a tumor.*
Abeille, s. f. *bee, honey-bee.*
Abîme, s. m. *abyss.*
Abîmer, v. a. *to swallow up, destroy.*
Abnégation, s. f. *self-denial.*
Aboiement, s. m. *bark, barking.*
Abondamment, adv. *plentifully, abundantly.*
Abondance, s. f. *abundance.*
Abondant, e, adj. *abundant.*
Abonder, v. n. *to abound.*
Abord, s. m. *access, entrance, approach, arrival.*
d'Abord, adv. *first, at first, at once.*
Abordage, s. m. *the boarding of a ship.*
Aborder, v. n. *to land;* v. a. *to accost.*
Aboutir, v. n. *to touch, border upon.*
Aboyer, v. n. *to bark, like a dog.*
Abrégé, s. m. *abridgment, epitome.*
Abréger, v. a. *to abridge, shorten.*

Abreuver, v. a. *to water, to fill, to imbibe.*
Abri, s. m. *shelter;* à l'abri, *sheltered.*
Absinthe, s. f. *wormwood.*
Absolu, e, adj. *absolute, positive.*
Absolument, adv. *quite, absolutely, precisely, peremptorily.*
Absorber, v. a. *to absorb.*
Absoudre, v. a. *to absolve.*
Abus, s. m. *abuse.*
Abuser, v. a. *to abuse, deceive, cheat.*
Académicien, s. m. *academician.*
Académie, s. f. *academy.*
Acajou, s. m. *mahogany.*
Accablement, s. m. *languor, extreme depression.*
Accabler, v. a. *to load, overburden, crush.*
Accéléré, part. adj. *accelerated, quick.*
Accepter, v. a. *to accept, receive.*
Acception, s. f. *acceptation.*
Accès, s. m. *access; fit, paroxysm.*
Accessoire, s. m. *an accessary, appendage.*
Accident, s. m. *accident, undulation of the soil.*
Accommoder, v. a. *to use, fit, dress, arrange, manage, suit.*
Accompagner, v. a. *to accompany.*
s'Accomplir, v. r. *to be accomplished, fulfilled.*
Accord, s. m. *agreement, harmony;* de bon accord, *in peace.*
Accord (être), *to be agreed;* d'accord, *agreed, I will.*
Accorder, v. a. *to grant, to tune, to reconcile, to adjust, to concede.*
s'Accorder, v. r. *to agree, harmonize.*
Accoster, v. a. *to accost, come up to.*
Accourir, v. n. *to run to, to hasten.*
Accoutumer, v. a. *to accustom.*
Accrédité, e, part. adj. *in repute, esteemed.*
Accrocher, v. a. *to hang up, to entangle, to catch.*
s'Accrocher, v. r. *to catch hold, hitch.*
Accroire (faire), v. n. *to make believe, persuade.*
Accroître, v. a. *to increase, augment.*
Accueil, s. m. *reception, welcome.*
Accueillir, v. a. *to welcome, receive.*
Accusateur, s. m. *an accuser.*
Accuser, v. a. *to accuse.*
Achalander, v. n. *to get custom,* fort bien achalandé, *well provided with customers.*
Acharné, e, part. adj. *enraged, furious, obstinate, eager.*
Acharnement, s. m. *rage, fury.*
Acharner, v. a. *to provoke, exasperate.*
s'Acheminer, v. r. *to start, set forward.*
Achéron, s. m. *Acheron, the river of hell.*
Acheter, v. a. *to buy, purchase.*
Achevé, e, part. *finished, perfect, accomplished, complete.*
Achever, v. a. *to finish, complete.*
Achille, s. p. *Achilles.*
Acier, s. m. *steel.*
Acquérir, v. a. *to acquire.*
Acquiescer, v. n. *to acquiesce.*
Arquis, e, part. *acquired.*
Acquit, s. m. *acquittance, discharge.*
Acquitter, v. a. *to acquit, discharge.*
Acte, s. m. *act, action, deed.*
Acteur, s. m. *actor, player.*
Actif, ve, adj. *active.*
Action, s. f. *action;* action de grâce, *thanksgiving.*
Activité, s. f. *activity, briskness.*
Actuel, le, adj. *existing, present, actual.*
Actuellement, adv. *actually, now, at this time.*
Adieu, pl. adieux, s. m. *adieu.*
Adjectif, s. m. *adjective.*
Adjuger, v. a. *to adjudge, award.*
Admettre, v. a. *to admit, receive.*

Administrateur, s. m. *trustee, administrator.*
Administration, s. f. *management, administration.*
Admirable, adj. *admirable, excellent.*
Admirablement, adv. *admirably.*
Admirateur, s. m. *admirer.*
Admirer, v. a. *to admire, wonder at.*
Adopter, v. a. *to adopt.*
Adoré, e, part. *adored, worshipped.*
Adorer, v. a. *to adore, worship.*
Adoucir, v. a. *to soften, to smooth, to sweeten.*
Adresse, s. f. *dexterity, ingenuity, direction, address.*
Adresser, v. a. *to address.*
s'Adresser, v. r. *to address one's self, to apply.*
Adroit, e, adj. *dexterous, skilful.*
Adroitement, adv. *adroitly, dexterously.*
Adulateur, s. m. *flatterer, parasite.*
Advenir, *or* avenir, v. n. *to happen.*
Adverbial, e, adj. *adverbial.*
Adversaire, s. m. *an adversary, antagonist.*
Affaiblir, v. a. *to enfeeble, weaken.*
s'Affaiblir, v. r. *to grow weak, abate.*
Affaiblissement, s. m. *enfeebling, weakening.*
Affaire, s. f. *business, affair, action, fight, cause,* or *suit ;* homme d'affaires, *agent.*
Affairé, e, adj. *busy.*
s'Affaisser, v. r. *to sink, to give way.*
Affamé, e, part. *famished, starved.*
Affecté, e, adj. *affected, studied.*
Affecter, v. a. *to affect, feign.*
Affectionné, e, adj. *affectionate.*
s'Affectionner, v. r. *to be fond of, to addict one's self.*
Affermir, v. a. *to strengthen.*
Affiche, s. f. *bill or paper posted in public places, hand-bill, placard.*
Afficher, v. a. *to post up, set up a bill.*
Affiler, v. a. *to sharpen, whet, make glib.*
Affinité, s. f. *affinity, resemblance.*
Affligé, e, adj. *afflicted, grieved.*
Affliger, v. a. *to afflict, grieve.*
Affluer, v. n. *to flow, come together, abound.*
Affranchir, v. a. *to liberate, to set free.*
Affreux, se, adj. *hideous, frightful.*
Affubler, v. a. *to muffle, cover up.*
Affût (être à l'), *to be on the watch.*
Afin de, prep. *to, in order to.*
Afin que, conj. *that, in order that.*
Africain, e, adj. and s. *African, an African.*
Afrique, s. f. *Africa.*
Agathocle, s. m. *Agathocles.*
Age, s. m. *age, years ;* bas âge, *infancy.*
Agé, e, adj. *aged, old.*
s'Agenouiller, v. r. *to kneel down.*
Agésilas, s. m. *Agesilaus.*
Aggraver, v. a. *to aggravate, increase.*
Agilité, s. f. *nimbleness, agility.*
Agir, v. n. *to act.*
s'Agir, v. impers. *to concern, to be the question, to be the matter.*
Agiter, v. a. *to agitate, shake.*
Agneau, s. m. *lamb.*
Agonie, s. f. *agony.*
Agrandir, v. a. *to enlarge, to extend.*
Agrandissement, s. m. *elevation, rise, growth.*
Agréable, adj. *pleasant, agreeable.*
Agréablement, adv. *agreeably.*
Agréer, v. a. *to accept, receive kindly.*
Agrément, s. m. *agreeableness, charm, allurement.*
Agreste, adj. *rustic, rural, sylvan.*
Aguerri, e, adj. *disciplined, inured to war.*
Ah ! interj. *ah ! alas !*
Aide, s. f. *aid, help, assistance ;* s. m. *assistant, helper.*

Aides, s. f. pl. *taxes, excise.*
Aider, v. a. *to aid, assist, help.*
Aïe ! interj. *O! O dear!*
Aïeux, s. m. pl. *forefathers.*
Aigle, s. m. and f. *eagle.*
Aigreur, s. f. *tartness, sourness.*
Aiguille, s. f. *needle, hand of a watch or clock.*
Aiguillon, s. m. *a goad, a spur.*
Aiguiser, v. a. *to whet, to sharpen, to point.*
Aile, s. f. *wing, sweep of a mill.*
Ailé, e, adj. *winged.*
Ailleurs, adv. *elsewhere*; d'ailleurs, *besides.*
Aimable, adj. *amiable, lovely.*
Aimer, v. a. *to love, to like.*
Aîné, aînée, s. m. and f. *eldest, first-born.*
Ainsi, adv. *thus, so.*
Ainsi que, *like, as well as, the same as.*
Air, s. m. *air, look; appearance, tune; sky; wind.*
Airain, s. m. *brass, bronze.*
Aire, s. f. *granary.*
Ais, s. m. *board, plank.*
Aisance, s. f. *ease, comfort.*
Aise, adj. *glad*; j'en suis bien aise, *I am very glad of it.*
Aise, s. f. *ease, pleasure*; être à son aise, *to be in comfortable circumstances.*
Aisé, e, adj. *easy, ready, free, wealthy.*
Aisément, adv. *easily, readily, freely.*
Ajonc, s. m. *thorn-broom.*
Ajouter, v. a. *to add, join.*
Ajustement, s. m. *dress, attire, agreement.*
Ajuster, v. a. *to adjust, to arrange.*
Alarme, s. f. *fear, fright, alarm.*
Alarmer, v. a. *to alarm, fright.*
Albinos, s. m. *albino, white negro.*
Alchimie, s. f. *alchymy.*
Alchimiste, s. m. *alchymist.*
Alentour, adv. *about, round about.*
Alerte, adj. *vigilant, brisk, sprightly.*
Alexandre, s. m. *Alexander.*
Alexandrie, s. m. *Alexandria.*
Alexandrin, adj. *Alexandrine.*
Algèbre, s. f. *algebra.*
Alger, s. m. *Algiers.*
Algue, s. f. *alga, sea-weed.*
Aliment, s. m. *food, aliment.*
Allécher, v. a. *to allure, to entice.*
Allée, s. f. *a walk, an alley, passage*; allée et retour, *going and coming.*
Allégorie, s. f. *fable, allegory.*
Allégresse, s. f. *mirth, gaiety, glee.*
Alléguer, v. n. *to allege, aver.*
Allemagne, s. f. *Germany.*
Allemand, e, adj. and s. *German.*
Aller, v. n. *to go, to fit*; s'en aller, v. r. *to go away.*
Allié, s. m. *ally.*
Allonger, v. a. *to lengthen, stretch out.*
Allons, interj. *come! go! away!*
Allumer, v. a. *to light, kindle.*
Allure, s. f. *gait, pace, carriage.*
Almanach, s. m. *almanack.*
Aloès, s. m. *aloes (tree and plant).*
Alors, adv. *then, at that time.*
Alphonse, s. m. *Alphonso.*
Altérer, v. a. *to alter, change, impair*; v. n. *to cause thirst.*
Alternativement, adv. *alternately.*
Altesse, s. f. *highness.*
Altier, adj. *lofty, haughty, proud.*
Amadouer, v. a. *to coax, wheedle.*
Amande, s. f. *an almond.*
Amant, s. m. *lover, suitor.*
Amasser, v. a. *to amass, heap up.*
Amateur, s. m. *amateur, lover.*
Ambassade, s. f. *embassy.*
Ambassadeur, s. m. *ambassador.*
Ambitieux, se, adj. *ambitious.*
Ambition, s. f. *ambition.*
Ambroise, s. m. *Ambrose.*
Ambroisie, s. f. *ambrosia.*
Ame, s. f. *soul, mind, spirit.*
Améliorer, v. a. *to improve.*
Amende, s. f. *fine, penalty.*

Amener, v. a. *to bring, to lead.*
Amer, adj. *bitter, briny* (of the sea).
Amèrement, adv. *bitterly.*
Américain, e, adj. and s. *American.*
Amérique, s. f. *America.*
Amertume, s. f. *bitterness.*
Ameublement, s. m. *furniture, stock of furniture.*
Ami, amie, s. m. and f. *a friend.*
Amiral, s. m. *admiral.*
Amitié, s. f. *friendship, intimacy.*
Amorce, s. f. *priming* (of fire-arms), *bait.*
Amorcer, v. a. *to allure, to entice.*
Amorti, e, part. *quenched, deadened.*
Amortir, v. a. *to quench, extinguish, deaden, allay.*
Amour, s. m. *love, Cupid;* folles amours, *foolish inclinations.*
Amoureux, se, adj. *in love, smitten.*
Amour-propre, s. m. *self-love.*
Amphithéâtre, s. m. *amphitheatre.*
Amplement, adv. *fully, copiously.*
Ampoule, s. f. *ampulla, a vial containing the oil used at the coronation of kings.*
Amulette, s. m. *amulet* (*a preventive worn about the neck*).
Amusant, e, adj. *amusing.*
Amuser, v. a. *to amuse, entertain.*
An, s. m. *year, twelvemonth.*
Analogue, adj. *analogous.*
Analyse, s. f. *parsing, analysis.*
Analyser, v. a. *to analyze.*
Anatomie, s. f. *anatomy.*
Anaxagore, s. m. *Anaxagoras.*
Ancêtres, s. m. pl. *ancestors.*
Anchise, s. m. *Anchises.*
Ancien, ne, adj. and s. *ancient, old.*
Anciennement, adv. *anciently, formerly.*
Ancre, s. f. *anchor.*
Andalouse, s. m. and f. *an Andalusian.*
Andalousie, s. f. *Andalusia.*

André, s. m. *Andrew.*
Andromaque, s. f. *Andromache.*
Andromède, s. f. *Andromeda.*
Ane, s. m. *ass, ignorant fool.*
Anéantir, v. a. *to annihilate, destroy.*
Anémone, s. f. *the anemone, the wind-flower.*
Ange, s. m. *angel.*
Anglais, e, adj. and s. m. and f, *English, Englishman, Englishwoman.*
Angleterre, s. f. *England.*
Angoisse, s. f. *anguish, pang.*
Anguille, s. f. *eel;* anguille sous roche, *snake in the grass.*
Animal, pl. animaux, s. m. *animal.*
Animer, v. a. *to animate.*
Annales, s. f. pl. *annals.*
Anneau, s. m. *ring, circlet.*
Année, s. f. *year.*
Annibal, s. m. *Hannibal.*
Annoncer, v. a. *to announce, advertise, foretell.*
Antagoniste, s. m. *adversary, antagonist.*
Anthropophage, s. m. *cannibal.*
Antichambre, s. f. *antechamber.*
Anticiper, v. a. *to anticipate.*
Antique, adj. *ancient, old.*
Antiquité, s. f. *antiquity.*
Antoine, s. m. *Anthony.*
Anvers, s. m. *Antwerp.*
Anxiété, s. f. *anxiety.*
Août, s. m. *August; harvest.*
Apaiser, v. a. *to appease, pacify.*
Apathie, s. f. *apathy.*
Apercevoir, v. a. *to perceive.*
Aperçu, e, part. *perceived.*
Aplanir, v. a. *to level, smooth.*
Apogée, s. m. *apogee, highest point.*
Apollon, s. m. *Apollo.*
Apologue, s. m. *apologue, fable.*
Apoplexie, s. f. *apoplexy.*
Aposter, v. a. *to put, place, post, station* (for a bad purpose).
Apostropher, v. a. *to address, to salute.*
Apothicaire, s. m. *apothecary.*

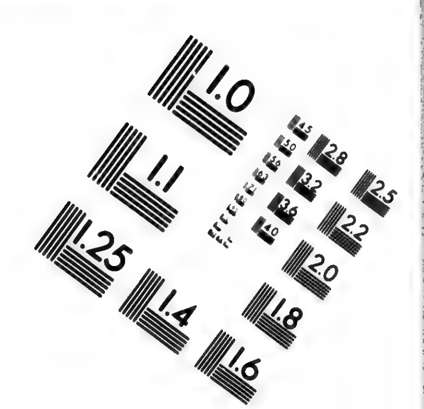
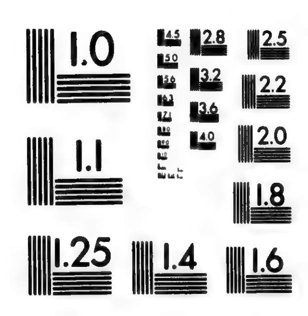


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)






2.8
2.5
2.2
2.0

Apôtre, s. m. *apostle.*
Apparaître, v. n. *to appear.*
Appareil, s. m. *train, retinue, furniture.*
Apparemment, adv. *likely, probably, apparently.*
Apparence, s. f. *appearance.*
Appartement, s. m. *room, apartment.*
Appartenir, v. n. *to belong to, to appertain.*
Appas, s. m. pl. *charms, attractions.*
Appât, s. m. *bait, allurement.*
Appauvrir, v. a. *to impoverish.*
Appel, s. m. *appeal, roll-call.*
Appelé, e, part. *called.*
Appeler, v. a. *to call, name.*
Appétit, s. m. *appetite.*
Applaudir, v. a. *to applaud, praise.*
Applaudissement, s. m. *applause, praise.*
Appliquer, v. a. *to apply.*
Appointements, s. m. pl. *salary.*
Apporter, v. a. *to bring.*
Apprécier, v. a. *to appraise, value, appreciate.*
Apprendre, v. a. *to learn; to inform, to teach.*
Apprenti, s. m. *apprentice.*
Apprentissage, s. m. *apprenticeship.*
Apprêt, s. m. *seasoning, preparation, affectation.*
Apprêter, v. a. *to get ready, prepare.*
Appris, e, part. *learned, acquired.*
Apprivoiser, v. a. *to tame.*
Approche, s. f. *approach.*
Approcher, v. a. *to approach.*
Approfondir, v. a. *to search into, to examine.*
Approuver, v. a. *to approve.*
Appui, s. m. *prop, stay, support.*
Appuyer, v. a. *to sustain, support, rest, lay stress upon, press on.*
s'Appuyer, v. r. *to lean, rest.*
Apre, adj. *rough; eager, fierce, greedy.*

Après, prep. *after, afterwards;* d'après, *according to.*
Après-dînée, s. f. *after dinner, afternoon.*
Après-dîner, s. m. *afternoon.*
Après-midi, s. f. *afternoon.*
Aqueduc, s. m. *aqueduct.*
Aquilon, s. m. *north wind.*
Arabe, adj. and s. m. and f. *Arabian.*
Arabie, s. f. *Arabia.*
Araignée, s. f. *spider;* toile d'araignée, *cobweb.*
Arbalète, s. f. *cross-bow.*
Arbalétrier, s. m. *cross-bowman, archer.*
Arbitre, s. m. *arbiter, judge.*
Arbre, s. m. *tree.*
Arbre à pain, *bread-fruit tree.*
Arbrisseau, s. m. *shrub, small tree.*
Arbuste, s. m. *a shrub.*
Arc, s. m. *bow, hand-bow.*
Arc-en-ciel, s. m. *rainbow.*
Arche, s. f. *ark, arch* (of a bridge).
Archer, s. m. *thief-taker.*
Archevêché, s. m. *archbishopric.*
Archevêque, s. m. *archbishop.*
Architas, s. m. *Archytas.*
Architecte, s. m. *architect.*
Arçon, s. m. *saddle-bow.*
Ardent, e, adj. *hot, burning.*
Ardeur, s. f. *ardor, fervency, heat.*
Ardoise, s. m. *slate.*
Arène, s. f. *sand, gravel; arena.*
Aréopage, s. m. *Areopagus.*
Argent, s. m. *silver; money.*
Argenterie, s. f. *silver-plate.*
Argot, s. m. *cant, cant words.*
Aride, adj. *arid, sterile.*
Arioste, s. m. *Ariosto.*
Aristarque, s. m. *Aristarchus.*
Aristide, s. m. *Aristides.*
Aristocratique, adj. *aristocratic.*
Aristophane, s. m. *Aristophanes.*
Aristote, s. m. *Aristotle.*
Armada [Spanish], s. f. *a large fleet of ships.*
Arme, s. f. *arm* or *weapon.*

Armé, e, adj. *armed.*
Armée, s. f. *army.*
Armement, s. m. *arming, equipment, fitting out of a ship.*
Armer, v. a. *to arm.*
Armoire, s. f. *chest of drawers, clothes-press.*
Armoiries, s. f. pl. *coat of arms.*
Armoricain, e, adj. *Armorican.*
Armorier, v. a. *to adorn with a coat of arms.*
Armorique, s. m. *Armorica.*
Armure, s. f. *armor.*
Armurier, s. m. *armorer, gunsmith.*
Arpent, s. m. *an acre.*
Arpenter, v. a. *to survey land.*
Arracher, v.a. *to pull off, pull up, tear from, provoke, draw.*
Arrangement, s. m. *arrangement, scheme, project.*
Arranger, v. a. *to arrange, set in order.*
Arrêt, s. m. *decree, decision, judgment;* en arrêt, *at rest.*
Arrêter, v. a. *to stop, detain, arrest; to decree; to choose.*
Arrière, adv. *behind;* en arrière, *backward.*
Arrière-garde, s. f. *rear-guard.*
Arriéré, e, adj. *backward, tardy, behindhand.*
Arrière-neveu, s. m. *the son of one's nephew;* mes arrière-neveux, *my latest posterity.*
Arrivée, s. f. *arrival.*
Arriver, v. n. *to arrive, to happen.*
Arrogance, s. f. *presumption, arrogance, superciliousness.*
Arrogant, e, adj. *haughty, assuming.*
Arrondi, e, part. *rounded.*
Arroser, v. a. *to sprinkle, to water.*
Art, s. m. *art, science.*
Artaxerxe, s. m. *Artaxerxes.*
Article, s. m. *article, clause, item.*
Artificieux, se, adj. *cunning, crafty.*
Artillerie, s. f. *artillery, ordnance.*
Artiste, s. m. *artist;* adj. *artistic, skilful.*
Artistement, adv. *artistically.*
Ascendant, s. m. *ascendency, power, influence.*
Asiatiques (les), s. m. pl. *the Asiatics.*
Asie, s. f. *Asia;* Asie mineure, *Asia Minor.*
Asile, s. m. *asylum, refuge, shelter.*
Aspect, s. m. *sight, aspect.*
Aspiré, e, part. *aspirated.*
Aspirer, v. n. *to aspire, to aim at, to aspirate.*
Assaillir, v. a. *to assault, to assail.*
Assaisonner, v. a. *to season, to spice.*
Assassinat, s. m. *assassination, murder, homicide.*
Assassiner, v. a. *to murder.*
Assaut, s. m. *assault, onset, attack.*
Assemblée, s. f. *assembly, company.*
Assembler, v. a. *to assemble.*
s'Asseoir, v. r. *to sit down.*
Asservir, v. a. *to subject, enslave.*
Assesseur, s. m. *assessor, judge's assistant.*
Assez, adv. *enough; rather; quite; pretty;* assez bien, *well enough, indifferently, pretty well.*
Assidu, e, adj. *assiduous, diligent.*
Assiéger, v. a. *to besiege, to lay siege to.*
Assiette, s. f. *plate.*
Assigner, v. a. *to assign, summon, to settle, subpœna.*
Assis, e, part. *seated, sitting.*
Assises, s. f. pl. *assizes; sessions.*
Assister, v. n. *to be present;* v. a. *to assist.*
Associer, v. a. *to associate.*
Assombrir, v. a. *to darken, obscure.*
Assommer, v. a. *to knock down, to kill.*
Assorti, e, part. *matched, suited.*
Assourdir, v. a. *to deafen, make deaf; to darken.*

Assouvir, v. a. *to satiate, gratify.*
Assujettir, v. a. *to subdue, overcome, to subject.*
s'Assujettir, v. r. *to subject one's self. to submit.*
Assuré, e, adj. *certain, sure.*
Assurément, adv. *assuredly.*
Assurer, v. a. *to assure, to affirm, to secure.*
Astre, s. m. *star, planet, heavenly body.*
Astreindre, v. a. *to bind, to compel.*
Astrologue, s. m. *astrologer.*
Astronome, s. m. *astronomer.*
Atelier, s. m. *shop, workshop, study.*
Athalie, s. f. *Athaliah.*
Athée, s. m. *atheist.*
Athènes, s. f. *Athens.*
Athénien, ne, adj. and s. *Athenian.*
Athlète, s. m. *wrestler, champion.*
Atome, s. m. *atom, least mote.*
Atours, s. m. pl. *attire, dress* (of women).
Attache, s. f. *string, tie, leash;* mettre un chien à l'attache, *to tie up a dog.*
Attachement, s. m. *attachment.*
Attacher, v. a. *to tie, fasten, attach.*
s'Attacher, v. r. *to labor, to apply one's self, to attach itself.*
Attaque, s. f. *attack.*
Attaquer, v. a. *to attack, charge, assault.*
Attardé, e, adj. *belated, delayed.*
Atteindre, v. n. *to reach, attain.*
Atteint, e, part. *affected, troubled.*
Atteinte, s. f. *stroke, blow.*
Atteler, v. a. *to put horses to a coach, &c.*
Attenant, e, adj. *adjoining, contiguous.*
en Attendant, adv. *in the meantime.*
Attendre, v. a. *to expect, wait, wait for; to stop.*
Attendri, e, part. *affected.*
Attendrir, v. a. *to make tender, to soften.*
s'Attendrir, v. r. *to be moved to pity.*
Attentat, s. m. *outrage, wicked attempt, crime.*
Attente, s. f. *expectation, hope.*
Attentif, ve, adj. *attentive.*
Attention, s. f. *attention, diligence.*
Attentivement, adv. *attentively.*
Atténuer, v. a. *to weaken, excuse.*
Atterrer, v. a. *to overthrow, to strike down.*
Attester, v. a. *to attest.*
Attiédir, v. a. *to cool.*
Attirail, s. m. *train, baggage, implements.*
Attirer, v. a. *to attract, draw.*
Attiser, v. a. *to stir up.*
Attrait, s. m. *charm, attraction.*
Attraper, v. a. *to catch, entrap, to nab, to hook.*
Attrayant, e, adj. *attractive, charming.*
Attribuer, v. a. *to attribute, ascribe.*
Attribut, s. m. *attribute.*
Attrister, v. a. *to grieve, make sad.*
Attrouper, v. a. *to assemble.*
Au, masc. def. art. sing. *to the, from the, at the, in the, by the, with the.*
Aube, s. f. *dawn, break of day.*
Aubépine, s. f. *hawthorn.*
Auberge, s. f. *inn, eating-house.*
Aubergiste, s. m. and f. *innkeeper.*
Aucun, e, adj. *any, any one; with* ne, *no, none, no one, not any*
Aucunement, adv. *in no wise.*
Audace, s. f. *audacity, presumption.*
Audacieux, se, adj. *audacious, daring.*
Auditeur, s. m. *hearer, auditor.*
Auditoire, s. m. *auditory.*
Augmenter, v. a. *to increase, augment.*

Augure, s. m. *augury, omen.*
Auguste, adj. *august, venerable, sacred.*
Auguste, s. m. *Augustus.*
Aujourd'hui, adv. *to-day, now-a-days.*
Aumône, s. f. *alms, charity.*
Aumônier, s. m. *almoner.*
Aune, s. f. *an ell*; s. m. *alder-tree.*
Auner, v. a. *to measure by the ell.*
Auparavant, adv. *before, previously.*
Auprès, prep. *near, near by.*
Auquel, le, pron. rel. *to which, at which.*
Aurore, s. f. *aurora, morning, dawn, break of day.*
Aussi, adv. *also, as, so, therefore.*
Aussi bien que, *as well as, as much as.*
Aussitôt, adv. *immediately, forthwith.*
Austère, adj. *grave, austere.*
Austérité, s. f. *austerity.*
Autant, adv. *as much, as many, &c.*
d'Autant plus, *so much the more.*
Autel, s. m. *altar.*
Auteur, s. m. *author.*
Automate, s. m. *automaton.*
Automne, s. m. and f. *autumn.*
Autoriser, v. a. *to authorize.*
Autorité, s. f. *authority, power.*
Autour de, prep. *about, roundabout.*
Autre, adj. and pron. *other*; part et d'autre, *on both sides.*
Autrefois, adv. *formerly, of old.*
Autrement, adv. *otherwise.*
Autriche, s. f. *Austria.*
Autrichien, ne, adj. and s. *Austrian.*
Autrui, s. m. *others, other people.*
Auvergnat, adj. *belonging to Auvergne.*
Aux, masc. def. art. plur. *to the, in the, from the, by the.*
Auxiliaire, adj. and s. *auxiliary, subsidiary.*
Auxquels, auxquelles, pron. rel. *to which.*
Avaler, v. a. *to swallow down.*
Avaleur, s. m. *one that swallows.*
d'Avance, adv. *beforehand.*
Avancement, s. m. *progress, promotion.*
Avancer, v. a. *to advance.*
Avanie, s. f. *affront, outrage.*
Avant, avant de, avant que, prep. *before*; avant peu, avant qu'il soit peu, *soon.*
Avant, en avant, adv. *forward.*
Avant-dernier, ère, s. m. and f. *the last but one, penultimate.*
Avantage, s. m. *advantage, benefit.*
Avantageusement, adv. *advantageously.*
Avantageux, se, adj. *advantageous, profitable.*
Avant-coureur, s. m. *precursor, harbinger.*
Avant-garde, s. f. *vanguard.*
Avare, adj. and s. *avaricious*; *a miser.*
Avaricieux, se, adj. *avaricious, covetous.*
Avec, prep. *with.*
Aveline, s. f. *filbert.*
Avenir, s. m. *the future.*
Avenir, or advenir, v. n. *to happen.*
Aventure, s. f. *adventure, event*; d'aventure, *by chance.*
Aventureux, se, adj. *venturesome, venturous.*
Aventurier, ère, s. m. and f. *fortune-hunter, adventurer.*
Avertir, v. a. *to warn, inform.*
Avertissement, s. m. *admonition, advice.*
Aveu, s. m. *confession, acknowledgment.*
Aveugle, adj. *blind.*
Aveuglement, s. m. *blindness, inconsiderateness.*
Aveuglément, adv. *blindly, inconsiderately.*
Avide, adj. *greedy, eager.*
Avidité, s. f. *avidity, greediness.*

Avis, s. m. *opinion, judgment, advice.*
Avisé, e, adj. *prudent, circumspect, cautious.*
Aviser, v. a. *to advise, warn, caution.*
s'Aviser, v. r. *to think of.*
Avocat, s. m. *counsellor, barrister.*
Avoine, s. f. *oats.*
Avoir, v. a. *to have ; to possess ;* qu'avez-vous ? *what is the matter ? what ails you ?*
Avouer, v. a. *to own, confess.*
Avril, s. m. *April.*
Azuré, e, adj. *azure-colored ;* la voûte azurée, *the azure skies.*

B.

Babil, s. m. *prattling, chat.*
Babillard, s. m. *prattler, babbler.*
Babiller, v. n. *to prattle, chat.*
Babylone, s. m. *Babylon.*
Bacha, s. m. *bashaw, a Turkish title.*
Bache, s. f. *awning ; tilt.*
Bachelier, s. m. *a bachelor, young man.*
Badaud, e, s. m. and f. *silly man or woman.*
Badauderie, s. f. *silliness, folly.*
Bade, s. m. *Baden.*
Badin, e, adj. *frolicsome, waggish.*
Badiner, v. n. *to jest, trifle ; to frolic, to sport, to romp.*
Bafouer, v. a. *to laugh at one.*
Bagage, s. m. *luggage, baggage.*
Bagatelle, s. f. *trifle, toy.*
Bague, s. f. *ring.*
Baguette, s. f. *stick, wand, drum-stick, rod.*
Bah ! interj. *bah !*
Bai, e, adj. *bay, of a chestnut color ;* cheval bai, *a bay horse.*
Baie, s. f. *berry.*
Baigner, se baigner, v. a. and r. *to bathe ; to wash.*
Baignoire, s. f. *bath.*
Bailler, v. n. *to yawn.*
Bailli, s. m. *bailiff.*
Bain, s. m. *bath.*
Baïonnette, s. f. *bayonet.*
Baisement, s. m. *kissing.*
Baiser, v. a. *to kiss.*
Baiser, s. m. *a kiss.*
Baisser, v. a. and n. *to cast down, lower ; to flag, to sink.*
Baisser, s. m. *setting, going down.*
Bal, s. m. *ball, dancing.*
Baladin, e, s. m. and f. *stage-dancer.*
Balai, s. m. *broom.*
Balancé, e, part. adj. *balanced, poised.*
Balancer, v. n. *to hesitate, to counterbalance.*
Balayer, v. a. *to sweep, whisk off.*
Balbutier, v. n. *to stutter, stammer.*
Balcon, s. m. *balcony.*
Baleine, s. f. *whale.*
Baliverne, s. f. *fiddle-faddle, nonsense.*
Balle, s. f. *ball.*
Ballet, s. m. *ballet, interlude.*
Ballon, s. m. *balloon, foot-ball.*
Ballot, s. m. *bale.*
Banal, adj. *hackneyed, trite.*
Bananier, s. m. *banana-tree.*
Banc, s. m. *bank, bench, shoal.*
Bande, s. f. *band, strip ; company, force.*
Bandit, s. m. *robber, bandit.*
Banlieue, s. f. *precincts or liberties of a town ; extent of country dependent on a city.*
Bannière, s. f. *banner, standard.*
Bannir, v. a. *to exile, banish.*
Banquette, s. f. *causeway, bank.*
Banquier, s. m. *banker.*
Baptême, s. m. *baptism.*
Baptiser, v. a. *to baptize, christen.*
Baquet, s. m. *tub, bucket, trough.*
Baragouin, s. m. *gibberish.*
Barbade, s. m. *Barbadoes.*
Barbare, s. and adj. *a barbarian, a savage ; barbarous, cruel.*
Barbarie, s. f. *barbarity, cruelty.*
Barbe, s. f. *beard ;* faire la barbe, *to trim the beard, shave.*

Barbet, s. m. *shagged dog.*
Barbier, s. m. *barber.*
Barbouiller, v. a. *to daub, besmear.*
Barbu, e, adj. *bearded.*
Barcelonne, s. f. *Barcelona.*
Barde, s. m. *bard, poet.*
Baril, s. m. *barrel, small cask.*
Barque, s. f. *bark, great boat.*
Barreau, s. m. *window-bar; bar* (law).
Barre, s. f. *helm.*
Barrer, v. a. *to bar, stop.*
Barricader, v. a. *to barricade.*
Barrière, s. f. *gate.*
Bas, s. m. *stocking; bottom, lower part;* de haut en bas, *from top to bottom.*
Bas, se, adj. *low, mean;* adv. *in a low voice, aside.* En bas, à bas, adv. *down, below, off;* là-bas, *yonder.*
Basilique, adj. *basilic, church.*
Basse-cour, s. f. *poultry-yard.*
Bassement, adv. *meanly, pitifully.*
Bassesse, s. f. *meanness, baseness.*
Bassin, s. m. *basin.*
Bast, interj. *enough, enough said.*
Bât, s. m. *pack-saddle.*
Bataille, s. f. *battle, fight.*
Bateau, s. m. *boat;* bateau à vapeur, *steamboat.*
Bâti, e, part. *built, shaped.*
Bâtiment, s. m. *ship; building, edifice.*
Bâtir, v. a. *to build.*
Batiste, s. f. *cambric.*
Bâton, s. m. *staff, cudgel, stick.*
Battement, s. m. *beating, clapping, stamping.*
Batterie, s. f. *battery.*
Batteur, s. m. *beater;* batteur de fer, *inveterate swordsman.*
Battre, v. a. *to beat, strike, conquer.*
se Battre, v. r. *to fight.*
Battu, e, part. *beaten, beat.*
Baudet, s. m. *ass, stupid fellow.*
Baume, s. m. *balm, balsam.*
Bavard, e, s. m. and f. *prattler, boaster.*
Béant, e, adj. *gaping.*
Beau, pl. beaux, adj. *fine, fair, beautiful;* vous avez beau, *it is in vain for you;* tout beau! *hold! hold there!* beau premier, *the first* (*he met with*).
Beaucoup, adv. *much, a great deal, many.*
Beau-frère, s. m. *brother-in-law.*
Beau-père, s. m. *father-in-law.*
Beauté, s. f. *beauty, elegance.*
Bec, s. m. *beak, bill.*
Bêchant, part. *digging with a spade.*
Bêche, s. f. *spade.*
Bêcher, v. a. *to dig with a spade.*
Beffroi, s. m. *belfry, alarm-bell, watch-tower.*
Bégayement, s. m. *stammering, lisping* (of children beginning to talk).
Bégayer, v. n. *to stutter, stammer.*
Beignet, s. m. *fritter.*
Bel, belle, adj. fem. of beau, *fine, beautiful.*
Bêler, v. n. *to bleat.*
Belette, s. f. *weasel.*
Belître, s. m. *rascal, scoundrel.*
Belles-lettres, s. f. pl. *literature, letters.*
Belle-sœur, s. f. *sister-in-law.*
Belliqueux, euse, adj. *warlike, bellicose.*
Benedictin, e, adj. and s. *Benedictine, pertaining to the order or monks of St Benedict.*
Bénédiction, s. f. *blessing.*
Bénéfice, s. m. *benefice, living.*
Benêt, s. m. *booby, simpleton.*
Béni, e, part. of bénir, *blest.*
Bénin, igne, adj. *gentle, benign.*
Bénir, v. a. *to bless, to praise.*
Bénit, e, part of bénir, *hallowed, consecrated.*
Benoît, s. m. *Benedict.*
Béotien, ne, adj. and s. *Bœotian; stupid.*

Berceau, s. m. *cradle, arbor, bower.*
Bercer, v. a. *to rock.*
Berger, s. m. *shepherd, swain.*
Bergère, s. f. *shepherdess, lass.*
Bergerie, s. f. *sheepfold.*
Berline, s. f. *sort of coach.*
Besogne, s. f. *business, work, labor.*
Besoin, s. m. *need, want.*
Bétail, s. m. *cattle.*
Bête, s. f. *beast, animal; brute, silly fellow.*
Beurre, s. m. *butter.*
Bévue, s. f. *mistake, blunder, oversight.*
Biais, s. m. *way, expedient, shift.*
Bibliothécaire, s. m. *librarian.*
Bibliothèque, s. f. *library.*
Biblique, adj. *Biblical.*
Bien, adv. *well; indeed; much; very much; many; easily;* bien que, *though, although.*
Bien, s. m. *estate; good; property; fortune.*
Bienfaisance, s. f. *beneficence.*
Bienfait, s. m. *benefit; favor, advantage.*
Bienfaiteur, trice, s. m. and f. *benefactor, benefactress.*
Bienséance, s. f. *propriety, decency.*
Bientôt, adv. *soon, very soon, shortly.*
Bienveillance, s. f. *kindness, benevolence, friendliness.*
Bien-venu, e, adj. *welcome.*
Bière, s. f. *beer; coffin, bier.*
Biffer, v. a. *to cancel, blot out.*
Bijou, s. m. *jewel, trinket; pretty house.*
Bijoutier, s. m. *jeweller.*
Bijoutière, s. f. *jeweller's wife.*
Bilboquet, s. m. *cup and ball.*
Bilieux, se, adj. *bilious, choleric.*
Billet, s. m. *small letter, note, bill, billet.*
Bisaïeul, s. m. *great-grandfather.*
Biscaye, s. *Biscay, a province of Spain.*
Bise, s. f. *north wind.*
Bissac, s. m. *little wallet.*
Bizarre, adj. *odd, extravagant.*
Bizarrerie, s. f. *oddness, caprice, whim.*
Blâme, s. m. *blame, reproach.*
Blâmer, v. a. *to blame, find fault with.*
Blanc, blanche, adj. *white, clean.*
Blancheur, s. f. *whiteness.*
Blason, s. m. *blazon, heraldry.*
Blasonner, v. a. *to blazon.*
Blasphémer, v. a. *to blaspheme.*
Blé, s. m. *corn, wheat.*
Blême, adj. *pale, wan, pallid.*
Blesser, v. a. *to hurt* or *wound.*
Blessure, s. f. *hurt, wound.*
Bleu, e, adj. *blue.*
Bleuâtre, adj. *bluish.*
Blond, e, adj. *fair, light.*
Bocage, s. m. *grove.*
Bocal (pl. bocaux), s. m. *a chemical glass.*
Bœuf, s. m. *beef; ox.*
Boire, v. a. *to drink;* s. m. *drink.*
Bois, s. m. *wood, forest.*
Boisé, e, adj. *woody, abounding with woods.*
Bohémiens (les), s. pl. *the gipsies.*
Boisson, s. f. *drink, beverage.*
Boîte, s. f. *case, box, chest.*
Boiter, v. n. *to limp, be lame.*
Boiteux, euse, adj. *lame, halt, cripple.*
Bon, ne, adj. *good, useful;* tout de bon, *seriously, in earnest.*
Bonbon, s. m. *sugar-plum, sweetmeat.*
Bondir, v. n. *to bound, leap, skip.*
Bonheur, s. m. *happiness, good fortune.*
Bonhomie, s. f. *good nature, simplicity.*
Bonnement, adv. *plainly, honestly, ingenuously.*
Bonnet, s. m. *cap, bonnet;* bonnet de nuit, *night-cap.*
Bonsoir, s. m. *good evening, good night.*

Bonté, s. f. *goodness, kindness.*
Bonzes, s. m. and f. pl. *Chinese priests.*
Bord, s. m. *brink, edge, brim, bank;* à bord, *on board;* plein jusqu'au bord, *brimful.*
Bordeaux, s. m. *Bordeaux wine.*
Border, v. a. *to edge, bind, border.*
Borgne, adj. *blind of one eye.*
Borne, s. f. *bound, limit; stone post.*
Borné, e, adj. *narrow, mean.*
Borner, v. a. *to confine, limit, bound.*
Bosquet, s. m. *grove, thicket.*
Bosse, s. f. *bruise, swelling.*
Bossette, s. f. *stud of a horse's bit.*
Bossu, e, adj. *hump-backed.*
Bostangi, s. m. *Turkish soldier.*
Botanique, s. f. *botany.*
Botte, s. f. *boot; thrust or pass* (in fencing).
Botté, e, adj. *booted.*
Bouche, s. f. *mouth.*
Bouchée, s. f. *mouthful.*
Boucher, s. m. *butcher.*
Boucherie, s. f. *shambles, market;* viande de boucherie, *butcher meat.*
Boucle, s. f. *buckle.*
Bouclier, s. m. *buckler, shield.*
Boudin, s. m. *pudding.*
Boue, s. f. *mud, dirt, mire.*
Bouffée, s. f. *puff, gust.*
Bouffonnerie, s. f. *buffoonery, jesting.*
Bouger, v. n. *to budge, stir.*
Bougie, s. f. *wax candle.*
Bouillant, e, adj. *boiling, scalding.*
Bouilli, s. m. *dish of boiled meat.*
Bouillir, v. n. *to boil, bubble up.*
Bouillon, s. m. *broth.*
Bouillonner, v. n. *to boil, bubble up.*
Boule, s. f. *bowl, ball;* boule de neige, *snow-ball.*
Boulet, s. m. *bullet, ball.*
Boulevard, boulevart, s. m. *bulwark, fortress.*
Bouleverser, v. a. *to overturn.*
Bouquet, s. m. *nosegay; cluster;* un bouquet de bois, *a cluster of lofty trees.*
Bouquin, s. m. *old book.*
Bouquinerie, s. f. *heap of old, worm-eaten books.*
Bourdonnement, s. m. *buzz, humming.*
Bourg, s. m. *borough, market-town.*
Bourgeois, e, adj. *of or belonging to a citizen.*
Bourgeois, s. m. *tradesman, citizen.*
Bourgeoise, s. f. *citizen's wife.*
Bourgeoisie, s. f. *citizens, common people* (collectively).
Bourreau, s. m. *hangman, executioner.*
Bourrer, v. a. *to flog, beat, maul, thrash.*
Bourrique, s. f. *ass, jackass.*
Bourse, s. f. *purse; the exchange.*
Boussole, s. f. *mariner's compass.*
Bout, s. m. *end, extremity;* venir à bout de, *to accomplish;* bout portant, *close to the muzzle.*
Bouteille, s. f. *bottle.*
Boutique, s. f. *shop, store.*
Boutiquier, s. m. *shopkeeper.*
Bouton, s. m. *button, knob.*
Boutonner, v. a. *to button.*
Boutonnière, s. f. *button-hole.*
Bouts-rimés, s. m. pl. *rhymes given in order to be filled up, and made into verses.*
Braconnier, s. m. *poacher.*
Brancard, s. m. *litter, hand-barrow.*
Branchage, s. m. *branches, boughs of trees.*
Branche, s. f. *branch, bough, twig.*
Branler, v. a. *to shake.*
Bras, s. m. *arm.*
Brassard, s. m. *bracelet, covering for the arms.*
Brasser, v. a. *to stir up.*
Brave, s. m. *brave man, bully, swaggerer.*

Brave, adj. *brave, valiant.*
Braver, v. a. *to brave, resist, defy.*
Bravoure, s. f. *bravery, valor, gallantry, courage.*
Brebis, s. f. *sheep.*
Brèche, s. f. *breach, opening.*
Bref, brève, adj. *brief, short;* adv. *in short.*
Bretagne, s. f. *Britain, Brittany;* la Grande-Bretagne, *Great Britain.*
Breton, ne, adj. and s. *of Brittany; Briton.*
Breuvage, s. m. *drink, beverage.*
Bréviaire, s. m. *breviary.*
Briarée, s. m. *Briareus.*
Bribe, s. f. *piece, scrap.*
Brick, s. m. *brig.*
Bride, s. f. *bridle.*
Brigand, s. m. *robber.*
Brillant, e, adj. *bright, brilliant.*
Briller, v. n. *to shine, glitter.*
Brin, s. m. *sprig, piece.*
Briquet, s. m. *steel, tinder-box.*
Brise, s. f. *breeze, fresh wind.*
Briser, v. a. *to break, bruise;* vinrent se briser, *went to pieces.*
Britannique, adj. *British.*
Brocanteur, s. m. *broker, dealer in second-hand goods.*
Broche, s. f. *spit.*
Brochure, s. f. *pamphlet.*
Broder, v. a. *to embroider.*
Brodeur, s. m. *embroiderer.*
Brosse, s. f. *brush.*
Brouette, s. f. *wheelbarrow.*
Brouillamini, s. m. *disorder, confusion.*
Brouiller, v. a. *to embroil, confuse, jumble, confound.*
se Brouiller (avec quelqu'un), v. r. *to fall out with some one.*
Broussailles, s. f. pl. *briers, brambles.*
Brouter, v. a. *to browse, feed, graze.*
Bruire, v. n. *to rustle, make a noise, roar.*
Bruit, s. m. *noise, report.*
Brûler, v. a. *to burn.*
Brûlot, s. m. *fire-ship.*
Brûlure, s. f. *a burn.*
Brume, s. f. *mist, fog.*
Brun, e, adj. *brown, dark, dusky.*
Brunir, v. a. *to make brown or dark.*
Brusque, adj. *abrupt, sudden.*
Brusquement, adv. *bluntly, abruptly, hastily.*
Bruyant, e, adj. *blustering, noisy*
Bruyère, s. f. *heath, furze.*
Bu, e, part. *drunk, drank.*
Bucéphale, s. m. *Bucephalus.*
Bûcher, s. m. *wood-pile, funeral-pile, pyre.*
Bucolique, adj. *pastoral, bucolic.*
Buffet, s. m. *cupboard, sideboard.*
Buffle, s. m. *buff-leather.*
Buis, s. m. *box-tree, box.*
Buisson, s. m. *thicket, bush.*
Bure, s. f. *coarse cloth.*
Bureau, s. m. *desk, office, court.*
But, s. m. *end, object, aim.*
Butin, s. m. *spoil, booty, plunder.*
Buveur, se, s. m. and f. *drinker, tippler.*

C.

C' for ce, adj. dem. *this, that, it.*
Ça, pron. dem. (contraction of *cela*) *that.*
Çà, adv. *hither, here;* çà et là, *here and there.*
Cabaliste, s. m. *cabalist, one skilled in traditions.*
Cabane, s. f. *cottage, hut.*
Cabaret, s. m. *tavern.*
Cabine, s. f. *cabin* (of a vessel).
Cabinet, s. m. *closet, study, cabinet.*
Cabriolet, s. m. *one-horse chaise.*
Cacao, s. m. *cocoa-nut.*
Cachemirien, s. m. *Cashmerian.*
Cacher, v. a. *to hide, conceal.*
Cachet, s. m. *a seal, sanction.*
Cacheter, v. a. *to seal, seal up.*
Cachot, s. m. *dungeon, cell, prison.*
Cadavre, s. m. *corpse, carcase.*

Cadeau, s. m. *present, gift; entertainment.*
Cadet, s. m. *younger brother, younger or youngest son, fellow.*
Cadi, s. m. *justice of the peace among the Turks.*
Cadre, s. m. *roll; frame for pictures.*
Caducité, s. f. *weakness, decay.*
Café, s. m. *coffee; coffee-house.*
Cagneux, se, adj. *crooked.*
Cahier, s. m. *copy-book.*
Cahot, s. m. *jolt, shock.*
Caille, s. f. *quail.*
Caillon, s. m. *pebble, flint-stone.*
Caisse, s. f. *box, chest, trunk, drum.*
Caissier, s. m. *cashier.*
Calabrais, s. m. *Calabrian.*
Calabre, s. f. *Calabria.*
Calamité, s. f. *calamity.*
Calcul, s. m. *calculation.*
Calculé, e, pt. *calculated, studied.*
Calculer, v. a. *to calculate, reckon.*
Cale, s. f. *the hold of a vessel.*
Calèche, s. f. *calash.*
Calédonie, s. f. *Caledonia.*
Calfater, v. a. *to calk.*
Calme, adj. *calm, still, smooth.*
Calmer, v. a. *to calm, appease.*
Calomnie, s. f. *calumny.*
Calomnier, v. a. *to calumniate.*
Camarade, s. m. *comrade, companion.*
Camisole, s. f. *gown, under-jacket.*
Camp, s. m. *camp.*
Campagnard, s. m. *country clown.*
Campagne, s. f. *country; the fields; land; campaign; Campagnia.*
Camper, v. n. *to encamp.*
Canaille, s. f. *mob, rabble.*
Canal, s. m. *canal, channel, aqueduct.*
Candidat, s. m. *candidate.*
Canif, s. m. *penknife.*
Cannes, s. *Cannæ.*
Canne, s. f. *cane, walking-stick;* canne à sucre, *sugar-cane.*
Canon, s. m. *cannon;* coup de canon, *cannon-ball.*
Canonicat, s. m. *canonry, prebend.*
Canonnier, s. m. *gunner.*
Cantine, s. f. *canteen, case for bottles.*
Cantique, s. m. *canticle, spiritual song.*
Canton, s. m. *canton, district.*
Capacité, s. f. *capacity, skill.*
Capitaine, s. m. *captain.*
Capitale, s. f. *capital.*
Capitole, s. m. *capitol.*
Caporal, s. m. *corporal.*
Capoue, s. *Capua.*
Caprice, s. m. *caprice, whim.*
Capricieux, se, adj. *capricious, fickle.*
Captif, ve, adj. and s. *captive.*
Capucinade, s. f. *a paltry sermon.*
Caquet, s. m. *talk, prattling, gab.*
Caqueter, v. n. *to prattle, chat.*
Car, conj. *for, as, because.*
Carabe, s. m. *a kind of beetle.*
Caractère, s. m. *character, disposition.*
Caravane, s. f. *caravan.*
Caresse, s. f. *caress.*
Caresser, v. a. *to caress.*
Cargaison, s. f. *cargo, freight, load.*
Carminé, e, adj. *colored with carmine.*
Carnassier, e, adj. *greedy, carnivorous.*
Caron, s. m. *Charon* (the boatman of the Styx).
Carotte, s. f. *carrot.*
Carpe, s. f. *carp, a species of fish.*
Carpeau, s. m. *little carp.*
Carpillon, s. m. *small carp.*
Carré, s. m. *square, quadrangle.*
Carreau, s. m. *ground, floor, pavement; arrow, bolt.*
Carrefour, s. m. *public place, place where several streets meet.*
Carrière, s. f. *career, course;* donner carrière, *to give full scope.*
Carrosse, s. m. *carriage, coach.*
Carte, s. f. *map, chart, card.*

Carthaginois, e, adj. and s. *Carthaginian.*
Carton, s. m. *pasteboard.*
Cas, s. m. *case, fact, deed;* faire cas de, *to value.*
Casaque, s. f. *surtout, riding-coat.*
Casque, s. m. *helmet, head-piece.*
Casser, v. a. *to break, annul.*
Cassette, s. f. *casket, box.*
Castillan, e, adj. and s. m. and f. *of Castile, Castilian.*
Castor, s. m. *castor, beaver.*
Catacombes, s. f. pl. *catacombs.*
Cathédrale, s. f. *cathedral.*
Caucase, s. m. *Caucasus.*
Cause, s. f. *cause, fact, principle;* à cause, *because, on account.*
Causer, v. a. *to cause, speak, converse.*
Cavale, s. f. *a mare.*
Cavalerie, s. f. *cavalry, horse.*
Cavalier, s. m. *horseman, horse-soldier, rider.*
Cavalier, e, adj. *genteel, gallant, free.*
Cavalièrement, adj. *cavalierly, gentlemanlike.*
Cave, s. f. *cellar.*
Caverne, s. f. *cavern, cave.*
Cayougas (les), *the Cayuga Indians.*
Ce, adj. dem. *this, that, it;* ce qui, ce que, *that which, what.*
Céans, adv. *within this house, here within.*
Ceci, pron. dem. *this.*
Céder, v. a. *to cede, give up, yield.*
Ceint, e, part. *girded, encompassed.*
Ceinture, s. f. *waist, girdle.*
Cela, pron. dem. *that.*
Célèbre, adj. *celebrated, famous.*
Célébrer, v. a. *to celebrate, solemnize.*
Célébrité, s. f. *celebrity.*
Céler, v. a. *to hide, conceal.*
Céler (se faire), *to deny one's self.*
Céleste, adj. *heavenly, celestial.*
Célibataire, s. m. *bachelor.*
Celle, pron. f. *she, that;* celles, pl. *those;* celle-là, *that.*
Celtique, adj. *Celtic.*
Celui, pron. dem. *that, he.*
Celui-ci, pron. dem. *this, the latter;* celui-là, *that, the former.*
Cendre, s. f. *ashes.*
Censeur, s. m. *fault-finder, critic.*
Censure, s. f. *criticism.*
Cent, num. adj. *a hundred.*
Centaine, s. f. *a hundred.*
Centaure, s. m. *centaur.*
Centuple, s. m. *hundredfold.*
Cépée, s. f. *stump.*
Cependant, adv. *nevertheless, in the meanwhile;* conj. *however.*
Céphalique, adj. *cephalic.*
Cerceau, s. m. *hoop.*
Cercle, s. m. *circle.*
Cercueil, s. m. *coffin.*
Cérémonie, s. f. *ceremony.*
Cérès, s. f. *Ceres, goddess of agriculture.*
Cerf, s. m. *stag, hart, deer.*
Cerise, s. f. *cherry.*
Cerné, e, part. *surrounded.*
Certain, e, adj. *certain, sure.*
Certainement, adv. *certainly.*
Certes, adv. *certainly, truly, indeed.*
Certitude, s. f. *certainty.*
Cervantes, s. m. *Cervantes.*
Cerveau, s. m. *the brain, mind, intelligence.*
Cervelle, s. f. *brains, intelligence.*
Ces, dem. pron. pl. *these, those.*
Cesse, s. f. *intermission, cessation;* sans cesse, *incessantly.*
Cesser, v. n. *to cease, leave off.*
C'est-à-dire, *that is to say.*
Cet, cette, dem. adj. *this, that.*
Ceux, pron. dem. *those;* ceux-ci, *these.*
Chacun, e, pron. *each, every one.*
Chagrin, s. m. *vexation, disappointment.*
Chagrin, e, adj. *chagrined, vexed, fretted, grieved, sorrowful.*

Chagriner, v. a. *to vex, grieve, trouble.*
Chaîne, s. f. *chain, cord.*
Chair, s. f. *flesh.*
Chaire, s. f. *pulpit, chair;* en chaire, *from the pulpit.*
Chaise, s. f. *chair.*
Chaleur, s. f. *heat, warmth, passion.*
Chaloupe, s. f. *boat, launch.*
Chamarré, pt. adj. *laced, trimmed with lace, decorated.*
Chambellan, s. m. *chamberlain.*
Chambre, s. f. *room, chamber.*
Chameau, s. m. *camel.*
Champ, s. m. *field, ground;* sur le champ, *immediately;* maison des champs, *country-house.*
Champ clos, s. m. *camp, list.*
Champagne, s. f. *champagne wine.*
Champêtre, adj. *rural, rustic.*
Chanceler, v. n. *to reel, falter.*
Chancelière, s. f. *foot-muff.*
Chancellerie, s. f. *place occupied by a chancellor,* or *his court.*
Chandelier, s. m. *candlestick.*
Chandelle, s. f. *candle.*
Changement, s. m. *change.*
Changer, v. a. *to change.*
Chanoine, s. m. *canon, prebendary.*
Chanson, s. f. *song, idle story.*
Chant, s. m. *song, chant, singing.*
Chanter, v. a. and n. *to sing, chant, celebrate.*
Chanteur, se, s. m. and f. *singer.*
Chantre, s. m. *chanter, chorister.*
Chape, s. f. *priest's cloak, churchman's cope.*
Chapeau, s. m. *hat.*
Chapitre, s. m. *chapter.*
Chapon, s. m. *capon.*
Chaque, adj. *every, each.*
Char, s. m. *chariot, car.*
Charbon, s. m. *coal, charcoal.*
Charbonnier, s. m. *collier.*
Chardon, s. m. *thistle, teasel.*
Charge, s. f. *charge, appointment, expense, burden, load;* être à charge, *to be a burden.*
Chargé, e, part. adj. *laden, bearing, charged.*
Charger, v. a. *to charge, to take charge, to load, burden.*
Chariot, s. m. *wagon, chariot.*
Charité, s. f. *charity.*
Charlatan, s. m. *mountebank, quack.*
Charmant, e, adj. *beautiful, charming.*
Charme, s. m. *charm, attraction.*
Charmé, e, part. *pleased, charmed.*
Charmer, v. a. *to charm, enchant.*
Charpente, s. f. *frame, wood-work.*
Charpie, s. f. *lint.*
Charrette, s. f. *cart.*
Charrettée, s. f. *cart-load.*
Charrue, s. f. *plough.*
Charybde, s. m. *Charybdis.*
Chasse, s. f. *chase, hunting, hunt.*
Chasser, v. a. *to chase, hunt, pursue, drive away.*
Chasseur, s. m. *hunter, sportsman.*
Chat, s. m. *a cat;* chat en poche, *a pig in a poke.*
Châtaignier, s. m. *chestnut-tree.*
Château, s. m. *castle, palace;* châteaux en Espagne, *castles in the air.*
Châtier, v. a. *to chastise, punish.*
Châtiment, s. m. *chastisement, punishment.*
Chaud, e, adj. *hot, warm.*
Chaudement, adv. *briskly, hotly, warmly, eagerly.*
Chaudière, s. f. *caldron.*
Chaudron, s. m. *caldron, kettle.*
se **Chauffer**, v. r. *to warm one's self.*
Chaume, s. m. *thatch, thatched hut.*
Chaumière, s. f. *cottage, hut.*
Chauve, adj. *bald.*
Chauve-souris, s. f. *bat.*
Chaux, s. f. *lime.*
Chef, s. m. *chief.*
Chef-d'œuvre, s. m. *masterpiece.*
Chemin, s. m. *way, road;* grand chemin, *highway;* courir les

grands chemins, *to take to the highway;* faire chemin, *to travel;* se mettre en chemin, *to begin a journey.*
Chemin de fer, *railroad.*
Cheminée, s. f. *chimney, fireplace, mantelpiece.*
Chemise, s. f. *shirt, shift.*
Chêne, s. m. *oak.*
Chènevière, s. f. *hemp-field.*
Chenille, s. f. *caterpillar.*
Cher, adj. *dear;* adv. *dear, dearly.*
Chercher, v. a. *to seek, fetch, look for, endeavor.*
Chère, s. f. *entertainment, cheer.*
Chérir, v. a. *to cherish, love.*
Chétif, ve, adj. *poor, mean, pitiful.*
Cheval, plu. chevaux, s. m. *horse, horses;* à cheval, *horseback, sitting across.*
Chevaleresque, adj. *knightly, chivalrous.*
Chevalerie, s. f. *chivalry, knight-errantry.*
Chevalier, s. m. *knight;* chevalier errant, *knight-errant.*
Chevelure, s. f. *hair, head of hair.*
Chevet, s. m. *bolster;* au chevet du lit, *at the bed's head.*
Cheveu, x, s. m. *hair.*
Chèvre-feuille, s. m. *honeysuckle.*
Chevreuil, s. m. *roebuck.*
Chez, prep. *at, to, among, with, at one's house;* chez moi, *at my house;* chez elle, *at her house;* chez lui, *at his house.*
Chicane, s. f. *chicanery, cavil, quirk.*
Chien, ne, s. m. and f. *dog.*
Chiffon, s. m. *rag.*
Chiffonner, v. a. *to rumple, tumble.*
Chiffonnier, e, s. m. and f. *rag-man* or *woman, rag-picker.*
Chiffre, s. m. *cipher, figure, number.*
Chimère, s. f. *chimera, idle fancy.*
Chimérique, adj. *chimerical, fanciful.*
Chimique, adj. *chemical.*
Chimiste, s. m. *chemist.*
Chine, s. f. *China.*
Chirurgien, s. m. *surgeon.*
Choc, s. m. *shock, onset, collision.*
Chœur, s. m. *chorus, choir.*
Choisi, e, adj. *select;* part. *selected, chosen.*
Choisir, v. a. *to select, choose.*
Choix, s. m. *choice.*
Chômer, v. n. *to keep a holiday.*
Choquer, v. a. *to offend, disgust, displease.*
Chose, s. f. *thing;* choses de la bouche, *food.*
Chou, s. m. *cabbage.*
Choucroute, s. f. *sour-krout.*
Chrétien, ne, adj. and s. m. & f. *Christian.*
Christianisme, s. m. *Christianity*
Chronique, s. f. *chronicle, history.*
Chuchoter, v. a. *to whisper.*
Chute, s. f. *fall, misfortune.*
Cicatrice, s. f. *scar, cicatrice.*
Cicatriser, v. a. *to cicatrise, heal.*
Cicéron, s. m. *Cicero.*
Ciel, pl. cieux, s. m. *heaven, the sky.*
Cierge, s. m. *wax taper, candle.*
Cigale, s. f. *grasshopper, cicada.*
Cigare, s. m. *cigar.*
Cigogne, s. f. *stork.*
Cime, s. f. *top* or *ridge of a mountain, tree, &c.*
Cimetière, s. m. *cemetery, churchyard.*
Cinq, num. adj. *five.*
Cinquante, num. adj. *fifty.*
Cinquième, num. adj. *fifth.*
Cirage, s. m. *the waxing of anything.*
Circé, s. f. *Circe, an enchantress.*
se Circonscrire, v. r. *to live retired.*
Circonscrit, e, part. *circumscribed.*
Circonstance, s. f. *circumstance.*
Circulaire, adj. *round, circular.*
Circuler, v. n. *to circulate, move, stir.*
Cirque, s. m. *circus.*

Ciseaux, s. m. pl. *scissors.*
Citadelle, s. f. *tower, citadel.*
Citadin, e, s. m. and f. *citizen.*
Cité, s. f. *city, town.*
Citer, v. a. *to cite, summon, quote.*
Citoyen, ne, s. m. and f. *a citizen.*
Citron, s. m. *citron, lemon.*
Citronnier, s. m. *lemon-tree.*
Civière, s. f. *litter, hand barrow.*
Civilement, adv. *civilly, courteously.*
Civiliser, v. a. *to civilize.*
Civilité, s. f. *civility, courtesy.*
Clabauder, v. n. *to bawl.*
Claie, s. f. *sticks woven together, hurdle.*
Clair, e, adj. *clear;* adv. *clearly, plainly.*
Clairière, s. f. *glade, an opening in a wood.*
Clairement, adv. *clearly, plainly.*
Clairon, s. m. *clarion, trumpet.*
Clameur, s. f. *clamor, outcry.*
Claquer, v. a. *to snap (a whip).*
Clarté, s. f. *clearness, perspicuity, light.*
Classe, s. f. *class, rank.*
Classique, adj. *classic, classical.*
Classiques, s. m. pl. *classics.*
Clavecin, s. m. *harpsichord.*
Clef, s. f. *key; solution.*
Clémence, s. f. *clemency, mercy.*
Clerc, s. m. *clerk, scholar.*
Client, e, s. m. and f. *client, patient.*
Climat, s. m. *climate.*
Clin (d'œil), s. m. *twinkling of an eye.*
Cloche, s. f. *bell (large), bell-glass.*
Clocher, s. m. *steeple, belfry.*
Clocher, v. n. *to halt, limp.*
Clos, e, adj. *closed, shut;* la nuit close, *dark night.*
Clôture, s. f. *enclosure, fence.*
Coadjuteur, s. m. *assistant, coadjutor.*
Coche, s. m. *coach.*
Cocher, s. m. *coachman.*
Cochet, s. m. *cockerel, young cock.*
Cochon, s. m. *hog;* cochon de lait, *pig.*
Coco, s. m. *cocoa, cocoa-nut.*
Cocotier, s. m. *cocoa-tree.*
Cœur, s. m. *heart, stomach, courage.*
Coffre, s. m. *trunk, chest, box.*
Coffre-fort, s. m. *strong box.*
Coffret, s. m. *little trunk,* or *chest.*
Cognée, s. f. *woodman's axe, axe, hatchet.*
Coiffer, v. a. *to dress the head.*
Coiffure, s. f. *head-dress.*
Coin, s. m. *corner.*
Colère, s. f. *anger, passion, rage.*
Collation, s. f. *luncheon, collation.*
Collége, s. m. *college.*
Collet, s. m. *collar.*
Coller, v. a. *to glue.*
Collier, s. m. *necklace, collar.*
Colline, s. f. *hill, knoll, hillock.*
Colombe, s. f. *dove, pigeon.*
Colombier, s. m. *piegon-house.*
Colonie, s. f. *colony.*
Colonne, s. f. *column.*
Coloré, e, adj. *colored.*
Colorer, v. a. *to color, varnish.*
Colosse, s. m. *Colossus.*
Colporteur, s. m. *hawker, pedler.*
Combat, s. m. *fight, engagement, combat.*
Combattant, s. m. *combatant, fighting man.*
Combattre, v. a. *to fight.*
Combien, adv. *how much, how many.*
Comble, *height, utmost, completion;* pour comble, *to complete;* (au) *at the summit;* mettre le comble, *to fill the measure.*
Combler, v. a. *to load, heap up.*
Côme, s. m. *Como.*
Comédie, s. f. *play, comedy.*
Comestible, adj. and s. *eatable.*
Comète, s. f. *comet.*
Comique, adj. and s. *comical, ludicrous, comic.*

Commandement, s. m. *command, order, charge.*
Commander, v. a. *to command, order.*
Comme, adv. *like, as, how;* comme il faut, *truly, properly;* conj. *as, because.*
Commencement, s. m. *beginning, commencement.*
Commencer, v. a. *to begin, enter upon.*
Commensal, pl. commensaux, s. m. *messmate.*
Comment, adv. *how, in what manner.*
Commérage, s. m. *gossiping.*
Commerçant, s. m. *merchant, trader.*
Commerce, s. m. *trade, commerce, intercourse.*
Commère, s. f. *gossip, gossiping housewife.*
Commettre, v. a. *to commit, do, perpetrate.*
Commis, s. m. *clerk.*
Commissaire, s. m. *commissary, manager.*
Commode, adj. *convenient, easy.*
Commodément, adv. *conveniently.*
Commodité, s. f. *convenience.*
Commun, e, adj. *common, public;* s. f. *commune, parish;* maison commune, *town hall, city hall.*
Communément, adv. *commonly, ordinarily.*
Communiquer, v. a. *to communicate, impart.*
Compagne, s. f. *female companion.*
Compagnie, s. f. *company.*
Compagnon, s. m. *companion.*
Comparaison, s. f. *comparison.*
Comparaître, v. n. *to appear.*
Comparer, v. a. *to compare.*
Comparu, e, part. *appeared.*
Compassé, e, adj. *formal, precise.*
Compatir, v. n. *to compassionate, to sympathize.*
Compatissant, e, adj. *compassionate, indulgent.*

Compatriote, s. m. and f. *compatriot.*
Compère, s. m. *companion, fellow.*
Complainte, s. f. *complaint, lamentation; ballad.*
Complaisance, s. f. *complaisance, condescension, compliance.*
Complaisant, e, adj. *complaisant, obliging.*
Complet, ète, adj. *perfect, complete.*
Complètement, adv. *completely.*
Complexe, adj. *complex.*
Complice, s. m. and f. *accomplice.*
Complimenter, v. n. *to compliment.*
se Comporter, v. r. *to behave.*
Composé, e, part. adj. *composed, compound.*
Composer, v. a. *to compose, write.*
Compote, s. f. *sort of preserve, stew.*
Comprendre, v. a. *to understand, to comprehend, to comprise.*
Comprimer, v. a. *to compress, restrain, check.*
Compris, e, part. *included.*
Comptabilité, s. f. *accountability.*
Comptant (argent), s. m. *ready money.*
Compte, s. m. *account;* à bon compte, *cheap.*
Compter, v. a. *to count, reckon, intend.*
Compter sur, v. a. *to rely upon.*
Comptoir, s. m. *counter.*
Comte, s. m. *an earl* or *count.*
Comté, s. m. *county, shire, earldom.*
Comtesse, s. f. *countess.*
Concerner, v. a. *to concern, regard, belong to.*
Concert (de), adv. *in concert, jointly.*
Concevoir, v. a. *to conceive, apprehend.*
Concierge, s. m. and f. *keeper of a house, prison, &c.*
Concitoyen, s. m. *fellow-citizen.*

Conclu, e, part. *concluded.*
Conclure, v. a. *to conclude, end.*
Concourir, v. n. *to concur.*
Concours, s. m. *concourse, meeting, concurrence.*
Conçu, e, part. *conceived.*
Condamner, v. a. *to condemn.*
Condition, s. f. *state, condition;* à condition, *on condition.*
Conditionné, e, adj. (bien), *good, marketable.*
Conditionnel, le, adj. *conditional.*
Conducteur, rice, s. m. and f. *leader, conductor, guide.*
Conduire, v. a. *to manage, conduct, drive.*
Conduit, e, part. *conducted, managed.*
Conduite, s. f. *behavior, conduct.*
Confection, s. f. *confection; making, completing,* or *finishing.*
Confédérés (les), s. m. *confederates, allies.*
Confesser, v. a. *to confess.*
Confesseur, s. m. *confessor.*
Confiance, s. f. *confidence, trust.*
Confidemment, adv. *confidently.*
Confidence, s. f. *confidence, intimacy.*
Confident, s. m. *confidant, trusty friend.*
Confier, v. a. *to intrust.*
Confiner, v. a. *to confine, shut up.*
Confins, s. m. pl. *confines, boundaries, frontiers.*
Confirmer, v. a. *to confirm.*
Conflit, s. m. *conflict, contention.*
se Confondre, v. r. *to be confounded, abashed.*
Conforme, adj. *conformable.*
Confrère, s. m. *fellow-member, brother.*
Confrontation, s. f. *confronting.*
Confus, e, adj. *confounded, confused.*
Congé, s. m. *leave, furlough.*
Congédier, v. a. *to dismiss, discharge.*
Conglutiner, v. a. *to conglutinate.*
Conjoncture, s. f. *juncture, period, conjuncture, occurrence, time.*
Conjuration, s. f. *plot, conspiracy.*
Conjurer, v. a. *to conjure, to entreat.*
Connaissance, s. f. *knowledge, acquaintance.*
Connaisseur, s. m. *connoisseur, a judge.*
Connaître, v. a. *to know, be acquainted with.*
se Connaître, à *or* en, v. r. *to understand, be skilled.*
Connu, e, part. *known.*
Conquérant, e, s. m. and f. *conqueror.*
Conquérir, v. a. *to conquer.*
Conquête, s. f. *conquest.*
Conquis, e, part. of conquérir, *conquered.*
Consacrer, v. a. *to consecrate, to hallow.*
Conscience, s. f. *conscience;* en conscience, *indeed.*
Conscrit, s. m. *conscript, soldier.*
Conseil, s. m. *counsel, advice.*
Conseiller, v. a. *to advise, counsel.*
Consentement, s. m. *consent, assent.*
Consentir, v. n. *to consent, yield.*
Conséquemment, adv. *consequently.*
Conséquent (par), adv. *consequently.*
Conservation, s. f. *preservation, defence.*
Conserver, v. a. *to preserve, keep.*
Considérable, adj. *notable, considerable, remarkable.*
Considération, s. f. *consideration.*
Considérer, v. a. *to consider, esteem, respect, to look at.*
Consigne, s. f. *orders, watchword.*
Consister, v. n. *to consist.*
Consoler, v. a. *to console, comfort.*
Consommé, e, adj. *perfect, complete.*
Consommer, v. a. *to consummate, consume.*

Consonne, s. f. *consonant.*
Conspiration, s. f. *conspiracy.*
Conspirer, v. n. *to conspire, concur.*
Constamment, adv. *steadfastly, continually, constantly.*
Constance, s. f. *constancy.*
Constant, e, adj. *constant, steady; certain, unquestionable;* il est constant, *it is certain.*
Constater, v. a. *to prove, verify.*
Consterné, e, part. adj. *in consternation, confused.*
Constituer, v. a. *to constitute, make.*
Construire, v. a. *to build, construct.*
Consulter, v. a. *to consult, advise with.*
Consumer, v. a. *to consume, waste.*
Conte, s. m. *story, tale, fable.*
Contemplatif, ve, adj. *contemplative, musing.*
Contempler, v. a. *to contemplate.*
Contemporain, s. m. *contemporary.*
Contenance, s. f. *countenance.*
Contenir, v. a. *to contain.*
Content, e, adj. *pleased, happy.*
Contentement, s. m. *content.*
Contenter, v. a. *to content, please.*
Contenu, s. m. *contents.*
Conter, v. a. *to tell, relate.*
Contestation, s. f. *contest.*
Continent, s. m. *continent, mainland.*
Continu, e, adj. *continuous, uninterrupted.*
Continuel, le, adj. *continual, constant.*
Continuellement, adv. *continually.*
Continuer, v. a. *to continue, pursue.*
Contorsion, s. f. *contortion, distortion.*
Contour, s. m. *contour, figure.*
Contracter, v. a. *to contract.*
Contraindre, v. a. *to constrain, force, compel.*
Contraint, e, part. *cramped, constrained.*
Contrainte, s. f. *constraint, force.*
Contraire, adj. and s. *contrary;* au contraire, *on the contrary.*
Contrariété, s. f. *disagreement.*
Contraste, s. m. *contrast.*
Contrat, s. m. *contract.*
Contre, prep. *against; for.*
Contrebande, s. f. *smuggling; contraband;* introduire en contrebande, *to smuggle.*
Contrebandier, s. m. *smuggler.*
Contredit, s. m. *answer, controversy;* sans contredit, *most certainly.*
Contrée, s. f. *country.*
Contre-maître, s. m. *overseer, foreman.*
Contrevent, s. m. *outside shutter, blind.*
Contribuer, v. a. and n. *to contribute.*
Convaincre, v. a. *to convince, convict.*
Convaincu, e, part. *convinced, convicted, conscious.*
Convenable, adj. *suitable, proper, necessary.*
Convenablement, adv. *conveniently, suitably.*
Convenir, v. n. *to agree, to suit, to become, to own.*
Convenu, e, part. *agreed.*
Convier, v. a. *to invite.*
Convié, convive, s. m. *guest, companion.*
Convoi, s. m. *convoy, funeral procession.*
Copie, s. f. *copy.*
Copier, v. a. *to copy.*
Copiste, s. m. *copyist.*
Coq, s. m. *cock.*
Coque, s. f. *shell.*
Coquetterie, s. f. *coquetry.*
Coquille, s. f. *shell.*
Coquin, e, s. m. and f. *rogue, jade.*
Cor, s. m. *corn (on the foot), hunting-horn.*
Corbeau, s. m. *raven.*
Corde, s. f. *cord, rope, string.*
Cordial, e, adj. *cordial, hearty.*

Cordon, s. m. *string, cord.*
Cordonnier, s. m. *shoemaker.*
Corne, s. f. *horn.*
Cornemuse, s. f. *bagpipe.*
Corps, s. m. *body.*
Correspondance, s. f. *correspondence.*
Correspondre, v. a. *to correspond.*
Corriger, v. a. *to correct.*
Corrompre, v. a. *to corrupt.*
Corsaire, s. m. *privateer.*
Cortége, s. m. *retinue.*
Cosaque, s. m. *Cossack.*
Costume, s. m. *dress, costume.*
Côte, s. f. *rib, extraction, loins, coast, sea-coast.*
Côte-à-côte, adv. *side by side.*
Côté, s. m. *side, way.*
Coteau, s. m. *hillock, hill, slope.*
Côtelette, s. f. *cutlet, chop.*
Cotillon, s. m. *petticoat, cotillon.*
Coton, s. m. *cotton.*
Côtoyer, v. a. *to coast along.*
Cou, s. m. *neck.*
Couchant, s. m. *west.*
Couché, e, part. *lying.*
Coucher, v. n. *to lie, to lie down, to sleep.*
se **Coucher**, v. r. *to go to bed.*
Coucher, s. m. *bed, bedding.*
Couchette, s. f. *couch, small couch, small bed.*
Coucou, s. m. *cuckoo.*
Coude, s. m. *elbow.*
Coudre, v. a. *to sew, stitch.*
Coudrier, s. m. *hazel-nut* or *filbert tree.*
Couler, v. n. *to flow, to run.*
Couleur, s. f. *color.*
Couleuvre, s. f. *adder.*
Coulisse, s. f. *side-scene, green-room.*
Coup, s. m. *stroke, blow;* encore un coup, *once more;* coup de vin, *glass of wine;* pour le coup, *now, this time;* coup d'œil, *glance;* un coup de feu, *shot;* tout à coup, tout d'un coup, *suddenly.*
Coupable, adj. and s. *guilty, culprit.*
Coupe, s. f. *cup.*
Couper, v. a. *to cut, to break.*
se **Couper**, v. r. *to be cut,* or *broken.*
Couple, s. m. *couple, husband and wife;* s. f. *two, couple, pair.*
Cour, s. f. *yard, court;* habit de cour, *court-dress.*
Courageusement, adv. *firmly.*
Courageux, se, adj. *courageous, valiant.*
Couramment, adv. *readily, easily.*
Courber, v. a. *to bend, to bow.*
Courir, v. n. *to run, to flock, to chase.*
Couronne, s. f. *crown, diadem, wreath.*
Couronné, e, part. *crowned.*
Couronner, v. a. *to crown.*
Courrier, s. m. *courier, messenger.*
Courroux, s. m. *anger, wrath.*
Cours, s. m. *course.*
Course, s. f. *course, journey, walk, ramble, running.*
Coursier, s. m. *steed, courser.*
Court, adv. *short;* tout court, *suddenly.*
Court, e, adj. *short.*
Courtisan, s. m. *courtier, parasite.*
Courtois, e, adj. *courteous, kind.*
Courtoisie, s. f. *courtesy, civility.*
Couru, e, part. of courir, *run.*
Cousin, e, s. m. and f. *cousin.*
Coussin, s. m. *cushion, pillow.*
Coussinet, s. m. *pad.*
Cousu, e, adj. *sewed, stitched;* cousu d'or, *lined with gold.*
Couteau, s. m. *knife.*
Coutelas, s. m. *short sword, cutlass.*
Coûter, v. r. *to cost.*
Coûteux, se, adj. *expensive, costly.*
Coutume, s. f. *custom, habit.*
Couvée, s. f. *brood, nest of eggs.*
Couvert, s. m. *a plate with a knife and fork; cloth, cover;* mettre le couvert, *to lay the cloth.*
Couvert, e, part. *covered.*
Couverture, s. f. *blanket, cover.*
Couvrir, v. a. *to cover.*

Cracher, v. a. *to spit, spit out, send forth.*
Craindre, v. a. *to fear.*
Crainte, s. f. *fear.*
Craquement, s. m. *cracking, creaking.*
Créancier, s. m. *creditor.*
Créateur, s. m. *Creator.*
Créature, s. f. *creature, person.*
Crèche, s. f. *manger ; infant-asylum.*
Crédule, adj. *credulous.*
Crédulité, s. f. *credulity.*
Créer, v. a. *to create.*
Crénelé, e, adj. *embattled, notched, indented.*
Crêpe, s. m. *crape.*
Crépuscule, s. m. *twilight.*
Cresphonte, s. m. *Cresphontes.*
Creuser, v. a. and n. *to dig, plough, make hollow ;* creuser le cerveau, *to rack one's brains.*
Creux, se, adj. *hollow.*
Crever, v. a. *to burst, to put out ;* crever les yeux, *to put out the eyes.*
Cri, s. m. *cry, shriek.*
Criant, e, adj. *crying, shameful.*
Crier, v. n. *to shout, to cry out.*
Criminel, le, adj. and s. *criminal.*
Crise, s. f. *crisis, trial.*
Crit, s. m. *poniard among the Malays.*
Critique, adj. *critical, captious.*
Critique, s. m. *critic.*
Critique, s. f. *criticism.*
Critiquer, v. a. *to criticise.*
Croasser, v. n. *to croak, caw.*
Croire, v. a. *to believe, think.*
Croisade, s. f. *crusade.*
Croisé, s. m. *crusader.*
Croisé, e, part. *crossed, mixed.*
Croiser, v. a. *to cross.*
Croissant, s. m. *crescent.*
Croître, v. n. *to grow.*
Croix, s. f. *cross.*
Croquer, v. a. *to eat greedily, to pilfer.*
Crosse, s. f. *butt-end of a musket ; club.*
Crotte, s. f. *dirt.*
Crotté, e, pt. *bedraggled, muddy.*
Crotter, v. a. *to dirty, splash with mud.*
Croupe, s. f. *top, ridge, buttocks ;* mettre en croupe, *to take one up behind on horseback.*
Croûte, s. f. *crust, surface.*
Croyable, adj. *credible.*
Cru, e, part. of croire, *believed, thought.*
Cruauté, s. f. *cruelty, barbarity.*
Cruel, le, adj. *cruel, barbarous.*
Cruellement, adv. *cruelly.*
Cueillir, v. a. *to gather.*
Cuiller, s. f. *spoon.*
Cuir, s. m. *leather.*
Cuirasse, s. f. *cuirass, coat of mail.*
Cuirassier, s. m. *cuirassier, soldier armed with a cuirass.*
Cuire, v. a. *to cook, to boil, to bake, to roast.*
Cuit, e, part. *baked, roasted, cooked, done.*
Cuisant, e, adj. *bitter, sharp.*
Cuisine, s. f. *kitchen.*
Cuisinier, ère, s. m. and f. *cook.*
Cuivre, s. m. *copper.*
Culbuter, v. a. and n. *to tumble.*
Culotte, s. f. *breeches.*
Culte, s. m. *worship.*
Cultiver, v. a. *to cultivate.*
Culture, s. f. *culture, cultivation, improvement.*
Cupidité, s. f. *cupidity.*
Cure, s. f. *care, trouble.*
Curé, s. m. *parson, rector.*
Curieux, se, adj. *curious.*
Curiosité, s. f. *curiosity.*
Cuve, s. f. *great tub.*
Cyclope, s. m. *Cyclop.*
Cygne, s. m. *swan.*
Cymbale, s. f. *cymbal.*

D.

D' for de, prep. *of, from.*
Dague, s. f. *dagger.*

Daigner, v. n. *to deign, condescend.*
Dais, s. m. *canopy.*
Dalle, s. f. *flag-stone, flat stone.*
Dame, s. f. *lady.*
Dame-jeanne, s. f. *large bottle, demijohn.*
se Dandiner, v. r. *to strut.*
Danger, s. m. *danger.*
Dangereusement, adv. *dangerously.*
Dangereux, se, adj. *dangerous.*
Dans, prep. *in, within.*
Danse, s. f. *dance, dancing.*
Danser, v. a. *to dance.*
Danseur, s. m. *dancer.*
Danseuse, s. f. *female dancer.*
Dard, s. m. *dart.*
Dater, v. a. and n. *to date.*
Dauphin, s. m. *dauphin (a name given to the eldest son of the kings of France).*
Davantage, adv. *more, farther, longer.*
De, prep. *of, from, with, by.*
Déballer, v. a. *to unpack.*
Débarquer, v. n. *to land.*
Débarrasser, v. a. *to disembarrass, get rid of.*
Débat, s. m. *debate, strife, wrangling, dispute, controversy, quarrel.*
Débauche, s. f. *debauchery.*
Débit, s. m. *sale, market;* de meilleur débit, *more saleable.*
Débiter, v. a. *to retail, deliver, pronounce, report.*
Débiteur, s. m. *debtor.*
Déboîter, v. a. *to dislocate.*
Débordé, e, part. *overflowing, overflowed.*
Debout, adv. *standing;* en le remettant debout, *placing him again on his feet.*
Deboutonner, v. a. *to unbutton, undo.*
Débris, s. m. pl. *remains, wrecks, rubbish, ruins.*
Début, s. m. *beginning, opening.*
Débuter, v. n. *to begin, to lead.*

Deçà, delà, adv. *up and down, this side and the other.*
Décembre, s. m. *December.*
Decevant, e, adj. *deceptive.*
Décharge, s. f. *discharge.*
Décharger, v. a. *to unload, discharge, acquit.*
Décharné, e, adj. *thin, emaciated.*
Déchirant, e, part. adj. *heart-rending, harrowing.*
Déchirer, v. a. *to tear, lacerate, torment, revile.*
Déchoir, v. n. *to decay, to fall, to sink.*
Décider, v. a. *to decide, resolve.*
Décisif, ve, adj. *decisive.*
Déclarer, v. a. *to declare.*
Déclin, s. m. *decline.*
Décombres, s. m. pl. *rubbish, ruins.*
Déconcerté, e, part. *disconcerted.*
Déconcerter, v. a. *to disconcert.*
Décorer, v. a. *to decorate.*
Découper, v. a. *to carve, cut into figures.*
Découragé, e, part. *dispirited, discouraged.*
Découvert, e, part. *uncovered, discovered, open.*
Découverte, s. f. *discovery.*
Découvrir, v. a. *to discover, uncover, find out, disclose, reveal.*
Décrépit, e, adj. *decrepid, crazy.*
Décrier, v. a. *to cry down, descry.*
Décrire, v. a. *to describe.*
Déçu, e, part. adj. *deceived.*
Dédaigner, v. a. and n. *to disdain, scorn.*
Dédaigneusement, adv. *disdainfully.*
Dédain, s. m. *disdain, scorn.*
Dedans, en dedans, au dedans, adv. *in, within.*
se Dédire, v. n. *to recant, revoke, renounce.*
Dédit, e, part. *disowned.*
Dédommagement, s. m. *indemnifying, recompense.*
Dédommager, v. a. *to indemnify.*
Déduire, v. a. *to deduce.*

Déesse, s. f. *goddess.*
Défaillance, s. f. *fainting fit.*
Défaillant, e, adj. *fainting, weak.*
Défaire, v. a. *to throw off, rid one's self of.*
Défaite, s. f. *defeat.*
Défaut, s. m. *defect, fault, failing.*
Défectueux, se, adj. *defective, imperfect.*
Défendre, v. a. *to defend, hinder, forbid.*
Défendu, e, part. *forbidden.*
Défense, s. f. *defence.*
Défenseur, s. m. *defender, protector.*
Déférence, s. f. *deference.*
Déférer, v. a. *to bestow.*
Défi, s. m. *challenge.*
Défiance, s. f. *distrust, mistrust.*
Défiant, e, adj. *distrustful.*
Défier, v. a. *to defy, challenge.*
se Défier, v. r. *to distrust, mistrust.*
Défrayer, v. a. *to defray, bear the charges.*
Défricher, v. a. *to clear, cultivate.*
Défunt, e, adj. and s. *deceased, late.*
Dégager, v. a. *to disengage, free.*
Dégarnir, v. a. *to strip.*
Dégat, s. m. *waste, ravage.*
Dégénérer, v. n. *to degenerate.*
Dégoût, s. m. *disgust, disrelish.*
Dégoûté, e, part. *disgusted, weary of.*
Dégoûter, v. a. *to disgust.*
Degré, s. m. *degree, step.*
Déguenillé, e, adj. *tattered, in rags.*
Déguisement, s. m. *disguise.*
Déguiser, v. a. *to disguise.*
Dehors, en dehors, au dehors, adv. and prep. *out, without.*
Déjà, adv. *already.*
Déjeuner, v. n. *to breakfast.*
Déjeuner, s. m. *breakfast.*
Delà, au delà, prep. *beyond.*
Délai, s. m. *delay.*
Delaisser, v. a. *to forsake.*
Délasser, v. a. *to relax, refresh.*
Délibérer, v. a. *to deliberate.*
Délicat, e, adj. *delicate.*
Délicatesse, s. f. *delicacy, niceness, dainty.*
Délices, s. f. pl. *delight, pleasure.*
Délicieusement, adv. *delicately.*
Delicieux, se, adj. *delicious.*
Délier, v. a. *to untie.*
Délire, s. m. *delirium.*
Délivrance, s. f. *deliverance.*
Délivrer, v. a. *to relieve, deliver.*
Demain, adv. *to-morrow.*
Demande, s. f. *request, petition.*
Demander, v. a. *to ask, demand.*
Démangeaison, s. f. *itching, desire.*
Démarche, s. f. *step, gait, carriage.*
Démarrer, v. a. and n. *to unmoor.*
Démêler, v. a. *to unravel, to distinguish.*
Déménager, v. a. and n. *to remove* (one's furniture).
Démence, s. f. *insanity.*
Démenti, s. m. *lie.*
Démentir, v. a. *to give the lie.*
Demeure, s. f. *dwelling, abode.*
Demeurer, v. n. *to remain, to live.*
Demi, e, adj. *half.*
à Demi, adv. *almost, half.*
Demi-casque, s. m. *half-helmet.*
Demi-solde, s. f. *half-pay ; one who receives half-pay.*
Demoiselle, s. f. *young lady.*
Démonstratif, ve, adj. *demonstrative.*
Démonstration, s. f. *demonstration, proof.*
Démonté, e, part. *confounded.*
se Démonter, v. r. *to be confounded.*
Dénier, v. a. *to refuse, deny.*
Denier, s. m. *twelfth part of a sou, a farthing.*
Dénonçant, part. *denouncing.*
Dénoncer, v. a. *to denounce.*
Dénoûment, s. m. *conclusion, unfolding.*
Denrée, s. f. *provisions, ware.*

Dent, s. f. *tooth;* mal aux dents, *toothache.*
Dentelle, s. f. *lace, lace-work.*
Dentiste, s. m. *dentist.*
Dénuement, s. m. *destitution, deprivation.*
Départ, s. m. *departure.*
Dépêche, s. f. *despatch, letter.*
Dépêcher, v. a. *to despatch, expedite.*
se Dépêcher, v. r. *to make haste.*
Dépeindre, v. a. *to describe.*
Dépendant, e, adj. *dependent.*
Dépendre, v. n. *to depend upon.*
Dépens, s. m. pl. *expense, charge.*
Dépense, s. f. *expense, charge.*
Dépenser, v. a. *to spend.*
en Dépit de, prep. *in spite of.*
Déplacer, v. a. *to displace, misplace.*
Déplaire, v. a. *to displease.*
Déplier, v. a. *to unfold, open.*
Déplorant, part. *deploring.*
Déplorer, v. a. *to deplore, bewail.*
Déployer, v. a. *to spread, display.*
Déposer, v. a. *to depose, set down.*
Dépositaire, s. m. *depositary, guardian.*
Déposséder, v. a. *to dispossess, to deprive.*
Dépôt, s. m. *deposit, trust.*
Dépouille, s. f. *spoil, booty, remains.*
Dépouiller, v. a. *to strip, lay aside.*
se Dépouiller, v. r. *to part with.*
Dépourvu, e, adj. *destitute;* au dépourvu, *unawares.*
Depuis, adv. and prep. *since, from, after, for;* depuis peu, *lately.*
Député, s. m. *deputy.*
Déraciner, v. a. *to root up.*
Déranger, v. a. *to disarrange, disorder, disturb.*
Déréglé, e, adj. *disorderly, irregular.*
Dériver, v. n. *to get clear of the shore; to derive.*
Dernier, ère, adj. *last.*
Dernièrement, adv. *lately.*
Dérober, v. a. *to rob, steal, to conceal.*
Déroger, v. n. *to detract, derogate, deviate.*
se Dérouler, v. r. *to unfold one's self, to open to the view.*
Déroute, s. f. *rout, defeat.*
Derrière, prep. *behind.*
par Derrière, adv. *backward, behind.*
Derviche, dervis, s. m. *dervise, Turkish monk.*
Des, art. pl. *of the, from the;* some, *several.*
Dés, s. m. pl. *dice.*
Dès, prep. *from, since, at.*
Dès-là, adv. *hence.*
Dès que, conj. *when, as soon as, since.*
Désabuser, v. a. *to undeceive, to disabuse.*
Désagréable, adj. *disagreeable.*
Désagrément, s. m. *discomfort, unpleasantness.*
Désappointement, s. m. *disappointment.*
Désarmer, v. a. *to disarm.*
Désastre, s. m. *disaster, misfortune.*
Désaveu, s. m. *disavowal.*
Descendant, s. m. *descendant.*
Descendre, v. n. *to descend, to fall into, to put down, let down, go down; to land, to stop.*
Désert, e, adj, *desert, waste.*
Déserter, v. n. *to desert, run away.*
Désespéré, e, part. adj. *despaired of, desperate;* en désespérés, *like desperate men.*
Désespérer, v. a. *to drive to despair.*
Désespoir, s. m. *despair.*
Deshabiller, v. a. and n. *to undress, strip.*
Déshonneur, s. m. *dishonor.*
Déshonoré, e, part. adj. *disgraced, dishonored.*
Déshonorer, v. a. *to dishonor, to disgrace.*

Désigner, v. a. *to designate, to denominate, to mention.*
Désintéressé, e, adj. *disinterested.*
Désir, s. m. *desire, wish.*
Désirer, v. a. *to desire, to wish.*
Désobéissance, s. f. *disobedience.*
Désolé, e, adj. *desolate, grieved.*
Désordre, s. m. *disorder, confusion.*
Désormais, adv. *henceforth, hereafter.*
Desquels, pron. rel. *of which.*
Dessécher, v. a. *to dry up, wither.*
Dessein, s. m. *design, intention;* à dessein, adv. *designedly.*
Dessert, s. m. *dessert, fruit.*
Desservir, v. a. and n. *to take away, to clear the table.*
Dessiller, v. a. *to unseal, open.*
Dessin, s. m. *drawing, draught, design.*
Dessous, adv. and prep. *underneath, under;* au dessous, *below.*
Dessus, prep. and adv. *upon, above, over;* au dessus, *above, beyond;* par-dessus, *over, over and above, besides;* là-dessus, *thereupon, upon that.*
Destin, s. m. *destiny, fate.*
Destinée, s. f. *destiny, fate.*
Destiner, v. n. *to design, intend, destine.*
Destructeur, adj. and s. m. *destructive, destroyer.*
Détachement, s. m. *detachment.*
Détacher, v. a. *to untie, unfasten, break off, detach.*
Détail, s. m. *retail; particulars; exact account, detail.*
Détaler, v. n. *to scamper away.*
Dételer, v. a. *to detach, unharness.*
se **Déterminer**, v. r. *to resolve, determine.*
Détestable, adj. *detestable, wretched.*
Détester, v. a. *to detest, abhor.*
Détour, s. m. *circumlocution, excuse, subterfuge, shift.*
Détourner, v. a. *to disturb, hinder; to turn aside, to turn into a new channel.*
Détresse, s. f. *distress, misery.*
Détroit, s. m. *strait, narrow passage.*
Détruire, v. a. *to destroy.*
Détruit, e, part. *destroyed.*
Dette, s. f. *debt.*
Deuil, s. m. *sorrow, grief, mourning.*
Deux, num. adj. *two;* tous deux, *both;* à deux de jeu, *even.*
Dévaler, v. a. and n. *to let down, lower.*
Dévaliser, v. a. *to rifle, strip.*
Devancer, v. a. *to precede, go before, distance.*
Devant, prep. *before;* au-devant, *in advance;* par devant, *before, in front;* ci-devant, *former, formerly.*
Dévaster, v. a. *to ruin, devastate.*
Développement, s. m. *unfolding, opening of a plant.*
Développer, v. a. *to unfold, develop.*
Devenant, part. *becoming.*
Devenir, v. n. *to become;* qu'est-il devenu? *what has become of it, or him?*
Devenu, e, part. *become.*
Devin, s. m. *soothsayer.*
Deviner, v. a. *to guess, to foretell; to divine, presage.*
Devise, s. f. *device, motto.*
Dévoiler, v. a. *to unveil, reveal; to disclose, discover.*
Devoir, s. m. *duty;* se mettre en devoir, *to endeavor.*
Devoir, v. a. *to owe, to be.*
Dévolu, e, adj. *vested.*
Dévorer, v. a. *to devour, eat up, consume.*
Dévotement, adv. *devoutly, religiously.*
Dévoué, e, part. *devoted.*
Dévouement, s. m. *devotion, submission.*
Dévouer, v. a. *to devote, sacrifice.*
Diable, s. m. *devil.*
Diagnostique, s. m. *diagnosis, symptoms.*

Dialectique, s. f. *dialectics, logic.*
Diamant, s. m. *diamond.*
Diantre, s. m. *dickens, deuce.*
Diète, s. f. *diet, abstinence.*
Dieu, pl. dieux, s. m. *God, gods.*
Diffamer, v. a. *to defame, traduce, libel.*
Différence, s. f. *difference, variety, distinction.*
Différent, e, adj. and s. m. *different, various; difference, controversy.*
Difficile, adj. *difficult.*
Difficulté, s. f. *difficulty.*
Diffus, e, adj. *diffuse, prolix.*
Digérer, v. a. and n. *to digest.*
Digne, adj. *worthy.*
Dignement, adv. *worthily, with dignity.*
Dignité, s. f. *dignity, worth.*
Digue, s. f. *obstacle, barrier.*
Dilater, v. a. *to dilate.*
Diligence, s. f. *swift carriage; diligence, haste.*
Dimanche, s. m. *Sunday.*
Dîme, s. f. *church tithe.*
Diminuer, v. a. and n. *to lessen, diminish.*
Dindon, s. m. *turkey-cock.*
Dîner, v. n. *to dine.*
Dîner, s. m. *dinner.*
Diodore, s. m. *Diodorus.*
Diphthongue, s. f. *diphthong.*
Diplomate, s. m. *diplomatist.*
Diplôme, s. m. *diploma.*
Dire, v. a. *to tell, to say, to indicate;* c'est-à-dire, *that is to say.*
Dire, s. m. *saying, words.*
Directement, adv. *in a direct manner.*
Diriger, v. a. *to direct.*
Discerner, v. a. *to distinguish.*
Discipliné, e, part. *disciplined.*
Discoureur, s. m. *declaimer.*
Discourir, v. n. *to discourse, to treat.*
Discours, s. m. *discourse, speech, conversation.*
Discret, ète, adj. *discreet, prudent.*
Disette, s. f. *scarcity, dearth.*
Disgrâce, s. f. *misfortune, disgrace.*
Disparaître, v. n. *to disappear.*
Dispenser, v. a. *to dispense, bestow.*
Disperser, v. a. *to disperse, scatter.*
Disposer, v. a. *to dispose, arrange.*
se Disposer, v. r. *to get ready.*
Disposition, s. f. *preparation, state, disposition.*
Dispute, s. f. *dispute, quarrel.*
Disputer, v. n. *to dispute.*
Dissentiment, s. m. *dissent.*
Dissimuler, v. n. *to disguise, dissemble.*
Dissiper, v. a. *to dissipate, disperse, blow over.*
Dissolvant, s. m. *dissolvent.*
Distiller, v. a. *to distil.*
Distinguer, v. a. *to distinguish.*
Distrait, e, adj. *inattentive, absent-minded.*
Distribuer, v. a. *to distribute.*
Dit, e, part. *said, styled, called.*
Divers, e, adj. *various, several.*
Diversement, adv. *variously, differently.*
Divertir, v. a. *to divert, amuse.*
Divertissant, e, adj. *amusing, diverting.*
Divertissement, s. m. *diversion.*
Divin, e, adj. *divine.*
Divinement, adv. *divinely.*
Diviser, v. a. *to divide.*
se Diviser, v. r. *to be divided.*
Docile, adj. *docile, tractable.*
Docilement, adv. *with docility.*
Docte, adj. *learned, erudite.*
Docteur, s. m. *doctor.*
Dogmatiser, v. a. *to dogmatize.*
Dogme, s. m. *dogma, doctrine.*
Dogue, s. m. *bull-dog, mastiff.*
Doigt, s. m. *finger.*
Domestique, s. m. and f. *domestic, servant.*
Domination, s. f. *dominion, power, rule.*
Dominer, v. a. and n. *to govern, rule.*

Dominicain, s. m. *Dominican*, or *white friar*.
Dommage, s. m. *pity, loss, damage.*
Dompter, v. a. *to conquer, subdue.*
Don, s. m. *gift.*
Donation, s. f. *donation, gift;* faire donation, *to make over by deed of gift.*
Donc, conj. *then, therefore.*
Donjon, s. m. *turret, tower*, or *platform in the midst of a castle.*
Donnée, s. f. *datum;* pl. *data.*
Donner, v. a. *to give, to fall upon, to charge, to plunge, to look.*
Dont, pron. rel. *of which, of whom, whose, with which.*
Doré, e, adj. *gilt, golden.*
Dorénavant, adv. *henceforth, in future.*
Dorer, v. a. *to gild.*
Dormant, part. *sleeping.*
Dormir, v. n. *to sleep.*
Dormir, s. m. *sleep.*
Dos, s. m. *back.*
Dot, s. f. *dowry.*
Doter, v. a. *to endow.*
Douaire, s. m. *dowry.*
Douane, s. f. *custom-house.*
Douanier, s. m. *officer of customs.*
Doublement, adv. *doubly.*
Doubler, v. a. *to line* (a garment).
Douce, adj. fem. of doux, and s. f. *smooth, easy, mild, sweet.*
Doucement, adv. *gently, softly, slowly.*
Doucet, te, s. m. and f. *an abigail, an affectedly modest person.*
Douceur, s. f. *delight, mildness, sweetness.*
Douleur, s. f. *grief, sorrow, pain.*
Douloureux, se, adj. *painful, mournful, sorrowful.*
Doute, s. m. *doubt.*
Douter, v. a. *to doubt.*
Douteux, se, adj. *doubtful, dubious.*
Douvres, s. m. *Dover.*
Doux, fem. douce, adj. *sweet, mild, soft.*
Douzaine, s. f. *dozen.*
Douze, num. adj. *twelve.*
Dragon, s. m. *dragoon.*
Dramatique, adj. *dramatic.*
Drame, s. m. *drama.*
Drap, s. m. *cloth.*
Drapeau, s. m. *standard, stand of colors.*
Draper, v. a. *to clothe, to make the drapery.*
Drapier, s. m. *draper.*
Dresser, v. a. *to raise, to draw up, to erect.*
Drogue, s. f. *drug, stuff.*
Droguet, s. m. *drugget.*
Droit, s. m. *equity, law, right, claim, tax;* le droit des gens, *the law of nations;* de droit, *by right.*
Droit, adv. *straight, straight on.*
Droit, e, adj. *right, straight.*
à Droite, à droit, adv. *on the right hand.*
Droiture, s. f. *uprightness, integrity.*
Drôle, s. m. *fellow, varlet, knave.*
Drôlerie, s. f. *drollery, buffoonery, jest.*
Dromadaire, s. m. *dromedary.*
Druidique, adj. *Druidical.*
Du, art. def. m. *of the, from the;* art. part. *some.*
Dû, s. m. *what is due* or *owing.*
Dû, e, part. *owed, ought, due;* aurait dû, *ought to have.*
Duc, s. m. *a duke.*
Duché, s. m. *dukedom, duchy.*
Duchesse, s. f. *duchess.*
Dunkerque, s. *Dunkirk.*
Dupe, s. f. *dupe.*
Duquel, pron. rel. m. *of which.*
Dur, e, adj. *hard, tough, harsh.*
Durant, prep. *during.*
Durée, s. f. *durability, duration.*
Durement, adv. *rudely, roughly.*
Durer, v. n. *to last, endure.*
Duvet, s. m. *down, wool, nap.*

E.

Eau, s. f. *water.*
Eau-de-vie, s. f. *brandy.*
Ebat, s. m. *pastime, sport.*
Ebène, s. f. *ebony.*
Ebloui, e, part. *dazzled.*
Ebranler, v. a. *to shake.*
Ebre, s. *Ebro* (a river of Spain).
Ecaille, s. f. *shell, scale.*
Ecarlate, s. f. *scarlet.*
Ecarquiller, v. a. *to open* (the eyes).
Ecart, s. m. *step aside, digression;* à l'écart, *aside, in a lonely place.*
Ecarté, e, adj. *distant.*
Ecarter, v. a. *to drive away, to remove, to put aside.*
s'Ecarter, v. r. *to retire, to withdraw, to be lost.*
Ecclésiastique, s. m. *clergyman.*
Echange, s. m. *exchange, barter.*
Echanger, v. a. *to exchange.*
Echapper, v. n. *to escape, to let fall.*
Echarpe, s. f. *scarf.*
Echasses, s. f. pl. *stilts.*
s'Echauder, v. r. *to burn one's fingers.*
Echauffer, v. n. *to grow hot, angry.*
Echelle, s. f. *ladder.*
Echoppe, s. f. *covered stall, stall.*
Echouer, v. n. *to prove abortive, fail, to shipwreck.*
Ecija, s. *a city of Andalusia.*
Eclabousser, v. a. *to splash, to dash mud about.*
Eclair, s. m. *lightning, flash.*
Eclaircissement, s. m. *solution, explanation.*
Eclairer, v. a. *to enlighten, to light.*
Eclat, s. m. *lustre, display, noise; splinter, shiver.*
Eclat de rire, *burst of laughter.*
Eclater, v. n. *to burst out, to shine, to sparkle.*
Eclatant, e, adj. *bright, showy, striking, radiant.*
Eclipser, v. a. *to eclipse.*
Eclore, v. n. *to be hatched, opened* (of flowers).
Eclos, e, part. of éclore, *hatched.*
Ecole, s. f. *school;* faire l'école buissonnière, *to play the truant.*
Ecolier, s. m. *scholar.*
Econduire, v. a. *to dismiss.*
Econome, adj. *frugal, economical.*
Economie, s. f. *economy.*
Ecorce, s. f. *bark.*
Ecorcher, v. a. *to flay, to murder* (a language).
Ecornifleur, s. m. *spunger, parasite;* (figuratively) *shark, fox.*
Ecossais, e, adj. *Scotch.*
Ecosse, s. f. *Scotland.*
s'Ecouler, v. r. *to slip away, to pass.*
Ecouter, v. a. *to hear, to listen to.*
Ecraser, v. a. *to crush, overwhelm.*
s'Ecrier, v. r. *to cry out, exclaim.*
Ecrire, v. a. *to write.*
Ecrit, s. m. *writing.*
Ecrit, e, part. *written.*
Ecritoire, s. f. *inkstand.*
Ecriture, s. f. *writing, Scripture;* l'Ecriture sainte, *the Holy Scriptures.*
Ecrivain, s. m. *writer.*
Ecu, s. m. *shield, buckler, crown-piece.*
Ecueil, s. m. *rock, ridge of rocks, danger.*
Ecumant, e, adj. *foaming.*
Ecumer, v. a. and n. *to skim, to foam.*
Ecureuil, s. m. *squirrel.*
Ecurie, s. f. *stable* (horse).
Ecuyer, s. m. *esquire, attendant.*
Edition, s. f. *edition, impression.*
Edouard, s. m. *Edward.*
Education, s. f. *education.*
Effacer, v. a. *to efface.*
Effaré, e, part. *scared, frightened.*
Effaroucher, v. a. *to frighten, scare.*
Effectivement, adv. *really, in effect.*
Effet, s. m. *effect, article of property;* en effet, *in fact, really.*

Effeuiller, v. a. *to strip off* (leaves).
Efficace, adj. *efficacious.*
Efficacité, s. f. *efficacy.*
Effleurer, v. a. *to graze, skim over.*
s'Efforcer, v. r. *to strive, endeavor.*
Effort, s. m. *effort, attempt.*
Effrayant, e, adj. *tremendous, fearful.*
Effrayer, v. a. *to frighten.*
s'Effrayer, v. r. *to be afraid.*
Effroi, s. m. *terror, dread, fright.*
Effronté, e, adj. *bold, impudent.*
Effroyable, adj. *frightful.*
Effronterie, s. f. *effrontery.*
Effusion, s. f. *overflowing, effusion.*
Egal, s. m. *equal, one of equal rank.*
Egal, e, pl. égaux. adj. *equal.*
Egalement, adv. *equally.*
Egaler, v. a. and n. *to equal.*
Egalité, s. f. *equality, uniformity, evenness.*
Egard, s. m. *account, regard, respect;* à l'égard de, *as to;* à votre égard, *towards you;* avoir des égards pour, *to have consideration for.*
Egarer, v. a. *to bewilder, mislead.*
s'Egarer, v. r. *to lose one's way.*
Egayer, v. a. *to cheer, enliven.*
Eglantier, s. m. *eglantine, sweet-brier.*
Eglise, s. f. *church, temple.*
Eglogue, s. f. *eclogue, pastoral poem.*
Egoïste, s. m. and f. *egotist.*
Egorger, v. a. *to cut the throat, to butcher.*
Egrener, v. a. *to shell.*
Egypte, s. f. *Egypt.*
Egyptien, ne, s. m. and f. *Egyptian.*
Eh, *or* he, interj. *ah! alas! ha!* eh bien! *well! what! what of it,* &c.
Elan, s. m. *start, spring, dash.*
s'Elancer, v. r. *to shoot, spring forward.*
Elargir, v. a. *to widen, stretch.*
Electeur, s. m. *elector.*
Electricité, s. f. *electricity.*
Elégant, s. m. *fop, fopling.*
Elément, s. m. *element, rudiment, first principle.*
Elévation, s. f. *elevation, advancement.*
Elève, s. m. *pupil, scholar, student.*
Elevé, e, part. adj. *high, lofty, brought up, elevated, raised.*
Elever, v. a. *to bring up; to raise, to erect, to elevate.*
s'Elever, v. r. *to rise, ascend.*
s'Elider, v. r. *to be elided, cut off.*
Elision, s. f. *elision, suppression of a vowel.*
Elle, pron. pers. *she, it, her;* plu. elles, *they, them.*
Eloge, s. m. *eulogy, praise.*
Eloigné, e, part. adj. *distant, far, remote.*
Eloignement, s. m. *absence, estrangement, aversion.*
s'Eloigner, v. r. *to go away, to retire.*
Eluder, v. a. *to elude, to evade.*
Elysée, s. m. *Elysium.*
Elytre, s. m. *elytra-elytrum.*
Emailler, v. a. *to enamel.*
s'Embarquer, v. r. *to embark.*
Embarras, s. m. *perplexity, difficulty, distress, trouble.*
Embarrassant, e, adj. *embarrassing.*
Embarrassé, e, part. *embarrassed, puzzled.*
Embarrasser, v. a. *to embarrass, puzzle.*
s'Embarrasser, v. r. *to trouble, to entangle one's self.*
Embaumer, v. a. *to embalm.*
s'Embéguiner, v. r. *to be infatuated* or *bewitched.*
Embellir, v. a. *to embellish, to beautify, to grace.*
Emblématique, adj. *emblematical.*
Embonpoint, s. m. *fleshiness, stoutness, obesity.*

Embrasement, s. m. *conflagration, fire.*
Embraser, v. a. *to set on fire.*
Embrassade, s. m. *embrace, hug.*
Embrassement, s. m. *embrace.*
Embrasser, v. a. *to embrace, to grasp.*
Embrocher, v. a. *to put upon the spit.*
s'Embusquer, v. r. *to lie in ambush.*
Emerveiller, v. a. *to astonish, surprise.*
s'Emerveiller, v. r. *to be astonished, surprised; to be in raptures.*
Emettre, v. a. *to emit, give out.*
Eminence, s. f. *height, rising ground.*
Eminemment, adv. *eminently, in the highest degree.*
Emmener, v. a. *to take, to lead, to carry away.*
Emotion, s. f. *emotion, discomposure.*
s'Emousser, v. r. *to become dull, be blunted.*
Emouvoir, v. a. *to move, to affect.*
s'Emouvoir, v. r. *to be moved, raised.*
s'Emparer, v. r. *to take possession, to subdue, to seize.*
Empaqueter, v. a. *to wrap up, to pack up.*
Empêchement, s. m. *disturbance, hindrance.*
Empêcher, v. a. *to prevent, to hinder.*
Empereur, s. m. *emperor.*
Emphase, s. f. *emphasis, bombast.*
Empirique, s. m. *empiric, quack.*
Emplette, s. f. *purchase.*
Emplir, v. a. *to fill, to fill up.* (*See* Remplir.)
Emploi, s. m. *office, employment, use.*
Employé, s. m. *a salaried officer.*
Employer, v. a. *to employ, to use.*
Empoigner, v. a. *to seize, to grasp.*
Empoisonner, v. a. *to poison.*
Empoisonneur, s. m. *poisoner, corrupter.*
Emporté, e, part. *carried away, shot off.*
Emportement, s. m. *transport, rage, anger.*
Emporter, v. a. *to remove, to carry, to carry off.*
s'Emporter, v. r. *to be angry.*
Empressé, e, adj. *eager, earnest, in haste, busy.*
Empressement, s. m. *haste, eagerness.*
s'Empresser, v. r. *to hasten, to be eager.*
Emprunt, s. m. *loan.*
Emprunter, v. a. *to borrow.*
Emu, e, part. of émouvoir, *moved, disturbed.*
En, prep. *in, at, out of, through.*
En, adj. *like, as;* vivre en roi, *to live like a king.*
En, pron. *of him, of her, of it, of them; for him, for her,* &c.; *with him, with her,* &c.; *about him, about her,* &c.; *thence, from thence; some, any.*
Encaisser, v. a. *to pack up.*
Enceinte, s. f. *enclosure; walls.*
Enchaîner, v. a. *to enchain, captivate.*
Enchanté, e, part. *glad, delighted, enchanted.*
Enchantement, s. m. *enchantment.*
Enchanter, v. a. *to enchant, delight.*
Enchanteur, enchanteresse, s. m. and f. *magician, enchanter.*
Enchanteur, enchanteresse, adj. *enchanting, bewitching.*
Enchâsser, v. a. *to enshrine, to set in gold,* &c.
Enchérisseur, s. m. *bidder.*
Enclos, s. m. *enclosure.*
Encombre, s. m. *accident, encumbrance.*
Encore, encor, adv. *yet, again, also, still.*

Encourager, v. a. *to encourage.*
Encourir, v. a. *to incur, fall under.*
Encre, s. f. *ink.*
Encrier, s. m. *inkstand.*
Encyclopédie, s. f. *encyclopædia.*
Endommagé, e, part. *damaged, hurt.*
Endormi, e, part. adj. *fallen asleep, sleepy.*
Endormir, v. a. *to put to sleep.*
s'Endormir, v. r. *to fall asleep.*
Endosser, v. a. *to put on, don.*
Endroit, s. m. *place, spot, passage.*
Endurant, e, adj. *patient, passive.*
Endurcir, v. a. *to harden, to indurate.*
Endurer, v. a. *to endure, to suffer.*
Energie, s. f. *energy, vigor.*
Energique, adj. *energetic, forcible.*
Enervé, e, part. *enervated, weakened.*
Enfance, s. f. *infancy, childhood.*
Enfant, s. m. and f. *child.*
Enfanter, v. a. *to bring forth.*
Enfer, s. m. *hell, infernal regions.*
Enfermer, v. a. *to shut in, to enclose.*
Enflammer, v. a. *to inflame, kindle, set on fire, excite.*
Enfin, adv. and conj. *in fine, in short, at last, at length, upon the whole, to conclude, in a word, lastly, finally.*
Enflammé, e, adj. *on fire, blazing.*
s'Enfler, v. r. *to swell.*
Enfoncé, e, part. adj. *open, hollow, sunken.*
Enfoncer, v. a. *to thrust, drive, plunge, to pull, thrust down.*
s'Enfuir, v. r. *to run away.*
Enfumé, e, adj. *smoky.*
Engageant, e, adj. *engaging, charming, attractive.*
Engager, v. a. *to engage, to induce, to pledge.*
s'Engouer, v. r. *to be infatuated.*
Englouti, e, part. *swallowed up, devoured.*
Engourdissement, s. m. *numbness, dulness.*
Engrais, s. m. *fattening, fodder; manure.*
Engraisser, v. a. *to fatten.*
Enigme, s. f. *riddle, enigma.*
Enivrer v. a. *to inebriate, to infatuate, to intoxicate.*
Enjôler, v. a. *to wheedle, to cajole.*
Enjôleur, se, s. m. and f. *wheedler.*
Enjoué, e, adj. *cheerful, mirthful.*
Enjouement, s. m. *cheerfulness, gaiety, merriment.*
Enlacer, v. a. *to entwine, to entangle, to twist.*
Enlèvement, s. m. *removal, carrying away.*
Enlever, v. a. *to lift up, to carry off, to take away.*
Ennemi, e, adj. and s. m. and f. *enemy, adversary.*
Ennui, s. m. *dulness, tediousness, weariness.*
Ennuyer, v. a. *to weary, to tire.*
s'Ennuyer, v. r. *to be weary* or *tired.*
Ennuyeux, se, adj. *tedious, wearisome.*
Enorme, adj. *enormous, huge.*
Enormité, s. f. *hugeness, vastness, enormity.*
Enragé, s. m. *madman.*
Enrager, v. n. *to be mad, enraged.*
Enrichir, v. a. *to enrich.*
Ensanglanter, v. a. *to make bloody, to imbrue in blood.*
Enseigne, s. f. *sign.*
Enseigner, v. a. *to teach, to instruct.*
Ensemble, adv. *together, one with another.*
Ensemble, s. m. *the whole piece of work.*
Enserrer, v. a. *to shut up, to enclose.*
Ensevelir, v. a. *to bury.*
Ensuite, adv. *then, afterwards.*

s'Ensuivre, v. r. *to follow, result.*
Entamer, v. a. *to broach, to open.*
Entasser, v. a. *to heap up.*
Entendre, v. n. *to intend, to mean.*
Entendre, v. a. *to hear, to understand.*
Entendu, e, part. *heard, understood; skilful, wise.*
Enter, v. a. *to graft, to ingraft.*
Enterrer, v. a. *to inter, to bury.*
Entêté, e, adj. *obstinate, stubborn, prepossessed.*
Enthousiasme, s. m. *enthusiasm.*
Entier, e, adj. *entire, whole, complete.*
Entièrement, adv. *entirely.*
Entonner, v. a. *to begin to sing.*
Entortiller, v. a. *to confuse, confound, entangle; to wrap, envelop.*
Entouré, e, part. *surrounded.*
Entourer, v. a. *to surround.*
Entrailles, s. f. pl. *entrails, bowels.*
Entraîner, v. a. *to drag, to drag along; to mislead, to hurry.*
Entraver, v. a. *to fetter, trammel.*
Entre, prep. *between, in, among;* entr'autres, *among others.*
Entrecoupé, e, part. *intersected, interrupted.*
Entrée, s. f. *entrance; course of dishes.*
Entrefaites, s. f. pl. *interval;* sur ces entrefaites, *in the interval, in the meantime.*
Entremêlé, e, part. *mixed.*
s'Entremêler, v. r. *to mix together.*
Entremets, s. m. *dainty dish.*
Entreprendre, v. a. *to undertake, to encroach, to invade.*
Entreprise, s. f. *attempt, enterprise.*
Entrer, v. n. *to enter, to go in.*
Entre-sol, s. m. *entresol.*
s'Entretenir, v. r. *to converse with, to support, to maintain, to sustain.*
Entretenu, e, part. *sustained.*
Entretien, s. m. *conversation, maintenance, support.*
Entrevoir, v. a. *to have a glimpse of.*
Entrevue, s. f. *interview.*
Entr'ouvert, e, part. *half-opened.*
Entr'ouvrir, v. a. *to open half way, to rive, to divide.*
Envahi, e, part. *invaded.*
Envahir, v. a. *to invade, to usurp.*
Envahissant, e, part. *invading.*
Envelopper, v. a. *to wrap up, to envelop.*
Envers, prep. *towards.*
Envie, s. f. *envy, wish, desire;* avoir envie, *to wish, to desire.*
Envié, e, part. *envied.*
Envier, v. a. *to envy.*
Envieux, se, adj. and s. *jealous, envious.*
Environ, prep. *about, thereabouts.*
Environs, s. m. pl. *environs, neighborhood, adjacent parts.*
Environné, e, part. *encompassed, surrounded.*
Environner, v. a. *to surround, to environ.*
Envisager, v. a. *to face, to look at.*
s'Envoler, v. r. *to fly away.*
Envoi, s. m. *sending, package, object sent.*
Envoyé, s. m. *an envoy, a nuncio.*
Envoyer, v. a. *to send.*
Epais, e, adj. *thick, coarse; dull.*
Epaisseur, s. f. *thickness.*
Epanchement, s. m. *effusion, full confidence.*
Epandre, v. a. *to pour out, to shed.*
Epargne, s. f. *savingness, parsimony.*
Epargner, v. a. *to spare, to save.*
Eparpiller, v. a. *to scatter.*
Epaté, e, adj. *broad, flat.*
Epaule, s. f. *shoulder.*
Epée, s. f. *sword;* coup d'épée, *sword-thrust.*
Eperdu, e, adj. *confounded, dismayed, distracted.*
Eperon, s. m. *spur.*

Epi, s. m. *ear of corn.*
Epicerie, s. f. *spices, groceries.*
Epicier, s. m. *grocer.*
Epicure, s. m. *Epicurus.*
Epier, v. a. *to watch, to spy.*
Epine, s. f. *thorn, prickle.*
Epines, s. f. pl. *troubles, difficulties.*
Epingle, s. f. *pin.*
Epistolaire, adj. *epistolary.*
Epitaphe, s. f. *epitaph.*
Epître s. f. *letter, epistle.*
Epoque, s. f. *period, epoch.*
Epouse, s. f. *spouse, wife, bride.*
Epouser, v. a. *to marry, to wed.*
Epouvantable, adj. *dreadful, frightful.*
Epouvante, s. f. *terror, dismay.*
Epouvanter, v. a. *to frighten.*
s'Epouvanter, v. r. *to be frightened.*
Epoux, s. m. *husband;* pl. *couple, man and wife.*
Epreuve, s. f. *proof, trial;* à l'épreuve du feu, *fire-proof.*
Epris, e, adj. *taken, charmed, smitten.*
Eprouvé, e, part. *proved, experienced, tested.*
Eprouver, v. a. *to experience, to test, to try.*
Epuiser, v. a. *to empty, to exhaust.*
Equateur, s. m. *equator.*
Equilibre, s. m. *equilibrium.*
Equipage, s. m. *equipage, gear, crew.*
Equipé, e, part. *fitted out.*
Equiper, v. a. *to fit out, to equip.*
Equitation, s. f. *horsemanship.*
Equivoque, adj. and s. *doubtful, equivocal; ambiguity, double meaning.*
Ere, s. f. *era, epoch.*
Eriger, v. a. *to erect, to set up, to pretend.*
Ermitage, s. m. *hermitage, convent.*
Ermite, s. m. *hermit, anchoret.*
Errant, e, adj. *wandering;* chevalier errant *knight-errant;* chevalerie errante, *knight-errantry.*
Erratum, s. m. *list of errors.*
Errer, v. n. *to wander.*
Erreur, s. f. *error, mistake.*
Escalier, s. m. *staircase.*
Escarpé, e, adj. *steep, bluff.*
Esclavage, s. m. *slavery.*
Esclave, s. m. and f. *slave.*
Escopette, s. f. *sort of carabine.*
Escorte, s. f. *escort, guard, convoy.*
Escorter, v. a. *to guard, to escort.*
Escroquer, v. a. *to sponge, to steal.*
Escroquerie, s. f. *sponging, sharping, knavery.*
Esculape, s. m. *Esculapius.*
Espace, s. m. *space, distance.*
Espagne, s. f. *Spain.*
Espagnol, e, adj. and s. *Spanish, Spaniard.*
Espaliers, s. m. pl. *dwarf-trees, planted in rails; espaliers.*
Esparcette, *or* éparcet, s. m. and f. *a species of hay-grass.*
Espèce, s. f. *kind, species, nature; money.*
Espérance, s. f. *hope, expectation.*
Espérer, v. a. and n. *to hope, to hope for, to expect.*
Espion, s. m. *spy, informer.*
Espoir, s. m. *hope.*
Esprit, s. m. *wit, mind, senses, spirit;* beaux esprits, *wits, witlings.*
Esquif, s. m. *skiff, boat, yawl.*
Esquisse, s. f. *sketch.*
s'Esquiver, v. r. *to steal away.*
Essai, s. m. *experiment, essay, trial, attempt.*
Essaim, s. m. *swarm.*
Essayer, v. a. *to try.*
Essor, s. m. *flight.*
Essuyer, v. a. *to wipe away, to dry up, to bear, to endure.*
Estampe, s. f. *engraving, print.*
Estime, s. f. *esteem, respect.*
Estimer, v. a. *to esteem, to estimate.*
Estomac, s. m. *stomach.*
Estropier, v. a. *to lame, to cripple.*
Et, conj. *and.*

Etable, s. f. *stable.*
Etablir, v. a. *to establish, to settle.*
Etablissement, s. m. *establishment.*
Etage, s. m. *story, floor.*
Etaler, v. a. *to display.*
Etat, s. m. *state, case, condition.*
Eté, s. m. *summer.*
Eteindre, v. a. *to quench, to extinguish.*
s'Eteindre, v. r. *to be extinguished, to go out.*
Etendard, s. m. *standard, banner.*
Etendre, v. a. *to spread, to stretch out, to extend.*
Etendu, e, part. *extended.*
Etendue, s. f. *extent, capacity, discernment.*
Eternel, le, adj. *eternal.*
Eternellement, adv. *eternally.*
Eterniser, v. a. *to immortalize.*
Eternité, s. f. *eternity.*
Etienne, s. m. *Stephen.*
Etincelant, e, adj. *sparkling, brilliant.*
Etinceler, v. n. *to sparkle, to gleam.*
Etiquette, s. f. *etiquette, label.*
Etoffe, s. f. *stuff, cloth.*
Etoile, s. f. *star.*
Etolien, ne, adj. and s. *Ætolian.*
Etonnant, e, adj. *amazing, astonishing.*
Etonné, e, part. *amazed, astonished.*
Etonnement, s. m. *astonishment.*
Etonner, v. a. *to astonish, to amaze.*
s'Etonner, v. r. *to be astonished.*
Etouffer, v. a. *to choke, to smother.*
Etourderie, s. f. *imprudence, giddiness, thoughtlessness.*
Etourdi, e, part. *stunned, giddy.*
à l'Etourdie, adv. *desperately.*
Etourdir, v. a. *to stun, to make dizzy.*
s'Etourdir, (sur) v. r. *to shake off the thought of.*
Etourdissant, e, adj. *stunning.*
Etrange, adj. *strange, queer, odd, foreign.*
Etrangement, adv. *strangely.*
Etranger, ère, adj. and s. *strange, foreign, unknown ; stranger, foreigner.*
Etrangler, v. a. *to strangle, to choke.*
Etre, v. auxil. *to be, to dwell, to lie, to exist, to make, to keep, to prove.*
Etre, s. m. *being, existence.*
Etreindre, v. a. *to bind, to grasp.*
Etreinte, s. f. *clasping.*
Etriller, v. a. *to curry, fleece, give one a tanning.*
Etroit, e, adj. *straight, narrow, close ; intimate.*
à l'Etroit, adv. *in a narrow compass.*
Etude, s. f. *study, application, learning.*
Etudiant, s. m. *student, scholar.*
Etudier, v. a. *to study.*
Européen, ne, adj. *European.*
Eurystène, s. m. *Eurysthenes.*
Eux, pron. pers. *they, them.*
Evacuer, v. a. *to clear, vacate.*
Evaluer, v. a. *to estimate the value of.*
Evangile, s. m. *the Gospel.*
Evanoui, e, adj. *swooned, senseless.*
s'Evanouir, v. r. *to swoon, faint away ; to disappear, to vanish.*
Evanouissement, s. m. *swoon, fainting fit, syncope.*
Evaporé, e, adj. *giddy, thoughtless.*
Eveiller, v. a. *to awaken, to call, to rouse up.*
Eveil, s. m. *hint, alert, warning.*
Evénement, s. m. *event, incident.*
Eventail, s. m. *a fan.*
Eventé, adj. *thoughtless, giddy.*
Evêque, s. m. *a bishop.*
s'Evertuer, v. r. *to labor, to strive, to study.*
Eviter, v. a. *to avoid, to shun.*
Exact, e, adj. *exact, punctual.*
Exactement, adv. *exactly.*

Exactitude, s. f. *accuracy, punctuality.*
Exagération, s. f. *exaggeration.*
Exalté, e, part. *exalted, excited to a high degree.*
Examen, s. m. *examination, search.*
Examiner, v. a. *to examine.*
Excellence, s. f. *excellence, excellency;* par excellence, *emphatically.*
Excellent, e, *excellent, perfect.*
Exceller, v. n. *to excel.*
Excepté, prep. *except.*
Excepter, v. a. *to except.*
Excès, s. m. *excess, waste, debauchery.*
à l'Excès, adv. *excessively.*
Excessif, ve, adj. *excessive.*
Exciter, v. a. *to excite, to provoke.*
Excommunié, e, s. m. and f. *an excommunicated person.*
Excuser, v. a. *to excuse, to apologize.*
Exécuter, v. a. *to execute, to perform.*
Exécuteur, s. m. *executor, performer.*
Exemplaire, s. m. *copy.*
Exemple, s. m. *example, precedent.*
Exercé, e, part. *practised, exercised.*
Exercer, v. a. *to exercise.*
Exercice, s. m. *exercise.*
Exhalaison, s. f. *exhalation.*
Exhaler, v. a. *to exhale.*
Exhorter, v. a. *to exhort.*
Exiger, v. a. *to exact, to require.*
Exiler, v. a. *to exile, to banish.*
Exister, v. n. *to exist.*
Exotique, adj. *exotic, foreign.*
Expédier, v. a. *to write out, to despatch.*
Expéditif, ve, adj. *expeditious.*
Expert, e, adj. *expert, skilful.*
Expier, v. a. *to expiate, to atone for.*
Expirer, v. n. *to expire, to die.*
Explication, s. f. *explanation, explication.*
Expliquer, v. a. *to explain.*
Exploit, s. m. *exploit, achievement*
Exploiter, v. a. *to work.*
Exposer, v. a. *to expose, to exhibit.*
Exprès, adv. *purposely, on purpose.*
Expressif, ve, adj. *significant, expressive.*
Exprimer, v. a. *to express.*
Exquis, e, adj. *delightful, exquisite.*
Extase, s. f. *ecstasy, rapture.*
s'Extasier, v. r. *to fall into an ecstasy, a trance,* or *rapture.*
Exténué, e, part. *emaciated, lean.*
Extérieur, e, adj. and s. *exterior, external.*
Exterminer, v. a. *to exterminate.*
Extrait, e, part. *extracted.*
Extraordinaire, adj. *extraordinary, unusual.*
Extravagant, e, adj. and s. *extravagant, foolish, visionary.*
Extravaguer, v. n. *to rave, to talk foolishly.*
Extrême, adj. *extreme, very great.*
Extrêmement, adv. *extremely.*
Extrémité, s. f. *extremity.*

F.

Fabriquer, v. a. *to manufacture.*
Fabuleux, se, adj. *fabulous.*
Fabuliste, s. m. *composer of fables.*
Face, s. f. *face, surface.*
Fâché, e, adj. *sorry, angry, displeased.*
Fâcher, v. a. *to vex, to make angry.*
se Fâcher, v. r. *to be angry.*
Fâcheux, se, adj. *grievous, troublesome.*
Facile, adj. *easy, facile.*
Facilement, adv. *easily, freely.*
Facilité, s. f. *ease, readiness.*
Faciliter, v. a. *to facilitate.*
Façon, s. f. *manner, fashion, form, mode, garb, guise, air;* en aucune façon, *not at all.*

Faconde, s. f. *loquacity, eloquence.*
Façonner, v. a. *to fashion, to form.*
Faculté, s. f. *faculty.*
Fade, adj. *silly, witless.*
Fagot, s. m. *fagot.*
Faible, adj. *weak, feeble, faint.*
Faible, s. m. *weakness, feebleness.*
Faiblement, adv. *faintly, weakly.*
Faiblesse, s. f. *weakness, feebleness, languor.*
Faillir, v. n. *to fail, to be bankrupt.*
Faim, s. f. *hunger;* avoir faim, *to be hungry.*
Fainéant, s. m. *idler, lazy fellow.*
Faire, v. a. *to do, to make, to act, to imitate, to counterfeit;* nous n'avons que faire, *we have nothing to do with;* grand bien vous fasse, *much good may it do you;* qu'ai-je à faire, *what need have I to.*
Faire faire, v. a. *to cause to be done* or *made.*
Faiseur, s. m. *maker, doer, performer.*
Fait, e, part. *done, made;* c'en était fait de, *it would have been all over with.*
Fait, e, adj. *full-grown, accomplished.*
Fait, s. m. *fact, act, deed, action, case; what fits one, what suits him;* pour vous mettre au fait, *to give you a true notion;* homme fait, *an accomplished, well-educated man.*
Faîte, s. m. *top, pinnacle, summit.*
Faix, s. m. *load, burden.*
Falloir, v. impers. *to be necessary* or *needful.*
Fameux, se, adj. *famous.*
Familiariser, v. a. *to familiarize.*
Familiarité, s. f. *familiarity.*
Familier, e, adj. *familiar.*
Familièrement, adv. *familiarly.*
Famille, s. f. *family.*
Fanal, pl. fanaux, s. m. *lantern;* tours à fanaux, *light-houses.*
Fanatique, adj. and s. *fanatical, fanatic.*
Fanatisme, s. m. *fanaticism.*
Fané, e, adj. *tarnished, faded.*
Faneur, faneuse, s. m. and f. *haymaker.*
Fanfare, s. f. *flourish of a trumpet.*
Fange, s. f. *mire, dirt, mud.*
Fantaisie, s. f. *whim, fantasy.*
Fantasque, adj. and s. *humorous, odd.*
Fantassin, s. m. *foot-soldier, infantry.*
Fantastique, adj. *chimerical.*
Fantôme, s. m. *phantom, spectre.*
Faon, s. m. *fawn, young deer*—(pronounced *fanh*).
Faquin, s. m. *blockhead, scoundrel.*
Farce, s. f. *farce, comedy.*
Farcir, v. a. *to stuff.*
Fard, s. m. *disguise, guile.*
Fardeau, s. m. *burden, load.*
Fariboles, s. f. pl. *idle tales, trifles.*
Farine, s. f. *flour.*
Far niente (faire rien) [Italian], (the do-nothing); *repose of mind and body.*
Farouche, adj. *severe, stern, savage.*
Faste, s. m. *pomp, gorgeousness, magnificence, ostentation.*
Fat, s. m. *coxcomb, dandy.*
Fatigué, e, adj. *tired, fatigued.*
Fatiguer, v. a. *to fatigue, to tire.*
Fatras, s. m. *confused medley, litter, rubbish, trash.*
Fatuité, s. f. *foppery, silliness.*
Faubourg, s. m. *suburb.*
Faucon, s. m. *falcon.*
Fausseté, s. f. *falsehood, duplicity.*
Faute, s. f. *fault, mistake; want, need;* faute de, par faute de, *for want of.*
Fauteuil, s. m. *arm-chair.*
Fauve, adj. *reddish-colored.*
Faux, fem. fausse, adj. *false.*
Faveur, s. f. *favor, aid, benefit.*
Favori, te, adj. and s. *favorite.*
Fécond, e, adj. *fruitful, productive.*

Fée, s. f. *fairy, goblin.*
Féerie, s. f. *the fairy art.*
Feindre, v. a. *to feign.*
Feinte, s. f. *artifice, dissimulation.*
Félicité, s. f. *felicity, happiness.*
Féliciter, v. a. *to congratulate.*
Femelle, adj. and s. f. *female.*
Féminin, e, adj. *feminine.*
Femme, s. f. *woman, wife;* femme de chambre, *chambermaid.*
Fendre, v. a. *to cleave, rend, break;* cela me fend le cœur, *it breaks my heart.*
Fenêtre, s. f. *window.*
Fente, s. f. *leak, crack, chink, crevice.*
Féodal, e, adj. *feudal.*
Fer, s. m. *iron; head of an arrow* or *spear.*
Fers, s. m. pl. *chains, fetters, horse-shoes.*
Ferme, adj. *firm, steady;* terre ferme, *terra firma.*
Ferme, s. f. *farm, manor.*
Fermenter, v. n. *to ferment.*
Fermer, v. a. *to shut, to close.*
Fermeté, s. f. *firmness.*
Fermier, s. m. *farmer.*
Fermière, s. f. *farmer's wife.*
Fermoir, s. m. *clasp.*
Féroce, adj. *ferocious, wild, cruel.*
Férocité, s. f. *ferocity, fierceness.*
Ferré, e, part. *shod;* ferré à glace, *frost-nailed; master of the subject.*
Ferrer, v. a. *to shoe* (a horse).
Fertile, adj. *fertile, productive.*
Fertilité, s. f. *fertility.*
Férule, s. f. *ferula, hand-clapper.*
Ferveur, s. f. *fervor, zeal.*
Festin, s. m. *feast, entertainment.*
Fête, s. f. *feast, festival;* jour de fête, *holiday.*
Fêter, v. a. *to keep holiday; to welcome, to caress.*
Fêtu, s. m. *bit of straw.*
Feu, s. m. *fire, heat.*
Feu, e, adj. *late, defunct, deceased, old.*
Feuillage, s. m. *foliage.*
Feuille, s. f. *leaf, sheet, bill.*
Feuillet, s. m. *leaf.*
Feuilleter, v. a. *to turn over leaves.*
Feuilleton, s. m. *supplement* or *appendix to a newspaper.*
Fève, s. f. *bean.*
Février, s. m. *February.*
Fi, interj. *fy! fy upon it!*
Fiancée, s. f. *a betrothed maid; the bride.*
Ficelle, s. f. *cord, twine, string.*
Fichtre, interj. *the deuce!*
Fidèle, adj. *faithful, true.*
Fidèlement, adv. *faithfully.*
Fidélité, s. f. *fidelity.*
Fiel, s. m. *gall; bitterness, hatred, rancor.*
se **Fier**, v. r. *to trust to, to rely.*
Fier, e, adj. *proud, haughty, noble.*
Fièrement, adv. *boldly, haughtily.*
Fierté, s. f. *pride, haughtiness.*
Fièvre, s. f. *fever;* fièvrotes, *small fever.*
Fifre, s. m. *fifer, fife.*
Figue, s. f. *fig.*
Figuier, s. m. *fig-tree.*
Figure, s. f. *face, figure, person.*
se **Figurer**, v. r. *to figure, to conceive, to imagine;* figurez-vous, *figure to yourself.*
Fil, s. m. *thread.*
Filet, f. m. *net.*
Filer, v. a. *to spin.*
Filiation, s. f. *descent.*
Fille, s. f. *daughter, girl;* petite-fille, *grand-daughter.*
Fillette, s. f. *young lass* or *girl.*
Filou, s. m. *thief, pickpocket.*
Fils, s. m. *son, child;* petit-fils, *grand-son;* beau-fils, *son-in-law.*
Fin, s. m. *end, design, intention, gist, chief-point;* faire le fin, *to carry it cunningly.*
Fin, s. f. *end, conclusion, term;* à la fin, *at last, at length.*

Fin, e, adj. *fine, ingenious, cunning.*
Finement, adv. *adroitly, ingeniously.*
Finesse, s. f. *fineness, subtlety.*
Fini, e, part. *finished, ended, surmounted.*
Finir, v. a. and n. *to finish, to cease, to end.*
Fiole, s. f. *phial.*
Firman, s. m. *firman, ordinance of the Grand Seignior.*
Fixe, adj. *fixed, steady.*
Fixer, v. a. *to fix.*
Flairer, v. a. *to smell, to scent* (said of hounds).
Flamand, e, adj. *Flemish.*
Flambeau, s. m. *flambeau, taper.*
Flamboyant, e, adj. *sparkling.*
Flamme, s. f. *flame, blaze, glow.*
Flanc, s. m. *side, flank, entrails.*
Flandre, s. f. *Flanders.*
Flatté, e, part. *flattered.*
Flatter, v. a. *to flatter, to cajole.*
Flatterie, s. f. *flattery, adulation.*
Flatteur, flatteuse, adj. and s. m. and f. *fawning, flattering, flatterer.*
Fléau, s. m. *scourge, plague.*
Flèche, s. f. *arrow, bolt, shot.*
Flétrir, v. a. *to dry up, to tarnish.*
Flétrissure, s. f. *fading, withering, stain, spot, stigma, brand.*
Fleur, s. f. *flower.*
Fleuret, s. m. *foil* (for fencing).
Fleurir, v. n. *to flourish, to blossom, to blow.*
Fleuve, s. m. *a river, a great river.*
Flocon, s. m. *flake, flock, tuft.*
Florissant, e, adj. *flourishing.*
Flot, s. m. *wave, billow, surge;* à flots, *in torrents.*
Flottant, e, adj. *floating.*
Flotte, s. f. *fleet, navy.*
Fluer, v. n. *to flow, to run.*
Fluet, e, adj. *thin, spare, lank.*
Flûte, s. f. *a flute.*
Fluxions, s. f. *inflammation.*

Foi, s. f. *faith, credit, belief.*
Foin, s. m. *hay, grass.*
Foire, s. f. *fair, market;* jour de foire, *market-day.*
Fois, s. f. *time, bout;* une fois, *once;* deux fois, *twice;* trois fois, *three times;* à la fois, tout à la fois, *at once, all at once.*
Fol, folle, adj. *foolish, mad.* (*See* Fou).
Folâtre, adj. *playful, sportive.*
Folie, s. f. *folly, madness.*
Fomenter, v. a. *to foment, to cherish, to feed.*
Fond, s. m. *bottom, farther end, extremity, most interior part, inmost recess, main point;* à fond, *to the bottom.*
de Fond en comble, adv. *utterly, wholly.*
Fondamental, e, adj. *fundamental.*
Fondateur, s. m. *founder.*
Fondation, s. f. *foundation.*
Fondé, e, part. *founded.*
Fondement, s. m. *foundation.*
Fonder, v. a. *to found, to establish.*
Fondre, v. a. and n. *to fall, to sink, to melt; to rush, to pounce.*
Fonds, s. m. *land, soil, ground; fund, funds, stock.*
Fontaine, s. f. *spring, stream.*
Force, s. f. *strength, force;* à force, *by dint of.*
Force, adj. *plenty of, a great deal of, a great many.*
Forcer, v. a. *to force, to compel.*
Forêt, s. f. *forest, wood.*
Forfait, s. m. *crime, offence.*
Formalité, s. f. *formality, form in law.*
Forme, s. f. *form, pattern, crown of a hat;* dans les formes, *according to the rules.*
Formé, e, adj. *grown up.*
Former, v. a. *to form, to make, to train up.*
Formidable, adj. *terrible, frightful.*

Fort, s. m. *fort, stronghold; height, extremity.*

Fort, adv. *very, extremely, much, very well, very much.*

Fort, e, adj. *strong, stout, vigorous.*

Fortement, adv. *strongly, firmly.*

Forteresse, s. f. *fortress, citadel, fortified place.*

Fortifié, e, part. *fortified, strengthened.*

Fortifier, v. a. *to fortify, to strengthen.*

Fortune, s. f. *fortune, luck, chance.*

Fortuné, e, adj. *fortunate, happy.*

Fosse, s. f. *grave, hole, pit.*

Fossé, s. m. *ditch, trench, dike.*

Fossette, s. f. *chuck-farthing; dimple.*

Fou, fol, folle, adj. and s. *mad, foolish, out of one's wits; madman, fool.*

Foudre, s. f. *thunderbolt, thunder, lightning.*

Fouet, s. m. *whip, lash.*

Fougère, s. f. *fern, a plant always green.*

Fougue, s. f. *fury, ardor, passion.*

Fouiller, v. a. *to dig the ground, to search, to examine.*

Foule, s. f. *crowd, multitude.*

Fouler, v. a. *to trample on, to tread.*

Fourbe, s. m. *cheat, impostor.*

Fourberie, s. f. *imposture, knavery.*

Fourchette, s. f. *fork, table-fork.*

Fourmi, s. f. *ant, pismire.*

Fourmilière, s. f. *swarm, crowd of people; ant-hill.*

Fourmiller, v. n. *to swarm.*

Fourneau, s. m. *furnace, stove.*

Fourni, e, part. *stocked, furnished.*

Fournir, v. a. *to furnish, to provide.*

Fourreau, s. m. *scabbard, sheath.*

Fourrer, v. a. *to thrust in; to fur,* or *line with fur.*

Fourreur, s. m. *furrier.*

Foyer, s. m. *hearth, fireside, habitation;* pl. *home.*

Fracas, s. m. *crash, clatter, tumult.*

Fracasser, v. a. *to break in pieces, to shatter, to destroy.*

Fragile, adj. *frail, brittle.*

Fraîcheur, s. f. *coolness, freshness.*

Frais, fraîche, adj. *fresh, sweet, cool.*

Frais, s. m. pl. *expenses, charges.*

Fraise, s. f. *strawberry; lamb* or *calf's caul.*

Framboise, s. f. *raspberry.*

Franc, s. m. *a French coin, worth about nineteen cents.*

Franc, franche, adj. *frank, true, sincere.*

Français, e, adj. and s. *French, Frenchman, French woman;* à la Française, *in the French style.*

Franchement, adv. *frankly, freely.*

Franchir, v. a. *to leap over, to scale.*

Franchise, s. f. *frankness, sincerity.*

François, s. m. *Francis* (a man's name).

Françoise, s. f. *Frances* (a woman's name).

Frappant, e, adj. *striking, affecting.*

Frappé, e, part. *struck.*

Frapper, v. a. *to strike, to hit, to knock.*

Fraude, s. f. *fraud, deceit.*

Frayé, e, adj. *cleared, beaten;* routes frayées, *beaten roads.*

Frayeur, s. f. *fright, dread, fear.*

Fredaine, s. f. *mad prank, frolic.*

Fredon, s. m. *trilling, quavering.*

Fredonner, v. a. *to hum.*

Frégate, s. f. *frigate.*

Frein, s. m. *bridle, bit, curb, restraint.*

Frémir, v. n. *to tremble, to quake.*

Frémissement, s. m. *quaking, trembling.*
Frénésie, s. f. *phrenzy, madness.*
Fréquemment, adv. *frequently.*
Fréquent, e, adj. *frequent, common.*
Fréquenter, v. a. *to frequent, to keep company with.*
Frère, s. m. *brother ; friar.*
Fretin, s. m. *fry, young fish, trash.*
Friand, e, adj. *dainty.*
Friandise, s. f. *dainty, daintiness.*
Friche, s. f. *fallow-ground, untilled ;* en friche, *fallow.*
Fripier, s. m. *decler in old clothes.*
Fripon, s. m. *knave, cheat.*
Frire, v. a. *to fry.*
Friser, v. a. *to curl, to frizzle.*
Frisson, s. m. *shivering.*
Frissonner, v. n. *to tremble, to shiver.*
Frit, e, adj. *fried.*
Friture, s. f. *a fried dish ; fried fish.*
Frivole, adj. *frivolous ; desultory.*
Froc, s. m. *a monk's habit.*
Froid, e, adj. and s. *cold ;* avoir froid, *to be cold.*
Fromage, s. m. *cheese.*
Froncer, v. a. *to contract, to wrinkle, knit.*
Front, s. m. *forehead, front ;* de front, *face to face.*
Frontière, s. f. *frontier.*
Frotter, v. a. *to rub.*
Frugalement, adv. *frugally, temperately.*
Frugalité, s. f. *economy, temperance.*
Fruit, s. m. *fruit.*
Fruitier, s. m. *fruit-tree.*
Fruitière, s. f. *fruit-woman.*
Fuir, v. n. *to fly, to flee, to escape.*
Fuite, s. f. *flight, escape.*
Fumant, e, adj. *smoking.*
Fumée, s. f. *smoke, fume.*
Fumer, v. a. and n. *to smoke.*
Fumeux, se, adj. *smoky, fumy.*
Funèbre, adj. *funeral, funereal.*
Funérailles, s. f. pl. *funeral.*
Funeste, adj. *fatal, doleful.*
Fureter, v. n. *to ferret, to search.*
Fureur, s. f. *fury, madness.*
Furie, s. f. *fury, rage.*
Furieusement, adv. *extremely, desperately,*
Furieux, se, adj. *furious.*
Fusée, s. f. *rocket.*
Fusil, s. m. *musket, gun.*
Fusillade, s. f. *firing, discharge of musketry.*
Fusiller, v. a. *to shoot.*
Futaie, s. f. *forest of lofty trees.*
Futile, adj. *worthless, vain.*
Futur, e, adj. *future.*
Fuyard, s. m. *fugitive, runaway.*

G.

Gabelle, s. f. *excise on salt.*
Gage, s. m. *salary ;* gages, *wages.*
Gager, v. a. *to bet, to wager, to hire.*
Gagner, v. a. *to gain, to get.*
Gai, e, adj. *gay, lively.*
Gaillard, e, adj. *brisk, jolly, merry.*
Gaîment, gaiement, adv. *gayly.*
Gaîté, gaieté, s. f. *gayety, cheerfulness.*
Galant, e, adj. and. s. *polite, genteel, elegant ; gallant, spark.*
Galère, s. f. *galley.*
Galerie, s. f. *gallery, corridor.*
Galleux, se, adj. and s. *scabby ; scurvy fellow.*
Galice, s. f. *Gallicia.*
Galien, s. m. *Galen.*
Galimatias, s. m. *nonsense, balderdash.*
Gallicisme, s. m. *Gallicism, French idiom,* or *turn of expression.*
Galop, s. m. *gallop.*
Galoper, v. n. *to gallop.*
Gambade, s. f. *gambol.*
Gambader, v. n. *to gambol, to skip.*
Gamelle, s. f. *wooden bowl, porrin-*

ger ; vivre à la gamelle, *to eat out of the same dish.*

Gant, s. m. *glove.*

Garantir, v. a. *to guarantee, to warrant ; to defend, to protect.*

Garçon, s. m. *boy, lad ; bachelor, waiter.*

Garde, s. m. *guard, keeper.*

Garde, s. f. *care, guard ;* n'avoir garde de, *to take care not to ;* en garde, Monsieur, en garde, *parry, sir, parry ;* prendre garde, *to take care, to notice, to observe.*

Garde-robe, s. f. *wardrobe.*

Garder, v. a. *to keep.*

se Garder, v. r. *to beware.*

Gardien, ne, s. m. and f. *keeper, guardian.*

Garnir, v. a. *to furnish, to trim.*

Garnison, s. f. *garrison.*

Garnisoner, v. a. *to garrison, fortify.*

Gâté, e, adj. *spoiled.*

Gâteau, s. m. *cake.*

Gâter, v. a. *to spoil.*

Gauche, adj. *left ; awkward ;* à gauche, *on the left.*

Gaule, s. f. *Gaul.*

Gaulois, s. m. pl. *Gauls.*

Gazon, s. m. *green turf.*

Gazouiller, v. n. *to twitter, warble, chirp.*

Géant, s. m. *giant.*

Gémir, v. n. *to lament, to sigh, moan.*

Gémissement, s. m. *groan, mourning.*

Gendarme, *gendarme, armed policeman.*

se Gendarmer, v. r. *to bluster.*

Gendre, s. m. *son-in-law.*

Gêner, v. a. *to annoy, constrain, trouble.*

Général, pl. généraux, s. m. *general, chief.*

Général, e, adj. *general, universal.*

Généreusement, adv. *generously.*

Généreux, se, adj. *generous.*

Générosité, s. f. *generosity.*

Genêt, s. m. *the broom-plant.*

Genève, s. *Geneva.*

Génevois, e, adj. *Genevan.*

Génie, s. m. *genius, familiar spirit, goblin.*

Génisse, s. f. *heifer.*

Genou, x, s. m. *knee ;* se mettre à genoux, *to kneel down.*

Genre, s.m. *kind ; style of writing.*

Gens, s. m. and f. pl. *people ; servants, attendants ;* les petites gens, *the common people.*

Gentil, le, adj. *pretty, neat, genteel.*

Gentilhomme, s. m. *gentleman.*

Gentilhommière, s. f. *small country-house of a gentleman.*

Germain, e, adj. *german ;* cousin-germain, *first cousin.*

Germe, s. m. *germ.*

Geste, s. m. *gesture, action.*

Gibecière, s. f. *game-bag.*

Gibier, s. m. *game.*

Gigantesque, adj. *gigantic ; of a great height.*

Gigot, s. m. *leg of mutton.*

Gilet, s. m. *waistcoat, vest.*

Girafe, s. f. *giraff.*

Gisant, e, adj. (*from* Gésir), *lying extended.*

Gîte, s. m. *lodging-place, home, shelter.*

Givre, s. m. *hoar-frost.*

Glace, s. f. *ice, mirror, looking-glass, glass.*

Glacer, v. a. *to freeze, congeal.*

Glaces, s. f. pl. *ice-creams.*

Gladiateur, s. m. *gladiator.*

Glisser, v. a. and n. *to slip* or *slide.*

Gloire, s. f. *glory, fame, honor.*

Glorieux, se, adj. and s. *glorious, proud ; boaster.*

se Glorifier, v. r. *to glory, to boast.*

Gloser, v. a. *to comment* or *gloss, to find fault, censure, criticise.*

Glouton, ne, adj. *gluttonous.*

Gluau, x, s. m. *a twig covered with a glutinous substance, to catch birds.*

Gobelet, s. m. *goblet, cup.*
Goguenard, e, adj. and s. *bantering; buffoon.*
Goguenarderie, s. f. *low jest.*
Golfe, s. m. *gulf.*
Gonfler, v. n. *to swell.*
Gorge, s. f. *throat; bill; narrow passage between mountains.*
Gorgone, s. f. *Gorgon.*
Gourde, s. f. *gourd.*
Gourmade, s. f. *cuff, fisty-cuff.*
Gourmand, e, adj. and s. *gormandizer; gourmand; epicure.*
Gourmer, v. a. *to cuff, to box.*
Goût, s. m. *taste, relish.*
Goûter, v. a. *to taste, relish, enjoy.*
Goutte, s. f. *drop; gout;* goutte à goutte, *drop by drop.*
Gouvernail, s. m. *rudder, helm.*
Gouvernante, s. f. *housekeeper, governess.*
Gouvernement, s. m. *command, government.*
Gouverner, v. a. *to govern, rule.*
Gouverneur, s. m. *governor.*
Grâce, s. f. *grace, favor, thanks, pardon; divine favor;* de grâce, *pray!*
Gracieux, se, adj. *agreeable, graceful.*
Graduellement, adv. *gradually.*
Grain, s. m. *seed.*
Gramen, s. m. *a name given to several species of grass.*
Grammairien, s. m. *grammarian.*
Grand, s. m. *grandee, nobleman.*
Grand, e, adj. *grand, great, large, grown, tall.*
à la Grande, adv. *on a great scale, after the fashion of great lords.*
Grandeur, s. f. *size, greatness; excellency, dignity.*
Grandiose, adj. & s. f. *striking, imposing.*
Grandir, v. n. *to grow, grow large.*
Grand'maman, s. f. *grandmother.*
Grand-père, s. m. *grandfather.*
Grand-visir, s. m. *grand vizier.*
Grange, s. f. *barn.*
Grappe, s. f. *bunch, cluster;* grappe de raisin, *cluster of grapes.*
Gras, se, adj. *fat, rich.*
Gratter, v. a. *to scratch.*
Grave, adj. *grave, serious.*
Gravement, adv. *gravely.*
Graver, v. a. *to engrave.*
Gravité, s. f. *gravity.*
Gré, s. m. *will, consent, fancy;* savoir bon gré, *to take it kindly;* bon gré, mal gré, *willing or not willing.*
Grec, Grecque, adj. & s. *Greek.*
Grèce, s. f. *Greece.*
Grégoire, s. m. *Gregory.*
Grêle, s. f. *hail.*
Grenade, s. *Granada.*
Grenier, s. m. *granary, barn.*
Grenouille, s. f. *frog.*
Grève, s. f. *sandy beach* or *shore.*
Grief, s. m. *injury, grievance, wrong.*
Griffe, s. f. *claw.*
Griffon, s. m. *griffin.*
Grillade, s. f. *broiled meat.*
Griller, v. a. & n. *to broil, to roast.*
Grimace, s. f. *wry face, grimace.*
Grimper, v. n. *to climb.*
Gris, e, adj. *gray.*
Grogner, v. a. *to growl, grumble.*
Gronder, v. a. *to scold, rebuke.*
Grondeur, s. m. *scolder, grumbler.*
Gros, s. m. *dram, eighth of an ounce.*
Gros, grosse, adj. *big, coarse; large, stout;* en gros, *wholesale, in general, on the whole;* gros de sa suite, *the larger part of his suite.*
Groseille, s. f. *gooseberry.*
Grosseur, s. m. *large size.*
Grossier, e, adj. *coarse, uncouth; unpolished.*
Grossièrement, adv. *rudely, coarsely.*
Grossièreté, s. f. *grossness, coarseness.*

Grossir, v. a. *to increase.*
Grotesque, adj. *comical.*
Gué, s. m. *ford, fording-place.*
Guenille, s. f. *rag, tatter.*
Guère, adv. *but little, hardly, only; not much; seldom.*
Guéri, e, part. *cured, healed.*
Guérir, v. a. *to cure, to heal;* v. n. *to amend, to be cured.*
Guérison, s. f. *cure, recovery.*
Guerre, s. f. *war, dissension, strife.*
Guerrier, ère, adj. & s. *warlike, warrior.*
Guerroyer, v. a. *to make war.*
Guet, s. m. *watch;* au guet, *on the watch.*
Guêtres, s. f. pl. *spatterdashes, gaiters.*
Gueux, se, adj. *beggarly, poor.*
Guichet, s. m. *wicket, grating.*
Guide, s. m. *guide, director.*
Guider, v. a. *to guide, conduct.*
Guigner, v. a. & n. *to leer, to peep, to have an eye or design upon a person or thing.*
Guillaume, s. m. *William.*
Guitare, s. f. *guitar.*

H.

Habile, adj. *clever, skilled, able.*
Habileté, s. f. *skill, address, ability.*
Habillé, e, part. *dressed.*
Habillement, s. m. *suit of clothes, clothing.*
Habiller, v. a. *to dress.*
Habit, s. m. *coat, dress, clothes.*
Habitant, s. m. *inhabitant.*
Habité, e, adj. *inhabited.*
Habiter, v. a. *to inhabit, live in.*
Habitude, s. f. *habit, use, custom.*
Habitué, e, part. *accustomed, used.*
Habituellement, adv. *habitually.*
Habituer, v. a. *to accustom, use.*
Hableur, s. m. *braggart, boaster.*
Hache, s. f. *axe.*
Hachis, s. m. *hash, minced-meat.*
Hai, interj. (expressing joy), *hey!*
Haie, s. f. *hedge.*
Haine, s. f. *hatred.*
Haïr, v. a. *to hate.*
Haleine, s. f. *breath;* en haleine, *at work, in exercise.*
Haletant, past part. *panting.*
Haleter, v. n. *to pant.*
Halicarnasse, s. m. *Halicarnassus.*
Hallebarde, s. f. *halberd, spear.*
Halte, s. f. *halt.*
Hameau, s. m. *hamlet.*
Hameçon, s. m. *fish-hook.*
Hannon, s. m. *Hanno.*
Hanter, v. a. and n. *to haunt, keep company with.*
Haranguer, v. a. and. n. *to harangue, preach.*
Harassé, e, part. *harassed, fatigued.*
Hardes, s. f. pl. *clothes.*
Hardi, e, adj. *bold, confident.*
Hardiesse, s. f. *boldness, daring, confidence.*
Hardiment, adv. *boldly,*
Hareng, s. m. *herring.*
Haricot, s. m. *kidney-bean.*
Harmonie, s. f. *harmony.*
Harmonieux, se, adj. *melodious, agreeable.*
Harnais, s. m. *harness, armor.*
Haro (crier), *to raise a hue and cry.*
Hasard, s. m. *chance.*
Hasarder, v. a. *to venture.*
Hasardeux, se, adj. *bold, dangerous.*
Hâte, s. f. *haste.*
Hâter, v. a. *to hasten;* se hâter, *to make haste.*
Haubert, s. m. *hauberk, coat of mail.*
Hausser, v. a. *to raise.*
Haut, s. m. *height, top;* de haut en bas, *from top to bottom;* en haut, *up, above.*
Haut, e, adj. *high, tall; loud.*
Haut-de-chausses, m. pl. *breeches.*

Hautement, adv. *openly, plainly, boldly.*
Hautesse, s. f. *Highness.*
Hauteur, s. f. *pride; height, head.*
Hé ! interj. *eh! ho!* hé bien ! *well!*
Héberger, v. a. *to harbor, to lodge.*
Hébreu, x, adj. and s. *Hebrew.*
Heim ! hem ! interj. *hem!*
Hélas ! interj. *alas!*
Helvétie, s. f. *Helvetia, Switzerland.*
Helvétique, adj. *Helvetic, Swiss.*
Hémistiche, s. m. *hemistich, half-verse.*
Hennir, v. n. *to neigh.*
Henri, s. m. *Henry.*
Héraut, s. m. *herald.*
Herbage, s. f. *pasture, grass, meadow.*
Herbe, s. f. *herb, grass.*
Herboriser, v. n. *to go about gathering herbs.*
Hercule, s. m. *Hercules.*
Hérésie, s. f. *heresy.*
Hérétique, adj. and s. *heretical, heretic.*
Hérissé, e, adj. *bristling.*
Héritage, s. m. *inheritance.*
Héritier, s. m. *heir.*
Hérodote, s. m. *Herodotus.*
Héroïque, adj. *heroical.*
Héroïquement, adv. *heroically.*
Héroïsme, s. m. *heroism.*
Héros, s. m. *hero.*
Hésiter, v. n. *to hesitate.*
Hêtre, s. m. *beech, beech-tree.*
Heu ! interj. *good lack!*
Heure, s. f. *hour, o'clock;* tout à l'heure, *not long ago, immediately;* à la bonne heure, *well and good;* de bonne heure, *betimes, early.*
Heureusement, adv. *safely, happily.*
Heureux, se, adj. *happy, fortunate.*
Heurt, s. m. *knock.*
Heurter, v. a. and. n. *to knock, hit, run against.*
Hibou, s. m. *owl.*
Hideux, se, adj. *hideous.*
Hier, adv. *yesterday.*
Hippocrate, s. m. *Hippocrates.*
Hirondelle, s. f. *swallow.*
Histoire, s. f. *history, story.*
Historien, s. m. *historian.*
Historiette, s. f. *pretty story.*
Historique, adj. *historical.*
Hiver, s. m. *winter.*
Ho ! interj. *halloo! ho!*
Holà ! interj. *ho there!*
Homélie, s. f. *homily, sermon.*
Homère, s. m. *Homer.*
Hommasse, adj. (said of women) *masculine, manly.*
Homme, s. m. *man;* homme de bien, *an honest man.*
Honnête, adj. *honest; genteel, decent.*
Honnêteté, s. f. *civility.*
Honneur, s. m. *honor.*
Honorable, adj. *honorable.*
Honorer, v. a. *to honor.*
Honte, s. f. *shame;* avoir honte, *to be ashamed.*
Honteux, se, adj. *timid, ashamed, shameful;* pauvres honteux, *the modest poor.*
Hôpital, s. m. *hospital.*
Horde, s. f. *horde.*
Horloge, s. f. *clock, time piece.*
Horloger, s. m. *clock* or *watch maker.*
Horreur, s. f. *horror, fright.*
Hors, prep. *out; off; but, saving* or *save, excepting; away;* hors d'état, *incapable.*
Hospice, s. m. *house, hospital.*
Hospitalier, e, adj. *hospitable.*
Hospitalité, s. f. *hospitality.*
Hôte, s. m. *landlord, host.*
Hôtel, s. m. *a nobleman's house, a palace.*
Hôtellerie, s. f. *inn, hostelry.*
Hôtesse, s. f. *hostess.*
Hotte, s. f. *scuttle, dorser.*

Housse, s. f. *horse-cloth, saddle-cloth.*
Houx, s. m. *holly.*
Huche, s. f. *meal-tub, bin.*
Huée, s. f. *halloo.*
Huile, s. f. *oil.*
Huit, num. adj. *eight.*
Huitième, num. adj. *eighth.*
Humain, e, adj. *human.*
Humanité, s. f. *humanity, civility;* les humanités, *the classics.*
Humblement, adv. *humbly.*
Humecter, v. a. *to moisten.*
Humeur, s. f. *humor, temper, fancy.*
Humide, adj. *wet.*
Humiliant, e, part. *humiliating.*
Humilier, v. a. *to humble.*
Hune, s. f. *top;* petit mât de hune, *fore-topmast.*
Hurler, v. n. *to howl, yell.*
Hussard, s. m. *hussar, cavalier.*
Hutte, s. f. *hut, cabin.*
Hydre, s. f. *hydra, water-serpent.*
Hydropique, adj. *dropsical.*
Hymen, s. m. *marriage, wedlock.*
Hypocondriaque, adj. *hypochondriacal.*
Hypocrite, adj. *hypocritical.*

I.

Ici, adv. *here;* d'ici, d'ici là, *hence, henceforward;* par ici, *this way.*
Idée, s. f. *idea.*
Ignoré, e, adj. *ignorant.*
Ignorer, v. a. *to be ignorant.*
Il, pron. *he, it;* pl. ils, *they.*
Ile, s. f. *island, isle.*
Iliade, s. f. *the Iliad of Homer.*
Illustre, adj. *illustrious.*
Illustrer, v. a. *to adorn, make illustrious.*
Image, s. f. *image.*
Imaginaire, adv. *imaginary.*
Imaginer, v. a. *to imagine.*
Iman, s. m. *iman, Turkish priest.*
Imbécile, adj. and s. *silly, simpleton.*
Imitateur, s. m. *imitator.*
Imiter, v. a. *to imitate.*
Immédiatement, adv. *immediately*
Immémorial, e, adj. *out of mind, immemorial.*
Immense, adv. *immense, vast.*
Immobile, adj. *immovable.*
Immodestie, s. f. *immodesty.*
Immoler, v. a. *to immolate, sacrifice.*
Immortaliser, v. a. *to immortalize.*
Immortel, le, adj. *immortal.*
Immuable, adj. *unchangeable.*
Imparfait, e, adj. *imperfect.*
Impassible, adj. *impassible, incapable of suffering.*
Impatience, s. f. *impatience.*
Impatient, e, adj. *impatient, anxious.*
s'Impatienter, v. r. *to be impatient, to fret.*
Impératif, s. m. *imperative mood, in grammar.*
Impératrice, s. f. *empress.*
Impériale, s. f. *roof of a carriage.*
Impérieux, se, adj. *haughty.*
Impertinent, e, adj. *impertinent, silly.*
Impétueux, se, adj. *impetuous.*
Impétuosité, s. f. *fury, violence.*
Impie, adj. *impious, wicked.*
Impitoyable, adj. *pitiless.*
Implorer, v. a. *to implore, beg.*
Importance, s. f. *consequence, importance.*
Important, e, *useful, important.*
Importer, v. n. *to signify, matter;* n'importe, *no matter.*
Importun, e, adj. *troublesome, importunate.*
Importuner, v. a. *to importune, trouble, incommode.*
Importunité, s. f. *trouble, importunity.*
Imposant, e, adj. *imposing.*
Imposer, v. a. *to impose, put upon.*
Impossible, adj. *impossible.*
Impôt, s. m. *impost, tax.*
Imprimer, v. a. *to print, imprint.*

Impropre, adj. *improper.*
Improviser, v. n. *to make extemporary verses.*
Imposteur, s. m. *impostor.*
Imprévu, e, part. *unforeseen.*
Imprudemment, adv. *imprudently.*
à l'Improviste, adv. *suddenly, unawares.*
Impudemment, adv. *pertly, impudently.*
Impuissance, s. f. *incapacity, inability.*
Impunément, adv. *with impunity.*
Impuni, e, adj. *unpunished.*
Imputer, v. a. *to impute.*
Inaltérable, adj. *unalterable.*
Inappréciable, adj. *invaluable.*
Inattendu, e, adj. *unlooked-for.*
Incapable, adj. *incapable, unfit.*
Incendie, s. m. *fire, conflagration.*
Incertain, e, adj. *uncertain.*
Incivil, e, adj. *impolite, uncivil.*
Incivilité, s. f. *rudeness, incivility.*
Incommode, adj. *troublesome.*
Incommoder, v. a. *to disturb, annoy.*
Incommodité, s. f. *inconvenience.*
Incompatibilité, s. f. *incompatibility.*
Incongruité, s. f. *impropriety.*
Inconnu, e, adj. and s. *unknown.*
Inconstance, s. f. *fickleness, inconstancy.*
Inconvenient, s. m. *inconvenience.*
Incrédule, adj. *incredulous.*
Incroyable, adj. *incredible.*
Inculte, adj. *uncultivated, wild.*
Inde, s. f. *India;* les Indes, *the Indies.*
Indépendamment, adv. *independently.*
Indépendance, s. f. *independence.*
Indépendant, e, adj. *independent.*
Index, s. m. *fore-finger.*
Indice, s. m. *sign, proof.*
Indien, ne, adj. and s. *Indian.*
Indifféremment, adv. *indifferently.*
Indigène, adj. *native, indigenous.*
Indigne, adj. *unworthy.*
Indiquer, v. a. *to indicate, point out.*
Indiscret, ète, adj. *indiscreet.*
Individu, s. m. *individual.*
Indocile, adj. *intractable, headstrong.*
Industrie, s. f. *industry.*
Inébranlable, adj. *immovable.*
Inégal, e, adj. *unequal.*
Inépuisable, adj. *inexhaustible.*
Inertie, s. f. *inactivity, inertness.*
Inespéré, e, adj. *unhoped, unlooked-for.*
Inexact, e, adj. *inexact.*
Inexperimenté, e, adj. *inexperienced.*
Inexprimable, adj. *inexpressible.*
Infailliblement, adv. *infallibly.*
Infâme, s. m. and f. *infamous man* or *woman.*
Infamie, s. f. *disgrace, infamy.*
Infant, s. m. *infanta, a male child of the Spanish kings.*
Infanterie, s. f. *infantry, foot.*
Infatigable, adj. *indefatigable, unwearied.*
Infecté, e, part. *infected.*
Inférieur, e, adj. *lower, inferior*
Infesté, e, part. *infested.*
Infidèle, adj. and s. *faithless, false, disloyal.*
Infini, e, adj. *infinite;* à l'infini, *without end.*
Infiniment, adv. *infinitely.*
Infinité, s. f. *multitude.*
Infirme, adj. *infirm.*
Infirmerie, s. f. *infirmary.*
Infirmité, s. f. *infirmity, failing.*
Inflammatoire, adj. *inflammatory.*
Influent, e, adj. *influential.*
s'Informer, v. r. *to inquire.*
Infortune, s. f. *misfortune.*
Infortuné, e, adj. and s. unfortunate.
Ingénieux, se, adj. *ingenious.*
Ingénu, e, adj. *ingenuous, frank, guileless, artless, open.*
Ingénuité, s. f. *ingenuousness.*
Ingénument, adv. *ingenuously.*

s'Ingérer, v. r. *to meddle.*
Ingrat, e, adj. and s. *ungrateful; ingrate.*
Inhabile, adj. *incapable, unapt.*
Inhabitable, adj. *uninhabitable.*
Inhumain, e, adj. *inhuman.*
Inimitié, s. f. *hatred, ill-will.*
Injonction, s. f. *command, injunction.*
Injures, s. f. pl. *reproaches;* dire des injures, *to insult.*
Injurier, v. a. *to abuse.*
Injurieux, adj. *offensive, abusive.*
Injuste, adj. *unjust.*
Injustice, s. f. *injury, injustice.*
Innombrable, adj. *innumerable.*
Inondation, s. f. *inundation, deluge.*
Inonder, v. a. *to inundate, overflow.*
Inouï, e, adj. *unheard of.*
Inquiet, e, adj. *uneasy, alarmed.*
Inquiéter, v. a. *to disturb, disquiet.*
s'Inquiéter, v. r. *to be uneasy.*
Inquiétude, s. f. *uneasiness, disquiet.*
Inquisiteur, s. m. *inquisitor.*
Inscrire, v. a. *to inscribe.*
Insensé, e, adj. *foolish, mad.*
Insensibilité, s. f. *insensibility.*
Insensiblement, adv. *insensibly.*
Inséparablement, adv. *inseparably.*
Insigne, adj. *notable, great, signal.*
Insinuant, e, adj. *insinuating.*
Insinuer, v. a. *to insinuate, infuse, instil.*
Insolence, s. f. *insolence.*
Insouciance, s. f. *indifference.*
Inspirer, v. a. *to inspire.*
Instabilité, s. f. *instability, uncertainty.*
Installer, v. a. *to instal.*
Instamment, adv. *earnestly.*
Instance, s. f. *earnestness.*
Instant, s. m. *instant, moment;* à l'instant, *immediately.*
Instituteur, s. m. *tutor, teacher.*
Instructif, ve, adj. *instructive.*
Instruire, v. a. *to instruct, inform.*
Instruit, e, adj. *well-grounded; informed, instructed.*
Insulte, s. f. *insult, taunt, affront.*
Insulter, v. a. *to insult, abuse.*
Insurgé, s. m. *insurgent, rebel.*
Insurmontable, adj. *insuperable.*
Intarissable, adj. *inexhaustible, never failing.*
Intelligence, s. f. *knowledge, intelligence.*
Intempérie, s. f. *inclemency.*
Intendant, s. m. *steward.*
Intendant (ordinaire), s. m. *surveyor of buildings to his majesty.*
Intention, s. f. *design, purpose.*
Interdire, v. a. *to forbid, prohibit, interdict.*
Intéressant, e, adj. *interesting.*
Intéressé, e, adj. *interested, selfish.*
Intéresser, v. a. *to interest, engage.*
Intérêt, s. m. *interest.*
Intérieur, e, adj. and s. *interior; inner part.*
Interlocuteur, s. m. *interlocutor; one that takes part in a conversation.*
Intermède, s. m. *interlude.*
Interne, adj. *internal.*
Interroger, v. a. *to question.*
Interrompre, v. a. *to interrupt.*
Intervalle, s. m. *interval, space.*
Intervenir, v. n. *to intervene, interpose.*
Intime, adj. *intimate.*
Intitulé, e, part. *entitled.*
Intrépidité, s. f. *intrepidity.*
Intrinsèque, adj. *intrinsic.*
Introduire, v. a. *to introduce.*
Introduit, e, part. *introduced.*
Inusité, e, adj. *unusual, not used.*
Inutile, adj. *useless.*
Inutilement, adv. *uselessly, in vain.*
Inventer, v. a. *to invent.*
Invention, s. f. *invention, discovery.*

Invisible, adj. *invisible.*
Inviter, v. a. *to invite.*
Invoquer, v. a. *to invoke.*
Ionien, ne, adj. *Ionian.*
Irlande, s. f. *Ireland.*
Ironie, s. f. *irony.*
Irrité, e, adj. *irritated.*
Irriter, v. a. *to irritate, to provoke.*
Isabelle, adj. *isabel, dove color, dun.*
Isaïe, s. m. *Isaiah.*
Isolé, e, adj. *solitary, isolated, standing by itself.*
Ispahan, s. *Ispahan, a city of Persia.*
Issue, s. f. *issue, event ;* p. *sprung, descended.*
Italie, s. f. *Italy.*
Ithaque, s. f. *Ithaca.*
Itinéraire, s. m. *itinerary.*
Ivoire, s. f. *ivory.*
Ivresse, s. f. *intoxication.*
Ivrogne, adj. and s. *drunken, drunkard.*

J.

Jabot, s. m. *shirt-bosom, crop* (of birds).
Jacinthe, s. f. *hyacinth.*
Jacques, s. m. *James.*
Jadis, adv. *in old times, formerly.*
Jaillir, v. n. *to gush, gush out, break forth.*
Jalousie, s. f. *jealousy.*
Jamais, adv. *never, ever ;* à jamais, pour jamais, *for ever.*
Jambe, s. f. *leg.*
Jambon, s. m. *ham.*
Janissaire, s. m. *janizary.*
Janvier, s. m. *January.*
Jardin, s. m. *garden.*
Jardinage, s. m. *gardening.*
Jardinier, s. m. *gardener.*
Jarret, s. m. *back part of the knee.*
Jarretière, s. f. *garter.*
Jaser, v. n. *to prate, prattle.*
Jasmin, s. m. *jasmine.*
Jaune, adj. and s. m. *yellow.*
Javelot, s. m. *spear* or *javelin, dart.*
Je, j', pron. pers. *I.*
Jean, s. m. *John ;* Jeanne, s. f. *Joan ;* Jeanneton, *Jenny*
Jérémie, s. m. *Jeremiah.*
Jésuite, s. m. *Jesuit.*
Jeter, v. a. *to throw ;* jeter à l'eau, *to throw overboard.*
Jeu, s. m. *play, game, sport ;* jeu de paume, *tennis.*
Jeudi, s. m. *Thursday.*
Jeune, adj. *young.*
Jeûne, s. m. *fast, fasting.*
Jeunesse, s. f. *youth.*
Joie, s. f. *joy, pleasure, mirth.*
Joindre, v. a. *to join.*
Joint, e, part. *joined.*
Joli, e, adj. *pretty.*
Jonc, s. m. *cane, rush.*
Joncher, v. a. *to strew, cover.*
Jonction, s. f. *junction, union.*
Jonquille, s. f. *jonquille, a flower.*
Joue, s. f. *cheek.*
Jouer, v. a. and n. *to play, to act, to cheat.*
se Jouer, v. r. *to sport, to play.*
Jouet, s. m. *plaything ; sport.*
Joueur, s. m. *player, gamester.*
Joug, s. m. *yoke, bondage.*
Jouir, v. n. *to enjoy.*
Jouissance, s. f. *enjoyment.*
Joujou, s. m. *plaything, toy.*
Jour, s. m. *day ;* tous les jours, *every day ;* de jour, *by day.*
Journée, s. f. *day.*
Jouter, v. n. *to tilt, argue, discuss.*
Jouvenceau, s. m. *lad, stripling.*
Joyau, x, s. m. *jewel.*
Joyeux, se, adj. *joyful, merry.*
Jucher, v. n. *to roost, to be at roost.*
Juda, s. m. *Judah.*
Judiciare, s. f. *judgment, sagacity.*
Judicieusement, adv. *judiciously.*
Juge, s. m. *judge ; justice.*
Jugement, s. m. *sentence, judgment.*

Juger, v. a. *to judge, to decide.*
Juif, Juive, s. m. and f. *Jew, Jewess.*
Juillet, s. m. *July.*
Juin, s. m. *June.*
Julie, s. f. *Julia.*
Junon, s. f. *Juno.*
Jupon, s. m. *petticoat.*
Jurer, v. a. and n. *to swear.*
Jurisconsulte, s. m. *lawyer, counsellor.*
Juron, s. m. *oath.*
Jus, s. m. *juice.*
Jusque, prep. *till, until, to; as far as.*
Justaucorps, s. m. *close coat.*
Juste, adj. *just, right, equitable;* adv. *justly, precisely.*
Justement, adv. *just, exactly.*
Justifier, v. a. *to justify.*
Justinien, s. m. *Justinian.*

K

Kan, s. m. *khan, a Tartar captain.*

L

L' for le or la, art. def. *the;* pron. *him, her, it.*
La, art. f. s. *the;* pron. *her, it.*
Là, adv. *there;* là-dessus, *thereupon;* là-bas, *down there.*
Labeur, s. m. *labor, work.*
Laborieux, se, adj. *laborious.*
Labourage, s. m. *husbandry.*
Labourer, v. a. *to till, to plough.*
Laboureur, s. m. *ploughman, husbandman, farmer.*
Lac, s. m. *lake.*
Lacédémone, s. *Lacedæmon.*
Lacédémonien, ne, adj. and s. *Lacedæmonian.*
Lacet, s. m. *cord to lace with.*
Lâche, adj. and s. *base, cowardly, poltroon.*
Lâcher, v. a. *to let loose, let go.*
Lâcheté, s. f. *cowardice, baseness.*
Lacs, s. m. *snare, toils.*
Ladre, s. m. *sordid wretch, sneaking fellow.*
Laid, e, adj. *ugly, homely.*
Laine, s. f. *wool.*
Laisse, s. f. *leash;* tenir en laisse, *to hold in leading-strings.*
Laisser, v. a. *to leave; to let; to allow; to fail;* ne laisse pas d'être donné, *is nevertheless given.*
Lait, s. m. *milk.*
Laitage, s. m. *milk-food, food made with milk.*
Laitière, s. f. *milk-maid.*
Lambeau, s. m. *shred, rag; fragment.*
Lame, s. f. *wave, surge, sea.*
Lampe, s. f. *lamp.*
Lance, s. f. *lance* or *spear.*
Lancer, v. a. and n. *to dart, to hurl, to throw, to discharge; to start.*
Lancier, s. m. *horseman bearing a lance; lancer.*
Lande, s. f. *a heath.*
Langage, s. m. *language.*
Langue, s. f. *tongue, language.*
Languir, v. n. *to languish, to linger.*
Languissant, e, adj. *languishing.*
Lanterne, s. f. *lantern.*
Lanterner, v. n. *to dally, to trifle.*
Lapidaire, s. m. *lapidary.*
Lapidation, s. f. *stoning.*
Lapin, s. m. *rabbit.*
Laquais, s. m. *footman, servant.*
Laquelle, pron. rel. f. *which.*
Lard, s. m. *bacon, fat.*
Large, adj. and s. *broad, breadth;* en long, en large, *in length and breadth;* au large, *round about.*
Largement, adv. *broadly, largely.*
Largeur, s. f. *breadth, width.*
Larme, s. f. *tear.*
Larron, s. m. *thief, rogue.*
Las, lasse, adj. *tired, wearied.*
Lasser, v. a. *to tire, to weary.*
se Lasser, v. r. *to grow tired, to leave off.*

Latin, e, adj. and s. m. *Latin, the Latin tongue.*
Latine, adj. *lateen;* voile latine, *a lateen sail, of triangular shape.*
Laurent, s. m. *Lawrence.*
Laurier, s. m. *the laurel.*
Laver, v. a. *to wash, to lave.*
Le, art. def. sing. *the.*
Le, pron. *him, it.*
Léandre, s. m. *Leander.*
Leçon, s. f. *lesson.*
Lecteur, s. m. *reader.*
Lecture, s. f. *reading.*
Légataire, s. m. and f. *legatee, one who receives a legacy.*
Léger, ère, adj. *slight, light, weak.*
Légèrement, adv. *lightly.*
Légèreté, s. f. *lightness, delicacy.*
Législateur, s. m. *legislator.*
Légitime, adj. *lawful, legitimate.*
Lendemain, s. m. *the next day.*
Lent, e, adj. *slow, heavy, tardy.*
Lentement, adv. *slowly.*
Lenteur, s. f. *slowness.*
Lentil, s. f. *lentil.*
Léopard, s. m. *leopard.*
Lequel, pron. rel. *which.*
Les, art. def. pl. *the.*
Les, pron. *them.*
Leste, adj. *spruce, fine, neat.*
Lestement, adv. *briskly, nimbly.*
Lettre, s. f. *letter;* pl. *literature.*
Leur, pron. *their; them, to them.*
Lever, s. m. *levee, rising;* le lever du soleil, *sunrise.*
Lever, v. a. *to raise, levy, remove.*
se Lever, v. r. *to rise.*
Lévite, s. m. *Levite.*
Levraut, s. m. *leveret, hare.*
Lèvre, s. f. *lip.*
Lévrier, s. m. *greyhound.*
Liaison, s. f. *connection, binding, joining.*
Liant, e, adj. *mild, affable.*
Libéral, e, adj. *liberal, free; learned.*
Libérateur, s. m. *deliverer.*
Liberté, s. f. *liberty.*
Libraire, s. m. *bookseller.*
Libre, adj. *free.*
Librement, adv. *freely.*
Licence, s. f. *license.*
Lichen, s. m. *a name given to a family of plants of the mushroom species.*
Lie, s. m. *dregs, lees.*
Liége, s. m. *cork.*
Liens, s. m. pl. *bonds, chains, ties.*
Lier, v. a. *to tie, to bind, to join, to engage in.*
Lierre, s. m. *ivy.*
Lieu, s. m. *place, cause, reason;* au lieu, *instead;* au lieu que, *whereas.*
Lieue, s. f. *league (three miles).*
Ligne, s. f. *line, cord.*
Ligue, s. f. *league, confederacy.*
Lilas, s. m. *lilac.*
Limé, e, adj. *polished, finished.*
Limite, s. f. *limit.*
Limousin, s. m. *Limosin, a French province; an inhabitant of that province.*
Limpide, adj. *limpid, clear.*
Linge, s. m. *linen.*
Lingot, s. m. *ingot, mass of metal.*
Liqueur, s. f. *liquor.*
Liquide, adj. *liquid, clear.*
Lire, v. a. *to read;* lire tout haut, *to read aloud.*
Lisbonne, s. f. *Lisbon.*
Lisière, s. f. *list, border, extremity, skirt.*
Liste, s. f. *roll, list.*
Lit, s. m. *bed.*
Litanies, s. f. pl. *litany.*
Litière, s. f. *litter, straw.*
Littéraire, adj. *literary.*
Littérateur, s. m. *learned man, scholar.*
Littérature, s. f. *literature, learning.*
Livre, s. m. *a book;* s. f. *pound, frank.*
Livrée, s. f. *livery.*

Livrer, v. a. *to deliver, to sell, to engage* (in battle).
Locution, s. f. *expression, phrase.*
Logement, s. m. *lodging, habitation.*
Loger, v. a. and n. *to lodge, to house, to reside.*
Logique, s. f. *logic.*
Logis, s. m. *habitation, dwelling, home.*
Logogriphe, s. m. *a riddle, an enigma.*
Loi, s. f. *law, rule, power.*
Loin, adv. *far*; de loin, au loin, *at a distance.*
Lointain, s. m. *distance.*
Loisir, s. m. *leisure, time.*
Lombardie, s. f. *Lombardy.*
Londres, s. m. *London.*
Long, s. m. *length*; en long, en large, *in length and breadth.*
Long, longue, adj. and s. *long, length*; le long de, *along.*
Longer, v. a. *to coast along.*
Longtemps, s. m. *long time.*
Longtemps, adv. *long, for a long time.*
Longueur, s. f. *length.*
Lorgner, v. a. *to ogle, to leer.*
Lorgnette, s. f. *opera-glass.*
Loriot, s. m. *a species of bird.*
Lorsque, conj. *when.*
Los, s. m. *praise.*
Loterie, s. f. *lottery.*
Louange, s. f. *praise, commendation.*
Louer, v. a. *to praise; to hire, to let out.*
se Louer, v. r. *to be pleased* or *satisfied.*
Louis, s. m. *a louis, a pound.*
Loup, s. m. *a wolf;* loup de mer, *sea-dog.*
Loup-garou, s. m. *a madman.*
Loupe, s. f. *magnifying-glass.*
Lourd, e, adj. *heavy.*
Loyer, s. m. *rent, hire.*
Lu, e, part. *read.*
Lucratif, ve, adj. *lucrative.*
Lueur, s. f. *light, glimmer, gleam glimpse.*
Lugubre, adj. *sad, melancholy.*
Lui, pron. *he, him, to him, to her*, lui-même, *himself.*
Luire, v. n. *to shine, to glitter.*
Luisant, e, adj. *shining, glittering.*
Lumière, s. f. *light, information.*
Lundi, s. m. *Monday.*
Lune, s. f. *moon;* clair de lune, *moonlight.*
Lunettes, s. f. pl. *spectacles, glasses to assist the sight.*
Lustre, s. m. *chandelier, lustre, lustrum, space of five years.*
Lutte, s. f. *wrestling, struggle.*
Lutter, v. n. *to wrestle, to struggle.*
Luxe, s. m. *luxury, splendor.*
Lycurgue, s. m. *Lycurgus.*
Lyrique, adj. *lyric, lyrical.*
Lys, s. m. *lily.*

M.

Ma, adj. poss. sing. fem. *my.*
Macédoine, s. f. *Macedon.*
Macédonien, ne, adj. and s. *Macedonian.*
Machine, s. f. *machine, trick, plot.*
Mâchoire, s. f. *jaw.*
Madame, s. f. *madam.*
Mademoiselle, s. f. *miss.*
Madrigal, s. m. *madrigal.*
Magasin, s. m. *warehouse.*
Magicien, ne, s. m. and f. *magician.*
Magique, adj. *magic, magical.*
Magister, s. m. *country schoolmaster.*
Magistrat, s. m. *magistrate.*
Magnanimité, s. f. *magnanimity.*
Magnifique, adj. *magnificent.*
Magnifiquement, adv. *magnificently.*
Mai, s. m. *May.*
Maigre, adj. *lean, thin, meagre.*
Maille, s. f. *mail* (armor).
Main, s. f. *hand, handwriting;* venir aux mains, *to come to blows.*

Maint, e, adj. *many, many a,* or *an.*
Maintefois, adv. *many a time.*
Maintenant, adv. *now.*
Maintenir, v. a. *to maintain, to keep.*
Maintien, s. m. *external deportment, carriage.*
Mais, conj. *but.*
Maison, s. f. *house.*
Maison-commune, s. f. *city-hall, town-hall, guildhall.*
Maître, s. m. *master, owner*; maître d'hôtel, *steward.*
Maîtresse, s. f. *mistress.*
Maîtriser, v. a. *to conquer, to subdue.*
Majesté, s. f. *majesty.*
Majestueux, se, adj. *majestic.*
Mal, pl. maux, s. m. *evil, harm, difficulty, disease, pain;* mal de mer, *sea-sickness;* mal à la tête, *headache.*
Mal, adv. *badly, ill.*
Malade, adj. and s. *sick, ill, patient.*
Maladie, s. f. *malady, illness.*
Maladroitement, adv. *awkwardly, unskilfully.*
Malaise, s. m. *uneasiness.*
Malaisé, e, adj. *difficult.*
Malaisément, adv. *with difficulty.*
Malavisé, e, adj. and s. *ill-advised, silly.*
Mâle, adj. *male.*
Malfaisant, e, adj. *mischievous, hurtful.*
Malgré, prep. *in spite of, against one's will, notwithstanding.*
Malheur, s. m. *misfortune, misery, unhappiness; mischief.*
Malheureusement, adv. *unhappily, unfortunately, unluckily.*
Malheureux, se, adj. and s. *unhappy, unfortunate; wretched person.*
Malice, s. f. *malice, wickedness, roguery.*
Malicieusement, adv. *maliciously.*
Malicieux, se, adj. *malicious, mischievous.*
Malin, maligne, adj. *roguish, malignant.*
Malle, s. f. *trunk, box.*
Maltraiter, v. a. *to misuse, to abuse.*
Mamelle, s. f. *breast; peak* (of a mountain).
Manant, s. m. *inhabitant of a country town.*
Mançanarès, s. *Manzanares, a river of Spain.*
Manceau, elle, adj. and s. *of Maine* (*an old French province, now Mayenne*).
Manche, s. f. *sleeve, handle;* avoir dans la manche, *to have at one's command.*
Manche (La), *the English Channel; La Mancha, a province of Spain.*
Manchette, s. m. *ruffle.*
Mander, v. a. *to acquaint by message or letter, to advise, to order.*
Mangeaille, s. f. *eatables, victuals.*
Manger, v. a. *to eat.*
Manger, s. m. *eating.*
Manie, s. f. *mania.*
Manier, v. a. *to handle.*
Manière, s. f. *manner, way, style.*
de Manière que, de, adv. *so that, so as.*
Manifestement, adv. *clearly, plainly.*
Manne, s. f. *large basket.*
Manœuvre, s. f. *manœuvre, work.*
Manœuvrer, v. a. and n. *to manœuvre.*
Manoir, s. m. *manor, mansion-house.*
Manque, s. m. *lack, want.*
Manquer, v. a. and n. *to fail, to miss, to be wanting, to lack.*
Mansarde, s. f. *garret.*
Manteau, s. m. *cloak.*
Marais, s. m. *marsh.*
Marâtre, s. f. *stepmother, hard-hearted mother.*
Maraud, s. m. *knave, rascal.*

Maravédis, s. m. *maravedi, a small Spanish coin.*
Marbre, s. m. *marble.*
Marchand, e, s. m. and f. *merchant.*
Marchander, v. a. *to cheapen, to beat down.*
Marchandise, s. f. *goods, merchandise.*
Marche, s. f. *march, act of marching; cavalcade.*
Marché, s. m. *market, bargain.*
Marchepied, s. m. *step, stepping-stone, foot-board.*
Marcher, v. n. *to walk, to march, to go;* marcher au pas, *to keep step.*
Mardi, s. m. *Tuesday.*
Maréchal, s. m. *marshal;* maréchal ferrant, *farrier.*
Marguerite, s. f. *the daisy.*
Marguillier, s. m. *churchwarden.*
Mari, s. m. *husband.*
Mariage, s. m. *marriage.*
Marie, s. f. *Mary, Maria.*
Marié, s. m. *bridegroom.*
Mariée, s. f. *bride.*
Marier, v. a. *to marry.*
se **Marier**, v. a. *to be married.*
Mariés (les), s. m. pl. *newly married pair.*
Marin, s. m. *sailor.*
Marine, s. f. *navy, marine.*
Marmite, s. f. *pot.*
Marmiton, s. m. *scullion.*
Maroc, s. *Morocco.*
Maroufle, s. m. *scoundrel, rascal.*
Marque, s. f. *mark.*
Marquer, v. a. *to show, to tell, to mark.*
Marqueté, e, adj. *speckled.*
Marquis, s. m. *marquis.*
Marquisat, s. m. *marquisate.*
Marquise, s. f. *marchioness.*
Marraine, s. f. *godmother.*
Marri, e, adj. *sorry, troubled.*
Marron, s. m. *chestnut.*
Mars, s. m. *March.*
Marseille, s. *Marseilles.*
Marteau, s. m. *hammer, mallet.*
Martyre, s. m. *martyrdom.*
Mascarade, s. f. *masquerade, mask.*
Masculin, e, adj. *masculine.*
Masquer, v. a. *to mask, conceal.*
Masse, s. f. *mass, shapeless lump.*
Massif, s. m. *group, mass, thicket.*
Massue, s. f. *club.*
Mât, s. m. *mast;* petit mât de hune, *fore top-mast.*
Matelas, s. m. *mattress.*
Matelassé, e, adj. *quilted.*
Matelot, s. m. *sailor.*
Matériel, le, adj. *material.*
Matière, s. f. *substance, matter.*
Matin, s. m. *morning;* le matin, *in the morning;* de bon matin, adv. *early.*
Mâtin, s. m. *mastiff, large dog.*
Matinal, s. m. *early riser.*
Matinée, s. f. *morning.*
Matineux, se, adj. *early-rising, that rises betimes.*
Matras, s. m. *matrass, a chemical vessel.*
Matrone, s. f. *matron.*
Maudire, v. a. *to curse.*
Maudit, e, adj. *cursed, accursed.*
Maure, adj. and s. *Moorish, Moor.*
Mausolée, s. m. *mausoleum.*
Mauvais, e, adj. *bad.*
Maux (pl. of mal), *evils, dangers.*
Maxillaire, adj. *belonging to the jaw.*
Maxime, s. f. *maxim.*
Me, m', pron. pers. *me, to me.*
Mécanique, s. f. *mechanics.*
Méchant, e, adj. and s. *wicked, mean, paltry.*
Mèche, s. f. *match, tinder, lock* (of hair).
Méconnaître, v. a. *to forget.*
Mécontent, e, adj. *discontented.*
Mécontentement, s. m. *discontent.*
Médaille, s. f. *medal.*
Médecin, s. m. *physician.*
Médecine, s. f. *medicine.*
Médicamenter, v. a. *to physic.*
Médiocre, adj. *ordinary, indifferent.*

Médiocrement, adv. *indifferently, so so.*
Médiocrité, s. f. *mediocrity.*
Médire, v. n. *to slander.*
Médisance, s. f. *slander.*
Méditatif, ve, adj. *thoughtful, meditative.*
Méditer, v. n. *to meditate.*
Méditerranée, s. f. *Mediterranean.*
Méfait, s. m. *misdeed.*
Mégarde, s. f. *oversight, mistake.*
Meilleur, e, adj. *better;* le meilleur, *the best.*
Mélancolie, s. f. *melancholy.*
Mélancolique, adj. *melancholy.*
Mélange, s. m. *mixture.*
Mêlée, s. f. *fight, battle, fray.*
Mêler, v. a. *to join, to mix;* se mêler de, *to meddle with;* se mêler à, *to mingle with.*
Membre, s. m. *member, limb.*
Même, adj. *same, self; even;* mettre à même, *to enable;* être à même, *to be able.*
de Même, adv. *in like manner.*
Mémoire, s. f. *memory.*
Mémoire, s. m. *memorandum, memoir, note.*
Menacer, v. a. *to threaten.*
Ménage, s. m. *family, household;* vivre de ménage, *to live economically.*
Ménagement, s. m. *regard, delicacy.*
Ménager, v. a. *to manage, to husband, to spare.*
Mendiant, s. m. *beggar.*
Mendier, v. a. *to beg.*
Mené, e, part. *led, carried.*
Mener, v. a. *to lead, to take.*
Mensonge, s. m. *falsehood.*
Mentir, v. n. *to lie, to tell a lie.*
Menton, s. m. *chin.*
Menu, s. m. *bill of fare.*
Mépris, s. m. *contempt, scorn.*
Méprisable, adj. *contemptible.*
Méprise, s. f. *mistake.*
Mépriser, v. a. *to despise.*
Mer, s. f. *the sea.*
Mercenaire, adj. and s. *mercenary.*
Merci, s. f. *mercy, thanks; thank you;* Dieu merci, *God be thanked.*
Mercredi, s. m. *Wednesday.*
Mercure, s. m. *Mercury.*
Mère, s. f. *mother.*
Méridienne, s. f. *meridian;* faire la méridienne, *to take a nap after dinner.*
Méridional, e, adj. *southern.*
Mérite, s. m. *merit.*
Mériter, v. a. *to merit, to deserve.*
Merveille, s. f. *wonder;* à merveille, *admirably, perfectly well.*
Merveilleux, se, adj. *wonderful.*
Mes, adj. pos. pl. *my.*
Mésestimer, v. a. *to disesteem.*
Messager, ère, s. m. and f. *messenger.*
Messe, s. f. *mass.*
Messieurs, s. m. pl. *gentlemen.*
Mesure, s. f. *measure, time;* à mesure, *as.*
Mesurer, v. a. *to measure.*
se Mesurer, v. r. *to vie with one another, to try strength.*
Métairie, s. f. *farm, manor.*
Métal (pl. métaux), s. m. *metal.*
Météore, s. m. *meteor.*
Méthode, s. f. *method, manner.*
Méthodiquement, adv. *methodically.*
Métier, s. m. *trade, business, pursuit.*
Métromanie, s. f. *mania for making verses.*
Métropole, s. f. *metropolis, capital city.*
Mets, s. m. pl. *provisions; dishes.*
Mettre, v. a. *to put, to put on; to place; to begin; to break in pieces, tear;* mettre à même, *to enable;* mettre à la voile, *to set sail.*
Meuble, s. m. *piece of furniture.*
Meunier, s. m. *miller.*
Meurtre, s. m. *murder.*
Meurtrier, s. m. *murderer.*

Meurtrier, ère, adj. *murderous, sanguinary.*
Meute, s. f. *pack of hounds.*
Mi, adj. *half, middle.*
Midi, s. m. *noon; south.*
Mie (abbreviation of amie), s. f. *friend, dear; crumb* (of bread).
Miel, s. m. *honey.*
Mien, mienne, pron. poss. *mine.*
Mieux, adv. *better, best.*
Mignon, ne, adj. *pretty, delicate, fine.*
Migraine, s. f. *headache.*
Miguelet, s. m. *a soldier of the body-guard of a captain-general, &c.*
Milice, s. f. *war, warfare, soldiery.*
Milieu, s. m. *middle, midst.*
Militaire, adj. and s. *military; military man, soldier.*
Mille, s. m. *mile.*
Mille, num. adj. *thousand.*
Millier, s. m. *thousand.*
Millionnaire, s. m. *a man of great wealth.*
Milord, s. m. *lord.*
Miltiade, s. m. *Miltiades.*
Mince, adj. *slender, small.*
Mine, s. f. *look, mien, physiognomy; a mine;* faire mine, *to pretend, make a show.*
Minéral (pl. minéraux), s. m. *mineral.*
Mineur, e, adj. *less, smaller;* Asie mineure, *Asia Minor.*
Ministère, s. m. *office, administration, ministry.*
Ministre, s. m. *minister.*
Minois, s. m. *pretty face.*
Minuit, s. m. *midnight.*
Miraculeusement, adv. *miraculously.*
Mirandole, s. f. *Mirandola.*
Miroir, s. m. *mirror.*
Mis, e, part. *put, set.*
Misérable, adj. and s. *miserable, paltry; pitiful being.*
Misère, s. f. *misery.*
Miséricorde, s. f. *mercy.*
Mitraille, s. f. *grape shot, slugs.*
Mitrailler, v. a. *to fire grape shot, canister shot.*
Mitre, s. f. *mitre.*
Mode, s. f. *fashion, mode.*
Modèle, s. m. *model.*
Modération, s. f. *moderation.*
Modéré, e, adj. *moderate, sober.*
Modérer, v. a. *to moderate.*
Moderne, adj. and s. *modern, recent.*
Modeste, adj. *modest, reserved.*
Moduler, v. a. *to modulate.*
Mœurs, s. f. pl. *manners, morals, habits; character.*
Mogol (le grand), s. m. *the great Mogul.*
Moi, pron. pers. *I, me, to me;* à moi, *mine.*
Moindre, adj. *less, least.*
Moine, s. m. *monk.*
Moins, adv. *less;* le moins, *least;* au, *or* du moins, *at least;* à moins, *for less;* à moins que, *unless.*
Mois, s. m. *month.*
Moïse, s. m. *Moses.*
Moisson, s. f. *harvest.*
Moitié, s. f. *half;* de moitié, *by one half.*
Molle, adj. fem. of mou, *soft.*
Mollesse, s. f. *luxury, effeminacy.*
Moment, s. m. *moment, instant.*
Mon, adj. poss. sing. m. *my.*
Monarchie, s. f. *monarchy.*
Monarque, s. m. *monarch.*
Monceau, s. m. *heap.*
Monde, s. m. *world; company, people;* tout le monde, *everybody.*
Monnaie, s. f. *coin, money.*
Monotone, adj. *monotonous.*
Monseigneur, s. m. *my lord.*
Monsieur, s. m. *sir, gentleman.*
Monstre, s. m. *monster;* monstre marin, *sea-monster.*
Monstrueux, se, adj. *monstrous.*
Mont, s. m. *mount, hill.*
Montagnard, s. m. *mountaineer, highlander.*

Montagne, s. f. *mountain, hill.*
Monter, v. a. and n. *to ascend, get up, to set up, to mount, to amount.*
Montre, s. f. *watch.*
Montrer, v. a. *to show, to exhibit; to teach.*
se Moquer de, v. r. *to laugh at, to mock; to expose one's self to be laughed at.*
Moral, e, adj. *moral.*
Morale, s. f. *morals, ethics, moral philosophy.*
Morbleu, interj. *zounds! zooks!*
Morceau, s. m. *morsel, bit, piece.*
Mordant, e, adj. *stinging, pungent; keen, sarcastic.*
Mordre, v. a. *to bite.*
Morgue, s. f. *arrogance.*
Morne, adj. *cast down, depressed, dull.*
Mort, s. f. *death.*
Mort, e, part. *dead.*
Mortalité, s. f. *mortality.*
Mortel, le, adj. *mortal.*
Mortier, s. m. *a kind of cap worn by the old French presidents.*
Moscou, s. p. *Moscow.*
Moscovie, s. f. *Moscovy, Russia.*
Mot, s. m. *word.*
Motif, s. m. *motive.*
Mou, molle, adj. *soft.*
Mouche, s. f. *a fly; a patch.*
Mouchoir, s. m. *handkerchief.*
Moue, s. f. *mouth, wry face;* faire le moue, *to pout.*
Moule, s. m. *mould.*
Mouler, v. a. *to mould, cast.*
Moulin, s. m. *mill;* moulin à vent, *windmill.*
Mouillé, p. *moistened, wet.*
Mourant, e, s. m. and f. *dying man* or *woman.*
Mourant, e, part. adj. *dying.*
Mourir, v. n. *to die.*
Mousquet, s. m. *musket.*
Mousqueton, s. m. *blunderbuss.*
Mousse, s. f. *moss;* s. m. *midshipman, ship-boy.*
Mousseline, s. f. *muslin.*
Moustache, s. f. *mustachio, whiskers.*
Moustique, s. m. *mosquito.*
Mouton, s. m. *sheep, mutton.*
Mouvant, e, adj. *moving;* sable mouvant, *quicksand.*
Mouvement, s. m. *motion, moving, movement.*
Mouvoir, v. a. *to move.*
se Mouvoir, v. r. *to be moved.*
Moyen, s. m. *means, way.*
Moyen, adj. *middle;* le moyen-âge, *the Middle Ages.*
Muet, te, adj. *mute, dumb, silent, speechless.*
Mugir, v. n. *to low, bellow, roar.*
Muid, s. m. *a wine-measure of about sixty gallons.*
Mule, s. f. *female mule.*
Mulet, s. m. *mule.*
Muletier, s. m. *mule-driver.*
Multiplicité, s. f. *multitude, multiplicity.*
Multiplier, v. a. *to multiply.*
Muni, e, part. *furnished.*
Munir, v. a. *to provide, supply.*
Mur, s. m. *a wall.*
Mûr, e, adj. *ripe, mellow.*
Muraille, s. f. *wall, rampart.*
Mûrir, v. n. *to ripen.*
Murmurer, v. n. *to murmur.*
Museau, s. m. *muzzle, snout.*
Musée, s. m. *museum.*
Musette, s. f. *bagpipe.*
Musicien, ne, s. m. and f. *musician.*
Musique, s. f. *music.*
se Mutiner, v. r. *to mutiny, to be refractory.*
Mutuel, le, adj. *mutual.*
Mutuellement, adv. *mutually.*
Myrte, s. m. *myrtle.*
Mystère, s. m. *mystery.*
Mystérieux, se, adj. *mysterious.*
Mythologie, s. f. *mythology.*

N.

Nager, v. n. *to swim.*
Nageur, s. m. *swimmer.*

Naguère, adv. *lately, a short time ago.*
Naïf, ve, adj. *genuine, natural.*
Nain, e, s. m. and f. *dwarf.*
Naissance, s. f. *birth.*
Naissant, e, adj. *newly born, nascent.*
Naître, v. n. *to be born, to arise.*
Naïveté, s. f. *ingenuity, ingenuousness.*
Napoléon, s. m. *napoleon—a gold coin of the value of twenty francs.*
Napolitain, adj. and s. *Neapolitan.*
Narcisse, s. m. *narcissus (a flower).*
Narguer, v. a. *to defy, to scorn.*
Narine, s. f. *nostril.*
Narrer, v. a. *to narrate, to tell.*
Natal, e, adj. *natal, native.*
National, e, pl. aux, adj. *national.*
Natte, s. f. *mat, matting.*
Nature, s. f. *nature.*
Naturel, s. m. *temper, disposition.*
Naturel, le, adj. *natural, native.*
Naturellement, adv. *naturally.*
Naufrage, s. m. *shipwreck.*
Naval, e, adj. *naval.*
Navette, s. f. *shuttle.*
Naviguer, v. n. *to navigate, to make sea voyages.*
Navire, s. m. *ship, vessel.*
Ne, n' (with pas *or* point), adv. *no, not;* (before a verb followed by que), *only, nothing, but.*
Né, e, part. *born, endowed.*
Néanmoins, conj. *nevertheless, however.*
Néant, s. m. *nothingness.*
Nécessaire, adj. *necessary.*
Nécessairement, adv. *necessarily.*
Nécessité, s. f. *necessity, want.*
Néfaste, adj. *inauspicious, ill-omened.*
Négliger, v. a. *to neglect.*
Négoce, s. m. *trade, traffic.*
Négociant, s. m. *merchant.*
Négociation, s. f. *negotiation.*
Neige, s. f. *snow.*
Nerf, s. m. *sinew, nerve.*
Néron, s. m. *Nero.*
Nerveux, se, adj. *nervous, sinewy, strong.*
Net, te, adj. *clear, fair;* mettre au net, *to write fair;* tout net, *frankly, fairly.*
Nettement, adv. *plainly.*
Nettoyer, v. a. *to scour, to clean.*
Neuf, num. adj. *nine.*
Neuf, ve, adj. *new, inexperienced.*
Neveu, s. m. *nephew.*
Nez, s. m. *nose.*
Ni, conj. *nor, neither.*
Niaiserie, s. f. *sheepishness, silliness.*
Nicodème, s. m. *Nicodemus.*
Nid, s. m. *nest.*
Nièce, s. f. *niece.*
Nier, v. a. *to deny.*
Nicuport, s. m. *a town of Belgium.*
Nigaud, s. m. *fool, simpleton.*
Ninive, s. f. *Nineveh.*
Niveau, s. m. *level.*
Nippes, s. f. pl. *clothes, goods.*
Noble, adj. *noble, illustrious.*
Noblement, adv. *nobly.*
Noblesse, s. f. *nobility, nobleness.*
Noces, s. f. pl. *nuptials, marriage.*
Noël, s. m. *Christmas.*
Nœud, s. m. *knot, tie.*
Noir, e, adj. *black, dark, sullen, severe.*
Noircir, v. a. *to blacken, to stain.*
Noix, s. f. *nut, knuckle of a leg of veal.*
Nom, s. m. *name.*
Nombre, s. m. *number.*
Nombreux, se, adj. *numerous.*
Nommer, v. a. *to name, to call.*
Non, adv. *no, not.*
Nonchalance, s. f. *carelessness, indifference.*
Nonchalant, e, adj. and s. *careless, sluggard.*
Nonobstant, prep. *notwithstanding.*
Non-seulement, adv. *not only.*
Nord, s. m. *north;* nord-ouest, *north-west.*
Normand, e, adj. and s. *Norman.*

Normandie, s. f. *Normandy.*
Nos, poss. adj. pl. *our.*
Notaire, s. m. *notary.*
Noter, v. a. *to note, observe.*
Notice, s. f. *account.*
Notre, adj. poss. *our.*
Nouer, v. a. *to tie, knit, commence.*
Noueux, adj. *knotty.*
Nourrice, s. f. *nurse.*
Nourrir, v. a. *to nourish, to maintain.*
Nourrisson, s. m. *nursling, foster-son.*
Nourriture, s. f. *food.*
Nous, pron. pers. *we, us, to us.*
Nouveau, nouvel, le, adj. *new;* de nouveau, *anew, again.*
Nouvelle, s. f. *news, tidings.*
Nouvellement, adv. *newly, lately.*
Novembre, s. m. *November.*
Novice, adj. and s. *inexperienced; novice.*
Noyer, v. a. *to drown.*
Noyer, s. m. *walnut-tree.*
Nu, e, adj. *naked, bare.*
Nuage, s. m. *cloud.*
Nuance, s. *color, shade, tint.*
Nuancer, v. a. *to shade, to mix different colors.*
Nue, s. f. *cloud.*
Nuée, s. f. *cloud, swarm, multitude.*
Nuire, v. n. *to hurt, to injure.*
Nuit, s. f. *night;* la nuit, *at night.*
Nul, le, s. m. and f. *none, no one.*
Nul, le, adj. *no, none.*
Nullement, adv. *in no wise, not at all.*
Numide, adj. and s. m. *Numidian.*
Nymphe, s. f. *nymph.*

O.

O! interj. *oh!*
Obéir, v. n. *to obey, bend.*
Obéissance, s. f. *obedience, submission.*
Obéissant, e, adj. *obedient, submissive.*
Objet, s. m. *object, article.*
Obligeant, e, adj. *obliging, courteous.*
Obliger, v. a. *to oblige.*
Obscur, e, adj. *dark, obscure.*
Obscurité, s. f. *darkness, obscurity.*
Obsédé, e, p. *beset, besieged.*
Observatoire, s. m. *observatory.*
Observer, v. a. *to observe, remark.*
Obstination, s. f. *obstinacy, stubbornness.*
Obstiné, e, adj. and s. *obstinate, stubborn; a self-willed person.*
Obstinément, adv. *obstinately.*
s'Obstiner, v. r. *to be stubborn, obstinate.*
Obtenir, v. a. *to obtain, get.*
Occasion, s. f. *occasion, opportunity.*
Occident, s. m. *the west.*
Occupant, s. m. *possessor, occupant.*
Occupation, s. f. *occupation, employment.*
Occuper, v. a. *to busy, to occupy, to employ.*
Octobre, s. m. *October.*
Octogénaire, adj. and s. *octogenary, a person eighty years of age.*
Odeur, s. f. *fragrance, odor.*
Odieux, se, adj. *odious, hateful.*
Odorat, s. m. *smell, the smelling.*
Œil, s. m. *the eye.*
Œillet, s. m. *carnation, pink;* pied d'œillet, *pink-root.*
Œuf, s. m. *an egg.*
Œuvre, s. f. *work;* mis en œuvre, *set in operation.*
Offensant, e, adj. *offensive.*
Offense, s. f. *offence.*
Offenser, v. a. *to offend, to hurt.*
s'Offenser, v. r. *to be angry.*
Offensive, adj. *offensive.*
Offert, e, part. *offered.*
Office, s. m. *office, duty, service; pantry.*
Officier, s. m. *officer.*
Officieux, se, adj. *officious, kind, friendly.*

Offrande, s. f. *offering, present.*
Offre, s. f. *offer, proposal.*
Offrir, v. a. *to offer, to present.*
Oie, s. f. *goose.*
Oiseau, s. m. *bird, fowl.*
Oisif, ve, adj. *idle, inactive, quiet.*
Oisiveté, s. f. *idleness, sloth.*
Oison, s. m. *gosling, young goose.*
Olivier, s. m. *olive-tree.*
Olympique, adj. *Olympic.*
Ombrage, s. m. *shade; umbrage, jealousy.*
Ombragé, e, adj. *shady, shaded, shadowy.*
Ombre, s. f. *shade, shadow.*
Omelette, s. f. *pancake.*
Omettre, v. a. *to omit, to pass by.*
On, l'on, pron. *one, they, it, we, people, man, men, &c.*; on dit, *they say, it is said;* on apprend, *we hear;* on s'imagine, *people think.*
Once, s. f. *an ounce.*
Oncle, s. m. *uncle.*
Onde, s. f. *a wave, a surge, a billow; the water, the sea, a stream.*
Onduler, v. n. *to undulate.*
Onéreux, se, adj. *onerous, burdensome.*
Ongle, s. m. *nail* (of the finger or toe).
Onguent, s m. *salve, ointment.*
Onze, num. adj. *eleven.*
Opérateur, s. m. *operator.*
Opération, s. f. *operation, effect.*
Opérer, v. a. *to operate, to work* or *do.*
Opiner, v. n. *to vote, to give judgment.*
Opiniâtre, adj. and s. *obstinate, stubborn.*
Opiniâtrément, adv. *obstinately.*
Opposé, e, adj. *opposed, opposite.*
Opposer, v. a. *to set against, to oppose.*
Oppresser, v. a. *to oppress.*
Oppresseur, s. m. *oppressor.*
Opprimer, v. a. *to oppress.*
Optimiste, s. m. *optimist* (one who thinks every thing is for the best).
Opulent, e, adj. *opulent, wealthy.*
Or, s. m. *gold.*
Or, conj. *but, now.*
Orage, s. m. *storm, tempest.*
Oraison, s. m. *oration, speech, prayer.*
Oranger, s. m. *orange-tree.*
Orateur, s. m. *orator.*
Orcades (les), s. pl. *the Orkney isles.*
Orchestre, s. m. *orchestra.*
Ordinaire, s. m. *allowance of food; custom, manner; post, courier.*
Ordinaire, adj. *ordinary, common;* d'ordinaire, adv. *ordinarily.*
Ordinairement, adv. *generally, usually.*
Ordonnance, s. f. *order, prescription, ordinance.*
Ordonné, e, part. *disposed, arranged, marshalled.*
Ordonner, v. a. *to order.*
Ordre, s. m. *order.*
Ordure, s. f. *filth, excrement.*
Oreille, s. f. *the ear.*
Orfèvre, s. m. *goldsmith.*
Organique, adj. *organic.*
Organisation, s. f. *organization.*
Orge, s. f. *barley.*
Orgueil, s. m. *pride, haughtiness.*
Orient, s. m. *the east.*
Oriental, e, adj. *oriental, eastern, easterly, east.*
Originaire, adj. *originally issued.*
Original, s. m. *ninny, queer fellow; original.*
Originalité, s. f. *originality.*
Origine, s. f. *origin, beginning.*
Oripeaux, s. m. *tinsel.*
Orme, s. m. *elm.*
Orné, e, part. *adorned, ornamented.*
Ornement, s. m. *ornament, beauty.*
Orphée, s. m. *Orpheus.*
Orphelin, e, s. m. and f. *orphan.*
Orteil, s. m. *toe* (of the foot).

Orthographe, s. f. *orthography.*
Ortolan, s. m. *ortolan* (a small delicate bird).
Orviétan, s. m. *counter-poison.*
Os, s. m. *bone.*
Oser, v. a. and n. *to dare, to venture, to presume.*
Osier, s. m. *osier, willow, wicker.*
Ossements, s. m. pl. *bones of dead bodies.*
Oter, v. a. *to take away, to put away, to remove, to obliterate, to put off, to pull off.*
Ou, conj. *or, either,* or *else;* ou mort ou vif, *either dead or alive.*
Où, adv. *where;* pron. rel. *in which;* d'où, *whence;* par où, *which way, where;* d'où vient, *how comes it? why?*
Ouais! interj. *heyday! hoity-toity!*
Oubli, s. m. *oblivion, forgetfulness.*
Oublier, v. a. *to forget.*
Oblieux, se, adj. *forgetful, oblivious.*
Ouest, s. m. *west.*
Oui, adv. *yes.*
Ouïr, v. a. *to hear;* ouï dire, *heard.*
Ours, e, s. m. and f. *bear.*
Outarde, s. f. *large bird, bustard, sort of turkey.*
Outil, s. m. *tool, instrument.*
Outillé, e, adj. *furnished with tools.*
Outrage, s. m. *abuse, outrage.*
à Outrance, adv. *to the utmost extremity.*
Outre, en outre, prep. *besides, beyond.*
Outremer, adv. *beyond sea.*
Ouvert, e, adj. *opened, open.*
Ouvertement, adv. *openly.*
Ouverture, s. f. *mouth, hole, opening.*
Ouvrage, s. m. *work, business.*
Ouvrier, s. m. *workman, laborer,* jours ouvriers, *working-days.*
Ouvrir, v. a. *to open.*

P.

Pacha, s. m. *Pacha, a Turkish title.*
Pacifier, v. a. *to pacify, appease.*
Pacifique, adj. *peaceful, pacific.*
Paiement, s. m. *payment.*
Paille, s. f. *straw.*
Pain, s. m. *bread, loaf.*
Pair, s. m. *peer, knight.*
Pair, adj. *even, equal, mate;* aller de pair, *to be upon a level.*
Paire, s. f. *pair, couple.*
Pairie, s. f. *peerage.*
Paisible, adj. *peaceable.*
Paisiblement, adv. *peaceably, peacefully.*
Paître, v. a. *to graze, to feed.*
Paix, s. f. *peace.*
Palais, s. m. *palace; palate.*
Pâle, adj. *pale, sallow.*
Paleur, s. f. *paleness, wanness.*
Palier, s. m. *landing place* (of staircases).
Pâlir, v. n. *to grow pale.*
Palissade, s. f. *palisade.*
Palpiter, v. n. *to palpitate, pant.*
se Pâmer, v. r. *to faint, to swoon.*
Pan, s. m. *face, side.*
Panache, s. m. *plume, bunch of feathers.*
Panaché, e, adj. *streaked.*
se Panacher, v. r. *to be streaked with colors.*
Panier, s. m. *basket, hamper.*
Panique, adj. *vain, chimerical, panic.*
Panneau, s. m. *pane, panel; snare, trap;* donner dans le panneau, *to be trapped, fall into the snare.*
Panser, v. a. *to dress a wound.*
Pantoufle, s. f. *slipper.*
Paon (pron. pan), s. m. *peacock.*
Pape, s. m. *pope.*
Paperasse, s. f. *waste paper.*
Papier, s. m. *paper.*
Papillon, s. m. *butterfly.*
Paquebot, s. m. *packet-boat.*
Paquet, s. m. *packet, bundle.*

Par, prep. *by, per ;* par-là, *thereby.*
Parabole, s. f. *parable.*
Paraissant, e, part. *appearing.*
Paraître, v. n. *to appear, to seem.*
Parasol, s. m. *umbrella, parasol.*
Paravent, s. m. *screen.*
Parbleu ! interj. *well ! bless me ! in good faith ! zookers !*
Parc, s. m. *park.*
Parce que, conj. *because.*
Parcourir, v. a. *to run over.*
Parcouru, e, part. *travelled.*
Pardi ! interj. *a familiar oath.*
Pardonner, v. a. *to pardon, forgive.*
Pareil, le, adj. *equal, similar, like, such.*
Parent, s. m. *relation, kindred ;* parents, *parents.*
Parenté, s. f. *kindred, relationship.*
Parer, v. a. *to deck, adorn ; to parry, ward off.*
Paresse, s. f. *idleness, laziness.*
Paresseux, se, s. and adj. *idler ; lazy, slothful.*
Parfait, e, adj. *perfect, complete.*
Parfaitement, adv. *perfectly, well.*
Parfois, adv. *sometimes.*
Parfum, s. m. *fragrance, sweet odor, perfume.*
Parier, v. a. *to bet, to lay a wager.*
Parisien, ne, adj. and s. *Parisian.*
Parjure, s. m. *perjury, perjurer.*
Parlement, s. m. *parliament.*
Parler, v. a. and n. *to speak.*
Parme, s. *Parma.*
Parmi, prep. *among, amidst.*
Parodier, v. a. *to parody, burlesque.*
Paroisse, s. f. *parish.*
Parole, s. f. *word, speech.*
Parque, s. f. *destiny, one of the fatal sisters.*
Parrain, s. m. *godfather.*
Parsemé, e, part. *strewed.*
Part, s. f. *part, place, side, share, interest ;* faire part de, *to impart ;* à part, *aside ;* de part et d'autre, *on both sides.*
Partage, s. m. *lot, share, division*
Partagé, e, part. *divided.*
Partager, v. a. *to share, to divide.*
Parterre, s. m. *bed ; parterre* or *flower-garden ; pit* (of a theatre).
Parti, s. m. *party, faction ; resolution, determination.*
Parti, e, part. *gone.*
Participer, v. n. *to participate, have a share in.*
Particularité, s. f. *peculiarity.*
Particulier, s. m. *private man* or *person.*
Particulier, e, adj. *particular, private.*
Particulièrement, adv. *particularly.*
Partie, s. f. *part ; parcel, quantity ; quarter ; party ;* je vous prends à partie, *I call upon you.*
Partir, v. n. *to set out, go away, proceed.*
Partisan, s. m. *contractor, partisan.*
Partout, adv. *every where.*
Parure, s. f. *dress, ornament, finery.*
Parvenir, v. n. *to succeed, to reach, to arrive.*
Parvenu, e, part. *attained, arrived, succeeded ; handed down.*
Pas, adv. *not ;* s. m. *step, pace ;* marcher au pas, *to keep step.*
Passable, adj. *tolerable.*
Passablement, adv. *tolerably.*
Passager, ère, adj. *passing, transient.*
Passager, s. m. *passenger ;* adj. *transient, full of travellers.*
Passant, part. *passing.*
Passant, s. m. *passenger, traveller.*
Passé (le), s. m. *the past, formerly.*
Passé, e, adj. *past.*
Passer, v. a. and n. *to spend, get out, to pass, to happen.*

se Passer de, v. r. *to dispense with.*
Passe-temps, s. m. *amusement.*
Passion, s. f. *passion, inclination.*
Passionnément, adv. *passionately.*
Patagon, s. m. *Patagonian.*
Pâte, s. f. *constitution, temper; dough, paste.*
Pâté, s. m. *pie, pasty.*
Patenté, e, adj. *patented, licensed.*
Paternel, le, adj. *paternal, fatherly.*
Patience, s. f. *patience;* adv. *never mind.*
Patin, s. m. *skate.*
Pâtir, v. n. *to suffer, to be distressed.*
Pâtissier, s. m. *pastry-cook.*
Patois, s. m. *provincial dialect.*
Pâtre, s. m. *herdsman.*
Patriarche, s. m. *patriarch.*
Patrie, s. f. *native country, native land.*
Patrocle, s. m. *Patroclus.*
Patte, s. f. *paw.*
Pâturage, s. m. *pasturage.*
Pature, s. f. *food, pasture.*
Paume, s. f. *palm of the hand;* jeu de paume, *tennis.*
Paumière, s. f. *mistress of a tennis court.*
Paupière, s. f. *eyelid.*
Pauvre, adj. *poor;* s. m. *the poor.*
Pauvreté, s. f. *poverty.*
Pavé, s. m. *pavement.*
Pavillon, s. m. *pavilion.*
Pavot, s. m. *poppy.*
Payer, v. a. *to pay, to pay off, to pay for.*
Pays, s. m. *country.*
Pays Bas (les), *the Low Countries, the Netherlands.*
Paysage, s. m. *landscape.*
Paysan, ne, s. m. and f. *peasant, peasant woman.*
Peau, s. f. *skin, hide.*
Peccadille, s. f. *peccadillo, petty fault.*
Pêche, s. f. *fishing, fishery; peach.*
Péché, s. m. *sin, crime, offence.*
Pécheur, s. m. *sinner.*
Pêcheur, s. m. *fisherman.*
Pédant, s. m. *pedant, coxcomb.*
Pédicure, s. m. *one who cures corns.*
Peignant, part. *describing.*
Peigner, v. a. *to comb.*
Peindre, v. a. *to paint, to draw, to describe.*
Peine, s. f. *pain, pains, trouble, difficulty;* à peine, adv. *hardly, scarcely.*
Peintre, s. m. *painter.*
Peinture, s. f. *painting, picture, coloring.*
Pelé, e, adj. and s. *bare, bald; mean fellow.*
Pêle-mêle, adv. *confusedly, promiscuously.*
Pèlerin, s. m. *pilgrim.*
Pèlerinage, s. m. *pilgrimage.*
Pelle, s. f. *shovel.*
Péloponèse, s. m. *Peloponnesus.*
Peloton, s. m. *platoon.*
Pelouse, s. f. *green-sward, grass plot.*
Pénates, s. m. *household gods.*
Penchant, s. m. *brink, declivity.*
Pencher, v. n. *to bend down.*
Pendable, adj. *that deserves hanging.*
Pendant, prep. *during;* s. m. *counterpart.*
Pendant que, conj. *whilst, while, as.*
Pendard, s. m. *rogue, knave.*
Pendre, v. a. *to hang.*
Pénétrer, v. a. *to penetrate, pierce.*
Pénible, adj. *painful, hard, difficult.*
Péninsule, s. f. *peninsula.*
Pensé, e, adj. *well conceived.*
Pensée, s. f. *thought; pansy* (a flower).
Penser, v. n. *to think, to believe.*
Penseur, s. m. *thinker.*
Pensif, ve, adj. *pensive, thoughtful.*
Pension, s. f. *allowance, board.*

Pensionnaire, s. m. *pensioner; boarder.*
Pente, s. f. *declivity, descent.*
Perçant, e, adj. *piercing.*
Percer, v. a. *to pierce, rend, drench.*
Perche, s. f. *pole, rod, perch.*
Perché, e, part. *perched.*
Perdre, v. a. *to ruin, lose;* perdre la tête, *to lose one's wits.*
se Perdre, v. r. *to be lost.*
Perdreau, s. m. *young partridge.*
Perdrix, s. f. *partridge.*
Perdu, e, part. *lost.*
Père, s. m. *father.*
Perfectionner, v. a. *to perfect, improve.*
Perfidie, s. f. *treachery, falsehood.*
Péri, e, adj. *perished, lost.*
Péril, s. m. *peril, danger, hazard.*
Période, s. m. *period.*
Périodique, adj. *periodical.*
Périodiquement, adv. *periodically.*
Péripétie, s. f. *sudden turn of fortune.*
Périr, v. n. *to perish, to be lost.*
Périssable, adj. *perishable.*
Perle, s. f. *pearl.*
Permettre, v. a. *to permit, to allow.*
Permis, e, part. *permitted, allowed, allowable.*
Permission, s. f. *permission, leave.*
Perpétuel, le, adj. *perpetual.*
Perron, s. m. *flight of steps.*
Perroquet, s. m. *sort of parrot.*
Perruque, s. f. *wig.*
Perruquier, s. m. *hairdresser.*
Persan, ne, adj. and s. *Persian.*
Perse, s. f. *Persia;* s. m. *Persian.*
Persien, ne, adj. *Persian.*
Persiflage, s. m. *idle talk, nonsense.*
Persifleur, s. m. *joker, jeerer.*
Persister, v. n. *to persist, continue.*
Personnage, s. m. *person, personage.*
Personne, s. f. *person;* pron. *anybody, nobody.*
Personnellement, adv. *personally.*
Personnifier, v. a. *to personify.*
Persuadé, e, part. *convinced.*
Persuader, v. n. *to persuade, convince.*
Perte, s. f. *loss.*
Pesamment, adv. *unwieldy, heavily.*
Pesant, e, adj. *heavy.*
Pesanteur, s. f. *heaviness, weight.*
Peser, v. n. *to weigh.*
Peste, s. f. *plague;* interj. *bless me! I swear! deuce!*
Pétillant, e, adj. *crackling, sparkling.*
Petit, e, adj. *little, small;* s. *little one.*
Petite-fille, s. f. *grand-daughter.*
Petit-maître, s. m. *coxcomb, fop.*
Petitesse, s. f. *diminutiveness.*
Petri, e. adj. *full, made up of.*
Peu, adv. *little, few;* peu importe, *it matters little;* peu à peu, *by degrees, gradually;* à peu près, à peu de chose près, *nearly, very nearly;* peu s'en fallut, *it was likely.*
Peuple, s. m. *people, nation; crowd, multitude;* le petit peuple, *the lower classes.*
Peuplé, e, adj. *populous, peopled.*
Peupler, v. n. *to propagate, multiply.*
Peur, s. f. *fear.*
Peut-être, adv. *perhaps.*
Phare, s. m. *lighthouse.*
Pharmacie, s. f. *pharmacy.*
Phénomène, s. m. *phenomenon.*
Philhellène, adj. *philhellenic, friendly to Greece and her literature.*
Philippe, s. m. *Philip.*
Philolas, s. m. *Philolaus.*
Philosophe, s. m. *philosopher.*
Philosophie, s. f. *philosophy.*
Physicien, s. m. *physician.*
Physionomie, s. m. *countenance.*
Physique, adj. *physical.*
Physique, s. f. *natural philosophy.*

Pic, s. m. *peak.*
Picardie, s. f. *Picardy.*
Pie, s. f. *magpie.*
Pièce, s. f. *piece, trick.*
Pied, s. m. *foot;* à pied, *on foot;* sur pied, *on one's feet.*
Piédestal, s. m. *pedestal.*
Piémont, s. m. *Piedmont.*
Pierre, s. f. *stone;* s. m. *Peter.*
Pierre ponce, s. f. *pumice-stone.*
Pierreries, s. f. pl. *gems, precious stones.*
Pierreux, se, adj. *stony.*
Piété, s. f. *piety.*
Pieu, pl. pieux, s. m. *stake.*
Pieux, se, adj. *pious, religious.*
Pigeon, s. m. *pigeon, dove.*
Pigeonneau, s. m. *young pigeon.*
Pile, s. f. *pile.*
Pilé, e, part. *pounded, brayed, beat.*
Pilier, s. m. *pillar, column, post.*
Pillage, s. m. *plunder.*
Piller, v. a. *to plunder, pillage.*
Pilote, s. m. *pilot, steersman.*
Pilule, s. f. *pill.*
Pinceau, s. m. *brush, pencil.*
Pincettes, s. f. pl. *tongs.*
Piquant, e, adj. *piquant, biting.*
Pique, s. f. *pike.*
Piqué, e, adj. *piqued.*
Piquer, v. a. *to prick, spur;* piquer des deux, *to spur on both sides.*
se Piquer, v. r. *to pique one's self.*
Piquette, s. f. *piquette* (weak and sour wine).
Pire, adj. *worse;* le pire, *the worst.*
Pis, adv. *worse;* s. m. *worst;* bien pis, *much worse.*
Pistole, s. m. *pistole, a coin.*
Pistolet, s. m. *pistol;* tirer un coup de pistolet, *to fire off a pistol.*
Pitance, s. f. *mess, pittance.*
Pitié, s. f. *pity, compassion.*
Pitoyable, adj. *lamentable.*
Pittoresque, adj. *picturesque.*
Place, s. f. *place, seat, square.*
Placer, v. a. *to place, get a place.*
Placet, s. m. *petition.*
Plafond, s. m. *ceiling.*
Plage, s. f. *shore.*
Plaider, v. a. and n. *to plead; to go to law.*
Plaideur, s. m. *litigant.*
Plaie, s. f. *wound, sore, plague.*
Plaignant, part. *lamenting.*
Plaindre, v. a. and n. *to pity, to complain, to be sparing, to grudge.*
se Plaindre, v. r. *to lament, complain.*
Plaine, s. f. *plain, field.*
Plain-pied, s. m. *rooms on the same floor;* de plain pied, *without difficulty.*
Plainte, s. f. *complaint; exclamation.*
Plaintif, ve, adj. *plaintive, doleful.*
Plaire, v. n. *to please;* à Dieu ne plaise! *God forbid!*
Plaisamment, adv. *pleasantly, merrily.*
Plaisant, s. m. *joker, wag, jester.*
Plaisant, e, adj. *pleasant, amusing.*
Plaisanter, v. a. *to banter, jest.*
Plaisanterie, s. f. *jest, pleasantry.*
Plaisir, s. m. *pleasure.*
à Plaisir, adv. *carefully, diligently, at ease.*
Plan, s. m. *plane; plan, scheme.*
Planche, s. f. *plank, board; bed, border* (of a garden).
Plancher, s. m. *floor; ceiling.*
Plante, s. f. *plant, vegetable.*
Planter, v. a. *to plant.*
Plastron, s. m. *breastplate, plastron.*
Plat, s. m. *dish, flat side.*
Plat, e, adj. *flat, low, common;* tout plat, *flatly, plainly.*
Plateau, s. m. *an elevated plain.*
Platitude, s. f. *nonsense, dulness.*
Platon, s. m. *Plato.*
Plâtre, s. m. *plaster.*

Plein, e, adj. *full;* en pleine mer, *in open sea.*
Pleinement, adv. *fully, entirely.*
Pleurer, v. n. *to weep, to cry.*
Pleurésie, s. f. *pleurisy.*
Pleurs, s. m. pl. *tears.*
Pleuvoir, v. imp. *to rain.*
Plier, v. a. and n. *to fold, to bend, to conform.*
Plomb, s. m. *lead, bullets, shot.*
Plongé, e, part. *plunged, overwhelmed, bathed.*
Plonger, v. a. *to dip, to plunge.*
Ployer, v. a. *to bend, to fold.*
Pluie, s. f. *rain.*
Plumassier, s. m. *dealer in ostrich feathers.*
Plume, s. f. *feather, pen.*
Plumet, s. m. *feather, plume, plume of feathers.*
la Plupart, s. f. *most, the greatest part.*
Pluriel, le, adj. *plural.*
Plus, adv. *more, no more;* le plus, *most, the most;* tout au plus, au plus, *at most;* de plus, *moreover;* de plus en plus, *more and more;* plus de larmes, *no more tears.*
Plusieurs, adj. *several, many.*
Plutôt, adv. *rather, sooner.*
Pluvieux, adj. *rainy.*
Poche, s. f. *pocket.*
Poêle, s. f. *frying-pan.*
Poêlon, s. m. *saucepan, skillet.*
Poésie, s. f. *poetry, poësy.*
Poète, s. m. *poet.*
Poétique, adj. *poetical.*
Poids, s. m. *weight, burden.*
Poignard, s. m. *dagger, poniard.*
Poignée, s. f. *handful.*
Poignet, s. m. *the wrist.*
Poil, s. m. *hair, fur.*
Poing, s. m. *fist;* coup de poing, *cuff.*
Point, s. m. *point, ruff.*
Point, adv. *no, not;* point du tout, *not at all.*
Pointe, s. f. *point, dawn.*
Pointilleux, adj. *punctilious, cavilling.*
Pointu, e, adj. *sharp;* chapeau pointu, *sugar-loaf hat.*
Poire, s. f. *pear.*
Pois, s. m. *pea.*
Poisson, s. m. *fish.*
Poitevin, e, adj. and s. *of Poitou.*
Poitrine, s. f. *the breast.*
Poivre, s. m. *pepper.*
Poli, e, adj. *polite, well-bred.*
Police, s. f. *polity, policy, police;* bonnet de police, *military cap.*
Policer, v. a. *to govern, to establish a police.*
Polichinelle, s. f. *tool used in foundries.*
Poliment, adv. *politely.*
Polir, v. a. *to polish.*
Politesse, s. f. *politeness.*
Politique, adj. and s. m. *political, politic; politician, policy, conduct.*
Poltron, s. m. *coward, poltroon.*
Polybe, s. m. *Polybius.*
Polyphème, s. m. *Polyphemus, son of Neptune.*
Pommade, s. f. *pomatum.*
Pomme, s. f. *apple;* pomme de terre, *potato.*
Pommier, s. m. *apple-tree.*
Pomone, s. f. *Pomona, goddess of fruits and of autumn.*
Pompée, s. m. *Pompey.*
Pompeux, se, adj. *stately, glorious.*
Pondre, v. a. and n. *to lay* or *sit upon eggs.*
Pont, s. m. *bridge, deck.*
Ponte, s. f. (of birds) *laying.*
Pontife, s. m. *pontiff, a priest.*
Populace, s. f. *populace, mob.*
Populaire, adj. *popular.*
Popularité, s. f. *popularity.*
Porc, s. m. *hog, pork.*
Port, s. m. *port, harbor; portage, postage; deportment, bearing.*
Portail, s. m. *front; doorway.*
Portant, part. *carrying;* bien portant, e, *in good health;* à

bout portant, *with the muzzle of a gun at the adversary's breast.*
ad Portas [Latin], *at the gates.*
Porte, s. f. *door, gate;* porte à deux battants, *folding-doors.*
Porte-étendard, s. m. *standard-bearer.*
Porte-manteau, s. m. *portmanteau.*
Porte-tabatière, s. m. *snuff-box bearer.*
Portée, s. f. *reach;* à la portée, *within reach;* à portée de pistolet, à portée de trait, *within pistol-shot, within arrow-shot.*
Porter, v. a. *to carry, to bear, to wear.*
se Porter, v. r. (concerning the state of the health) *to be, to do;* comment vous portez-vous? *how do you do?*
Porteur, s. m. *bearer, porter.*
Portier, s. m. *porter, door-keeper.*
Portière, s. f. *the door of a coach.*
Portique, s. m. *portico, porch.*
Portrait, s. m. *portrait, picture.*
Posé, e, part. *placed, laid, set.*
Poser, v. a. *to put, place,* or *lay; to lay down, to arrange.*
Positif, ve, adj. *positive, certain.*
Posséder, v. a. *to possess.*
Possesseur, s. m. *possessor, master.*
Possession, s. f. *possession, fruition.*
Possible, adj. and s. m. *possible, best;* je ferai mon possible, *I will do my best.*
Possibilité, s. f. *possibility.*
Poste, s. m. *post, station, employment.*
Poste, s. f. *post-office.*
Posté, e, part. *posted.*
Postérité, s. f. *posterity.*
Postillon, s. m. *postilion.*
Pot, s. m. *pot.*
Potable, adj. *potable, drinkable.*
Potage, s. m. *soup, pottage.*
Potager, s. m. *kitchen garden.*
Poteau, s. m. *post, stake.*
Potence, s. f. *gallows, gibbet;* gibier de potence, *gallows-bird.*
Potentat, s. m. *potentate.*
Pouce, s. m. *inch; thumb.*
Poudre, s. f. *powder.*
Poudré, e, part. *powdered.*
Poularde, s. f. *pullet.*
Poule, s. f. *hen.*
Poulet, s. m. *chicken, pullet.*
Pouls, s. m. *the pulse.*
Poupe, s. f. *the stern.*
Poupée, s. f. *doll, puppet.*
Pour, prep. *for, to, in order to.*
Pourquoi, conj. *why, for what, on what account;* pourquoi cela? *why so?*
Poursuite, s. f. *pursuit.*
Poursuivre, v. a. *to pursue, to continue.*
Pourtant, conj. *however, yet, still.*
Pourvoir, v. a. and n. *to provide.*
Pourvu que, conj. *provided that.*
Pousser, v. a. *to push, to thrust; to urge; to utter;* pousser des cris, *to scream, cry out.*
Poussière, s. f. *dust.*
Poussin, s. m. *young chicken.*
Poutre, s. f. *beam.*
Pouvoir, s. m. *power.*
Pouvoir, v. n. *to be able.*
Prairie, s. f. *meadow.*
Praticable, adj. *practicable.*
Praticien, s. m. *practitioner.*
Pratique, s. f. *practice.*
Pratiquer, v. a. *to practise.*
Pré, s. m. *meadow, pasture ground, green field.*
Prébende, s. f. *prebend.*
Précaution, s. f. *precaution, foresight.*
Précédent, e, adj. *former, preceding.*
Précéder, v. a. *to precede.*
Précepte, s. m. *precept, maxim.*
Précepteur, s. m. *teacher, tutor.*
Prêcher, v. a. and n. *to preach.*
Prêcheur, s. m. *sorry preacher.*

Précieux, euse, adj. *precious, valuable.*
Precipitamment, adv. *hastily.*
Précipiter, v. a. *to precipitate.*
Précis, s. m. *substance, summary.*
Précis, e, adj. *precise, exact;* s. m. *abstract, summary.*
Précisément, adv. *precisely.*
Précoce, adj. *precocious, forward.*
Prédicateur, s. m. *preacher, teacher.*
Prédire, v. a. *to foretell, predict.*
Préface, s. f. *preface.*
Préféré, e, part. *preferred.*
Préférence, s. f. *preference.*
Préférer, v. a. *to prefer.*
Préfet, s. m. *prefect, overseer.*
Préjudiciable, adj. *prejudicial, detrimental.*
Préjugé, s. m. *prejudice, prepossession.*
se Prélasser, v. r. *to strut, assume the air of a bishop.*
Prélat, s. m. *prelate.*
Prémices, s. f. *first-fruits.*
Premier, ère, adj. *first, former.*
Premièrement, adv. *firstly.*
Prendre, v. a. *to take; to get; to catch hold;* prenez-y garde, *take care;* prendre le soleil, *to warm one's self in the sun.*
se Prendre, v. r. *to be taken, to lay hold.*
s'en Prendre à, v. r. *to lay the blame upon.*
s'y Prendre, v. r. *to set about it.*
Préoccupation, s. f. *idea, anticipation.*
Préoccupé, e, part. *absorbed.*
Préparatif, s. m. *preparation.*
Préparer, v. a. *to prepare.*
Prérogative, s. f. *advantage, privilege.*
Près, prep. *near;* à peu près, *about, nearly;* de près, *near, closely.*
Présager, v. a. *to predict, foretell.*
Prescrire, v. a. *to order, prescribe.*
Présent, s. and adj. *present time, present.*
Présenter, v. a. *to present, to offer.*
Préserver, v. a. *to preserve.*
Président, s. m. *president, chairman, speaker.*
Présomption, s. f. *presumption.*
Presomptueux, se, adj. *presumptuous.*
Presque, adv. *almost.*
Pressant, e, adj. *pressing.*
Presse, s. f. *press-gang; press.*
Pressé, e, part. adj. *in haste, in a hurry, pressed, urged.*
Pressentiment, s. m. *surmise, foresight, presentiment, misgiving.*
Presser, v. a. *to hasten, press, urge.*
Prestance, s. f. *noble presence, dignified mien.*
Prestige, s. f. *illusion, delusion.*
Présumer, v. n. *to presume, imagine.*
Prêt, e, adj. *ready;* s. m. *loan.*
Prétendre, v. n. *to pretend, maintain, purpose, intend.*
Prétendu, e, adj. *pretended, intended.*
Prétendue (la), *the future wife.*
Prêter, v. a. *to lend.*
se Prêter, v. r. *to devote one's self, to comply.*
Prêtre, s. m. *priest;* le grand-prêtre, *the high-priest.*
Preuve, s. f. *proof.*
Preux, adj. and s. m. *brave, stout.*
s'en Prévaloir, v. r. *to prevail by it.*
Prévenir, v. a. *to prevent, to anticipate; to inform, to warn.*
Prévenu, e, adj. *prejudiced.*
Prévoir, v. a. *to foresee.*
Prévôt, s. m. *marshal, provost.*
Prévoyance, s. f. *forethought, caution.*
Prévoyant, e, adj. *provident, foreseeing, careful.*
Prier, v. a. *to pray, request, desire.*
Prière, s. f. *prayer, request.*

Prime-abord (du), adv. *at first, all at once, suddenly.*
Prince, s. m. *prince.*
Princesse, s. f. *princess.*
Principal, e, adj. *principal, chief;* s. m. *principal thing.*
Principalement, adv. *principally.*
Principes, s. m. *morals, principles.*
Printemps, s. m. *spring.*
Pris, e, part. *taken, seized;* bien pris, *well-shaped.*
Prise, s. f. *hold, scuffle, quarrel; taking;* être aux prises, *to be engaged.*
Priser, v. a. *to prize, value, esteem.*
Prisonnier, s. m. *prisoner.*
Privé, e, adj. *private.*
Priver, v. a. *to deprive.*
Prix, s. m. *price, prize, value, rate;* mettre à prix, *to set a price upon.*
Probablement, adv. *probably.*
Probité, s. f. *probity, integrity.*
Procédé, s. m. *proceeding, way of acting.*
Procéder, v. n. *to proceed, spring, rise.*
Procédure, s. f. *legal proceeding.*
Procès, s. m. *lawsuit.*
Prochain, s. m. *neighbor, fellow-creature.*
Prochain, e, adj. *next, near.*
Proche, adj. *near, next.*
Procurer, v. a. *to get, procure.*
Procureur, s. m. *attorney;* procureur-général, *attorney-general.*
Prodigalité, s. f. *extravagance.*
Prodige, s. m. *prodigy.*
Prodigieusement, adv. *prodigiously.*
Prodigieux, se, adj. *prodigious.*
Prodigue, adj. and s. *prodigal.*
Prodiguer, v. a. *to lavish, spend prodigally.*
Production, s. f. *production, work.*
Produire, v. a. *to produce, to bring forward, to introduce.*
Produit, s. m. *produce, product.*
Profaner, v. a. *to profane, to abuse.*
Proférer, v. a. *to utter, to speak.*
Professer, v. a. *to profess, to teach.*
Profession, s. f. *profession, calling.*
Profiter, v. n. *to profit.*
Profond, e, adj. *deep, profound.*
Profondément, adv. *deeply, profoundly.*
Profondeur, s. f. *depth.*
Progéniture, s. f. *progeny, offspring.*
Progrès, s. m. *progress.*
Progressif, ve, adj. *progressive.*
Prohibé, e, adj. *prohibited, forbidden.*
Proie, s. f. *prey.*
Projet, s. m. *project, scheme.*
Prologue, s. m. *prologue.*
Prolonger, v. a. *to prolong, put off.*
Promenade, s. f. *walk, ride, drive.*
Promener, v. a. *to walk, to lead;* envoyer promener, *to send a packing.*
se Promener, v. r. *to walk.*
Promeneur, s. m. *walker, promenader.*
Promesse, s. f. *promise.*
Promettre, v. a. *to promise.*
Promis, e, part. *promised.*
Prompt, e, adj. *prompt, speedy.*
Promptement, adv. *instantly, speedily, quickly.*
Prône, s. m. *homily, preaching, lecture.*
Prôner, v. a. *to extol, praise.*
Pronom, s. m. *pronoun.*
Prononcer, v. a. *to pronounce, utter.*
Prononciation, s. f. *pronunciation.*
Prophète, s. m. *prophet.*
Propos, s. m. *chat, discourse; purpose;* à propos, *seasonably, proper, on account;* mal à propos, *unseasonably.*
Proposer, v. a. *to propose.*
Proposition (pain de), *shew-bread.*
Propre, adj. *proper, own, fit, neat, clean, spruce, genteel.*
Proprement, adv. *properly, fitly.*
Propreté, s. f. *cleanliness.*

Propriétaire, s. m. *proprietor, owner, master.*
Propriété, s. f. *property, estate.*
Prosaïque, adj. *prosaic, dull.*
Prosateur, s. m. *prose-writer.*
Proscrit, s. m. *outlaw, fugitive.*
Prospérer, v. n. *to prosper.*
Prospérité, s. f. *prosperity, success.*
Protecteur, s. m. *protector.*
Protéger, v. a. *to protect.*
Protester, v. a. *to protest, declare.*
Prototype, s. m. *prototype, original copy.*
Prouver, v. a. *to prove.*
Proverbe, s. m. *proverb.*
Province, s. f. *province, country.*
Provision, s. f. *provision, food; stock, supply; grant.*
Provoqué, e, part. *provoked.*
Provoquer, v. a. *to provoke.*
Prudemment, adv. *prudently.*
Prudent, e, adj. *prudent, wise, discreet.*
Prunelle (de l'œil), s. f. *apple of the eye.*
Prusse, s. f. *Prussia.*
Prussien, ne, adj. and s. *Prussian.*
Psaume, s. m. *psalm.*
Pu, part. of pouvoir, *to be able.*
Public, s. m. *the public.*
Public, publique, adj. *public.*
Publier, v. a. *to proclaim, publish.*
Publiquement, adv. *publicly.*
Puis, adv. *then, afterwards.*
Puiser, v. n. *to draw.*
Puisque, conj. *since.*
Puissamment, adv. *powerfully.*
Puissance, s. f. *power.*
Puissant, e, adj. and s. *powerful.*
Puits, s. m. *pit, well.*
Punch, s. m. *punch.*
Punique, adj. *Punic.*
Punir, v. a. *to punish.*
Punition, s. f. *punishment.*
Pupitre, s. m. *desk.*
Pur, e, adj. *pure, unmixed.*
Purement, adv. *purely, entirely.*
Pureté, s. f. *purity, clearness.*
Purger, v. a. *to clear, to purge.*
Pygmée, s. m. *pigmy, dwarf.*
Pyramide, s. f. *pyramid; fruits arranged in form of a pyramid.*
Pythagore, s. m. *Pythagoras.*

Q.

Quai, s. m. *quay, key, wharf.*
Qualité, s. f. *quality, capacity, condition.*
Quand, conj. *though;* quand bien même, *even though, although, if;* adv. *when;* quant à, *as to.*
Quantité, s. f. *quantity.*
Quarantaine, s. f. *about forty.*
Quarante, num. adj. *forty.*
Quart, quartier, s. m. *quarter.*
Quartain, e, adj. *every fourth day.*
Quartaut, s. m. *fourth part of a hogshead.*
Quarteron, s. m. *quarter of a pound,* or *of a hundred.*
Quartier, s. m. *quarter.*
Quatorze, num. adj. *fourteen.*
Quatre, num. adj. *four.*
Quatre-vingts, num. adj. *eighty.*
Quatre-vingt-dix, num. adj. *ninety.*
Quatrième, num. adj. *fourth;* s. m. *fourth part, fourth floor.*
Que, pron. *that, which, whom, what.*
Que, qu', conj. *that, but, than; lest; let;* (after a verb preceded by *ne*), *only, nothing, but; how!*
Quel, le, adj. *what, which.*
Quelconque, adj. *whatever, whatsoever.*
Quelque, adj. *some, a few; however, whatever;* quelque part, *somewhere.*
Quelquefois, adv. *sometimes.*
Quelqu'un, pron. *somebody, some one.*
Querelle, s. f. *quarrel, dispute.*
Quereller, v. n. *to quarrel.*
Querelleur, euse, adj. and s. *quarrelsome; brawler.*
Quérir, v. a. *to fetch, to go for.*

Questionner, v. a. *to question, interrogate.*
Quête, s. f. *quest, search.*
Queue, s. f. *tail.*
Qui, pron. rel. *who, whom, that, which.*
Qui que, pron. *whoever.*
Quichotte (Don), s. m. *Don Quixotte.*
Quiconque, pron. *whoever.*
Quidam, s. m. *a certain person.*
Quiétude, s. f. *quiet, quietness.*
Quinquina, s. m. *quinine, Peruvian bark.*
Quintaux, s. m. (pl. of quintal), *hundredweight.*
Quinze, num. adj. *fifteen.*
Quinzième, num. adj. *fifteenth.*
Quittance, s. f. *receipt, acquittance.*
Quitter, v. a. *to quit, leave.*
Quoi, adj. *what, which;* de quoi, *of what, wherewith;* quoi qu'il en soit, *however it may be.*
Quoique, conj. *though, although.*
Quolibet, s. m. *jest, joke.*

R.

Ra et fla, *these words are often applied to the beating of the drum.*
Rabat, s. m. *band.*
Rabattre, v. a. *to abate, deduct.*
Raccommoder, v. a. *to adjust, mend.*
Raccourci, s. m. *abridgment.*
Racheter, v. a. *to redeem.*
Racine, s. f. *root.*
Racler, v. a. *to scrape.*
Raconter, v. a. *to relate.*
Radicalement, adv. *radically.*
Radieux, adj. *radiant, beamy.*
Radoter, v. n. *to dote.*
Rafraîchir, v. a. *to refresh.*
Ragoût, s. m. *high-seasoned dish.*
Raide, roide, adj. *stiff;* raide mort, *stone dead.*
Raideur, s. f. *stiffness, inflexibility.*
se Railler, v. r. *to laugh at.*
Raillerie, s. f. *jeering, jesting.*
Raisin, s. m. *grape.*
Raison, s. f. *reason, judgment;* comme de raison, *as is fitting;* faire raison à quelqu'un, *to pledge one;* avoir raison, *to be in the right.*
Raisonnable, adj. *reasonable;* un peu raisonnable, *of a good size.*
Raisonnablement, adv. *rationally, reasonably.*
Raisonnement, s. m. *reasoning, argument.*
Raisonner, v. a. *to discourse, dispute, reason.*
Raisonneur, s. m. *arguer, impertinent prater.*
Rajeunir, v. a. and n. *to grow young again, rejuvenate.*
Rajuster, v. a. *to adjust, set in order.*
Ralentir, v. a. *to retard, slacken.*
Rallumer, v. a. *to relight, rekindle.*
Ramage, s. m. *singing, warbling* (of birds).
Ramasser, v. a. *to pick up, collect.*
Rame, s. f. *oar.*
Rameau, s. m. *branch.*
Ramée, s. f. *branches with green leaves.*
Ramené, e, part. *brought back.*
Ramener, v. a. *to bring back.*
Ramer, v. n. *to row.*
Rameur, s. m. *rower.*
Ramper, v. n. *to creep, crawl.*
Rançonner, v. a. *to exact from, to extort money from.*
Rancune, s. f. *animosity, grudge.*
Rang, s. m. *rank, row.*
Rangé, e, part. *ranged, pitched.*
Ranger, v. a. *to range, arrange, to rank.*
Ranimer, v. a. *to revive, reanimate.*
Rapide, adj. *swift, rapid.*
Rapidement, adv. *rapidly, fast.*
Rapidité, s. f. *rapidity.*
Rapière, s. f. *rapier.*
Rappeler, v. a. *to call back, recall, remember.*

Rapport, s. m. *relation, affinity; narrative; intelligence, respect, regard.*
Rapporter, v. a. *to bring back;* s'en rapporter, *to refer one's self.*
Rapprocher, v. a. *to draw near again, to bring together.*
Raquette, s. f. *racket.*
Rare, adj. *rare, scarce.*
Rarement, adv. *seldom.*
Rareté, s. f. *rarity.*
Ras, adj. *close shaved, shorn, smooth.*
Rasé, e, part. *grazed.*
Rasoir, s. m. *razor.*
Rassasier, v. a. *to satisfy, to fill, to satiate.*
Rassembler, v. a. *to assemble, to reassemble, to present.*
Rassurer, v. a. *to reassure, to encourage.*
Rat, s. m. *rat.*
Rate, s. f. *the spleen.*
Râteau, s. m. *rake.*
Ratelier, s. m. *rack.*
Ration, s. f. *daily allowance.*
Ratisser, v. a. *to scrape, to rake off.*
Raton, s. m. *young rat.*
se Rattacher, v. r. *to attach one's self, itself.*
Rattraper, v. a. *to catch again.*
Ravager, v. a. *to lay waste, ravage.*
Ravi, e, adj. *ravished, enchanted.*
Ravin, s. m. *hollow, ravine.*
Ravissant, e, adj. *rapacious, voracious; admirable, charming.*
Ravissement, s. m. *transport of joy.*
Raviver, v. a. *to give life again.*
Ravoir, v. a. *to recover, get again.*
Rayon, s. m. *ray;* rayon de miel, *honeycomb.*
Rayonnant, e, adj. *radiant.*
Réal, pl. réaux, s. m. *real, a Spanish coin.*
Réaliser, v. a. *to realize.*
Réalité, s. f. *reality.*
Rebâtir, v. a. *to rebuild.*
Rebattre, v. a. *to beat up, to put in order.*
se Rebattre, v. r. *to repeat one's self, to tell over again.*
Rebelle, adj. and s. *rebellious, rebel.*
au Rebours, adv. *against the grain, the wrong way.*
Rebrousser, v. a. *to retrace;* rebrousser chemin, *to retrace one's way.*
Rebuté, e, adj. *dispirited, exhausted.*
Récalcitrant, e, adj. *refractory, reluctant.*
Receveur, s. m. *receiver, publican.*
Receveuse, s. f. *wife of a publican, &c.*
Recevoir, v. a. *to receive.*
Réchauffer, v. a. *to heat up again.*
Recherche, s. f. *search, quest, research.*
Recherché, e, part. *courted, sought after.*
Récit, s. m. *story, recital.*
Réclamer, v. a. *to claim, demand.*
Récolte, s. f. *crop, harvest.*
Recommander, v. a. *to recommend.*
Recommencer, v. a. *to begin again.*
Récompense, s. f. *reward.*
Récompenser, v. a. *to reward.*
Réconciliation, s. f. *reconciliation.*
Réconcilier, v. a. *to reconcile.*
Reconduire, v. a. *to reconduct.*
Reconnaissance, s. f. *gratitude.*
Reconnaissant, e, adj. *grateful, thankful.*
Reconnaître, v. a. *to recognize, discover, acknowledge.*
Reconnu, e, part. *known, acknowledged.*
Recourber, v. a. *to curve, bend around.*
Recourir, v. n. *to have recourse, to fly for succor.*
Recours, s. m. *recourse.*
Recouvert, e, part. *covered.*
Recouvrement, s. m. *recovery.*
Recouvrer, v. a. *to recover, regain.*

Recrue, s. f. *recruit.*
Rectifier, v. a. *to rectify.*
Reçu, e, part. *received, admitted.*
Recueil, s. m. *collection, selection.*
Recueillement, s. m. *contemplation, meditation, self-possession.*
Recueillir, v. a. *to gather, to reap, to receive.*
se Recueillir, v. r. *to recollect one's self.*
Reculer, v. a. *to put off, delay, retreat, draw back.*
à Reculons, adv. *backward.*
Redemander, v. a. *to demand again.*
Redescendre, v. n. *to descend again.*
Redevable, adj. *indebted, obliged.*
Redevenir, v. n. *to become again.*
Redingote, s. f. *riding-habit, greatcoat.*
Redire, v. a. *to repeat, to say again.*
Redoubler, v. a. *to redouble, increase.*
Redoutable, adj. *formidable.*
Redoute, s. f. *redoubt.*
Redouté, e, part. *dreaded, feared.*
Redouter, v. a. *to fear, dread.*
Redresser, v. a. *to redress, rectify.*
Réduire, v. a. *to reduce, oblige.*
Réduit, s. m. *place, by-place, nook.*
Réduit, e, part. *reduced.*
Réel, le, adj. *real, true.*
Réellement, adv. *really.*
Refermer, v. a. *to reclose, reshut.*
Réfléchir, v. a. *to reflect.*
Réfléchi, e, adj. *meditated.*
Reflet, s. m. *reflection.*
Réflexion, s. f. *reflection, meditation;* faisant réflexion, *reflecting.*
Refouler, v. a. *to repel.*
Refrain, s. m. *burden* (of a song), *chorus.*
Refroidi, e, adj. *cold, stern.*
Refroidir, v. a. *to cool, to chill.*
Réfugier (se), v. r. *to take refuge.*
Refus, s. m. *refusal, repulse.*
Refuser, v. a. *to refuse.*
Réfuter, v. a. *to refute.*
Regagner, v. a. *to regain, recover.*
Régal, s. m. *entertainment, feast.*
Régaler, v. a. *to regale.*
Regard, s. m. *look, attention, consideration.*
Regarder, v.a. *to look at, consider; to concern, regard.*
Regimber, v. n. *to kick, resist.*
Régime, s. m. *diet, regimen, administration.*
Registre, s. m. *register, list, roll.*
Règle, s. f. *rule.*
Régler, v. a. *to settle, regulate.*
Règne, s. m. *reign.*
Régner, v. a. *to reign.*
Regorger, v. n. *to overflow, run over.*
Regretter, v. a. *to regret.*
Régularité, s. f. *regularity, strictness.*
Régulier, ère, adj. *regular.*
Régulièrement, adv. *regularly.*
Réhabilitation, s. f. *reinstating.*
Reine, s. f. *queen.*
Reins (les), s. pl. *back, loins, rear.*
Réitéré, e, adj. *reiterated.*
Rejet, s. m. *sprout, sprig.*
Rejeter, v. a. *to reject, refuse.*
Rejeton, s. f. *tendril, shoot, scion.*
Rejoindre, v. a. *to meet, to join.*
Réjouir, v. a. *to amuse, to gladden, to rejoice.*
Réjouissance, s. f. *rejoicing, rejoicings.*
Relâche, s. m. *relaxation, cessation, intermission.*
Reléguer, v. a. *to send away, to banish.*
Relevé, e, adj. *raised, lifted up.*
Relever, v. a. *to raise again, repeat.*
se Relever, v. r. *to rise again.*
Religieusement, adv. *religiously.*
Religieux, s. m. *monk.*
Religieux, se, adj. *religious, pious.*
Relique, s. f. *relic,* or *relics.*
Relire, v. a. *to read again.*

Reliure, s. f. *binding* (of a book).
Remarquable, adj. *remarkable.*
Remarquablement, adv. *remarkably.*
Remarque, s. f. *remark.*
Remarqué, e, part. *discerned.*
Remarquer, v. a. *to note, to observe.*
Rembarquer, v. n. *to re-embark.*
Rembourser, v. a. and n. *to reimburse, to pay again.*
Remède, s. m. *remedy.*
Remercier, v. a. *to thank.*
Remerciment, s. m. *thanks.*
se Remettant, part. *replacing himself.*
Remettre, v. a. *to put* or *set again; to put on again; to reassure, to set at ease; to promise, to deliver, to recover.*
se Remettre, v. r. *to recollect, to resume.*
Remiser, v. a. *to put a coach into its house.*
Remonter, v. n. *to get up again, to remount, go back.*
Remontrance, s. f. *advice, counsel.*
Remords, s. m. *remorse.*
Rempart, s. m. *rampart.*
Remplacer, v. a. *to replace, recruit.*
Rempli, e, part. adj. *full, filled.*
Remplir, v. a. *to fill, to fill up.*
Remporté, part. *gained, obtained.*
Remporter, v. a. *to carry, obtain.*
Remprunter, v. a. *to borrow again.*
Remuer, v. a. *to move, to stir.*
Renaissance, s. f. *revival, renewing, revivification.*
Renaître, v. n. *to be born again.*
Renard, s. m. *fox.*
Rencontre, s. f. *meeting, rencounter.*
Rencontrer, v. a. *to meet, to find.*
se Rencontrer, v. r. *to meet, to meet with, to happen, to occur.*
Rendez-vous, s. m. *rendezvous, meeting appointed.*
Rendre, v. a. *to render, restore, give, make, return, go, pay.*
se Rendre, v. r. *to surrender, yield, go.*
Rendu, e, part. *rendered, restored, returned, made, pronounced.*
Rêne, s. f. *rein.*
Renfermé, e, part. *confined.*
Renfermer, v. a. *to shut up, confine, contain.*
Renfler, v. a. *to swell again.*
Renier, v. a. *to deny.*
Renom, s. m. *renown, fame.*
Renommé, e, adj. *renowned.*
Renommée, s. f. *fame.*
Renoncer, v. a. *to renounce.*
Renoncule, s. f. *ranunculus,* or *crow-foot.*
Renouer, v. a. *to tie again.*
Renouvelant, part. *renewing.*
Renouveler, v. a. *to renew.*
Rente, s. f. *income, yearly revenue.*
Rentrer, v. a. *to return, re-enter, descend.*
Renverser, v. a. *to overset, overturn, overthrow, reverse.*
Renvoyer, v. a. *to dismiss, to send back, to send away.*
Répandre, v. a. *to scatter, spread, shed, spill.*
Répandu, e, part. *spread.*
Reparaître, v. n. *to reappear.*
Réparer, v. a. *to repair.*
Repartir, v. a. *to reply, answer;* v. n. *to set out again.*
Répartir, v. a. *to divide, distribute.*
Repas, s. m. *repast, meal.*
Repasser, v. a. *to repass, to pass again.*
Repêcher, v. a. *to fish up again.*
se Repentir, v. r. *to repent.*
Répéter, v. a. *to repeat.*
Replacer, v. a. *to place again.*
se Replier, v. r. *to fall back.*
Réplique, s. f. *reply, answer.*

Répliquer, v. a. *to reply, answer.*
Répondre, v. a. *to answer, to reply, to respond.*
Réponse, s. f. *answer.*
Reporter, v. a. *to carry back.*
Repos, s. m. *rest, repose, peace.*
Reposer, v. n. *to rest, to lie, to settle ; to rely, depend upon.*
Repoussant, p. pres. *pushing back.*
Repousser, v. a. *to repulse, drive back.*
Reprenant, part. *resuming.*
Reprendre, v. n. *to resume, to recover ; to take back.*
Représentation, s. f. *state.*
Représenter, v. a. *to represent, to draw.*
Réprimander, v. a. *to reprimand.*
Réprimer, v. a. *to repress.*
Repris, e, part. *retaken, resumed, replied ; took up again.*
Reprise, s. f. *renewing, recapture ;* à plusieurs reprises, *several times.*
Reprocher, v. a. *to reproach, upbraid.*
Reproduire, v. a. *to reproduce.*
Reproduit, e, part. *reproduced.*
Réprouvé, e, part. *reprobated.*
Républicain, e, adj. and s. *republican.*
République, s. f. *republic.*
Réputation, s. f. *repute, reputation.*
Requérir, v. a. *to bring back.*
Requis, e, part. *requisite, required.*
Réseau de maille, s. m. *wire-work.*
Réserve, s. f. *reservation ;* à la réserve de, *except, excepting.*
Réservé, e, part. *reserved, kept.*
Réserver, v. a. *to reserve.*
Résigné, e, part. *resigned.*
Résister, v. a. *to resist, to support.*
Résolu, e, part. *resolved, determined.*
Résonner, v. n. *to resound.*
Résoudre, v. a. *to resolve, to determine.*
Respect, s. m. *respect.*
Respecter, v. a. *to respect.*
Respectueux, se, adj. *respectful.*
Respirer, v. n. *to breathe, respire.*
Resplendir, v. n. *to glitter.*
Responsabilité, s. f. *responsibility.*
Responsable, adj. *responsible.*
Ressembler, v. n. *to resemble, to be like.*
Ressentiment, s. m. *resentment.*
Ressentir, v. a. *to feel.*
Resserrer, v. a. *to bind up.*
Ressort, s. m. *spring, inducement, motive.*
Ressource, s. f. *resource.*
se Ressouvenir, v. r. *to call to mind, to remember.*
Ressusciter, v. a. *to revive, resuscitate.*
Reste, s. m. *remainder, rest ; remains ;* au reste, *as for the rest.*
Rester, v. n. *to remain, stay.*
Restituer, v. a. *to restore.*
Résultat, s. m. *result.*
Résulter, v. n. *to result.*
Résumer, v. a. *to sum up, resume.*
Rétablir, v. a. *to restore, recover.*
Rétablissement, s. m. *recovery.*
Retard, s. m. *delay.*
Retard (en), adv. *late, tardy.*
Retardement, s. m. *delay, hindrance.*
Retarder, v. a. *to delay.*
Retenir, v. a. *to restrain, to keep.*
Retentir, v. a. *to echo, resound.*
Retirer, v. a. *to draw out, take away, to retire.*
se Retirer, v. r. *to retire, take shelter, withdraw.*
Retomber, v. n. *to fall again.*
Retour, s. m. *return ;* de retour, *back again, returned.*
Retourner, v. a. and n. *to return, go back.*
Retracer, v. a. *to retrace, recall.*
se Rétracter, v. r. *to retract.*
Retraite, s. f. *retiring-place, retreat, discharge.*
Retraité, e, adj. *retired.*

Retranchant, part. *retrenching.*
Retrancher, v. a. *to retrench, cut off, omit.*
Rétrécir, v. a. *to cramp, to narrow.*
Retrouver, v. a. *to find again ; to find.*
Réunir, v. a. *to assemble ; to combine, unite.*
Réussi, e, part. *succeeded.*
Réussir, v. n. *to succeed.*
Revanche, s. f. *revenge, return ;* en revanche, *in return.*
Rêve, s. m. *dream, vision, fancy.*
Réveil, s. m. *awaking.*
Réveiller, v. a. *to awake.*
Révéler, v. a. *to reveal, disclose.*
Revendre, v. a. *to sell again.*
Revenir, v. n. *to return, to recover ; to amount to ; to suit, to please.*
Revenu, e, part. *returned, recovered.*
Revenu, s. m. *income.*
Rêver, v. n. *to muse, to meditate, to dream.*
Révérence, s. f. *reverence, bow.*
Révéré, e, adj. *revered, honored.*
Révérer, v. a. *to respect, to honor, to reverence.*
Rêverie, s. f. *revery, meditation.*
Revers, s. m. *reverse, misfortune.*
Revêtu, e, part. *clothed, dressed.*
Rêveur, s. m. *dreamer, muser.*
Revivre, v. n. *to revive ;* faire revivre, *to bring to life again.*
Revoir, v. a. *to see again ;* au revoir, *till we meet again.*
Révolter, v. a. *to rebel, revolt.*
Revue, s. f. *review.*
Rhin, s. m. *Rhine.*
Rhodien, s. m. *Rhodian.*
Rhum, s. m. *rum.*
Rhume, s. m. *catarrh, cold.*
Riant, part. pres. *laughing.*
Riant, e, adj. *smiling.*
Riche, adj. and s. *rich, wealthy ;* faire le riche, *to pretend to be rich.*
Richement, adv. *richly.*
Richesse, s. f. *riches, wealth.*
Rideau, s. m. *curtain.*
Rider, v. a. *to wrinkle.*
Ridicule, adj. and s. *ridiculous ; ridicule.*
Rien, s. m. *nothing, any thing.*
Rieur, s. m. *laugher, jeerer.*
Rigide, adj. *rigid, rigorous.*
Rigoureux, se, adj. *rigorous, cold.*
Rigueur, s. f. *rigor, severity.*
Rime, s. f. *rhyme.*
Rimer, v. n. *to rhyme.*
Rincer, v. a. *to rinse, to wash.*
Riposte, s. f. *repartee, reply.*
Rire, v. n. *to laugh ;* s. m. *laughter.*
Risée, s. f. *derision, laughter.*
Risque, s. m. *risk, danger.*
Risquer, v. a. *to risk.*
Rivage, s. m. *bank, shore, beach.*
Rival, e, adj. and s. *rival, competitor.*
Rivalité, s. f. *rivalry.*
Rive, s. f. *bank, shore.*
Rivière, s. f. *river.*
Riz, s. m. *rice.*
Robe, s. f. *gown ;* robe de chambre, *morning gown.*
Robinet, s. m. *a cock, a tap.*
Roboam, s. m. *Rehoboam.*
Robuste, adj. *robust, strong.*
Roc, s. m. *rock.*
Rocailleux, se, adj. *stony, rugged.*
Roche, s. f. *rock, stone.*
Rocher, s. m. *rock, steep rock.*
Rochet, s. m. *surplice with sleeves.*
Rôder, v. n. *to stroll, to prowl.*
Rogner, v. a. *to cut, to clip.*
Roi, s. m. *king.*
Roitelet, s. m. *wren.*
Rôle, s. m. *part, character.*
Romain, e, adj. and s. *Roman.*
Roma[illegible] *romance, novel.*
Roma[illegible]e, adj. *romantic.*
Rompre, v. a. *to break.*
Rompu, e, part. *broken.*
Ronce, s. f. *bramble, brier.*
Rond, e, adj. *circular, round.*
Rondache, s. f. *shield, buckler.*

Ronde, s. f. *round;* à la ronde, *round about.*
Ronger, v. a. *to gnaw.*
Rose, s. f. *rose.*
Roseau, s. m. *reed.*
Rosée, s. f. *dew.*
Rosier, s. m. *rosebush.*
Rossignol, s. m. *nightingale.*
Rôt, s. m. *roast meat.*
Rôti, s. m. *roast meat.*
Rôtir, v. a. *to roast.*
Roturier, e, adj. *plebeian, ignoble.*
Rouage, s. m. *wheel-work.*
Rouer, v. a. *to break on the wheel.*
Rouge, adj. *red.*
Rougeâtre, adj. *reddish.*
Rougir, v. n. *to blush.*
Rouille, s. f. *rust.*
Rouillé, e, adj. *rusty.*
Rouleau, s. m. *roll, roller.*
Roulement, s. m. *rolling, trill.*
Rouler, v. a. *to roll.*
Roulis, s. m. *rolling* (of a vessel).
Route, s. f. *way, journey, road;* en route, *on the road.*
Roux, rousse, adj. *red, red-haired.*
Royal, e, pl. royaux, adj. *royal, regal.*
Royaliste, s. m. *royalist.*
Royaume, s. m. *kingdom.*
Ruban, s. m. *ribbon.*
Rubis, s. m. *ruby.*
Ruche, s. f. *hive.*
Rude, adj. *rough, violent, fierce.*
Rudement, adv. *violently.*
Rudiment, s. m. *accidence, rudiments.*
Rudoyer, v. a. *to ill-treat, use harshly.*
Rue, s. f. *street.*
Rugir, v. n. *to roar like a lion.*
Ruine, s. f. *ruin.*
Ruiné, e, adj. *ruined.*
Ruiner, v. a. *to ruin, to destroy.*
Ruines, s. f. pl. *ruins.*
Ruisseau, s. m. *stream, brook.*
Ruisseler, v. n. *to stream, trickle, gush.*
Rumeur, s. f. *uproar, clamor, rumor, sound.*
Ruminer, v. n. *to muse, to meditate.*
Rusé, e, adj. *cunning, crafty.*
Russe, adj. and s. *Russian.*
Russie, s. f. *Russia.*
Rustique, adj. *homely, rustic, rural.*
Rustre, s. m. and adj. *clown, rustic.*

S.

Sa, adj. poss. f. *his, her, its.*
Sabbat, s. m. *Sabbath.*
Sable, s. m. *sand.*
Sablonneux, se, adj. *sandy.*
Sabot, s. m. *wooden shoe.*
Sabotier, s. m. *one that makes or wears wooden shoes.*
Sabre, s. m. *sabre, cimetar, cutlass.*
Sac, s. m. *bag;* sac de nuit, *clothes-bag.*
Sachant, part. of savoir, *knowing.*
Sacré, e, adj. *sacred, holy.*
Sacrement, s. m. *sacrament.*
Sacrificature, s. f. *priesthood.*
Sacrifier, v. a. *to sacrifice, to make offerings.*
Sacrilége, s. m. *profanation, sacrilege.*
Sacristie, s. m. *sacristy, vestry.*
Sagacité, s. f. *sagacity.*
Sage, adj. and s. *wise, good, sage, philosopher.*
Sagesse, s. f. *wisdom.*
Saignée, s. f. *blood-letting.*
Saigner, v. a. *to bleed, to let blood.*
Saillie, s. f. *sally, flash of wit.*
Sain, e, adj. *wholesome, sound.*
Saint, e, adj. and s. *holy, saint;* Saint des saints, *Holy of holies.*
Saint-Esprit, s. m. *the Holy Ghost.*
Sainteté, s. f. *sanctity, holiness.*
Saint-père (le), *the Pope.*
Saisi, é, part. *caught hold, seized.*
Saisir, v. a. *to seize, to take, to take hold.*

Saison, s. f. *season.*
Salade, s. f. *salad.*
Salaire, s. m. *reward, salary.*
Salamanque, s. *Salamanca.*
Salamine, s. *Salamis.*
Sale, adj. *dirty, filthy, slovenly.*
Salière, s. f. *salt-cellar.*
Salle, s. f. *hall, room ;* salle à manger, *dining-room.*
Salomon, s. m. *Solomon.*
Salon, s. m. *drawing-room.*
Saluant, p. pres. *bowing to.*
Saluer, v. a. *to make a bow.*
Salut, s. m. *bow, salutation, welfare, safety ; salvation.*
Salutaire, adj. *salutary.*
Samedi, s. m. *Saturday.*
Sanctifier, v. a. *to sanctify.*
Sanctuaire, s. m. *sanctuary, study.*
Sang, s. m. *blood.*
Sang-froid, s. m. *coolness.*
Sanglant, e, adj. *bloody.*
Sanglot, s. m. *sob, sobbing.*
Sans, prep. *without.*
Santé, s. f. *health.*
Saper, v. a. *to sap, to subvert.*
Sapeur, s. m. *sapper, pioneer.*
Sapin, s. m. *fir, fir-tree, spruce.*
Sarmate, adj. and s. *Sarmatian.*
Sarment, s. m. *vine-shoot, vine.*
Sarrasin, s. m. *buckwheat ; Saracen.*
Sarrau, s. m. *frock.*
Satellites, s. m. pl. *satellites, guards.*
Satiété, s. f. *surfeit, satiety.*
Satire, s. f. *satire.*
Satisfaire, v. a. *to satisfy, gratify.*
Satisfaisant, e, adj. *pleasing, satisfactory.*
Satisfait, e, adj. *satisfied, contented.*
Satyre, s. m. *satyr.*
Saucisse, s. f. *sausage.*
Sauf, ve, adj. *safe.*
Sauf-conduit, s. m. *safe-conduct, pass.*
Saule, s. m. *the willow.*
Saussaie, s. f. *a spot planted with willows, willow plot.*
Saut, s. m. *leap, jump, skip.*
Sauter, v. n. *to leap, to jump.*
Sauvage, adj. and s. *savage, wild, rustic.*
Sauvé, e, part. *escaped, run away ; saved.*
Sauver, v. a. *to save.*
se Sauver, v. r. *to go away, make one's escape, run away, retire.*
Sauveur, s. m. *Saviour, deliverer.*
Savane, s. f. *savanna.*
Savant, e, adj. and s. *learned ; scholar.*
Savantissime, adj. and s. *very learned ; very great scholar.*
Savetier, s. m. *cobbler.*
Savoir, v. a. *to know.*
Savoir, s. m. *knowledge, learning.*
Savoir-vivre, s. m. *breeding.*
Savourer, v. a. *to taste, relish, savor.*
Saxatile, adj. *growing among rocks.*
Saxon, ne, adj. and s. *Saxon.*
Scandale, s. m. *scandal, offence.*
Scandaleux, se, adj. *scandalous.*
Scandaliser, v. a. *to scandalize.*
Scélérat, e, adj. and s. *wicked, profligate ; rogue, rascal.*
Scène, s. f. *scene, stage.*
Sceptre, s. m. *sceptre.*
Schismatique, s. m. *schismatic, separatist.*
Science, s. f. *science, learning, knowledge.*
Scipion, s. m. *Scipio.*
Scrupule, s. m. *scruple, nicety.*
Sculpter, v. a. *to carve.*
Sculpteur, s. m. *sculptor.*
Sculpture, s. f. *carved work.*
Scythe, adj. and s. *Scythian.*
Se, s', pron. pers. *himself, herself, itself, one's self, themselves.*
Séance, s. f. *meeting, sitting.*
Seau, x, s. m. *bucket, pail.*
Sec, sèche, adj. *thin, dry.*
Sécher, v. a. *to dry up.*

Second, e, num. adj. *second.*
Seconder, v. a. *to second, to assist.*
Secoué, e, part. *shaken, tossed.*
Secouer, v. a. *to shake off.*
Secourable, adj. *able* or *willing to help.*
Secourir, v. a. *to assist.*
Secours, s. m. *help, assistance.*
Secousse, s. f. *shake, jolt.*
Secret, ète, adj. and s. m. *secret;* en secret, *secretly.*
Secrétaire, s. m. *secretary.*
Secrètement, adv. *secretly.*
Sectaire, s. m. *disciple, sectary.*
Seculier, e, adj. and s. *secular; layman.*
Sécurité, s. f. *security.*
Séduire, v. a. *to seduce, to bribe.*
Ségovie, s. f. *Segovia.*
Séide, s. m. *satellite, adherent.*
Seigle, s. m. *rye.*
Seigneur, s. m. *lord.*
Seigneurie, s. f. *worship, lordship, seigniory.*
Sein, s. m. *bosom, breast.*
Seize, num. adj. *sixteen.*
Seizième, num. adj. *sixteenth.*
Séjour, s. m. *residence, sojourn, stay.*
Sel, s. m. *salt.*
Selle, s. f. *saddle.*
Sellier, s. m. *saddler, coachmaker.*
Selon, prep. *according to, agreeable to.*
Semaine, s. f. *week;* être en semaine, *to be in one's duty-week.*
Semblable, adj. *like, similar.*
Semblant, s. m. *pretence, show;* faire semblant, *to pretend;* part. *seeming.*
Sembler, v. n. *to seem, to appear.*
Semence, s. f. *seed.*
Semer, v. a. *to sow.*
Semestre, s. m. *half year, six months.*
Semonce, s. f. *invitation.*
Sénat, s. m. *senate.*
Sénateur, s. m. *senator.*
Sénèque, s. m. *Seneca.*
Sens, s. m. *direction, sense, judgment, wit.*
Sensé, e, adj. *sensible, rational.*
Sensible, adj. *sensible, grievous, painful.*
Sensiblement, adv. *sensibly.*
Sentier, s. m. *path.*
Sentiment, s. m. *feeling, sense, opinion, judgment.*
Sentinelle, s. f. *sentry.*
Sentir, v. a. *to feel; to smell* or *scent; to be sensible of.*
Seoir, v. n. *to fit, to become.* (See *Sied*).
Séparé, e, part. *separated.*
Séparer, v. a. *to separate, to divide.*
Sept, num. adj. *seven.*
Septembre, s. m. *September.*
Septentrion, s. m. *the north.*
Septentrional, e, adj. *northern.*
Sérail, s. m. *seraglio.*
Serein, e, adj. *serene, clear.*
Sérénade, s. f. *serenade.*
Sérénité, s. f. *serenity, calmness.*
Serf, s. m. *bondman, slave.*
Serge, s. f. *serge.*
Sergent, s. m. *sergeant.*
Sérieusement, adv. *seriously.*
Sérieux, s. m. *gravity, seriousness.*
Sérieux, se, adj. *serious, important.*
Serment, s. m. *oath, imprecation.*
Serpolet, s. m. *wild thyme.*
Serre, s. f. *talon, claw.*
Serré, e, part. *compact, close.*
Serrer, v. a. *to press, to close.*
Serrure, s. f. *bolt, lock.*
Servante, s. f. *servant-maid.*
Servi, e, part. *served, served up.*
Service, s. m. *service, work; course.*
Serviette, s. f. *napkin, towel.*
Servir, v. a. *to serve, help to, use.*
se Servir, v. a. *to make use of.*
Serviteur, s. m. *servant.*
Ses, adj. poss. pl. *his, her, its.*
Seuil, s. m. *threshold* (of a door).
Seul, e, adj. *alone, sole, only, single.*
Seulement, adv. *even, solely, only.*

Sévère, adj. *severe.*
Sévérité, s. f. *severity.*
Séville, s. f. *Seville, a cit of Spain.*
Sexagénaire, adj. and s. *genary, sixty years of age.*
Sexe, s. m. *sex.*
Shako, s. m. *a kind of military cap;* à votre shako! *look to your cap.*
Si, conj. and adv. *if, so;* si fait, *yes.*
Sibérie, s. f. *Siberia.*
Sicile, s. f. *Sicily.*
Siècle, s. m. *century, age.*
Sied (pres. tense of the verb *seoir,* not used in the infin.), *to fit well, to become.*
Siége, s. m *siege; seat, chair.*
Siéger, v. n. *to sit.*
Sien, sienne, pron. *his, hers, its.*
Sifflement, s. m. *hissing.*
Siffler, v. n. *to hiss; to whistle.*
Signalement, s. m. *description of a man.*
Signaler, v. a. *to signalize.*
Signe, s. m. *signal, sign.*
Signer, v. a. *to sign, subscribe.*
Significatif, ve, adj. *significant.*
Signification, s. f. *signification.*
Signifier, v. a. *to signify.*
Silencieux, se, adj. *silent.*
Silésie, s. f. *Silesia.*
Sillon, s. m. *furrow, trace, mark.*
Simple, adj. *simple, plain, single.*
Simplement, adv. *simply, plainly.*
Simplicité, s. f. *simplicity.*
Simulé, e, adj. *feigned, pretended.*
Sincère, adj. *sincere.*
Sincèrement, adv. *sincerely.*
Singe, s. m. *ape, monkey.*
Singulier, ère, adj. *single, singular, peculiar.*
Singulièrement, adv. *peculiarly, singularly.*
Sinistre, s. m. *disaster, accident.*
Sinon, adv. *except, save, but.*
Sire, s. m. *sir, sire;* also *lord.*
Sirène, s. f. *syren, mermaid.*
Sirop, s. m. *sirup.*
Sitôt, adv. *as soon, so soon.*
Situation, s. f. *state, phase of the mind.*
Situé, e, part. *situated, situate.*
Six, num. adj. *six.*
Sixième, num. adj. *sixth.*
Sobriété, s. f. *sobriety, abstemiousness.*
Social, e, adj. *social.*
Société, s. f. *society, company.*
Socrate, s. m. *Socrates.*
Sœur, s. f. *sister;* belle-sœur, *sister-in-law.*
Soie, s. f. *silk.*
Soierie, s. f. *silk stuffs.*
Soif, s. f. *thirst.*
Soigner, v. a. *to tend, to nurse.*
Soigneux, se, adj. *careful, diligent.*
Soin, s. m. *care, diligence.*
Soir, s. m. *evening, night;* le soir, *in the evening.*
Soirée, s. f. *evening.*
Soit, conj. *either, or; so be it; whether, either.*
Soixantaine, s. f. *about sixty.*
Soixante, num. adj. *sixty.*
Soixante-cinq, num. adj. *sixty-five.*
Soixante-dix, num. adj. *seventy.*
Sol, s. m. *soil, ground.*
Soldat, s. m. *soldier.*
Solde, s. f. *soldier's pay.*
Soleil, s. m. *sun; sunflower.*
Solennel, le, adj. *solemn.*
Solennité, s. f. *solemnity.*
Solide, adj. *solid, firm.*
Solidement, adv. *solidly, firmly.*
Solitaire, s. m. *hermit, anchoret; solitary.*
Solitaire, adj. *solitary, lonesome.*
Solive, s. f. *rafter, girder.*
Solliciter, v. a. *to urge, to request.*
Solliciteur, s. m. *solicitor.*
Sombre, adj. *melancholy, dull, gloomy.*
Sombrer, v. n. *to overset, founder.*

Somme, s. f. *sum ; sleep, slumber ;* en somme, *in short.*
Sommeil, s. m. *sleep, sleepiness.*
Sommeiller, v. n. *to slumber.*
Sommet, s. m. *summit, top.*
Somptueux, se, adj. *sumptuous.*
Sou, adj. poss. *his, her, its.*
Son, s. m. *sound, ringing ; bran.*
Songe, s. m. *dream.*
Songer, v. a. and n. *to think, consider, reflect ; to dream.*
Sonner, v. n. *to sound, to ring, to strike.*
Sonnette, s. f. *little bell.*
Sonore, adj. *sonorous, loud.*
Sophisme, s. m. *fallacious argument.*
Sorcier, s. m. *sorcerer.*
Sorcière, s. f. *witch, sorceress.*
Sort, s. m. *fate, condition, lot in life ; spell, charm.*
Sorte, s. f. *sort, kind, species, manner ;* de sorte que, en sorte que, *so that.*
Sorti, e, part. *gone out, issued.*
Sortie, s. f. *sally, expedition.*
Sortilège, s. m. *sorcery, witchcraft, charm.*
Sortir, v. n. *to go, come,* or *get out.*
Sot, te, adj. and s. *foolish, silly, simpleton, blockhead.*
Sottise, s. f. *piece of folly, silliness.*
Sou, s. m. *a penny.*
Souci, s. m. *care, anxiety ; marigold.*
se Soucier, v. r. *to care for.*
Soucieux, se, adj. *careful.*
Soucoupe, s. f. *saucer.*
Soudain, adv. *on a sudden.*
Soudain, e, adj. *sudden, unexpected.*
Souffert, e, part. *suffered, endured.*
Souffle, s. m. *breath, breathing, blowing, breath of wind.*
Souffler, v. n. *to pant, to blow ;* v. a. *to extinguish, to deprive one of a thing, to chouse him out of it.*
Soufflet, s. m. *box* or *blow on the ear ; bellows.*
Souffleter, v. a. *to box on the ear.*
Souffleur, s. m. *blower ; one in search of the philosopher's stone.*
Souffrance, s. f. *torture, suffering.*
Souffrir, v. a. *to suffer, to endure, to tolerate.*
Soufré, e, adj. *sulphurous.*
Souhait, s. m. *wish ;* à souhait, *to my heart's desire.*
Souhaiter, v. a. *to wish, to desire.*
Souiller, v. a. *to dirty, to soil.*
Soûl, e, adj. *full, glutted, surfeited.*
Soulagement, s. m. *ease, relief.*
Soulager, v. a. *to relieve, to comfort.*
Soulier, s. m. *shoe.*
Soumettre, v. a. *to submit, to yield, to subject.*
Soumis, e, adj. *submissive, subject.*
Soumission, s. f. *submission.*
Soupçon, s. m. *suspicion, surmise.*
Soupçonner, v. a. *to suspect, fear,* or *distrust.*
Soupe, s. f. *soup.*
Soupente, s. f. *loft, attic.*
Souper, soupé, s. m. *supper.*
Souper, v. n. *to sup.*
Soupir, s. m. *a sigh.*
Soupirant, part. *sighing.*
Soupirer, v. n. *to sigh, long.*
Souple, adj. *supple, pliant.*
Souquenille, s. f. *a frock for coachmen.*
Source, s. f. *source, spring ;* source vive, *boiling spring.*
Sourcil, s. m. *eyebrow ;* froncer le sourcil, *to knit, to bend the eyebrows.*
Sourd, e, adj. *dark, deaf, dull.*
Sourd-muet, s. m. *a deaf and dumb person.*
Souriceau, s. m. *little mouse.*
Sourire, s. m. *a smile.*
Sourire, v. n. *to smile.*
Souris, s. m. *a smile ;* s. f. *a mouse.*
Sous, prep. *under.*
Souscrire, v. a. *to subscribe, to consent.*

se Soustraire, v. r. *to escape, to avoid.*
Soutenir, v. a. *to sustain, to maintain.*
Soutenu, e, part. *supported, sustained.*
Souterrain, e, adj. *subterraneous.*
Soutien, s. m. *stay, support.*
Souvenance, s. f. *remembrance;* avoir souvenance, *to remember.*
Souvenir, s. m. *memory, remembrance, recollection.*
se Souvenir, v. r. *to remember.*
Souvent, adv. *often, frequently.*
Souverain, e, adj. and s. *sovereign.*
Soyeux, se, adj. *silken, soft.*
Spartiate, adj. and s. *Spartan.*
Sépcieux, se, adj. *specious, plausible.*
Spécifique, s. m. *specific, remedy.*
Spectacle, s. m. *sight, scene, play.*
Spirituel, le, adj. *sprightly, ingenious.*
Splendeur, s. f. *splendor.*
Squelette, s. m. *skeleton, carcass.*
Statut, s. m. *statute, law.*
Stentor, s. m. *Stentor.*
Stérile, adj. *barren, unfruitful.*
Stérilité, s. f. *sterility.*
Stilet, s. m. *a style, a pointed iron.*
Stoïque, adj. *stoical, immovable.*
Strasbourg, s. *Strasburg.*
Stratagème, s. m. *stratagem.*
Stratégique, adj. *strategic.*
Stupid, e, adj. *stupid.*
Stupidité, s. f. *stupidity, dulness.*
Style, s. m. *style.*
Su, e, part. of savoir, *known.*
Subalterne, adj. *subordinate.*
Subir, v. a. *to suffer, to submit to, to undergo.*
Subit, e, adj. *sudden.*
Subitement, adv. *suddenly.*
Subjuguer, v. a. *to subjugate.*
Sublimité, s. f. *sublimity.*
Submerger, v. a. *to submerge.*
Subordonné, e, part. *subordinate, subordinated.*
Suborneur, s. m. *suborner, briber.*
Subsistance, s. f. *subsistence.*
Subsister, v. n. *to subsist, to exist.*
Substantiel, le, adj. *substantial.*
Substantif, s. m. *substantive, noun.*
Substitut, s. m. *substitute.*
Subtil, e, adj. *subtle, keen.*
Suc, s. m. *juice, substance.*
Succéder, v. n. *to succeed.*
Succès, s. m. *success, good luck.*
Successeur, s. m. *successor.*
Successif, ve, adj. *successive, one after another.*
Succession, s. f. *succession, inheritance.*
Successivement, adv. *successively, repeatedly.*
Sucer, v. a. *to suck, to drain one's purse.*
Sucre, s. m. *sugar.*
Sucré, e, adj. *sugared, sweet.*
Sud, s. m. *south.*
Suède, s. f. *Sweden.*
Suédois, e, adj. and s. *Swedish; Swede.*
Sueur, s. f. *perspiration.*
Suffire, v. n. *to suffice, to be sufficient;* suffit, *it suffices, let it suffice, it is enough.*
Suffisant, e, adj. *sufficient.*
Suffoquer, v. n. *to choke, suffocate.*
Suisse, s. f. and adj. *Switzerland, Swiss; porter.*
Suite, s. f. *course, sequel, train, consequence; order, coherency;* par suite, *in consequence;* dans la suite, *afterwards;* tout de suite, *immediately;* de suite, *in succession.*
Suivant, prep. *according to.*
Suivant, e, adj. *following, next.*
Suivante, s. f. *waiting gentlewoman.*
Suivi, e, part. *followed, continued.*
Suivre, v. a. *to follow.*
Sujet, te, adj. and s. *subject, cause, reason.*
Sujétion, s. f. *subjection, dependence.*

Sultane, s. f. *sultaness.*
Superbe, adj. *magnificent, proud.*
Supercherie, s. f. *trick.*
Supérieur, e, adj. *superior, upper.*
Suppléer, v. a. *to supply.*
Suppliant, s. m. *petitioner.*
Supplice, s. m. *punishment, torment.*
Supplier, v. a. *to entreat.*
Supporter, v. n. *to support, to brook.*
Supposer, v. a. *to suppose, to imply, to presuppose.*
Suppôt, s. m. *an imp,* or *agent.*
se Supprimer, v. r. *to be suppressed.*
Supputer, v. a. *to compute, to reckon up.*
Suprême, adj. *highest, supreme.*
Sur, prep. *upon, on, over, about;* sur-le-champ, *immediately.*
Sur ce que, conj. *as, because.*
Sûr, e, adj. *sure.*
Surabondance, s. f. *excess, superfluity.*
Suranné, adj. *obsolete, antiquated, superannuated.*
Surcharger, v. a. *to overload.*
Surcroît, s. m. *increase; the crowning act.*
Sûrement, adv. *surely, certainly.*
Sûreté, s. f. *security, safety.*
Surfaire, v. a. *to overcharge.*
Surmonter, v. a. *to surmount, to rise above.*
Surnager, v. n. *to swim, float.*
Surnom, s. m. *surname.*
Surnommé, e, part. *surnamed.*
Surnommer, v. a. *to surname.*
Surnuméraire, adj. *supernumerary.*
Surpasser, v. a. *to surpass, excel.*
Surplus, s. m. *surplus, remainder;* de surplus, *over and above;* au surplus, *furthermore, for the rest.*
Surprenant, e, adj. *surprising.*
Surprendre, v. a. *to overreach, to surprise.*
Surpris, e, part. *surprised, astonished, overtaken.*
Sursaut, s. m. *surprise, start;* en sursaut, *suddenly.*
Surtout, adv. *especially, above all.*
Surveillance, s. f. *superintendence, supervision, care, watch.*
Survenir, v. n. *to happen unexpectedly.*
Suspect, e, adj. *suspicious, mistrusted.*
Suspendre, v. a. *to suspend.*
Suspendu, e, part. *suspended.*
Syllabe, s. f. *syllable.*
Symbole, s. m. *symbol, type.*
Sympathique, adj. *sympathetic.*
Sympathisant, e, adj. *sympathizing.*
Symptôme, s. m. *symptom.*
Syncope, s. f. *syncope, fainting-fit.*
Systema naturæ [Latin], *system of nature.*

T.

Ta, adj. poss. f. *thy.*
Tabac, s. m. *tobacco.*
Tabatière, s. f. *snuff-box.*
Table, s. f. *table.*
Tableau, s. m. *picture, painting.*
Tablier, s. m. *apron.*
Tabouret, s. m. *stool.*
Tache, s. f. *stain.*
Tâche, s. f. *task;* prendre à tâche, *to make it one's business.*
Tâcher, v. n. *to endeavor.*
Tacite, s. m. *Tacitus.*
Taciturne, adj. *silent, reserved.*
Tactique, s. f. *tactics.*
Tage, s. m. *Tagus.*
Taille, s. f. *figure, stature, size.*
Tailler, v. a. *to prune, to cut.*
Tailleur, s. m. *tailor.*
Taillis, s. m. *copse, underwood.*
se Taire, v. r. *to be silent.*
Talent, s. m. *talent, acquirement.*
Talon, s. m. *heel.*

Tambour, s. m. *drum, drummer;* tambour-maître, *tambour-major, drum-major.*
Tamise, s. f. *Thames.*
Tandis, s. m. *paltry house* or *room.*
Tandis que, conj. *while, whilst.*
Tangage, s. m. *pitching* (of a vessel).
Tanière, s. f. *den, hole.*
Tant, adv. *so much, so many;* tant que, *as long as;* tant soit peu, *ever so little.*
Tante, s. f. *aunt.*
Tantôt, adv. *sometimes; a little while ago; by and by.*
Tapage, s. m. *racket, noise.*
Tapis, s. m. *carpet.*
Tapisser, v. a. *to furnish with tapestry; to hang, to furnish with hangings.*
Tapissier, s. m. *upholsterer.*
Tard, adv. *late;* tôt ou tard, *sooner or later.*
Tarder, v. n. *to delay, to tarry;* il me tarde, *I long.*
Tarir, v. a. *to drain, dry up, exhaust.*
Tartare, s. m. *Tartar.*
Tas, s. m. *heap, multitude.*
Tasse, s. m. *Tasso.*
Tasse, s. f. *cup.*
Tâter, v. a. *to feel, to try;* tâter mon esprit, *to try my wit.*
à Tâtons, adv. *groping.*
Taureau, s. m. *bull.*
Taverne, s. f. *tavern.*
Te, t', pron. *thou, thee, thyself.*
Technique, adj. *technical, artificial.*
Teindre, v. a. *to dye, to color.*
Teint, s. m. *complexion.*
Teinturier, s. m. *dyer.*
Tel, telle, adj. *such, like.*
Tellement, adv. *so much, so.*
Témérité, s. f. *temerity, rashness.*
Témoignage, s. m. *testimony, evidence.*
Témoigner, v. a. *to express, to testify.*
Témoin, s. m. *witness.*
Tempérant, e, adj. *temperate, abstinent.*
Tempête, s. f. *tempest, storm.*
Tempranito (el) [Spanish], *the early riser.*
Temps, s. m. *time, weather;* de temps en temps, de temps à autre, *from time to time.*
Ténacité, s. f. *tenacity.*
Tenaille, s. f. *pincers.*
Tenant, part. *holding.*
Tendant, part. *holding out.*
Tendre, adj. *affectionate, tender.*
Tendre, v. a. *to extend, to reach forth;* v. n. *to tend.*
Tendrement, adv. *tenderly.*
Tendresse, s. f. *affection, love, tenderness.*
Tendu, e, part. *stretched.*
Ténèbres, s. f. pl. *darkness; the dark.*
Tenir, v. a. *to keep, to take, to restrain, to represent, to hold;* se tenir pour, *to consider one's self;* m'en tenir, *to decide, to abide by;* se tenir debout, *to stand upright.*
Tentative, s. f. *attempt, trial.*
Tente, s. f. *tent.*
Tenter, v. a. *to try, to tempt.*
Tenture, s. f. *tapistry, hangings.*
Terme, s. m. *term, word, end, limit.*
Terminaison, s. f. *termination.*
Terminé, e, part. *ended, settled.*
Terminer, v. a. *to terminate, to end.*
Terrain, s. m. *ground, soil, space.*
Terrasse, s. f. *terrace.*
Terrassé, e, part. *overthrown.*
Terre, s. f. *earth, land, ground; estate;* par terre, *on the ground* or *floor.*
Terreur, s. f. *terror, fear;* terreur panique, *a panic.*
Terrible, adj. *terrible, dreadful.*
Terrier, s. m. *burrow.*
Territoire, s. m. *territory.*
Tertre, s. m. *hill, hillock, eminence.*

Testament, s. m. *will, covenant.*
Tête, s. f. *head;* tête-à-tête, *private conversation;* j'en veux faire à ma tête, *I will take my own course;* se jeter la tête la première, *to throw one's self head foremost.*
Texte, s. m. *text.*
Théâtre, s. m. *stage, scene, theatre;* pièce de théâtre, *play, comedy, tragedy.*
Thème, s. m. *subject, theme.*
Thémis, s. f. *Themis, goddess of justice.*
Thémistocle, s. m. *Themistocles.*
Théocratique, adj. *theocratical.*
Théologie, s. f. *theology.*
Théorie, s. f. *theory.*
Thérèse, s. f. *Theresa.*
Thésée, s. m. *Theseus.*
Thym, s. m. *thyme* (a plant).
Tibre, s. m. *Tiber.*
Tiède, adj. *lukewarm, tepid.*
Tien, tienne, pron. *thine.*
Tiers, s. m. *third, third part, third person.*
Tige, s. f. *trunk, stalk, stem.*
Tigre, s. m. *tiger.*
Timide, adj. *bashful, timid.*
Timidement, adv. *timidly.*
Timidité, s. f. *timidity.*
Tintamarre, s. m. *noise, bustle, hurly-burly.*
Tiré, e, part. *taken out, drawn, shot.*
Tirer, v. a. *to get, to draw, to pull, to take out, to shoot;* tirer à balle, *to shoot at a mark;* tirer des armes, *to fence;* tirer un coup, *to fire a shot.*
Tireur, tireur d'armes, s. m. *fencer.*
Tiroir, s. m. *drawer.*
Tison, s. m. *firebrand, brand.*
Tissonner, v. a. *to stir, to poke the fire.*
Tissu, e, part. of tistre, *woven.*
Tite-Live, s. m. *Titus Livy.*
Titre, s. m. *title.*

Toi, pron. pers. *thee, thou.*
Toile, s. f. *cloth, linen-cloth, canvass;* toile d'araignée, *cobweb.*
Toilette, s. f. *toilet.*
Toise, s. f. *fathom.*
Toiser, v. a. *to measure, to eye from head to foot.*
Toison, s. f. *fleece.*
Toit, s. m. *roof of a house.*
Tombe, s. f. *coffin, tomb.*
Tombeau, s. m. *tomb, grave, monument.*
Tomber, v. n. *to fall, to decline, to rush.*
Ton, s. m. *tone, manners;* du meilleur ton, *well-bred.*
Ton, ta, pl. tes, pron. *thy.*
Tondre, v. a. *to shear, to shave, to graze.*
Tonneau, s. m. *tun, cask.*
Tonnerre, s. m. *thunder.*
Tonte, s. f. *shearing, fleece.*
Topographique, adj. *topographical.*
Toque, s. f. *a cap.*
Tordre, v. a. *to twist, to wring.*
Tort, s. m. *wrong, injury.*
Tortillage, s. m. *shuffling, evading the use of shifts* (in conversation).
Tortu, e, adj. *crooked, bandy.*
Tôt, adv. *soon, early.*
Total, e, adj. *total.*
Totalité, s. f. *totality, total.*
Touchant, e, adj. *sensible, moving, powerful.*
Touché, e, part. *touched, affected.*
Toucher, v. a. *to touch, to concern, to hit; to receive* (money).
Touffe, s. f. *tuft, clump.*
Toujours, adv. *always, continually.*
Tour, s. m. *turn, trick, tour, revolution;* s. f. *tower.*
Tour, s. m. *circumference, circuit;* une demi-lieue de tour, *half a league in circumference.*
Tour à tour, adv. *successively.*
Tour de main, *bold stroke.*
Tourbillon, s. m. *whirlwind.*

Tourelle, s. f. *turret, tower.*
Tourment, s. m. *torment.*
Tourmenter, v. a. *to torment, tease.*
Tourner, v. a. *to turn ;* tourner bride, *to turn back.*
Tourterelle, s. f. *turtle, turtle-dove.*
Tousser, v. n. *to cough, to hem.*
Tout (pl. tous), adj. *all, every, everything.*
Tout, tout à fait, adv. *quite ;* tout à l'heure, tout de suite, *at once, immediately, not long since.*
Toutefois, adv. *however.*
Tracas, s. m. *bustle, stir, trouble.*
Trace, s. f. *footstep, track.*
Tracer, v. a. *to trace, to sketch.*
Traducteur, s. m. *translator.*
Traduire, v. a. *to translate.*
Tragédie, s. f. *tragedy.*
Trahir, v. a. *to betray.*
Trahison, s. f. *treachery, treason.*
Train, s. m. *course, way of life.*
Traîner, v. a. *to drag, to trail.*
Trait, s. m. *passage, act, trait, feature, lineament ; arrow, bolt.*
Traité, s. m. *treaty ; treatise.*
Traitement, s. m. *treatment, usage.*
Traiter, v. a. *to treat ; to use, entertain, feed.*
Traiteur, s. m. *tavern-keeper.*
Traître, traîtresse, s. and adj. *traitor, traitress, traitorous.*
Trame, s. m. *woof, course.*
Tranchant, e, adj. *sharp, cutting, peremptory.*
Tranche, s. f. *slice.*
Trancher, v. a. *to cut, separate ;* tranchez le mot, *speak the word ;* trancher les jours, *to put to death.*
Tranquille, adj. *tranquil, peaceful, quiet.*
Tranquillement, adv. *quietly.*
Tranquillité, s. f. *quiet, tranquillity.*
Transbordement, s. m. *transportation, removal.*
Transcrire, v. a. *to transcribe.*
Transférer, v. a. *to transfer, to remove.*
Transformer, v. a. *to transform.*
Transir, v. a. *to chill, freeze, benumb.*
Transpiration, s. f. *perspiration.*
Transport, s. m. *transportation, carrying.*
Transporté, e, part. *transported, introduced.*
Transporter, v. a. *to convey, carry, transport.*
Travail (pl. travaux), s. m. *work, labor.*
Travaillé, e, part. *wrought, worked.*
Travailler, v. n. *to work, to labor.*
Travers, s. m. *whim, caprice.*
à Travers, adv. *through ;* de travers, *sidewise.*
Traversée, s. f. *passage.*
Traverser, v. a. *to cross, to traverse, pass through, run through.*
Traversin, s. m. *pillow, bolster.*
Trébisonde, s. m. *Trebisond.*
Trébuchant, e, adj. *of full weight.*
Trébucher, v. n. *to stumble, to slip.*
Trèfle, s. m. *trefoil, clover.*
Tremblant, e, adj. *trembling.*
Tremblement, s. m. *trembling.*
Trembler, v. n. *to tremble.*
Tremblotante, adj. *shivering.*
Trempe, s. f. *temper* (of metals).
Tremper, v. a. *to dip, soak, steep.*
Trente, num. adj. *thirty.*
Trépas, s. m. *death, decease.*
Très, adv. *very.*
Trésor, s. m. *treasure, treasury.*
Trésorier, s. m. *treasurer.*
Tressaillir, v. n. *to start, to leap.*
Tresse, s. f. *tress, plait, braid, locks.*
Trêve, s. f. *truce, cessation of hostilities.*
Tribu, s. f. *tribe, clan.*
Tribulation, s. f. *distress.*
Tribunal (pl. tribunaux), s. m. *tribunal, seat of a judge.*

Tribut, s. m. *tribute.*
Trio, s. m. *trio, music in three parts.*
Triomphal, e, adj. *triumphal.*
Triomphalement, adv. *in triumph.*
Triomphant, e, adj. *triumphant.*
Triomphe, s. m. *triumph.*
Triompher, v. n. *to triumph, exult.*
Tripot, s. m. *gaming-house.*
Tripotage, s. m. *medley.*
Triste, adj. *sad, sorrowful, dull.*
Tristement, adv. *sorrowfully.*
Tristesse, s. f. *sadness.*
Troie, s. m. *Troy.*
Trois, num. adj. *three.*
Troisième, num. adj. *third.*
Tromper, v. a. *to deceive, to beguile.*
se Tromper, v. r. *to be mistaken.*
Trompette, s. f. *trumpet.*
Trompeur, euse, adj. *delusive, false.*
Tronc, s. m. *trunk, stump.*
Trône, s. m. *throne, crown.*
Trop, adv. *too, too much, too well.*
Trop, s. m. *excess, exuberance.*
Trophée, s. f. *trophy;* faire trophée de, *to boast of, to glory in.*
Tropique, s. m. *tropic.*
Troquer, v. a. *to exchange, to swop.*
Trot, s. m. *trot;* au plus grand trot, *at the greatest speed.*
Trotter, v. n. *to trot, to run.*
Trou, s. m. *hole.*
Troublé, e, adj. *troubled, interrupted.*
Troubler, v. a. *to trouble, to turn, to disturb.*
se Troubler, v. r. *to be disturbed, disconcerted.*
Trouée, s. f. *opening, gap.*
Troupe, s. f. *troop, band, company.*
Troupeau, s. m. *herd, flock.*
Troussé, e, adj. *neat, elegant.*
Trouvant, part. *finding, thinking, being.*
Trouver, v. a. *to find, to be, to like;* s'en trouver, *to be satisfied.*
Truchement or trucheman, s. m. *interpreter.*
Truffe, s. f. *truffle.*
Truite, s. f. *trout.*
Tu, pron. pers. *thou.*
Tuer, v. a. *to kill.*
Tuile, s. f. *tile.*
Tuilerie, s. f. *a tile-kiln.*
Tuileries, s. f. pl. *garden of the Louvre in Paris.*
Tulipe, s. f. *tulip.*
Tulipomanie, s. f. *tulipomania.*
Tumulte, s. m. *tumult, confusion.*
Tumultueux, se, adj. *tumultuous.*
Turbulent, e, adj. *boisterous, noisy.*
Turc, Turque, s. and adj. *Turk; Turkish.*
Tutélaire, adj. *tutelary, protecting.*
Tuteur, s. m. *guardian.*
Tyran, s. m. *usurper, tyrant.*

U.

Ulysse, s. m. *Ulysses.*
Un, une, art. and num. adj. *a, an, one.*
Uni, e, part. *united.*
Uniforme, s. m. and adj. *uniform.*
Uniformité, s. f. *uniformity.*
Union, s. f. *union.*
Unique, adj. *matchless, sole.*
Uniquement, adv. *solely, only.*
Unir, v. a. *to unite.*
Unité, s. f. *unity.*
Univers, s. m. *universe.*
Universel, le, adj. *universal, general.*
Université, s. f. *university.*
Urbanité, s. f. *urbanity, delicacy.*
Usage, s. m. *use, usage, custom;* d'usage, *in use.*
User, v. a. *to wear out, to use.*
en User, v. a. *to deal with.*

Ustensile, s. m. *utensil, household implement.*
Usure, s. f. *usury, illegal interest.*
Utile, adj. *useful, profitable.*
Utilité, s. f. *utility, use.*

V.

Vacance, s. f. *vacation.*
Vacant, e, adj. *vacant.*
Vacarme, s. m. *uproar, hurly-burly.*
Vache, s. f. *cow; mail-bag.*
Vagabond, e, adj. *wandering, vagrant.*
Vague, s. f. *wave.*
Vaguement, adv. *vaguely.*
Vaillance, s. f. *valor, courage.*
Vaillant, e, adj. *valiant, courageous.*
Vain, e, adj. *vain, foolish, proud;* en vain, *vainly, in vain.*
Vaincre, v. a. *to vanquish, to conquer, to overcome.*
Vaincu, e, part. and s. *conquered.*
Vainement, adv. *in vain.*
Vainqueur, s. m. *conqueror.*
Vaisseau, s. m. *vessel, ship;* vaisseau de guerre, *a man of war.*
Valence, s. f. *Valencia.*
Valet, s. m. *servant, valet.*
Valeur, s. f. *value, worth, valor.*
Valeureux, se, adj. *valiant, brave.*
Valise, s. f. *portmanteau.*
Vallee, s. f. *valley.*
Vallon, s. m. *valley, dale.*
Valoir, v. n. *to be worth;* valoir mieux, *to be better;* l'un vaut l'autre, *they are worthy of each other.*
Vampire, s. m. *vampire, goblin.*
Vandales (les), *the Vandals.*
Vanité, s. f. *vanity.*
Vannerie, s. f. *basket-trade.*
Vanter, v. a. *to praise, extol.*
se Vanter, v. r. *to boast.*
Vapeur, s. f. *vapor, steam.*
Vaquer, v. n. *to attend.*
Varier, v. a. *to vary.*
Variété, s. f. *variety.*
Varron, s. m. *Varro.*
Vase, s. m. *vessel.*
Vassal (pl. vassaux), s. m. *vassal.*
Vaste, adj. *large, vast.*
Vaudois (les), s. m. pl. *followers of Pierre Valdo, of Lyons, devoted to poverty, taking the Scriptures as their only guide, and persecuted as heretics in the fifteenth century.*
Vaurien, s. m. *rogue, rascal.*
Vautour, s. m. *vulture.*
[Vayan Vms. con Dios (a Spanish salutation), *Go with God, Peace be with you.*]
Veau, s. m. *veal, calf.*
Vécu, e, part. of vivre, *lived.*
Végétal, e, adj. *vegetable.*
Végéter, v. n. *to vegetate, to grow.*
Veillant, part. *waking, keeping awake.*
Veille, s. f. *the day* or *evening before;* à la veille, *upon the brink.*
Veille, s. f. *night-watch, waking.*
Veillée, s. f. *evening meeting.*
Veiller, v. a. *to watch.*
Veine, s. f. *vein.*
Velours, s. m. *velvet.*
Velouté, e, adj. *velvety.*
Vendange, s. f. *vintage, vintage-time.*
Vendangeur, s. m. *vintager, grape-gatherer.*
Vendée (la), s. f. *a department of France.*
Vendeur, se, s. m. and f. *seller.*
Vendre, v. a. *to sell.*
Vendredi, s. m. *Friday.*
Vendu, e, part. *sold.*
Vénérer, v. a. *to venerate, to honor.*
Venger, v. a. *to avenge, to revenge.*
se Venger, v. r. *to be revenged.*
Vengeur, adj. and s. *avenging, avenger.*
Venin, s. m. *poison; venom.*

Venir, v. n. *to come ;* venir de, *to have just.*
Venise, s. m. *Venice.*
Vénitien, ne, adj. and s. *Venetian.*
Vent, s. m. *wind.*
Vente, s. f. *sale.*
Ventre, s. m. *belly, paunch.*
Venu, s. m. *comer ;* s. f. *arrival.*
Venu, e, part. of venir, *come.*
Ver, s. m. *worm.*
Verbe, s. m. *verb.*
Verbiage, s. m. *verbosity, empty talk ;* verbiage spécieux, *pomp of words.*
Verdoyant, e, adj. *verdant, green.*
Verge, s. f. *rod.*
Verger, s. m. *orchard.*
Véritable, adj. *true, actual.*
Véritablement, adv. *truly.*
Vérité, s. f. *truth.*
Verjus, s. m. *verjuice.*
Vermeil, le, adj. *vermilion, fine red, ruddy.*
Vermisseau, s. m. *small worm.*
Vermoulu, adj. *worm-eaten.*
Vernis, s. m. *varnish.*
Vérole (petite), s. f. *small-pox.*
Verre, s. m. *glass.*
Verrerie, s. f. *glass-ware.*
Verrier, s. m. *glass-maker.*
Verrou, s. m. *bolt.*
Vers, s. m. *verse, poetry.*
Vers, prep. *towards.*
Versant, part. *shedding.*
Verser, v. a. *to shed, to pour out, to overturn.*
Verset, s. m. *verse, stanza.*
Versification, s. f. *versification.*
Vert, e, adj. and s. m. *green.*
Vertige, s. m. *mania, vertigo.*
Vertu, s. f. *virtue ;* vertu de ma vie ! *bless me !*
Veste, s. f. *vest, round jacket, jacket.*
Vésuve, s. m. *Vesuvius.*
Vêtement, s. m. *clothing, dress.*
Vétille, s. f. *trifle, punctilio.*
Vêtu, e, part. *clothed, dressed.*
Veuf, adj. *widowed ;* un homme veuf, *a widower.*
Veuve, s. f. *widow.*
Viande, s. f. *meat, flesh, victuals.*
Vicomte, s. m. *viscount.*
Victime, s. f. *sufferer, victim.*
Victoire, s. f. *victory.*
Victorieux, se, adj. *victorious.*
Vide, adj. and s. m. *empty, emptiness.*
Vider, v. a. *to empty.*
Vie, s. f. *life, livelihood, food ;* de ma vie, *in all my life.*
Vieil, s. m. and adj. *old age, old.*
Vieillard, s. m. *old man.*
Vieille, s. f. and adj. sing. *old woman ; old.*
Vieillesse, s. f. *old age.*
Vieillir, v. n. *to grow old.*
Vienne, s. f. *Vienna.*
Vierge, s. f. *maiden, virgin ; Blessed Virgin.*
Vieux, vieil, vieille, adj. *old.*
Vif, vive, adj. *alive, lively, boiling, bubbling ;* vif argent, *quick-silver.*
Vigies, s. f. pl. *rocks always above water* (at sea).
Vigne, s. f. *a vine, vineyard.*
Vigneron, s. m. *vine-dresser.*
Vignoble, s. m. *vineyard.*
Vigoureusement, adv. *vigorously.*
Vigoureux, se, adj. *vigòrous.*
Vigueur, s. f. *vigor, force.*
Vil, e, adj. *vile.*
Vilain, s. m. *villain, rascal.*
Vilain, e, adj. *dirty, filthy, ugly.*
Village, s. m. *village.*
Villageois, s. m. *countryman, clown, villager.*
Ville, s. f. *town, city.*
Vin, s. m. *wine.*
Vinaigrette, s. f. *a sauce with vinegar and pepper.*
Vindicatif, ve, adj. *vindictive.*
Vingt, num. adj. *twenty.*
Vingtaine, s. f. *score, twenty.*
Vingt-cinq, num. adj. *twenty five.*

Vingt-quatre, num. adj. *twenty-four.*
Violent, e, adj. *violent, hasty.*
Violet, te, adj. *purple, of a violet color.*
Violette, s. f. *violet.*
Violon, s. m. *violin, fiddle, fiddler.*
Virgile, s. m. *Virgil.*
Virgule, s. f. *a comma.*
Vis-à-vis, prep. *opposite.*
Visage, s. m. *face, countenance.*
Visiblement, adv. *visibly.*
Viser, v. a. *to aim, take aim, endeavour.*
Visir, s. m. *vizier ;* le grand-visir, *the prime minister.*
Visite, s. f. *visit.*
Visiter, v. a. *to visit, inspect, search.*
Vite, adv. *quickly.*
Vitesse, s. f. *quickness, speed.*
Vitre, s. f. *window glass, pane of glass.*
Vivace, adj. *vivacious.*
Vivacité, s. f. *vivacity, liveliness.*
Vivant, e, adj. *living.*
Vivement, adv. *briskly, deeply, sensibly, strongly.*
Vivre, v. n. *to live ;* qui vive, *who are you for ? who goes there ?*
Vivre au jour le jour, *to live from hand to mouth.*
Vivres, s. m. pl. *provisions.*
Vocation, s. f. *call, calling, vocation.*
Vœux, s. m. pl. *vows, wishes.*
Vogue, s. f. *vogue, repute.*
Voguer, v. n. *to sail along.*
Voici, prep. *behold ; here is,* or *are.*
Voie, s. f. *way, means ;* voie d'eau, *stream of water ;* voie de bois, *cart-load of wood.*
Voilà, prep. *behold, see ; that is ; there are, those are.*
Voile, s. f. *sail ;* mettre à la voile, *to set sail ;* s. m. *veil.*
Voir, v. a. *to see.*
Voisin, e, s. and adj. *neighbor ; near, neighboring.*
Voisinage, s. m. *neighborhood.*
Voiture, s. f. *coach, carriage.*
Voix, s. f. *voice.*
Vol, s. m. *flight ; theft, robbery.*
Volable, adj. *that may be stolen.*
Volaille, s. f. *fowl.*
Volant, part. *flying.*
Volé, e, part. *stolen.*
Volée, s. f. *flight, flock ; volley ;* une volée de coups de fusil, *a volley of gun-shot.*
Voler, v. n. and a. *to fly ; to steal, to rob.*
Voleur, s. m. *thief ;* au voleur ! *stop thief !*
Volière, s. f. *aviary, great bird-cage.*
Volontaire, s. m. and adj. *volunteer, voluntary.*
Volontairement, adv. *voluntarily.*
Volonté, s. f. *will, wish ;* à volonté, *at will.*
Volontiers, adv. *willingly, gladly.*
Voltiger, v. n. *to flutter.*
Voltigeur, s. m. *voltigeur ; soldier of a light company.*
Volupté, s. f. *pleasure, delight.*
Voluptueusement, adv. *voluptuously, sensually.*
Voluptueux, se, adj. *voluptuous, luxurious, sensual.*
Vos, votre, pron. *your ;* le, la vôtre, *yours.*
Voter, v. n. *to vote, to give one's vote.*
Vouer, v. a. *to devote, to consecrate, vow, promise.*
Voulant, part. *wishing, willing.*
Vouloir, s. m. *will, desire, intention.*
Vouloir, v. a. *to be willing, to wish ;* vouloir dire, *to mean ;* Dieu le veuille ! *God grant it !* en vouloir à, *to bear a grudge against, to have a design upon ;* si vous en voulez au, *if you bear a grudge against.*

Voulu, e, part. *wished, been willing.*
Vous, pron. pers. *you;* si j'étais que de vous, *if I were you.*
Voûte, s. f. *vault, canopy.*
Voyage, s. m. *voyage, travel, journey.*
Voyager, v. n. *to travel.*
Voyageur, se, s. m. and f. *traveller, travelling.*
Voyant, part. of voir, *seeing.*
Voyelle, s. f. *vowel.*
Vrai, e, adj. *true.*
Vraiment, adv. *verily, truly.*
Vraisemblable, adj. *likely, probable.*
Vraisemblablement, adv. *probably.*
Vu, e, part. of voir, *seen.*
Vu, vu que, conj. *seeing, considering that.*
Vue, s. f. *sight, view;* à vue, *at sight.*
Vulgaire, adj. and s. m. *vulgar, base; the vulgar, the crowd.*

W.

Westphalie, s. f. *Westphalia.*

X.

Xanthippe, s. m. *Xanthippus, a Spartan leader.*

Y.

Y, adv. *there, thither;* pron. rel. *it, to it, to him, to her, to them, in it, therein.*
Yeux, s. m. pl. of œil, *eyes;* faire les yeux doux, *to look sweetly, to make love;* ouvrir de grands yeux, *to open the eyes wide.*

Z.

Zèle, s. m. *zeal, devotion.*
Zeste, s. m. *a thin piece of orange or lemon peel.*

THE END.